

HISTOIRE

DU

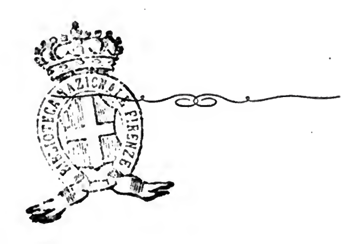
SIÈCLE DE PÉRICLÈS

PAR M.-E. FILLEUL

Nec magis id nunc est, nec erit mox, quam fuit ante.

(LUCRÈCE, *de Natura rerum.*)

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1873

HISTOIRE

DU

SIÈCLE DE PÉRICLÈS.

CHAPITRE PREMIER.

État intérieur d'Athènes après Périclès. — La démocratie et les démagogues. — La guerre aux riches. — Les procès politiques. — La justice révolutionnaire. — Les suspects. — L'impôt progressif. — L'eisphora et la leitourgia. — Les successeurs de Périclès.

Quand Périclès se vantait d'avoir pu garder le pouvoir sans verser une goutte de sang, il pressentait que le moment était venu où le sang allait couler à grands flots. Il avait fait voir au monde un prodige qu'il n'avait pas vu encore, qu'il n'a pas vu depuis; il était parvenu à garder pendant un tiers de siècle, sous sa direction, un peuple à l'état d'égalité, de liberté, de souveraineté absolues et sans restriction aucune. De ces éléments il avait fait la base d'un ordre de choses glorieux et calme où chacun trouvait la justice et le respect de ses droits. Mais il était la clef de voûte de cet édifice; après lui l'édifice s'écroula.

Il avait, pour établir sa popularité, fait appel aux sen-

timents les meilleurs dont un peuple soit capable : il avait cherché à élever et à éclairer l'esprit de la nation; ses successeurs s'adressèrent aux mauvaises passions. Sauf quelques hommes mis en évidence par leurs talents militaires, les autres ne parvinrent à un pouvoir éphémère qu'en exploitant la jalousie, la crédulité et l'ignorance de la multitude. Malgré l'intelligence supérieure de la race athénienne et les conditions particulières aux sociétés antiques, la masse des citoyens était encore bien loin de savoir discerner les véritables intérêts de l'État et les siens propres. Si les riches avaient des esclaves qui leur permettaient de consacrer, déchargés de toute œuvre servile, les premières années de la jeunesse aux études qui développent les facultés intellectuelles, le plus grand nombre n'en avait pas, ou en avait trop peu pour qu'ils fussent autre chose que des compagnons de travail. Il leur fallait, pour subvenir aux nécessités réelles ou factices de l'existence, donner aux travaux manuels et aux détails sordides du petit commerce ce beau temps de la vie où l'homme se fait véritablement homme, et ils formaient une majorité dépourvue d'éducation.

Elle devint rapidement l'instrument de ces ambitieux pour lesquels la politique n'est qu'une industrie; qui, faute de rois, flattent la plèbe[1] et la poussent à satisfaire ses haines et ses désirs, justes ou non, en lui répétant à satiété que le peuple est souverain et peut faire ce qu'il veut[2] : fausse maxime qui est la base de toutes les tyran-

[1] Aristote, *Politique*, liv. IV, ch. IV, § 5.
[2] Κύριος ὁ δῆμος. — Ὑπόσον τι βούλοιτο.

nies. En vain, devançant en cela Aristote, Sokratès et ses élèves enseignaient que dans une république[1] (πολιτεία), ce n'est pas le peuple qui doit être le souverain, mais la loi, cette loi naturelle et primordiale si bien définie dans la République de Cicéron : « Droite raison, universelle, « constante, éternelle, que personne ne peut effacer ni « modifier, qui n'est pas autre à Rome, autre à Athè- « nes, autre aujourd'hui, autre demain ; mais qui est de « tous les temps, de tous les pays, » qu'une nation ne viole jamais impunément et dont l'empire renaît toujours après que l'oubli en a été suivi de cruelles expiations.

Jamais les philosophes moralistes ne purent faire comprendre aux Athéniens que l'universalité d'un peuple n'a pas plus le droit qu'un tyran de faire périr un citoyen ou de le priver de ses biens, pour des opinions politiques connues ou supposées, tant qu'elles ne l'ont point entraîné à des crimes de droit commun. Jamais ils n'admirent que la majorité n'eût pas, plus que le tyran, le droit d'imposer à la minorité ce qui est contraire à la justice, comme l'affirmait Alkibiadès[2] au temps où il écoutait encore les leçons du fils de Sophroniskos. C'est ici le lieu de faire remarquer qu'à Athènes, comme ailleurs, cette majorité était rarement réelle. Sur vingt mille citoyens athéniens, six mille environ assistaient à l'assemblée et votaient[3]. Un tiers à peine! le plus souvent trompés ou effrayés par des manœuvres politiques et tou-

[1] Xénophon, *Mémoires sur Sokratès.*
[2] Xénophon, *Mémoires sur Sokratès*, l. I, ch. II.
[3] Thucydide.

jours prêts à changer d'avis du jour au lendemain sous l'influence des événements.

Telles furent les causes qui amenèrent la chute de la démocratie athénienne. La vraie majorité aime l'indépendance ; mais elle a besoin d'ordre, de sécurité et de justice; lorsque les excès dépassent une certaine mesure, lorsqu'au lieu de ce qu'elle attendait, elle ne voit venir que la guerre civile et la misère, elle se rallie pour se jeter dans d'autres excès, elle se prive elle-même de la liberté pour supprimer des agitations trop faciles. Qu'y a-t-il de plus aisé en effet que d'ameuter la multitude contre les riches? La ruine de ceux que la fortune et la naissance a mis au-dessus d'elle la charme toujours. Il y a en elle à la fois un sentiment d'envie plus ou moins développé contre ceux qui jouissent d'un bonheur dont elle ne soupçonne pas la vanité et un profond ressentiment de bien des humiliations, de bien des injures reçues. Il y a tant d'hommes vains, insolents, cupides, débauchés, qui ne semblent nés que pour déconsidérer et faire haïr la classe de la société à laquelle ils appartiennent! On raconte leurs méfaits, on oublie les services des autres.

Les *démagogues,* c'est le nom que se donnaient à eux-mêmes les hommes politiques athéniens et qui n'était pas alors pris en mauvaise part, trouvèrent dans ces sentiments une source abondante de popularité qu'ils exploitèrent ardemment. Les uns partageaient les haines et les rancunes qu'ils soufflaient; les autres, ambitieux sans conviction et ne voyant que leur fortune politique à faire, exaltaient les esprits et faisaient naître la soif de la vengeance pour avoir le mérite de la satisfaire. Ils ame-

nèrent ainsi un régime de gouvernement instable, inique et sanguinaire, auquel seul, à l'exclusion de tous autres, ils donnèrent le nom de démocratie. La durée de la démocratie athénienne se divise en deux périodes : l'une antérieure à la révolution des Quatre cents, l'autre postérieure à la chute des Trente, entrecoupées l'une et l'autre par des moments de réaction dont, à quelques exceptions près, les promoteurs furent des démagogues vaincus sur le terrain de la démocratie par des rivaux plus heureux ou plus habiles. « Les uns et les autres, » dit Thucydide, « poussés par la passion de dominer, portaient de « beaux mots sur leurs enseignes : l'égalité des citoyens « ou la sagesse des classes éclairées. En paroles, ils ne « pensaient qu'au bonheur de la patrie ; en réalité, elle-« même était l'enjeu de leur combat. Leur emportement « ne recula devant aucune atrocité, et cela non pas seu-« lement à Athènes, mais dans tout le monde helléni-« que. Ainsi en fut-il, et ainsi en sera-t-il toujours, tant « que la nature des hommes sera la même[1]. »

Le régime politique des deux périodes fut le même ; mais les écrivains de la seconde sont plus nombreux et moins avares de détails que le sobre Thucydide. Nous leur emprunterons ces détails confirmés d'ailleurs par les plaisanteries d'Aristophane et des autres comiques dont l'œuvre appartient surtout à la première. L'amour de la patrie et l'amour de la liberté coloraient le plus habituellement les manœuvres des démagogues : ils ne cessaient

[1] Thucyd., l. III, § 82 : γιγνόμενα μὲν καὶ ἀεὶ ἐσόμενα ἕως ἂν ἡ αὐτὴ φύσις ἀνθρώπων ᾖ.

point de crier à la trahison; tous ceux qui n'étaient pas de leur parti devinrent des traîtres prêts à livrer la ville aux Perses, aux Lacédémoniens ou aux tyrans. En peu de temps ils amenèrent les esprits à un tel état de surexcitation qu'ils ne voyaient plus partout que *médisme, laconisme, conjuration, société secrète*[1] : « Nous avons « été plus de cinquante ans, dit Aristophane[2], sans en- « tendre parler de la tyrannie; maintenant on ne parle « plus d'autre chose. Sur le marché son nom est plus « commun que le poisson salé; on ne peut préférer un « poisson à un autre sans être traité de suppôt des « tyrans. » Ailleurs un personnage, pour avoir les cheveux longs et soignés ainsi que la barbe et un manteau à franges, est appelé ennemi du peuple, μισόδημος, *monarchien*, μοναρχίας ἐρῶν, complice de Brasidas; « le syné- « goros fera justice de lui et dévoilera sa conjuration et « ses complices[3]. »

Cette peinture est chargée sans doute, mais, si on la rapproche de divers passages d'auteurs sérieux, on reconnaîtra qu'elle est ressemblante. Il était très-périlleux en effet d'attirer sur soi l'attention par une manière d'être différente de celle de la foule. Malheur à qui se fait remarquer! Il ne tarde pas à voir, sur le tableau des thesmothètes affiché aux éponymes, son nom figurer en regard de celui d'un sycophante[4] qui l'accuse de misodémie

[1] Μηδισμὸς, λακωνισμὸς, συνωμοσία, ἑταιρεία.
[2] Aristoph., *Vesp.*, 490.
[3] Aristoph., *ibid.*, 475.
[4] Isocrate, *Antidosis*, § 237.

ou de conjuration. C'est sa faute : « Un citoyen, » dit Lykourgos, « doit vivre de manière à ne pas tomber en suspicion, εἰς ὑποψίαν ἐλθεῖν[1]. » Comment échapperait-il à la *graphé*, à l'*eisangelia*, à la *probolé*[2] ? Trois modes d'accusation entre lesquels le délateur n'a qu'à choisir! Tout le monde y trouve son compte : le sycophante qui touche une récompense pécuniaire, le synégoros qui signale en même temps son éloquence et son zèle pour les intérêts du peuple, les dicastes dont bon nombre vivent du triobole, l'État qui perçoit les prytanies avec lesquelles sera payé ce même triobole et qui remplit ses coffres avec le produit des biens confisqués et vendus. Aussi les lois qui garantissaient la sûreté de l'individu et la régularité de la justice sont-elles suspendues : les *prodikasiai*, ces trois citations voulues par la loi, ces comparutions de l'accusé à un mois l'une de l'autre entre l'accusation et le jugement sont supprimées; il n'y a plus d'*anakrisis*, instruction faite par le magistrat pour savoir s'il y a lieu de suivre l'affaire; plus de cautions ni d'*hypômosia*, serment de se représenter au jour dit; le jugement suit immédiatement l'accusation[3] : « Dans d'autres « circonstances, » dit encore Lykourgos[4], « le châtiment « doit suivre le crime; lorsque le salut de la démocratie « est en jeu, il doit le précéder. Il faut agir vite; les

[1] Lyc., c. *Léokratès*.

[2] *Graphé*, accusation faite entre les mains des thesmothètes; *eisangelia*, au Conseil des Cinq cents, qui peut confisquer les biens; *probolé*, au peuple, contre un citoyen κακόνως πρὸς τὸν δῆμον διακείμενον. Isocrate, *Antidosis*, § 314, et Lysias, cité par Pollux.

[3] Hyperides, *pro Euxenippo*.

[4] Lycurg., c. *Léokratès*, § 125 et seq.

« citoyens doivent vivre de manière à ne pas être sus-
« pects de trahison ni de conjuration; s'ils le sont, qu'ils « meurent sans avoir le temps d'exécuter des projets « criminels. »

Le délateur est délivré de toute crainte; il n'y a plus de peine portée contre lui s'il n'obtient pas la cinquième partie des suffrages, il n'est plus frappé d'*atimia*[1] et il obtient une part dans les biens de l'accusé, si celui-ci est condamné. Par ce moyen la délation devient la meilleure des professions. Les sycophantes pullulent, encouragés par les chefs de l'État et par les juges héliastes. Ceux-ci, suivant Lysias cité par Harpocration, paraissent avoir été à ces époques divisés en trois séries de deux mille. Suivant la nature du procès, on en faisait siéger cinq cents, mille ou quinze cents; chaque série fournissait son contingent dans ce dernier cas qui était le plus commun, parce qu'il ne s'agissait pas souvent moins que de haute trahison et que par ce moyen le tour de chaque juge revenait plus fréquemment[2]. Nombre de campagnards, privés de leurs champs envahis, se trouvaient dans la ville très au dépourvu; les démagogues saisissaient l'occasion de leur faire gagner *leur journée :* car le triobole ou la demi-drachme était le prix ordinaire de la journée d'un ouvrier[3]. C'était bien un peu court pour pourvoir à tous les besoins de la famille et se procurer le pain, l'*opson*[4] et

[1] Hypéride, cité par Pollux.

[2] Les *graphai paranomôn* se jugeaient même par 6,000 dikastes. Andokidès, *de Myst.*

[3] Aristoph., *Ecclesiazusæ*, 310.

[4] Ce qu'on mange avec le pain, le plus souvent du poisson. Aristoph., *Vesp.*, v. 299.

le bois pour quatre personnes; mais il était difficile de faire mieux. Si l'on en croit Aristophane[1], les juges se seraient toujours montrés reconnaissants du procédé des démagogues en condamnant invariablement tous les accusés qu'ils leur donnaient à juger. Et à ce propos on se demande si la belle institution de Solôn a pu donner d'aussi tristes résultats, sans avoir préalablement été modifiée autrement que par le nombre des juges. Les éléments suffisants pour résoudre cette question nous manquent; nous savons seulement par le scholiaste d'Aristophane qu'à l'origine de l'institution et à certaines époques les dicastes furent tirés, non parmi tous les citoyens indistinctement, mais parmi ceux qui étaient désignés d'abord comme les plus capables et les plus dignes. Il est évident qu'il n'en fut plus de même lorsque la réunion des dicastères eut pour but non plus de rendre la justice, mais de distribuer un salaire aux nécessiteux. Nous savons encore par le même scholiaste, confirmé par les nombreuses facéties d'Aristophane sur la décrépitude des héliastes, que, pendant la première démocratie, ils ne siégeaient pas avant soixante ans; plus tard il leur suffit de jurer qu'ils avaient trente ans révolus[2]. Les uns et les autres siégeaient en plein air sous la pression d'une populace menaçante.

La loi désignait ceux qui étaient ainsi soustraits aux règles ordinaires de la justice[3] : c'était celui qui *détruisait la démocratie*, qui entrait dans une *conjuration*, qui

[1] Aristoph., *Vesp.*
[2] Démosthène, *contre Timocratès, Se rment des héliastes.*
[3] Hyperides, *pro Euxenippo*, § 7.

faisait partie d'une *société secrète*, qui était accusé d'être ennemi du peuple (μισόδημος) ou de lèse-nation (ἀδικοῦντες τὸν δῆμον), qui avait livré une ville, une armée, une flotte, et le plus souvent on considérait comme tels les généraux malhabiles ou malheureux; enfin l'orateur qui avait mal conseillé le peuple. A ces divers accusés il faut joindre leurs défenseurs qui pouvaient partager leur sort : « Celui, dit Lykourgos[1], qui veut sauver un traître, est un « traître aussi bien que lui. » La loi permettait bien à l'accusé de se faire assister par ses parents ou amis qui pouvaient prendre la parole pour lui jusqu'au nombre de dix; mais cette faculté était subordonnée au consentement du tribunal qui, même après l'avoir donnée, restait maître d'ôter la parole au synégoros, quand il trouvait la cause suffisamment entendue; ce qui arrivait souvent, car il paraît que les héliastes n'aimaient point à gagner trop péniblement leur triobole. Pour railler cette disposition, Aristophane fait promettre par ses personnages de flatteurs populaires que dorénavant les dicastes[2] auront cinq oboles et une seule cause par jour à juger.

Suivant le décret de Kanônos[3], ces coupables de lèse-majesté populaire devaient se défendre chargés de fers devant le peuple. S'ils étaient déclarés coupables, et ils pouvaient l'être à la majorité d'un seul suffrage[4], ils devaient être punis de mort et jetés dans le *barathron*. Leurs

[1] Lykourgos, *c. Léocratès.*
[2] Aristophane, *Chevaliers*, v. 798. *Id.*, *Guêpes*, v. 595.
[3] Xénoph., *Hellenic.*, l. VII.
[4] Andocid., *c. Alcibiad.*, § 9.

biens confisqués étaient vendus au *polétérion* par les *polètes*, sorte de commissaires-priseurs; un dixième était pour les dieux, le reste allait dans les caisses de l'État. Comme peu d'accusés évitaient une condamnation à mort, surtout s'il était question de sacrilége dans l'accusation, ce qui arrivait toutes les fois que les preuves de trahison ou de conjuration étaient trop manifestement absentes, un grand nombre d'accusés s'empressaient de fuir aussitôt qu'ils étaient informés de leur mise en accusation; mais, en cela encore, le bénéfice des lois qui protégeaient les autres citoyens leur était enlevé. Tout autre accusé, quelque grave que fût son crime, pouvait se punir lui-même en se condamnant à l'exil; toute action contre lui cessait et on le laissait se retirer tranquillement. Pour l'accusé comme sacrilége, traître ou conspirateur, la fuite était pleine de dangers : la loi qui défendait de tuer justement ou injustement, δικαίως καὶ ἀδίκως, correspondante au principe français que nul ne peut se faire justice soi-même, ne le concernait point; chacun pouvait et devait le tuer en vertu d'une autre loi souvent renouvelée contre les tyrans et les ennemis de la démocratie, et celui qui se faisait ainsi de son plein gré ministre de la vindicte publique était déclaré en même temps à l'abri de toute poursuite et lavé de tout *miasma*, de toute souillure religieuse[1]. Si le prétendu coupable était parvenu à passer à l'étranger, il était jugé et condamné par défaut, ses biens confisqués, et, s'il était pris dans la suite, il était livré sans autre forme de procès au préposé à la

[1] Lykourg., c. *Léokratès*.

fosse, τῷ ἐπὶ τοῦ ὀρύγματος. Beaucoup de citoyens n'attendaient pas l'accusation pour émigrer; mais les prétextes ne manquaient point pour saisir leurs biens. Les uns sont considérés comme déserteurs de la patrie en danger, les autres ont emporté leurs dieux pénates et ont ainsi fait tort à la ville de la protection de ces dieux; d'autres, demandant des ressources au commerce, ont porté des denrées ailleurs qu'à Athènes leur patrie dans le temps même où elle en avait le plus grand besoin. Tous ces crimes entraînent la peine de mort, si l'émigré rentre ensuite en Attique; la confiscation, s'il persiste à rester exilé.

Si la multitude aime à voir périr les riches qu'elle déteste, elle aime encore plus à prendre leurs biens et à les vendre à son profit. On vit se produire les mêmes faits que renouvelèrent plus tard les proscripteurs romains, Marius, Sylla, Antoine, Octave et Lépide; on poursuivit des hommes auxquels on n'avait à reprocher d'autre crime que leur fortune, et, comme le dit Isocrate [1], « il devint plus périlleux d'être riche que d'être meur« trier. »

Cependant toutes les fortunes particulières étaient minées par l'inique répartition des impôts. L'habitude des oligarchies a toujours été de les faire peser sur la plèbe et d'en supporter le moins possible; par contre les chefs des démocraties dispensent les pauvres de subvenir aux besoins de l'État, et soutirent le plus clair revenu des riches pour en faire largesse à la foule. L'un n'est pas

[1] Isocrate, *Antidosis*, § 160.

moins injuste que l'autre. L'impôt doit être une cotisation librement consentie par tous les citoyens ou leurs mandataires afin de pourvoir à des nécessités communes. Chacun doit contribuer pour sa part et portion, « celui « qui a beaucoup donnant beaucoup, celui qui a peu « donnant peu, » comme Démosthène fut obligé de le reconnaître aux derniers jours de l'indépendance athénienne. L'oligarchie n'a pas le droit d'imposer aux masses privées de vote des contributions dont elle ne prend pas sa part, et la multitude n'a pas le droit d'accabler d'impôts, sans rien payer elle-même, les riches qui, étant en minorité, se trouvent par cela même sans influence numérique sur les votes. En d'autres termes, personne ne doit disposer du bien d'autrui sans son consentement. De l'oubli de ces règles naissent la discorde civile et la guerre étrangère. Si les riches n'étaient point lésés dans leurs personnes et leurs biens, ils ne combattraient pas pour conserver d'injustes priviléges. Ils seraient heureux de faciliter l'accession des classes pauvres à un état meilleur. Les impôts seraient bien modérés si ceux qui les établissent en payaient toujours leur part, et bien des guerres n'eussent point eu lieu si ceux qui en ont fait les frais avaient été consultés!

Les Athéniens avaient, comme nous, deux sortes d'impôts : les impôts directs et les impôts indirects. Toute trace de plusieurs de ces derniers est perdue ; nous en connaissons seulement un du cinquième ou de 20/0, frappant les marchandises importées ou exportées dans les ports, et un autre qui prélevait sur toutes les ventes une quotité inconnue; car il n'est pas possible d'admettre le chiffre

d'un cinquième donné par erreur de copiste dans le fragment d'Isée cité par Harpocration. On s'accorde à croire qu'il s'agit seulement du centième. La perception de ces impôts se faisait par des collecteurs qui se chargeaient à leurs risques et périls, comme les publicains romains et les traitants de l'ancien régime français, d'en rendre une somme fixe en gardant pour eux l'excédant, s'il y en avait, et aussi en supportant la perte. Ces perceptions étaient adjugées au plus offrant dans des enchères publiques auxquelles qui voulait pouvait prendre part, pourvu qu'il fournît une caution suffisante. Vers l'an 400, Andokidès soumissionna la perception du cinquantième moyennant la somme de 216,000 drachmes[1], et il avoue avoir, avec ses associés, réalisé un bénéfice. Ses prédécesseurs avaient soumissionné pour 180,000 dr. et en avaient gagné 18,000, à ce qu'il affirme.

L'histoire de l'impôt direct est beaucoup plus difficile à faire. Nous n'avons d'autre source de renseignements qu'une phrase très-obscure de Pollux et le discours de Démosthène contre Aphobos.

« Il y avait, dit mot à mot Pollux[2], d'après Aristote, « quatre *timêmas :* ceux des pentakosiomédimni, des « chevaliers, des zeugites et des thètes. Les premiers « étaient ainsi nommés parce qu'ils récoltaient cinq cents « mesures de grains ou d'huile; ils *contribuaient sur* « (ἀνάλισκον) 6,000 drachmes. Les chevaliers avaient « des chevaux, récoltaient trois cents mesures et *contri-*

[1] 36 talents. Andocides, *de Myst.*, § 133.
[2] Pollux, l. 8, 130.

« *buaient sur* 3,000 drachmes.. Les zeugites récoltaient « plus de deux cents mesures et *contribuaient sur* mille « drachmes. Les thètes ne remplissaient aucune magis- « trature et ne contribuaient pas. »

La déclaration d'inhabileté de la quatrième classe aux fonctions publiques établit que notre passage donne la loi telle qu'elle était avant les guerres médiques, époque où le médimne valait une drachme[1]. Or, sur cinq cents drachmes, on n'en peut payer six mille; ni sur trois cents, trois mille; ni sur deux cents, mille; donc le timêma n'est pas le chiffre de l'impôt à verser, mais l'estimation de la fortune du contribuable évaluée d'après son revenu, le capital inscrit au registre lexiarchique pour servir de base à l'imposition. Il suit de là que la première classe, au timêma de 6,000 drachmes pour cinq cents de revenu, était traitée comme si son revenu était le douzième de son capital et par conséquent d'un peu plus de huit pour cent. Le revenu des chevaliers était considéré comme le dixième du capital, ce qui donne dix pour cent. Enfin celui des zeugites était multiplié seulement par cinq, ce qui constitue un produit de vingt pour cent.

Une question s'est présentée : Quoi! le dernier des pentakosiomédimni avec ses six mille drachmes de fortune payait-il donc autant que Nikias avec ses six cent mille ou le fameux *dadouchos* Kallias avec ses douze cent mille? On a répondu : Sans doute le timêma de chacun des pentakosiomédimni était d'autant de fois six mille drachmes que son revenu comptait de cinq cents médimnes,

[1] Suivant l'antique évaluation de Solon. Plut., *Solon*, 13.

et celui d'un chevalier était d'un demi-talent plus une fraction correspondante à la quotité dont son revenu excédait trois cents médimnes. De même pour les zeugites. Cette réponse ne me satisfait point. D'après l'esprit de la loi, son auteur a voulu composer la première classe des très-riches citoyens; la seconde des riches. Or, en tenant compte des variations dans la valeur de l'argent, en comparant entre elles les fortunes citées par les historiens et les orateurs, celui dont le revenu était de cinq cents médimnes n'était pas très-riche. Celui qui récoltait trois cents médimnes, même en donnant au médimne sa valeur pendant la guerre du Péloponnèse, valeur qui était de trois drachmes, ne pouvait pas tenir son rang de chevalier et nourrir un cheval pour lui et pour son *hypérétès*[1]. Comment en outre cette progressivité de l'impôt si rapide entre deux cents et cinq cents médimnes s'arrêtait-elle tout à coup à cette mince quotité? N'est-il donc pas évident que les pentakosiomédimni n'étaient pas ceux qui avaient cinq cents médimnes de revenu, mais ceux qui avaient un timêma d'autant de fois six mille drachmes qu'ils récoltaient de fois cinq cents médimnes; les chevaliers, ceux qui avaient un timêma de trois mille drachmes par chaque trois cents médimnes de revenu, et les zeugites ceux qui avaient mille drachmes de timêma par deux cents médimnes? En sorte que les contribuables étaient, suivant leurs fortunes respectives, divisés en classes dont nous ne savons plus les limites.

Nous ne connaissons pas davantage les limites des

[1] Valet militaire, ordonnance.

classes de contribuables du temps de Démosthène. Nous savons seulement, par son discours contre Aphobos, qu'on n'inscrivait plus au registre lexiarchique du dème comme matière imposable, le timêma du capital, mais celui du revenu. Le timêma de la première classe, celle des plus riches, était de cinq cents drachmes par deux mille cinq cents de capital; ainsi Démosthène, pour un capital de quatre-vingt-dix mille drachmes, avait un timêma de dix-huit mille. Le revenu était donc évalué au cinquième du capital, qui était censé rapporter vingt pour cent. On voit que, dans le premier système, quand on asseyait l'impôt sur le capital, on avait considéré celui des riches comme rapportant seulement huit pour cent et celui des moins riches vingt pour cent; dans le second système, au contraire, quand on frappe le revenu, celui des riches est estimé à vingt pour cent et celui des autres à un produit très-inférieur.

C'est là tout ce que nous savons sur l'impôt à Athènes. Les lacunes sont grandes et nombreuses. Ce qui est bien constaté, c'est que cet impôt était très-inégalement réparti et démesurément progressif; de sorte que la première classe payait plus du double de la troisième pendant que la quatrième ne payait rien du tout. On peut même se demander si cette disposition s'accorde avec ce que nous savons du système de législation solonien, et s'il ne faut pas y voir une modification introduite plus tard. Peut-être, sous le régime ploutocratique de Solon, faire payer la majeure partie de l'impôt à ceux qui avaient seuls le droit d'en fixer le chiffre n'était pas une mesure mauvaise. C'était une garantie de sagesse et d'économie

dans l'administration des finances. Si les pentakosiomédimni étaient prodigues, ils disposaient de leur bien. Mais, conservée dans une ochlocratie absolue, la même répartition progressive devint inique, sinon absurde. Le nombre des votants non imposés étant à celui des imposés peut-être au moins dans une proportion de dix contre un, les premiers purent à leur fantaisie user et abuser du bien des seconds, et ils ne s'en firent pas faute.

Mais les riches ne supportaient pas que les impositions décrétées; il y avait aussi celles qu'ils s'imposaient à eux-mêmes par des souscriptions prétendues volontaires. Un client d'Isée reproche à son adversaire d'avoir été inscrit sur un tableau infamant affiché aux éponymes pour n'avoir pas versé les trois cents drachmes pour lesquelles il avait souscrit, quoique cette offrande fût misérable comparée à sa fortune [1]. Il eût été imprudent de refuser de prendre ces engagements dont la non-exécution entraînait l'atimia; comme aussi il l'était de se montrer trop magnifique, on pouvait devenir suspect [2].

Enfin, en 377, sous l'archontat de Nausinikos, une loi régla la répartition et la proportion de l'impôt et du capital, loi qui, à mon sens, ne fit que réglementer et modifier ce qui existait déjà depuis longtemps. Voici quelle fut sous son empire la situation des contribuables, ou du moins quelle elle paraît d'après le scholiaste assez négligent de Démosthène : chaque tribu désignait cent vingt de ses membres, les plus riches, pour supporter

[1] Isée, *Diocxogenis her.*
[2] Lysias.

les contributions dues par la tribu ; et en cela Ulpien est d'accord avec Lysias [1] et Isocrate ; douze cents citoyens seulement étaient considérés comme en état de pouvoir fournir les *eisphoras* et les *leitourgias*.. Même suivant la proportion ordinaire des riches et des pauvres, il est probable, les citoyens étant seulement au nombre de vingt mille, que la plus grande partie des douze cents avaient une fortune très-modeste et que la guerre pouvait les surprendre sans argent. Soit à cause de cela, soit pour conserver la progressivité de l'impôt à laquelle étaient soumis les pentakosiomédimni, les chevaliers et les zeugites, il avait été créé des classes nouvelles. Les cent vingt de chaque tribu se divisaient en deux groupes de soixante chacun, dont le premier et le plus riche dut avancer l'argent pour les autres, quitte à rentrer plus tard dans ses avances. Enfin ceux de ce groupe lui-même furent à leur tour partagés en deux parts, toujours en raison de leur fortune; trente d'entre eux formèrent, réunis aux trente plus riches des dix autres tribus, la classe des trois cents sur lesquels tomba la majeure partie de toutes les charges de l'État [2].

La réunion des contribuables d'une tribu s'appelait *symmoria;* les douze cents se divisaient en dix symmories de cent vingt citoyens chacune, les six cents en dix symmories de soixante, les trois cents seulement en cinq symmories chacune de soixante citoyens pris dans deux tribus réunies. Chacun de ces corps avait son *stratége* et

[1] Isée et Lysias cités par Harpocrat. au mot. Isocrate, *Antidosis,* § 145.
[2] Cf. Isée, *Philoctémon.,* § 60.

son *orateur ;* il y avait des assemblées particulières et générales pour traiter les questions de répartition. Les trois cents avaient la prédominance sur les autres classes et leurs officiers sur les autres. Démosthène se plaignait que, de son temps, ces assemblées, au lieu de s'occuper exclusivement de finances, fissent invasion dans la politique, en sorte qu'elles se donnaient pour stratéges non les plus riches, mais les plus éloquents.

Ce système de répartition était d'autant plus désastreux pour les riches qu'en temps de trouble ou de guerre, les rentrées devenaient nécessairement plus difficiles. Il est évident que pendant la guerre du Péloponnèse, par exemple, les petits propriétaires bloqués dans la ville et privés du produit de leurs champs ne pouvaient pas rembourser aisément ceux qui avaient avancé leur part d'impôt. Mais les capitalistes n'étaient point seulement tenus à supporter les *eisphoras ;* il leur fallait encore pourvoir aux *leitourgias* qui n'étaient pas moins ruineuses. Il y avait celles de la guerre et celles de la paix.

Pour contribuer à la défense du pays, tout citoyen devait s'armer et s'équiper lui-même; mais il arrivait souvent que beaucoup de citoyens pauvres étaient hors d'état de faire cette dépense; dès lors elle regardait les riches, qui se trouvaient obligés de les armer. C'étaient eux aussi qui devaient entretenir des chevaux pour faire le service de la cavalerie, et cette dépense fut souvent aggravée par la guerre, parce qu'il fallait nourrir les chevaux à la ville où les fourrages, déjà si rares et si chers en Attique, étaient plus rares et plus chers encore. Dans la suite il fut nécessaire d'allouer aux cavaliers sur les fonds de

l'État une solde permanente en temps de paix comme en temps de guerre, sans quoi il fût devenu impossible de tenir sur pied un corps de cavalerie suffisant; mais la solde qu'ils touchaient était bien loin de payer leurs frais.

Cette charge ne dispensait pas d'une autre bien plus lourde encore : le triérarchat; car chacun n'avait pas sa spécialité comme dans nos armées, et, suivant les besoins de la guerre, tel avait commandé la veille un peloton de cavalerie qui le lendemain commandait un navire s'il était appelé à ce poste par sa fortune. Les triérarques étaient les plus riches citoyens des tribus pris en nombre égal à celui des trières nécessaires. Chacun d'eux était chargé du commandement, de l'équipement et de l'entretien d'un navire sur le pied de guerre pendant un an. Il recevait pour cela six mille drachmes, et, quels que fussent ses frais, il ne pouvait réclamer davantage. Peut-être cette somme eût-elle suffi rigoureusement à pourvoir aux dépenses les plus strictement indispensables; mais il fallait, sous peine d'être dangereusement noté, ne pas rester en arrière des autres pour le luxe d'aménagement et de décoration du navire, la qualité des rameurs, le bien-être de l'équipage et ses suppléments de solde. Lysias cite un triérarque auquel chaque année de triérarchat coûtait plus de cinq mille drachmes; un autre en fut quitte pour trois mille. Sous la deuxième démocratie, on put pendant un certain temps s'associer plusieurs ensemble pour supporter la dépense d'un vaisseau. Le nombre varia suivant la fortune des associés et les besoins de l'État. Hypéridès accuse gravement ceux

qui agissaient ainsi de *frauder*[1] la patrie, et une loi fut portée pour défendre cette combinaison.

Le triérarchat ne durait qu'un an; mais il pouvait se renouveler de deux ans en deux ans, si de son plein gré le triérarque ne consentait pas à conserver son commandement plusieurs années de suite. Phanostratos, un client d'Isée, avait, lors de son procès, été déjà sept fois triérarque. Il arrivait souvent qu'il s'élevait des contestations entre un citoyen désigné et un autre qu'il prétendait devoir l'être à sa place et qu'il accusait de dissimuler une partie de sa fortune. Dans ce cas-là chacune des parties avait droit d'exiger l'*antidosis*, la permutation de bien. Chacun cédait à l'autre tout son avoir, prenait le sien et se mettait en son lieu et place pour tout ce qu'il possédait en biens-fonds et en argent. Il avait le droit de le rechercher par tous les moyens possibles, et, s'il apparaissait que l'un des deux eût soustrait de l'argent ou des créances, il encourait les peines les plus sévères. On juge quelle perturbation l'antidosis apportait dans l'existence d'une famille et de tous ceux qui pouvaient avoir des intérêts communs avec elle.

Comme tous les autres fonctionnaires publics, le triérarque rendait compte de sa gestion par-devant les euthyni. Là, non-seulement ses chefs, mais ses subordonnés, mais les premiers venus pouvaient porter plainte contre lui, et il courait de grands risques si ses dépenses ou l'exercice de son autorité n'avaient point été ce qu'elles devaient être.

[1] Παραχρουόμενοι. Hypéride cité par Harpocration.

En temps de paix la religion était le prétexte de toutes les leitourgias. Il y avait d'abord l'*hestiasis*. « Pour vivre en paix avec les dieux et avec les hommes, les riches devaient offrir de nombreux sacrifices[1]. » Ils devaient surtout pourvoir à tour de rôle à ceux de leur tribu, de leur phratrie, de leur dème, à peu près comme nous rendons encore aujourd'hui le pain bénit, avec cette différence qu'il ne s'agissait pas de fournir une galette, mais des bœufs, des moutons et d'autres victuailles, en quantité suffisante pour que chaque assistant emportât de quoi régaler sa famille. Les *lampadodromies*, aux fêtes de Prométheus et d'Héphaistos, les chœurs de chant et de danse, aux fêtes de tous les dieux, la comédie et la tragédie à celles de Dionysos, les courses de vaisseaux aux Poseidonies, étaient aussi une source de dépenses : dans toutes les circonstances où les tribus se disputaient le prix d'un concours, un riche était pour chacune chargé de fournir aux champions les moyens de s'exercer et de paraître en public à leur avantage. Les gymnasiarques, chorèges et autres prostates, touchaient bien aussi une allocation dont ils étaient censés faire emploi; mais, sans aucun doute, celui qui se fût borné à dépenser ce qu'il avait reçu eût été condamné comme voleur à sa reddition de comptes. La plus onéreuse des leitourgias était le chorégat dont nous avons parlé plus haut.

Pour se faire une idée de ce que les leitourgias et les eisphoras coûtaient aux riches en sus de l'impôt direct,

[1] Xénoph., *Éconon.*, ch. II.

il faut lire l'énumération suivante mise par Lysias dans la bouche de son client :

« J'ai dépensé, dit-il, sous l'archontat de Théopompos pour mon chorégât, 3,000 drachmes; trois mois après, le prix pour les chœurs d'hommes m'a coûté 2,000 drachmes; sous l'archontat de Glaukippos, j'ai été chorége des *pyrrichistes*, aux grandes Panathénées, et j'ai dépensé 800 drachmes; sous le même archonte, chorége aux Dionysiaques, j'ai remporté le prix et dépensé, comprise l'érection du trépied, 5,000 drachmes; et l'année suivante, sous Dioklès, pour le *chœur cyclique* aux petites Panathénées, 300 drachmes. Pendant ce même temps, j'ai été sept fois triérarque et j'y ai employé 36,000 drachmes de ma fortune; auxquelles il faut encore ajouter comme dépenses faites par moi depuis : pour gymnasiarchat et victoire aux Prométhéides, 1,200 drachmes; pour chorégat d'un chœur d'enfants, 1,500 drachmes; pour avoir, sous Eukleidès, aidé Képhisodoros lors de son chorégat, 1,100 drachmes; pour chorégat des pyrrichistes sans barbe aux petites Panathénées, 700 drachmes; pour victoire de mon navire aux courses navales de Sunium, 1,500 drachmes; enfin en prix remportés dans les archithéories, arrhéphories et autres choses semblables, j'ai employé plus de 3,000 drachmes. Soit en tout 56,100 drachmes. » — Voilà pour les leitourgias; il a de plus versé deux eisphoras, l'une de 3,000, l'autre de 4,000 drachmes. Le tout en huit ans environ. C'était, il est vrai, quatre fois plus que la loi ne lui imposait, il le reconnaît; mais, nous l'avons déjà répété, il n'était pas permis en ces matières de s'en

tenir aux prescriptions de la loi, et toutes ses dépenses ne le mirent point à l'abri d'une de ces banales accusations sous lesquelles succombaient tous ceux qui avaient perdu les bonnes grâces de la multitude.

A toutes les époques de la démocratie athénienne, les auteurs comiques et sérieux sont d'accord sur les exactions dont étaient victimes ceux qui avaient le tort de posséder quelque chose. Ici c'est Aristophane dont un personnage furieux dit à un autre : « Je me vengerai de « toi, je te ferai nommer triérarque et tu te ruineras, je « te ferai inscrire au nombre des riches et tu apprendras, dévoré par les eisphoras, ce qu'il en coûte pour « m'offenser[1]. » Plus tard c'est un autre poëte, Antiphanès[2], qui s'écrie : « Bien fou qui croit posséder quelque « chose en ce monde; l'eisphora emporte tout ce qu'il a « chez lui, la graphé le ruine, le stratégat le crible de « dettes, le chorégat le réduit à porter un *rakos* d'indigent après avoir paré son chœur de manteaux tissus « d'or; le triérarchat l'oblige à s'étrangler ! » — Xénophon dit à un riche : « Je sais qu'en ce moment l'État « t'impose de grandes contributions, entretien de chevaux, chorégat, gymnasiarchies, prostaties; en cas de « guerre, on te nommera triérarque et on te chargera « d'impôts et de taxes si fortes qu'il ne te sera pas aisé « d'y subvenir, et, si tu ne fournis pas à tout noblement, « les Athéniens te puniront avec la même rigueur que « s'ils te surprenaient à voler leur bien[3]. » — Lysias le

[1] Aristophane, *Equites*, 923 : ἰπούμενος ταῖς εἰσφοραῖς.
[2] Antiphanès, dans *les Soldats*, cité p. Athenée, l. III, 103.
[3] Xénophon, *Économic.*, ch. II.

leur reproche[1] : « Ceux qui ne peuvent pas payer leurs « contributions, vous devenez furieux contre eux, et « vous faites vendre leurs biens, comme s'ils étaient des « criminels. » — Isocrate a peint ainsi cet état de choses : « Nul ne peut vivre tranquille, la ville entière est pleine « de désolation, les uns gémissent dans la misère, les au- « tres déplorent les impôts dont ils sont accablés, les cala- « mités des symmories et des permutations de biens de- « venues si insupportables que ceux qui ont quelque « bien sont plus misérables que ceux dont la pauvreté « est absolue[2]. » Ajoutons ici, pour compléter ce tableau des misères des citoyens riches, que, tandis que les pauvres pouvaient aller et venir comme ils l'entendaient, il leur était, à eux, défendu de voyager et de sortir du territoire de l'Attique[3]. Le souverain voulait les avoir toujours sous la main.

Voilà ce que les ambitieux firent du peuple d'Aristeidès, de Kimôn et de Périclès, de cette admirable race capable de si belles choses quand elle était bien dirigée. Le châtiment ne leur manqua pas : beaucoup périrent les uns par les autres ; ceux qui survécurent tombèrent sous les coups de la réaction ; mais ils perdirent la cité. Presque tous suivirent ce même système qui contenait en lui trois principes de ruine et de dissolution : la violation des règles de la justice ordinaire, le défaut de solidarité entre ceux qui payaient les impôts et la foule qui les décrétait, l'instabilité de la fortune acquise. De là les

[1] Lysias, c. *Philocrat.*, § 9.
[2] Isocrate, *de Pace*, § 128.
[3] Xénophon, *Banquet*, ch. IV, § 88.

meurtres politiques, c'est-à-dire la mise à mort d'hommes auxquels on ne pouvait reprocher que des opinions réelles ou supposées; de là l'horreur des représailles, les haines, les craintes qui rendirent les citoyens irréconciliables entre eux et en contraignirent une partie à demander à l'étranger un asile et des secours; de là l'abandon des alliés assez heureux pour ne pas tomber dans les mêmes folies; de là aussi les guerres insensées entreprises contre tous à la fois, les occasions de paix follement dédaignées et par suite l'écroulement de la puissance athénienne sous les efforts réunis du monde civilisé; de là enfin, à l'intérieur, l'abandon des voies honnêtes et lentes qui mènent à une fortune modeste, juste récompense du travail et de l'économie, le goût des spéculations hasardeuses, la passion du lucre, de l'argent facilement gagné, facilement dissipé, le luxe, et la corruption, son inséparable compagne.

Les traits dont se composent ce tableau sont pris indistinctement, nous l'avons déjà dit, à des auteurs appartenant à toute la période qui s'étend depuis la mort de Périclès jusqu'à la soumission d'Athènes à la domination macédonienne. On peut donc se demander si, dès les premières années qui suivirent la mort de Périclès, la démagogie athénienne a déjà commencé à donner ces preuves d'iniquité et de cruauté que nous allons rencontrer désormais à chaque page de ce livre. La lecture des *Guêpes* d'Aristophane, représentées en 422, ne permet pas d'en douter. Ces dikastes qui ne vivent que du triobole [1], qui

[1] Aristoph., *Guêpes*, v. 300 et seq.

ne parlent que de condamner à mort des riches, des traîtres et des conjurés [1], qui sont malades si un accusé est parvenu à leur échapper, qui veulent être enterrés dans l'enceinte du dicastère, au pied du hérôon de Lykos [2], leur patron, qui ne se plaît comme eux qu'aux larmes et aux sanglots des exilés perpétuels, ces dikastes ne sont pas peints à leur avantage; mais cette caricature de l'héliæa prouve que ce tribunal ridiculisé par le poëte fonctionnait déjà habituellement; il ne jugeait que des affaires politiques, il condamnait souvent à mort et plus souvent à l'exil perpétuel qui emportait la confiscation de biens. Cela résulte de toute la pièce, qui sans cela n'a pas de raison d'être.

Périclès mort, plusieurs personnages se disputèrent sa succession politique : Eukratès, qui fut obligé de se réfugier dans un moulin pour échapper à la colère de la populace; puis Lysiklès; le premier, marchand de filasse; le second, marchand de bestiaux, si l'on ajoutait foi à l'assertion d'Aristophane qui ne contient sans doute qu'une petite part de vérité. C'est ce Lysiklès qui épousa Aspasia restée veuve et qui passait dans l'antiquité pour être devenu un homme politique influent, grâce aux discours, faits par elle, qu'il récitait à la tribune. Peut-être était-il de la société de Périclès et l'un de ses derniers lieutenants; mais certainement sa position politique était faite lors de ce mariage, car la mort ne lui laissa pas le temps nécessaire pour la faire ensuite. Les femmes grec-

[1] Aristoph., *Guêpes*, v. 160, 167, 280 à 290, et Schol. 420 et 421.
[2] *Id.* 390, et Schol.

ques n'attachaient point autant de gloire que les romaines à n'avoir été mariées qu'une fois et à inscrire sur leur tombe qu'elles n'avaient eu qu'un seul époux, *uni nupta viro*, par cette raison même que les Grecques ne se mariaient point elles-mêmes. La plupart du temps le premier mari les laissait au second, son ami, par son testament, sans en ressentir une impression plus désagréable qu'à laisser un esclave ou un cheval favori. Aspasia ne crut pas devoir au grand citoyen dont elle avait partagé le pouvoir l'hommage d'une longue viduité; peut-être lui-même la donna-t-il à Lysiklès dont elle eut un fils et qui fut tué deux ans seulement après la mort de Périclès. L'histoire se tait depuis lors sur la destinée de cette femme illustre, et l'on y chercherait vainement un mot sur lequel on puisse appuyer une conjecture.

La disgrâce d'Eukratès et la mort de Lysiklès laissèrent le champ libre à Kléôn, le principal chef du parti ultra-démocratique et de l'opposition à l'administration de Périclès. C'est lui qui va désormais, et pour quelques années, concentrer en ses mains la direction des affaires.

CHAPITRE II.

La guerre. — Les aristocrates et les démocrates de Corcyre. — Fait d'armes de Sphactérie. — Grandeur de Kléôn. — Paix demandée et refusée. — Aristophane et les autres comiques. — L'enseignement à Athènes. — Les professeurs ou sophistes. — Sokratès professeur d'éloquence, de droit et de politique.

Cependant la guerre se poursuivait, lorsqu'un incident survint, prélude d'une série d'événements qui devaient quelques années plus tard en se multipliant réduire Athènes presque à ses propres forces : Lesbos tenta de faire défection et de passer à l'alliance de Lacédémone[1]. C'était la plus puissante des îles alliées, la plus riche, celle qui pouvait mettre en mer le plus grand nombre de vaisseaux. Aussi les Lesbiens n'avaient-ils pas été asservis comme les autres; Athènes les traitait non en sujets, mais en alliés, c'est-à-dire qu'ils ne payaient point un tribut en argent fixé à nouveau tous les quatre ans et qu'ils ne subissaient point un gouvernement imposé par celui d'Athènes. Ils partageaient ce privilége avec les citoyens de Khios et n'étaient astreints qu'à joindre leurs vaisseaux aux flottes athéniennes.

Précisément pour cette raison, le pouvoir était resté entre les mains des riches. Ceux-ci voyaient depuis longtemps avec inquiétude monter autour d'eux le flot de la domination athénienne. Ils prévoyaient que l'indépen-

[1] 428 a. J.-C.

dance de leur patrie touchait à sa fin et que les chefs de la démocratie ne s'abstiendraient pas de les assimiler aux autres alliés. Or le régime auquel étaient soumis ces derniers, en attendant qu'il devînt intolérable pour tous, le devenait chaque jour davantage pour les grands et pour ceux qui étaient aux affaires. C'était à leurs dépens que les Athéniens faisaient leur cour à la multitude des cités sujettes, et ils s'étaient fait un système d'enrichir leurs partisans avec les biens des riches dépouillés[1]. Non-seulement ceux-ci étaient soumis à la tyrannie des *episcopi*[2], sorte d'inspecteurs, de surveillants, envoyés dans les cités pour voir ce qui s'y passait et mettre ordre à tout ce qui pourrait être contraire aux intérêts d'Athènes; mais ils étaient, bien plus encore que les citoyens athéniens, exploités par les sycophantes qui les forçaient de leur donner de l'argent[3] ou de venir à Athènes répondre devant l'héliæa à leurs accusations calomnieuses. Pour peu qu'ils fussent accusés d'être hostiles aux Athéniens et à la démocratie, ils étaient facilement condamnés, ruinés, et souvent mis à mort. Par un effet de la malice humaine, le plaisir de voir vexer et abattre les favoris de la fortune ne contribua pas peu à fermer les yeux des multitudes sur l'asservissement de leurs patries, jusqu'au jour où la faim leur montra la vérité.

L'aristocratie lesbienne, afin d'échapper au sort des autres alliés, s'entendait donc secrètement avec les prin-

[1] Isocrate, *de Pace*, § 79.
[2] Ἐπίσκοποι. Antiphon, cité par Harpocration, au mot.
[3] Isocrat., *de Pace* et *Panathen*.

cipaux personnages politiques de Thèbes et de Lacédémone pour préparer un changement d'alliance. Les Athéniens le savaient; ils reconnurent à divers symptômes, et principalement à l'ordre donné aux habitants des campagnes de rentrer dans Mitylène avec ce qu'ils avaient de plus précieux, que le moment de l'exécution approchait, et ils résolurent de prévenir les Lesbiens. C'est pourquoi ils saisirent les vaisseaux de cette nation qui se trouvaient en station au Pirée, et ils envoyèrent à Mitylène une flotte qui devait arriver à l'improviste pendant la fête d'Apollon Maléen et s'emparer de la ville, tandis que toute la population serait à Malée, au temple de ce dieu. Mais les Mityléniens furent avertis à leur tour et ne sortirent pas : les généraux athéniens n'eurent donc rien de mieux à faire, après avoir parlementé inutilement, que de commencer la guerre en bloquant Mitylène par mer et en établissant un camp de chaque côté de la ville sur terre. Tout en parlementant, les Lesbiens avaient envoyé à Sparte une ambassade qui avait conclu le traité d'alliance.

En exécution de ce traité, les Lacédémoniens voulurent immédiatement réunir sur l'isthme une armée pour une invasion par terre de l'Attique ; ils s'y rendirent eux-mêmes et préparèrent les machines pour amener leur flotte du golfe de Corinthe dans la mer d'Athènes, car ils voulaient aussi tenter une attaque par mer, croyant que Lesbos absorberait toutes les forces navales des Athéniens. Mais la saison s'avança, les alliés n'arrivèrent point, les Athéniens mirent en mer cent nouveaux vaisseaux qu'ils envoyèrent garder l'isthme et trente qui fu-

rent ravager les propres terres des Lacédémoniens. Ceux-ci furent forcés de rentrer dans leurs foyers pour les défendre. En même temps l'armée de siége de Mitylène, qui était insuffisante, fut renforcée de mille hoplites commandés par Pachès, fils d'Épikouros, et elle devint assez forte pour commencer un siége régulier et entourer la ville d'une muraille.

Un Spartiate nommé Salæthos, personnage considérable, parvint toutefois à s'y jeter pour en diriger la défense et soutenir les courages en annonçant qu'au printemps les alliés envahiraient l'Attique et enverraient quarante vaisseaux joindre la flotte lesbienne. En effet l'Attique fut bien envahie et saccagée pour la quatrième fois; mais les vaisseaux n'arrivèrent pas à temps. L'intervention de Salæthos n'avait pas été heureuse. Comme il avait l'intention d'attaquer le camp des assiégeants, il avait fait donner des armes à la multitude qui n'en avait jamais eu. A peine celle-ci se vit-elle armée qu'elle s'insurgea contre les riches, se fit livrer le blé amassé en provision pour la durée du siége et manifesta le désir de traiter avec les Athéniens. Alors l'aristocratie, se voyant perdue, espéra adoucir le coup qui la menaçait en livrant elle-même la ville à Pachès à la condition qu'il n'y aurait pas d'exécutions avant la décision d'Athènes. Les plus compromis se retirèrent en suppliants dans les temples. Pachès les en fit sortir et les mit en dépôt à Ténédos, où il ne devait leur être fait aucun mal, jusqu'à ce que les Athéniens eussent pris une résolution.

Les choses en étaient là lorsque arrivèrent les quarante vaisseaux commandés par Alkidas; ils se gardèrent bien

d'aller jusqu'à Mitylène, gagnèrent la côte d'Asie, où ils firent quelques dégâts; puis, se sachant signalés par le *Paralos* et la *Salaminienne* qui se trouvaient dans ces parages, ils se sauvèrent honteusement comme s'ils eussent été poursuivis par le souvenir de leurs précédentes défaites maritimes. Pachès, après avoir cherché en vain à les atteindre, revint à Mitylène, d'où il expédia à Athènes les Lesbiens qu'il avait d'abord déposés à Ténédos.

Ces malheureux espéraient en vain dans la miséricorde de leurs vainqueurs. Ils trouvèrent pour juges une multitude implacable excitée par des meneurs sanguinaires. Dès le premier jour de la discussion, Kléôn, le principal et le plus virulent de tous, fit décréter dans une assemblée tumultueuse que tous les Mityléniens arrivés à l'âge d'homme seraient massacrés en masse, eupatrides et plèbe, les femmes et les enfants vendus comme esclaves. Séance tenante, un navire fut expédié à Pachès avec l'ordre d'exécuter la volonté du peuple athénien. Mais le soir même une partie de ceux qui avaient concouru à cette horrible décision se repentirent et, se ralliant à ceux qui l'avaient combattue, parvinrent à faire remettre l'affaire en délibération. En vain Kléôn furieux s'opposa de toutes ses forces à ce changement de résolution. Suivant lui tout était perdu si l'on écoutait la pitié, l'indulgence, les beaux discours d'orateurs vendus; tous les alliés feraient défection, si la défection n'était pas inévitablement punie de mort.

Les adversaires, et à leur tête Diodotos, fils d'Eukratès, répondaient que, si l'on n'écoutait pas la pitié, du moins fallait-il écouter la raison; que toujours et par-

tout il fallait séparer les peuples qui étaient favorables aux Athéniens, des grands qui étaient pour les Lacédémoniens; que dans cette circonstance surtout les grands seuls étaient coupables; que l'extermination d'un peuple entier amènerait infailliblement de nouvelles haines, de nouvelles défections, de nouvelles luttes, à outrance celles-là, puisque la soumission devait être sans espoir.

Le décret fut révoqué et un second navire fut expédié, dont les marins, encouragés par des récompenses, ramant jour et nuit, arrivèrent à Mitylène au moment où l'ordre terrible allait être mis à exécution. Ainsi à l'espace d'un moment le peuple dut d'échapper à la mort; mais le peuple seulement. Salæthos et tous ceux que Pachès avait envoyés à Athènes, les suppliants des dieux, toute l'aristocratie lesbienne, furent mis à mort impitoyablement; tant les luttes politiques et les rivalités nationales avaient égaré les esprits de ce peuple, le mieux né de tous pour les douceurs de la paix! Les démagogues trouvèrent encore dans ce triste événement un moyen d'être agréables à la multitude. Ils firent des terres de Lesbos trois mille lots qui furent tirés au sort entre les citoyens athéniens. Les gagnants les louèrent ensuite aux Lesbiens qui devinrent ainsi leurs fermiers.

Les rivaux des Athéniens ne montrèrent pas moins de férocité qu'eux lors de la chute de Platée, car alors succomba l'intrépide petite garnison qui défendait cette ville. Elle avait repoussé toutes les attaques de vive force; mais enfin la longueur du blocus acheva d'épuiser les vivres nécessaires à la vie si sobre du soldat grec et elle fut obligée de se rendre, non toutefois sans avoir tenté un

effort suprême pour échapper au sort qui l'attendait. Les alliés avaient entouré Platée de deux murs tournés l'un vers la ville, l'autre vers le dehors pour repousser les secours qui pourraient venir d'Athènes. Ces deux enceintes laissaient entre elles un espace de seize pieds dans lequel étaient bâties pour l'armée de siége des pièces distinctes, mais contiguës, et le tout offrait l'apparence d'un mur épais avec des créneaux des deux côtés. De dix en dix créneaux s'élevaient de grandes tours aussi épaisses que le mur, dans lesquelles avaient été établis des corps de garde où veillaient des sentinelles de nuit quand le temps était trop mauvais.

Par une sombre nuit d'hiver, la pluie tombait par torrents, le vent soufflait avec violence, quand un des gardes entendit le bruit produit par une pierre détachée et tombant au pied du mur. Le cri d'alarme fut jeté immédiatement; mais il était trop tard. Un groupe de Platéens était déjà sur le mur. Ils étaient sortis sans bruit, munis d'un nombre d'échelles suffisant, un pied chaussé et l'autre non, comme des archers, afin de ne pas glisser; ils avaient franchi le vaste fossé plein d'eau qui défendait l'abord du mur du côté de la ville comme de l'autre côté, et une partie d'entre eux avaient pu appliquer leurs échelles. En un instant les postes de deux tours voisines furent égorgés et les tours occupées. En même temps d'autres Platéens exécutaient une fausse sortie du côté, opposé; d'autres faisaient ailleurs de faux signaux avec des torches pour tromper les ennemis. Ceux-ci ne savaient où se porter et couraient partout en désordre; un petit nombre seulement arrivèrent devant les tours occupées

par les Platéens. Comme ils n'avaient pas eu le temps de se cuirasser et qu'ils s'éclairaient eux-mêmes par leurs torches, ils furent aussitôt percés de traits. Enfin le passage s'effectua : plus de deux cents Platéens sur quatre cents franchirent le mur en perdant un seul homme et gagnèrent Athènes où ils furent reçus comme des frères.

Les alliés furent réduits à assouvir leur colère sur ceux qui étaient restés, soit par manque d'énergie, soit parce que leur âge ou leur santé les rendaient impropres à l'escalade des murs. Diminués en nombre de moitié, ils n'étaient plus capables de repousser un assaut; mais le général lacédémonien ne voulait pas prendre la ville de force. Il fit donc dire aux Platéens par un héraut que, s'ils consentaient à déclarer qu'ils donnaient volontairement leur ville aux Lacédémoniens et qu'ils les acceptaient pour juges, nul d'entre eux ne serait mis à mort sans jugement. — Les Lacédémoniens voulurent-ils par là se réserver un moyen de ne pas rendre Platée si à la paix on convenait que chacun rendrait ce qu'il aurait pris? Voulurent-ils seulement épargner le sang que leur aurait coûté la prise de deux cents hommes désespérés? Rien ne peut atténuer l'horreur de leur trahison. Les Platéens, ayant accepté leur proposition, furent tous mis à mort ainsi que vingt-cinq Athéniens restés avec eux. On se borna pour tout simulacre de jugement à demander à chacun d'eux s'il pouvait prouver qu'il eût dans la guerre actuelle rendu quelque service particulier à la cause des alliés.

La ville fut rasée jusque dans ses fondements, sauf le temple de Héré, divinité protectrice de Platée. Auprès de

ce temple, avec les matériaux de la ville détruite, on construisit un vaste katagogion [1], sorte d'établissement hospitalier sur l'organisation duquel nous n'avons aucun détail. Les lits faits du fer et de l'airain trouvés dans les maisons furent consacrés à la déesse. Les terres des Platéens furent louées pour dix ans aux Thébains au profit de la caisse commune des alliés.

A peine Platée eut-elle cessé d'exister que d'autres scènes, dépassant en atrocité tout ce qu'on avait vu jusque-là, attirèrent sur Corcyre les regards de la Grèce. Les nouveaux alliés des Athéniens n'avaient point tardé à se diviser aussi en démocrates amis d'Athènes et en oligarchistes partisans de Lacédémone. On se souvient qu'après la bataille navale d'Épidamne, les Corinthiens avaient emmené mille prisonniers. Malgré leur irritation contre les Corcyréens, ils les traitèrent humainement et les renvoyèrent bientôt en leur faisant seulement promettre de payer huit cents talents pour leur rançon. En réalité une partie d'entre eux, les partisans de l'oligarchie, s'étaient engagés à faire leur possible pour détacher Corcyre de l'alliance d'Athènes et la ramener à l'alliance corinthienne. Ils n'épargnèrent rien pour y parvenir.

D'autre part un chef démocratique, Pithéias, particulièrement dévoué aux Athéniens, cherchait à resserrer le lien qui unissait les deux cités et à substituer une alliance offensive et défensive à l'alliance défensive seulement contractée sous Périclès. Les partisans de Corinthe mirent Pithéias en justice, l'accusant de vouloir asservir le pays

[1] Καταγώγιον.

aux Athéniens; mais celui-ci, dont le parti était le plus nombreux, fut acquitté et à son tour accusa cinq des principaux personnages du parti adverse en prenant pour prétexte qu'ils avaient coupé dans le *téménos*[1] de Zeus et d'Alkinos les échalas destinés à soutenir leurs vignes. Ils furent condamnés à payer un statère par pieu. Le total était énorme, et ils durent demander à prendre des termes pour payer. Pithéias obtint du conseil qu'il ne leur serait fait aucune concession et qu'ils seraient traités suivant la rigueur de la loi. Alors, poussés au désespoir, ces hommes, réunissant leurs amis, envahirent le conseil, où ils égorgèrent Pithéias et soixante autres. Ils proclamèrent ensuite la neutralité de Corcyre entre Athènes et Corinthe, en déclarant que ce qu'ils avaient fait n'était que pour sauver la patrie prête à tomber sous le joug des Athéniens comme leurs autres alliés. La guerre civile suivit cet événement.

Les partisans de l'oligarchie eurent d'abord le dessus, puis le dessous, après plusieurs combats dont le dernier très-sanglant les obligea, pour éviter d'être entourés et massacrés, de brûler le chantier maritime, beaucoup de navires et une partie de la ville. Sur ces entrefaites arrivèrent douze vaisseaux athéniens commandés par Nikostratos. Celui-ci était déjà depuis quelques jours à Corcyre, cherchant sans y réussir à réconcilier les vainqueurs et les vaincus, qui se retiraient suppliant dans tous les temples, tandis que leurs ennemis envahissaient leurs

[1] Enceinte sacrée, le *parc* du temple.

maisons, les dépouillaient de leurs armes et en auraient même tué quelques-uns sans l'opposition de Nikostratos, lorsque survinrent cinquante-trois vaisseaux péloponnésiens dont les généraux étaient Alkidas et Brasidas. Les Corcyréens firent aussitôt sortir soixante vaisseaux; mais la paix était si loin d'être faite entre les citoyens, que, dès le commencement du combat, les deux premiers vaisseaux passèrent à l'ennemi, et qu'en même temps, sur la plupart des autres, les équipages en vinrent aux mains entre eux. A cette vue les Péloponnésiens se bornèrent à envoyer contre eux vingt vaisseaux qui suffirent à leur faire beaucoup de mal, et réunirent tous les autres contre les douze vaisseaux athéniens dans l'espoir de les prendre. Ils n'y parvinrent pas. Les Athéniens réussirent à opérer leur retraite en bon ordre, sans perte et en détruisant même un navire péloponnésien.

Mais, bien que retirés dans le port, les Corcyréens et les Athéniens étaient en grand péril; la crainte de voir la ville prise, pillée, et eux-mêmes tués ou vendus, changea alors les dispositions des démocrates; ils traitèrent avec les suppliants et leurs partisans. Une partie de ceux-ci consentit à concourir à la défense commune et on compléta les équipages de trente vaisseaux. Peut-être cette flotte improvisée n'eût-elle pas eu plus de succès que la première; heureusement une nouvelle flotte fut signalée en mer. C'étaient soixante vaisseaux envoyés par les Athéniens sous le commandement d'Eurymédôn, à la première nouvelle des événements de Corcyre. Cette apparition fut décisive. Les Péloponnésiens se sauvèrent le plus vite qu'ils purent en longeant les côtes et en tirant leurs

vaisseaux par-dessus l'isthme de Leucade de peur d'être vus en pleine mer.

Dès lors le parti démocratique triomphant put se venger à son aise, et il en abusa : du traité qui avait été fait au moment du danger, il ne fut plus question. Ceux qui avaient consenti à monter sur les vaisseaux en furent tirés et égorgés. Une partie des suppliants de Héré consentirent à quitter leur asile pour comparaître devant un tribunal; ils furent tous condamnés et mis à mort; les autres s'entre-tuèrent à coups d'épée ou se pendirent dans l'enceinte sacrée. Pendant sept jours, qu'Eurymédôn séjourna à Corcyre, le massacre ne cessa pas. Les temples ne protégèrent personne; on en arrachait les suppliants des dieux ou on les égorgeait au pied des autels; quelques-uns périrent murés dans le temple de Dionysos. Les vainqueurs ne s'arrêtèrent que lorsque tous ceux qui étaient soupçonnés de haïr la démocratie furent morts ou en fuite.

Cinq cents d'entre eux purent s'échapper; ils traversèrent le détroit qui séparait l'île de la côte de Chaonie, s'emparèrent des forts qui y avaient été élevés pour défendre les possessions corcyréennes du continent dont ils se rendirent maîtres. De là ils firent la guerre aux habitants de l'île et leur causèrent beaucoup de mal. Plus tard, enhardis par l'espoir de recouvrer leur patrie et leurs biens, ils organisèrent une expédition, se procurèrent des vaisseaux et passèrent dans l'île. Après avoir brûlé les navires qui les avaient apportés pour ne se réserver d'autre espérance que celle de réussir dans leur entreprise, ils s'établirent sur le mont Istone, le fortifièrent,

se rendirent maîtres des campagnes et réduisirent leurs ennemis aux plus dures extrémités. Cela dura jusqu'à l'arrivée d'une puissante flotte athénienne commandée par Eurymédôn et Sophoklès. Les Corcyréens et les Athéniens réunis allèrent attaquer le fort du mont Istone, qui fut pris; mais ses défenseurs purent se retirer sur une hauteur. De là ils capitulèrent. Il fut convenu qu'ils rendraient leurs armes et seraient emmenés à Athènes pour y être jugés par le peuple; que, jusqu'à ce jugement, il ne leur serait fait aucun mal, à moins qu'ils ne tentassent de s'évader; la tentative d'un seul d'entre eux devait suffire pour annuler la convention. Cette dernière clause était un piége; les Corcyréens, de connivence, dit Thucydide, avec les généraux eux-mêmes qui avaient juré la capitulation, firent persuader par de faux frères à quelques prisonniers qu'elle ne serait point observée, et ceux-ci consentirent à se laisser enlever. Ce fut le signal de l'exécution.

Les prisonniers avaient été renfermés dans un grand édifice; les Corcyréens en firent d'abord sortir vingt comme pour un changement de prison et les conduisirent, liés les uns aux autres, entre deux haies d'hoplites qui les frappaient et les perçaient de leurs armes, d'autres hâtaient leur marche à coups de fouet. Lorsque les premiers furent morts, les Corcyréens en tirèrent encore vingt de la prison, puis vingt autres; mais alors les prisonniers comprirent ce qui se passait et refusèrent de sortir. Les Corcyréens montèrent sur le toit, découvrirent l'édifice et les accablèrent de traits et de tuiles. Ceux-ci se garantissaient de leur mieux, et cependant la plupart

se tuèrent eux-mêmes avec les flèches lancées par leurs meurtriers ou se pendirent avec des lanières faites de leurs manteaux déchirés. Lorsqu'il n'en resta plus un vivant, les Corcyréens mirent les cadavres sur des charrettes et les portèrent hors de la ville. Leurs femmes furent vendues comme esclaves. Ainsi fut exterminé le parti oligarchique de Corcyre.

Nous avons anticipé sur la marche des événements afin de présenter dans leur ensemble ceux de Corcyre; revenons un peu sur nos pas. La sixième année de la guerre n'offre pas de faits intéressants pour l'histoire, quoique beaucoup de sang ait été versé dans de nombreux petits combats. Les Lacédémoniens entreprirent une nouvelle invasion dans l'Attique; mais, effrayés par une réapparition de la peste et des tremblements de terre, ils rentrèrent chez eux. Les Athéniens allèrent encore ravager les côtes du Péloponnèse, Tanagra en Béotie et la Locride. Les Lacédémoniens fondèrent la colonie d'Héraclée aux Thermopyles, sur l'Euripe; maîtres de ce passage fameux, où ils établirent un chantier de vaisseaux, ils espéraient pouvoir à leur gré porter la guerre dans l'Eubée et dans les colonies athéniennes de Thrace; mais leur projet rencontra un obstacle insurmontable dans l'hostilité des Thessaliens, possesseurs du pays, contre lesquels la nouvelle colonie parvint avec peine à se défendre. Les faits les plus importants de l'année se passèrent sur les bords du golfe de Corinthe, dans la Leucadie, l'Acarnanie, l'Étolie, la Phocide. Là les Athéniens étaient commandés par un homme de guerre que nous allons voir désormais prendre une part importante à toutes leurs

grandes expéditions : Démosthénès, fils d'Alkisthénès.

Après quelques opérations sans grande portée, comme le pillage de la Leucadie, ce général ayant voulu envahir l'Étolie afin d'entrer par là en Béotie, les Étoliens lui infligèrent un grave échec; un grand nombre d'alliés Zacynthiens et Céphaléniens y périrent, ainsi que cent vingt hoplites Athéniens, avec Proklès, un de leurs généraux. Mais Démosthénès ne tarda pas à réparer son désastre, et, aidé des Acarnanes, des Messéniens et des Amphiloques, il remporta à son tour une victoire complète sur les Étoliens, les Ampraciotes et trois mille hoplites péloponnésiens commandés par trois généraux spartiates : Eurylochos, Makarios et Ménédæos, dont les deux premiers périrent dans la bataille. Un secours envoyé par les Ampraciotes fut aussi taillé en pièces dans une seconde affaire. Presque toute la population guerrière d'Ampracie périt dans ces deux batailles. Ce fut, au dire de Thucydide, le coup le plus désastreux qui ait frappé une ville grecque dans tout le cours de la guerre.

L'année suivante, septième de la guerre, eut lieu le fait d'armes décisif de l'île de Sphactérie qui eût terminé la guerre si glorieusement pour les Athéniens sans la folie de leurs conseillers. Au printemps, les coalisés avaient, suivant leur usage annuel, envoyé leur armée ravager l'Attique; en même temps ils avaient fait partir soixante vaisseaux pour soutenir les émigrés corcyréens contre les démocrates de leur cité. Les Athéniens, de leur côté, avaient envoyé quarante vaisseaux pour soutenir leurs partisans. Aux généraux qui commandaient cette flotte était joint Démosthénès avec l'autorisation de distraire

quelques vaisseaux et quelques troupes pour une opération militaire sur les côtes du Péloponnèse. Son dessein, tenu secret jusqu'au moment de l'exécution, était d'occuper Pylos, ancienne place messénienne alors déserte, mais dont les fortifications subsistaient en partie. Il voulait y mettre une garnison messénienne, afin que, voyant leurs plus mortels ennemis établis à quinze lieues de Sparte, prêts à mettre à feu et à sang toutes les parties du pays mal défendues, les Spartiates se trouvassent, par la nécessité de garder leurs foyers, obligés de diminuer leurs contingents dans les expéditions des alliés. Bien que le plan de Démosthénès ne fût pas approuvé par les autres généraux, il parvint à le faire exécuter, et, grâce à une tempête qui retint l'armée six jours à Pylos, les fortifications furent à peu près réparées. Il y resta avec cinq vaisseaux.

Comme les environs de Pylos étaient abandonnés ainsi que la plus grande partie des côtes du Péloponnèse, exposées aux descentes continuelles des Athéniens, on ne pénétra pas tout de suite à Sparte le dessein de l'ennemi; mais, aussitôt qu'on connut la vérité, l'armée d'invasion de l'Attique fut rappelée en toute hâte ainsi que les soixante vaisseaux envoyés à Corcyre. L'armée revint de suite; mais les Lacédémoniens voulurent prendre quelques jours de repos, les Spartiates au contraire partirent tous sur-le-champ pour Pylos avec ceux des périèques qui se trouvèrent prêts : l'incident, en effet, les intéressait plus que les autres, parce qu'ils étaient propriétaires de presque toutes les terres. Quant à la flotte, elle arriva en même temps qu'eux au rendez-vous; c'était cette même

flotte que nous avons vue traîner ses vaisseaux par-dessus l'isthme de Leucade pour échapper à la flotte athénienne d'Eurymédôn. Démosthénès toutefois eut le temps d'envoyer deux vaisseaux pour demander du secours à ses collègues.

Il est indispensable de donner ici quelques explications sur la position de Pylos telle qu'elle était au temps de Thucydide, car depuis lors les empiétements de la mer ont considérablement modifié la conformation des terrains. Cette place était située en face de la petite île de Sphactérie, longue seulement de deux kilomètres[1] et qui en était séparée par un canal tellement resserré que son entrée la plus étroite ne permettait pas d'y faire passer plus de deux vaisseaux de front; l'autre était un peu plus large et livrait passage à neuf. Du côté du continent, la place était entourée d'une formidable muraille; mais, du côté de la mer, elle était défendue seulement par des restes de fortifications délabrées et une ligne de rochers qui rendaient le débarquement difficile, quoique possible. Démosthénès confia les murs à sa petite armée, et lui-même, avec soixante hoplites et quelques archers, s'établit sur les roches. C'est là en effet que porta le plus grand effort de l'ennemi : les Spartiates combattirent avec leur énergie ordinaire; mais leurs efforts vinrent se briser contre l'héroïque fermeté de cette poignée d'hommes favorisés d'ailleurs par la disposition des lieux. L'attaque se faisait sans ensemble, parce que les pilotes péloponnésiens n'appro-

[1] 75 stades.

chaient des rochers qu'avec la crainte de perdre leurs navires.

En vain Brasidas s'écriait qu'il ne fallait pas ménager les vaisseaux, « misérable assemblage de charpentes », et, pour donner l'exemple, échouait le sien et s'élançait à l'assaut avec la vaillance furieuse d'un héros d'Homère. Accablé de coups et de blessures, il tomba sans connaissance et il eut la douleur en fermant les yeux de sentir s'échapper de ses mains son bouclier, ce fameux bouclier auquel était attaché l'honneur du Spartiate. Le combat continua cependant et recommença le lendemain sans plus de succès pour les Spartiates, qui renoncèrent enfin à l'assaut et se décidèrent à investir la place.

Il fut résolu que l'on fermerait les deux entrées du canal avec des vaisseaux placés côte à côte et tournant au dehors leurs proues armées de fer. On devait en outre faire occuper l'île par des troupes suffisantes pour empêcher les Athéniens de la franchir en traînant leurs vaisseaux par dessus. Cette dernière mesure fut la seule prise, et quatre cent vingt hoplites, avec leurs hilôtes, s'établirent dans l'île. On ne ferma pas les passages; soit par négligence et parce qu'on ne croyait pas la flotte athénienne si près, soit parce que les Péloponnésiens crurent n'avoir pas à redouter l'habileté des marins d'Athènes dans un endroit si resserré que les manœuvres y paraissaient impossibles. Cette confiance leur coûta cher. Les Athéniens arrivèrent le soir même. Le lendemain matin, à la pointe du jour, avec cette rapidité d'exécution et cette impétuosité qui faisait leur force, ils attaquèrent par les deux bouts du canal à la fois. Une partie seulement des navires

alliés eurent le temps de se préparer au combat; ils ne résistèrent pas mieux que les autres; tous furent pris, coulés, brisés, mis en fuite à l'exception de quelques-uns que les Spartiates purent tirer à la côte de Pylos en se jetant à la mer et en combattant dans l'eau avec une rage incroyable contre les Athéniens montés sur leurs vaisseaux. Efforts de courage inutiles et impuissants. Déjà les Athéniens, maîtres du canal, dressaient le trophée où resplendissait l'airain poli du bouclier de Brasidas, lorsqu'ils s'aperçurent que leur succès était plus décisif qu'ils ne croyaient : les quatre cent vingt hoplites de l'île avec leurs hilôtes restaient à la merci du vainqueur, sans qu'il fût possible de les secourir, et parmi eux se trouvait la fleur de cette noblesse spartiate déjà réduite par tant de combats.

En présence d'une telle catastrophe, les généraux déconcertés envoyèrent demander des ordres à Lacédémone, que la nouvelle plongea tout entière dans la consternation; les familles spartiates surtout, toutes alliées entre elles, et qui se trouvaient ainsi toutes frappées à la fois. Contrairement aux usages établis, les éphores se rendirent au camp; ils reconnurent qu'il fallait se résigner à voir leurs guerriers périr par la faim et par le fer des Athéniens ou à humilier l'orgueil dorien devant les Ioniens vainqueurs. Ils prirent ce dernier parti. Une trêve de vingt jours fut conclue entre les généraux des deux armées pour laisser le temps nécessaire aux négociations. Les Lacédémoniens remettaient aux Athéniens les vaisseaux de la flotte péloponnésienne qui devaient rester en dépôt entre leurs mains jusqu'à l'expiration de la trêve;

ils s'engageaient à ne faire aucune tentative, ni contre Pylos, ni contre Sphactérie, pour délivrer leurs soldats. Par contre, les Athéniens promettaient de ne point attaquer l'île et de laisser passer des rations suffisantes pour les prisonniers. On stipula que toute infraction à ces conventions annulerait la trêve, et une trière athénienne conduisit au Pirée les ambassadeurs spartiates demandant la paix.

C'est là le dernier événement de l'histoire athénienne dont la responsabilité appartienne à Périclès, et c'est là le couronnement de son œuvre. La grande partie qu'il avait engagée sept ans auparavant est gagnée. Athènes est victorieuse, et les Péloponnésiens, si rudement éprouvés, se garderont bien désormais de troubler la paix qu'elle va leur accorder. Ainsi pensait tout ce que la Grèce comptait d'hommes sensés; ils ne prévoyaient point l'intervention des exploiteurs de l'ignorance et de la crédulité populaire, à la tête desquels était Kléôn, et auxquels seuls doivent être attribués les malheurs qui suivirent.

Aussitôt que les ambassadeurs eurent fait connaître leurs propositions de paix, offrant, avec l'oubli de tout ce qui s'était passé, l'alliance et la ferme amitié de Sparte, Kléôn monta à la tribune. Véritable expression des passions, des goûts, des manières de voir de la populace, comme elle, il ne croyait pas possible qu'un jour la défaite succédât à la victoire présente; il voulait, comme elle, voir dans les murs d'Athènes les habits rouges des Spartiates prisonniers. Il demanda donc, et sa motion fut adoptée, que les Lacédémoniens commençassent par livrer leurs guerriers avec leurs armes, et que Nisée,

Pagues, Trézène, l'Achaïe, abandonnée par les Athéniens lors du traité de 450 av. J.-C., leur fussent restituées. Tel était chez les Lacédémoniens le désir de la paix que, sans rejeter ces conditions qu'il ne leur était pas possible de concéder seuls, ils demandèrent que le peuple athénien désignât des commissaires pour continuer les négociations.

Alors Kléôn reparut encore à la tribune, s'écriant que cette demande montrait bien comme on cherchait à tromper le peuple, puisqu'on ne voulait pas traiter devant lui. Il entraîna l'assemblée; les négociations furent rompues et les hostilités reprises. Elles commencèrent par une contestation entre les deux partis : les Athéniens refusaient de rendre les vaisseaux qu'ils avaient reçus en dépôt, prétendant que les Lacédémoniens avaient tenté de s'introduire dans Pylos et de faire évader les prisonniers de Sphactérie. Les Spartiates ne purent que prendre le ciel à témoin de la mauvaise foi de leurs adversaires.

Cependant ceux-ci étaient plus embarrassés qu'on n'eût pu le penser pour recueillir le fruit de leur triomphe. L'île était presque entièrement couverte d'une épaisse forêt qui leur cachait le nombre, la situation des Lacédémoniens, et leurs préparatifs de défense. Aller attaquer dans de semblables conditions des ennemis aussi redoutables, décidés sans doute à mourir comme leurs aïeux aux Thermopyles sur des monceaux de morts, c'était courir à une victoire plus funeste que bien des défaites. Bientôt on reconnut qu'il était impossible de les prendre par la famine. Les Spartiates avaient publié que tous ceux qui parviendraient à porter des vivres

dans l'île seraient récompensés, les hommes libres par de l'argent, les esclaves par la liberté. Ils se chargeaient d'indemniser les propriétaires des navires qui périraient dans cette entreprise. Profitant de la nuit, des coups de vent, des récifs, beaucoup tentèrent l'aventure, des hilôtes surtout qui plongeaient en portant à leur cou des sacs de provisions. Beaucoup de barques furent prises avant d'arriver à l'île, d'autres après y avoir jeté des vivres; plusieurs allèrent et revinrent sans accident, et ce fait se renouvela assez souvent pour faire craindre aux généraux de voir leur proie s'échapper.

Ils jugèrent donc à propos d'envoyer à Athènes demander des renforts. A l'arrivée de ces envoyés, le parti qui regrettait l'occasion perdue de faire une paix avantageuse, grossi par l'incertitude du succès, se crut sur le point de la ressaisir; à sa tête était Nikias, le plus influent des dix stratéges et le chef des réactionnaires. Un incident bizarre déjoua son calcul : Kléôn, montant sur le bêma, prétendit que les envoyés apportaient de fausses nouvelles, d'accord avec les amis des Lacédémoniens, pour leur procurer la paix. Les envoyés demandèrent qu'il fût nommé une commission d'enquête, et Kléôn lui-même avec un autre citoyen fut nommé commissaire. Comprenant alors qu'il allait avoir un mauvais rôle, soit vis-à-vis de l'armée de Pylos, soit vis-à-vis du public, il soutint, non sans raison d'ailleurs, qu'envoyer des inspecteurs sans troupes, c'était perdre du temps; que rien n'était plus facile que de prendre les Spartiates enfermés à Sphactérie ; que, si les généraux étaient des hommes, et il désignait Nikias, ils seraient déjà partis, que ce serait

fait s'il était à leur place. A ces mots un tumulte s'éleva dans l'assemblée : « Que ne pars-tu donc, puisque c'est facile ? » criait la foule, les uns pour rire, les autres sérieusement. Un mélange de timidité devant l'assemblée, qui lui était naturel, de dépit et d'envie de railler le démagogue, fit agir Nikias; il déclara que Kléon pouvait prendre des hommes s'il voulait, qu'il lui cédait le commandement. D'abord Kléon, étonné d'être pris au mot, chercha à échapper en disant qu'il n'était pas général; mais la foule, suivant son naturel, οἷον ὄχλος φιλεῖ ποιεῖν, dit Thucydide, en cria plus fort qu'il fallait qu'il partit et que Nikias lui cédât le commandement. Celui-ci répondit qu'il le voulait bien, et avec d'autant plus d'énergie qu'il voyait Kléòn reculer. Tout à coup ce dernier, mis au pied du mur, prit son parti, et, se jetant à corps perdu dans le danger qu'il ne pouvait plus éviter, il affirma qu'il ne craignait pas les Lacédémoniens, qu'avant vingt jours il les aurait tous tués ou faits prisonniers, qu'il était inutile de faire une levée de citoyens, que les contingents alliés qui justement venaient d'arriver à Athènes lui suffiraient, et qu'il ne voulait d'autre collègue que Démosthénès.

C'est ainsi que Kléòn devint général et partit pour Pylos : les uns, ses partisans, pensant qu'il commanderait aussi bien qu'un autre; ses adversaires espérant le voir faire si mauvaise contenance à la tête d'une armée qu'ils en seraient débarrassés pour toujours[1]. Il plut alors à la fortune d'élever cet homme comme pour le faire tomber ensuite de plus haut. Tous les obstacles semblè-

[1] Thucydide.

rent s'être aplanis sous ses pas. Les Lacédémoniens avaient eux-mêmes par accident mis le feu à la forêt qui les protégeait, et le vent avait conduit l'incendie de telle sorte qu'il n'y restait pas un arbre. Démosthénès avait tout préparé, et, aussitôt que les troupes de Kléôn furent réunies aux siennes, les deux chefs commencèrent l'attaque, non sans avoir une dernière fois, mais en vain, sommé les Lacédémoniens de se rendre.

Malgré la disproportion du nombre, ceux-ci ne désespéraient point. Ils comptaient sur leur courage, sur leur vigueur musculaire, sur leur science de l'escrime. Rien de tout cela ne leur servit : Démosthénès se garda bien d'en fournir l'occasion. Tenant en réserve huit cents hoplites athéniens et les Messéniens, il fit d'abord entourer et assaillir l'ennemi par les frondeurs et les archers. Le combat devint dès le commencement désastreux pour les Lacédémoniens. Ils se jetaient sur ceux qui leur faisaient face pour les combattre corps à corps; mais ceux-ci se sauvaient à toutes jambes, tandis que ceux qui étaient derrière les Lacédémoniens les suivaient en les accablant de pierres et de flèches. Comme ceux-ci n'avaient pas coutume de montrer le dos à l'ennemi, leur pesante armure se composait d'un casque, d'un grand bouclier et de cnémides de cuivre qui les couvraient par devant; leur cuirasse était en feutre et ne les protégeait ni contre les flèches, ni contre les pierres. Ils se retournaient pour chercher de nouveaux ennemis; mais ceux-ci fuyaient à leur tour et les premiers revenaient à la charge. Haletants, épuisés par des efforts inutiles, ils tombaient les uns après les autres sans pouvoir faire

usage de leurs armes. Enfin ils prirent le parti de courir sous les projectiles des Athéniens jusqu'à un groupe de collines, de rochers et de vieilles fortifications qui se trouvaient à l'autre extrémité de l'île; ils s'y adossèrent et tinrent ferme. Les archers devenant inutiles, les généraux firent donner les hoplites d'Athènes. Il y eut une heure de rude combat; mais tout à coup les rochers qui dominaient et protégeaient la petite phalange des Spartiates se couvrirent de nouveaux adversaires : c'étaient leurs éternels ennemis, les Messéniens, qui, avec une troupe d'archers, avaient réussi à escalader ces hauteurs abruptes. A ce spectacle les Lacédémoniens reconnurent que toute résistance était devenue impossible. Kléôn leur proposa de nouveau de se rendre, et ils demandèrent à prendre conseil des Spartiates qui étaient devant Pylos; on le leur permit, et la réponse fut : « Les Lacédémo- « niens vous ordonnent de délibérer vous-mêmes sur ce « qui vous regarde et de ne rien faire de honteux. » — Ils se rendirent. — En effet, ils ne croyaient pas faire en cela quelque chose de honteux, parce que leur mort sans vengeance possible devenait inutile à la cause pour laquelle ils combattaient.

La Grèce fut étonnée cependant; on ne croyait pas que des Spartiates pussent être pris vivants et menés prisonniers à Athènes. La vue de ces guerriers jusque-là réputés invincibles, réduits par les souffrances du siége et l'humiliation de la captivité à un état si misérable, porta à son comble l'orgueil national des Athéniens. Aussi bien, dans ce moment, tout leur réussissait. La guerre n'avait pour eux qu'un inconvénient, l'invasion

périodique de leur pays ; ils la supprimèrent en se faisant un rempart de leurs prisonniers et en déclarant qu'ils les égorgeraient si les alliés envahissaient de nouveau l'Attique.

Kléôn fut celui que grandit le plus cette aventure. Il cessait d'être un vulgaire orateur de carrefours : il était le vainqueur de Sphactérie ; ses adversaires furent obligés de courber la tête. Il n'eût d'ailleurs pas été prudent de braver l'idole populaire. Les poëtes comiques seuls furent assez audacieux pour le faire, abrités, il est vrai, sous la *noire égide* de Dionysos. Après la mort de Kimôn, son protégé Kratinos avait continué à poursuivre de ses invectives Périclès et les démocrates ; nous l'avons vu traiter Aspasia de « prostituée aux yeux de chien ». Quoiqu'il ne reste de lui aucun fragment où le nom de Kléôn soit prononcé, il n'est pas probable qu'il l'ait ménagé. En 425, ayant été qualifié par Aristophane, dans les *Chevaliers*, de vieillard « *gâteux et hébété par le vin* », il prit une éclatante revanche, l'année suivante, dans la Pytiné qui remporta le prix. Il mourut peu après. Kratès, Phérékratès, Téléclèidès, Hermippos furent ses contemporains et ses rivaux ; le dernier, après avoir harcelé Périclès et Aspasia sur la scène, traduisit celle-ci devant les tribunaux. Il survécut à Kratinos, et on le voit encore combattant Hyperbolos, le compagnon de Kléôn et son successeur dans la direction du parti ultra-démocratique. En la 88ᵉ olympiade, une nouvelle génération de comiques se produisit : Eupolis, Platôn le comique, Aristophane, tous trois acharnés ennemis de Kléôn, de ses lieutenants et de ses successeurs, Aristo-

phane surtout, le seul dont les œuvres principales nous aient été conservées.

Nous les citons à chaque page de ce livre, suivant en cela le conseil de Platon à Dionysios qui lui demandait un ouvrage où il pût étudier la constitution des Athéniens. Le philosophe envoya au tyran les comédies d'Aristophane en lui recommandant de les bien méditer[1]. Le poëte était fils de Philippos, du dème de Cydathénée, de la tribu Pandionide, et de Zénodora, citoyenne d'Athènes; ainsi en fut-il décidé par les nothodiki. La date de sa naissance paraît devoir être fixée vers 455. Il était propriétaire à Égine, soit qu'un lot fût échu à sa famille lors du tirage au sort des terres des Éginètes, soit qu'il l'eût acheté ensuite. Ses premières pièces parurent au théâtre sous les noms de Kallistratos et de Philonidès. Elles réussirent, et Aristophane donna les suivantes sous son nom. Les *Babyloniens* et les *Acharniens* furent joués en 426. Dans ces deux comédies, et surtout dans la première aujourd'hui perdue, Kléôn, ses amis et les partisans de la guerre étaient très-maltraités.

La comédie, la caricature, le pamphlet périodique ou non, ont une certaine influence même sur la partie de la société qui devrait être assez éclairée pour démêler le vrai du faux; ils en ont une immense sur le vulgaire, qui croit le mal avec bonheur et déteste les apologies. Il n'y a pas de dissolvant plus actif des combinaisons humaines en matières politiques, d'agent plus efficacement destructeur de toute réputation imméritée ou méritée. C'est pour-

[1] *Aristoph. vit.*, Anonym. gr.

quoi ceux qui veulent renverser les chefs d'un gouvernement pour prendre leurs places réclament toujours, sous le nom de *liberté de la pensée*, le droit d'en user et d'en abuser. Mais, une fois parvenus au but de leurs désirs, ils ne supportent pas de voir leurs actes et leurs intentions travestis, eux-mêmes calomniés, bafoués, ridiculisés. En 450, sous l'archontat de Myrrichidès, au moment où le pouvoir de Périclès était à son apogée, une loi avait été faite pour prohiber les personnalités sur le théâtre et défendre d'y attaquer les citoyens par leur nom, μὴ κωμῳδεῖν ὀνομαστί. Sans doute l'Olympien avait voulu soustraire la dignité de sa vie politique et privée aux traits empoisonnés des Kratinos et des Hermippos, mais il n'avait pu faire vivre cette loi que pendant quelque temps, et peut-être Kléôn avait-il été de ceux qui avaient le plus contribué à la faire abolir; cependant, lorsqu'il se sentit à son tour piqué par le dard d'Aristophane, il chercha à le perdre et l'accusa ou le fit accuser devant les nothodiki comme usurpateur du titre de citoyen. Il y allait d'être vendu comme esclave.

Parmi les accusateurs, les uns disaient le poëte Rhodien de Lindos, les autres Éginète, d'autres encore prétendaient qu'il était de race servile; mais Aristophane justifia si clairement de son origine qu'il fut acquitté. Kléôn le fit alors traduire devant l'Héliæa pour sa pièce des *Babyloniens*. Il l'accusait, non pas de l'avoir diffamé, lui, Kléôn, mais d'avoir tourné en ridicule les magistrats désignés par le sort, attaquant ainsi la constitution de l'État dans ce qu'elle avait de plus démocratique, et cela aux Lénéennes, au moment où les envoyés des alliés

affluaient dans cette ville pour y apporter l'argent du tribut de leurs patries qu'ils présentaient au peuple en le faisant porter sous ses yeux au théâtre. C'était un crime qui entraînait pour le moins un exil perpétuel, sinon la mort. Mais les Athéniens ne connaissaient point encore la comédie moderne telle que Ménandre la fit, intéressante par une intrigue habilement nouée dont le spectateur attend avec anxiété le dénouement. Ce qui les amusait, c'était précisément de voir accabler d'un déluge de quolibets les autorités et les personnages importants; ils virent bien qu'on voulait les priver de cette jouissance, et, quoi que pussent dire les synégori de Kléôn, le poëte fut encore acquitté.

A son tour, il voulut se venger, et, aux Lénéennes suivantes, quelques jours seulement après l'affaire de Pylos, il donna les *Chevaliers*. Lui-même joua le rôle de Kléôn et contrefit le démagogue, la figure barbouillée de rouge et sans masque, contre l'usage, parce qu'aucun comédien, disait-il, n'avait osé prendre ce rôle et qu'aucun *skeuopoios* n'avait voulu faire le masque, dans la crainte de s'exposer aux vengeances de Kléôn. Peut-être n'avait-il pas beaucoup insisté et n'était-il pas fâché d'exagérer la terreur inspirée par son ennemi. La pièce, comme toutes celles de l'ancienne comédie, est une parade mêlée de chants et de danse. Les personnages du chœur représentaient des chevaliers. Cet ordre était assez populaire alors et à la mode, parce que, depuis peu de temps, on les transportait avec leurs chevaux sur des

[1] 425 a. J.-C.

vaisseaux pour leur faire prendre part aux expéditions lointaines où, dans les razzias, ils rendaient des services précieux par la rapidité de leurs opérations. Ils étaient d'ailleurs, comme riches, ennemis de Kléôn qu'ils avaient, dans une affaire indiquée seulement par quelques mots d'Aristophane, contraint de verser au trésor cinq talents que des alliés lui avaient offert pour s'assurer sa protection, ainsi qu'il se fit souvent pour d'autres et notamment pour Alkibiadès.

Nikias et Démosthénès sont esclaves d'un maître « mangeur de fèves, brutal, colère, sourd, insupportable : « Démos de Pnyx », c'est ainsi qu'Aristophane personnifie irrévérencieusement le peuple souverain. Maltraités par ce maître à l'instigation du corroyeur Kléôn qu'il a pris pour intendant, ils complotent de le faire changer. Pour plaire à Démos, *il suffit d'être coquin, fils de coquin, d'avoir tous les vices, peu d'instruction, la voix forte et une grande impudence;* on peut trouver cela, et effectivement ils rencontrent un charcutier qu'ils opposent au corroyeur. Dès le premier engagement, Kléôn jette feu et flammes, il étale tous ses moyens d'intimidation : il « *sycophantera* » son rival, il le traduira en justice pour crimes politiques et religieux, il le dénoncera pour faire passer des vivres à la flotte lacédémonienne, pour ne pas payer la dîme de ses sacrifices, pour avoir volé l'État et en particulier avoir tiré dix talents de Potidée ; il révélera au sénat ses complots, ses conciliabules nocturnes, ses intelligences avec les Mèdes et le grand Roi, ses déprédations en Béotie ; enfin il lui fera quatre procès de cent talents chacun, et il prouvera que ses parents sont des

sacriléges de la déesse. Mais le charcutier tient bon, et ils finissent par se présenter tous deux devant Démos en l'honneur duquel ils se livrent à un assaut de flatteries, de platitudes, et de protestations d'amour que celui-ci savoure « *bouche béante, ouvrant et fermant alternative-* « *ment les oreilles comme des parasols* ». Puis ils énumèrent les bienfaits dont l'un l'a comblé, dont l'autre le comblera ; enfin Démos s'aperçoit que ce que Kléôn lui offrait, il le lui avait pris à lui-même et en gardait la meilleure part. Quant « au gâteau lacédémonien de Pylos, il avait été pétri et cuit par Démosthénès, Kléôn n'avait fait que *le servir chaud* », pensée qui se reproduit dix fois sous diverses formes.

Tel est le canevas qu'Aristophane a brodé de tout ce qu'ont pu lui suggérer la haine personnelle et la haine politique. Les accusations brutales et les insinuations perfides, les interprétations et les allusions cruelles, pleuvent serrées comme la grêle, et enchevêtrées par une verve intarissable avec des lazzi, des pointes, des calembours, des facéties obscènes. La musique décuplait l'effet produit : le poëte a mis dans la bouche du chœur une partie de ses sarcasmes les plus acérés ; les spectateurs retenaient les chants qui leur avaient plu ou les apprenaient de ceux qui avaient chanté dans les chœurs. Ceux que ces chants outrageaient ne pouvaient plus sortir de leurs maisons sans entendre résonner à leurs oreilles l'air et les paroles.

Kléôn dut se résigner. L'année suivante, avec une audace toujours croissante, Aristophane ne s'adressa plus seulement à son ennemi, mais à la partie la plus redou-

table des démocrates et la mieux armée pour la vengeance : la terrible *compagnie du triobole*, comme lui-même la nomme. Il fit jouer les *Guêpes* dont le nom est si connu en France par l'imitation que Racine crut en avoir faite dans les *Plaideurs* et qui est si loin d'en donner une idée. L'œuvre charmante du poëte français, écrite pour une société la plus polie du monde, raille doucement, avec autant de goût que de gaieté, la vieille justice française, ses plaideurs, ses avocats bavards et prétentieux, ses sergents, son langage baroque; l'œuvre grecque, aussi pétillante d'esprit et très-travaillée dans la forme, mais virulente et faite pour le goût d'une foule inculte, flagelle à tour de bras les héliastes qui vivaient du salaire dicastique et les démagogues qui les repaissaient de cette abominable nourriture; elle continue à dévoiler les manœuvres à l'aide desquelles ces derniers savaient capter la multitude. — Cette pièce et celles qu'il donna depuis élevèrent Aristophane dans l'estime des anciens et le classèrent non-seulement comme un littérateur inimitable en son genre, mais comme un citoyen courageux, défenseur de l'ordre, de la justice et du bon sens. Malheureusement, entre *les Chevaliers* et *les Guêpes*, il fit représenter une autre comédie, *les Nuées*, dirigées contre un homme que la postérité a proclamé apôtre et martyr de la vérité. Elle lui en a su mauvais gré, et l'a accusé lui-même de méchanceté, de lâcheté, et elle lui a imputé la mort de Sokratès. Voyons quelles furent les causes des attaques du poëte contre le sage; il est temps de faire connaître au lecteur ce prince de l'empire intellectuel. Nous tâcherons de retrouver le véritable Sokratès sous le

Sokratès légendaire, en laissant de côté l'interlocuteur ordinaire des dialogues de Platon, qui n'est pas Sokratès, mais Platon lui-même.

Sokratès naquit la quatrième année de la 77e olympiade[1], sous l'archontat d'Aphepsion[1]. Il était fils de Sophroniskos d'Alopèce. L'art que celui-ci exerçait s'appelait λιθουργική ou λατυπική. Était-ce la coupe des pierres? Sophroniskos dirigeait-il un des chantiers où se taillaient les blocs de marbre dont le savant agencement faisait la solidité des temples et des édifices publics? Était-ce la sculpture d'ornement; et lui doit-on en partie la merveilleuse décoration du Parthénon ou des Propylées? C'étaient les deux peut-être; en tout cas Sophroniskos n'était pas un simple tailleur de pierres, un manœuvre; mais un citoyen très-estimé, qui fut toute sa vie intimement lié avec le fils du grand Aristeidès, Lysimachos[2], dont Sokratès épousa en premières noces la fille Myrto. La mère de Sokratès, Phénarété, était sage-femme (*maia*), « *très-renommée* et *très-habile*[3] ». Par suite de la répugnance des Grecs à introduire des hommes dans les gynécées, les sages-femmes tenaient lieu de médecin en beaucoup de cas et elles n'étaient pas moins estimées. Ainsi elles ne se bornaient point à opérer l'accouchement; mais la direction de la grossesse, les traitements, les opérations qui regardent ordinairement le médecin, étaient de leur domaine. Il leur appartenait même de

[1] 469 a. J.-C.
[2] Aphepsiôn, marmor Parium; alias Phæôn, Diod. Sic.
[3] Platon, *Lachès*.
[4] Platon, *Théétète*.

déterminer l'avortement par des drogues si la santé de la femme enceinte l'exigeait. Elles ne pouvaient exercer qu'après avoir passé l'âge d'avoir des enfants, et l'accès qu'elles avaient dans les familles, la confiance dont elles jouissaient, leur permettait de jouer un rôle tout particulier dans les mariages, qui se faisaient souvent par leur entremise et presque toujours avec leur avis; car elles passaient pour discerner « parfaitement bien quel homme et quelle femme devaient s'unir ensemble pour avoir des enfants accomplis[1] »; la chose du monde dont nous nous préoccupons le moins et qui préoccupait le plus les Grecs.

La position de Phénarété avait donc une certaine importanc, eet Sokratès se vantait volontiers d'être son fils. Ce qui prouve, du reste, que la naissance du philosophe était honorable, c'est qu'Aristophane n'en parle pas, et il n'oublie jamais de plaisanter sur ce sujet toutes les fois que les circonstances s'y prêtent. Son père lui avait d'abord fait apprendre la sculpture, et longtemps après on lui attribuait, à tort ou à raison, un remarquable groupe des Grâces vêtues qu'on voyait aux Propylées[2]. C'est tout ce que les anciens nous apprennent de son talent dans un art qu'il n'exerça pas longtemps. Le goût des sciences physiques l'entraîna à l'école d'Anaxagoras, dont il suivit les leçons avec ardeur dans sa jeunesse[3]. Plus tard son goût changea encore, et il renonça à chercher l'origine

[1] Cf. Pausanias et Pline le Nat.
[2] Platon, *Phédon*.
[3] Platon, *Sophist.*

du monde et la nature des choses pour concentrer ses études *sur l'homme lui-même et les choses qui l'intéressent directement*. Ainsi parlent Platon et Xénophon ; en termes plus clairs, Sokratès abandonna les sciences naturelles alors composées de l'astronomie et d'un peu de physique pour la rhétorique et la politique. Nous avons vu qu'il reçut les préceptes de l'éloquence des lèvres de la belle et illustre Aspasia. Il suivit aussi les leçons de Prodikos de Céos, de Damôn, et il ouvrit lui-même une école.

Un grand nombre de sophistes enseignèrent en même temps que lui ; les plus illustres étaient des étrangers ; Protagoras de Khios, Gorgias de Léontium, Hippias d'Élée, Prodikos de Céos. Doués de rares talents, ces hommes jouissaient dans leur pays d'une grande considération, et, comme il était surtout nécessaire que les ambassadeurs fussent habiles orateurs parce qu'ils traitaient directement avec les assemblées populaires, ils se trouvaient habituellement chargés de représenter leur patrie auprès des cités étrangères. C'est en cette qualité que Gorgias, Hippias et Prodikos résidèrent à Athènes, où ils occupaient les moments que leur laissaient les affaires à donner des leçons avidement écoutées par tous ceux qui aspiraient à se faire un renom d'orateurs. Le séjour de Gorgias fut un triomphe ; le sophiste contribua autant qu'Alkibiadès à l'expédition de Sicile ; il fut chargé une fois de prononcer l'éloge des guerriers morts à la guerre, et son succès égala celui de Périclès dans une circonstance semblable. Les Grecs assemblés aux jeux Pythiques lui décernèrent une statue. Hippias ne produisit pas une moindre sensation aux jeux Olympiques, où l'on vit

avec étonnement cet homme, qui possédait toutes les connaissances les plus élevées de l'esprit humain, montrer son manteau, ses chaussures, sa bague faite par lui-même[1], afin qu'il ne fût pas possible de dire qu'il existât quelque chose qu'il ne sût pas, même dans les métiers les plus vulgaires. Je ne nie point que ce dernier fait, s'il existe, ne dénote des prétentions un peu puériles; mais il ne suffit pas pour détruire la réputation d'Hippias comme savant et littérateur. En fait, quoique les discours de ces sophistes ne nous soient pas restés plus que ceux de Périclès et d'Alkibiadès, par la même raison qu'ils ne les ont pas écrits, il n'est pas possible de contester leur talent. La Grèce ne prenait pas en ce siècle le cuivre pour de l'or. C'est donc très-injustement que Platon les représente comme des charlatans sans mérite, uniquement occupés d'exploiter leur réputation pour gagner de l'argent.

Et d'abord, quant à cette question d'argent que Platon leur objecte si souvent, je ne vois aucun inconvénient à ce qu'un littérateur ou un savant s'enrichisse aussi bien qu'un marchand ou un banquier; mais nous trouvons la vérité à cet égard dans Isocrate, qui est tout à fait désintéressé dans la question. « De tous les sophistes célèbres, « dit-il, aucun n'a gagné beaucoup d'argent. Ils ont « vécu plus que médiocrement. Le plus illustre de tous, « Gorgias, n'a laissé à sa mort que mille pièces d'or. » Ils ont donc exercé honorablement le très-honorable et peu lucratif état de professeur. Quant aux matières de l'enseignement, elles étaient ce qu'elles sont maintenant, ce qu'elles seront toujours. C'étaient les sciences et les let-

tres; les uns ayant une spécialité, les autres se chargeant de l'éducation complète de l'élève. Gorgias enseignait la rhétorique et laissait aller ses élèves chez le mathématicien Théodoros. Protagoras et Hippias professaient l'astronomie, la géométrie, la musique, la grammaire, la poésie, l'éloquence, la politique, le droit. Et, comme le dit très-bien Protagoras dans *le Sophiste,* s'ils n'eussent point enseigné cela, ils n'eussent eu personne dans leurs écoles [1]. — Celui qui eût écrit sur son enseigne : leçons de vertu, n'eût pas trouvé plus d'élèves chez les Grecs que chez nous.

Beaucoup d'écrivains anciens, et parmi eux Théopompe, ont amèrement reproché à Platon ses injustes appréciations des sophistes; et en effet, quel que soit le sentiment, rivalité personnelle ou rivalité nationale, qui l'ait animé contre ces étrangers illustres, il a été mal inspiré. Plusieurs de ses dialogues, écrits seulement contre eux, ne sont qu'un amas de vaines subtilités et réalisent parfaitement l'idée qu'on se fait de la sophistique prise dans la pire acception du mot. Quelques-unes même de ses plus belles œuvres sont entachées de déloyauté : le Gorgias, par exemple. Certes Platon y démontre éloquemment cette vérité que l'éloquence mérite seulement d'être estimée lorsqu'elle est consacrée à la défense de la justice; mais il ne fallait pas y introduire comme contradicteur Gorgias et lui prêter des opinions fausses et immorales qui n'ont jamais été les siennes. Tout le monde sait que « *Platon a fait dire à Sokratès beaucoup de choses auxquelles*

[1] Platon, *Sophist.*

il n'a jamais pensé; » il y a plus : en faisant parler son maître contre les sophistes, il le fait parler contre lui-même. Car Sokratès était simplement un sophiste, un professeur. Ce nom de sophiste ne se prenait pas plus alors en mauvaise part que le nom de rhéteur pour les orateurs. Il désignait ordinairement tous ceux qui s'occupaient de lettres et de sciences, même les poëtes. Les savants et ceux qui se livraient à l'enseignement se le donnaient à eux-mêmes. Or c'était bien là la profession de Sokratès.

Si nous voulons nous en assurer, confrontons Platon, Xénophon, Diogène de Laërte et Aristophane qui n'a pas, comme on l'a dit, peint dans les *Nuées* un sophiste quelconque; mais qui connaissait parfaitement Sokratès, aussi bien que les spectateurs, et qui savait ce qu'on apprenait derrière cette *petite porte* et dans cette *petite maison* fameuse ou le maître donnait ses leçons (τὸ θύριον καὶ τὸ οἰκίδιον). Et d'abord Sokratès professait les sciences physiques qu'il avait apprises d'Anaxagoras et d'Archélaos : l'astronomie, l'arithmétique, la géométrie et la géographie[1], la météorologie[2]; mais ce n'était pas là la partie véritablement importante de son enseignement, ce qui faisait sa réputation. Si Sokratès voyait se presser autour de lui la jeunesse brillante et ambitieuse d'Athènes et de toute la Grèce, c'est qu'il professait avec une très-grande supériorité l'éloquence politique et judiciaire[3], la

[1] Aristoph., *Nub.*, v. 200 et seq.
[2] Id., v. 365 et seq.
[3] Cf. Xénophon, *Mémoires*, surtout le livre Ier.

politique, et le droit proprement dit; c'est pour cela que Timôn dans les *Scylles* l'appelle : ce *raisonneur légiste*[1]; c'est pour cela qu'Aristophane lui fait dire à Strepsiadès : « Quand tu auras suivi mes leçons, tu sauras plaider le vrai et le faux, tu donneras des consultations, la foule se pressera à ta porte pour te consulter sur des procès qui seront pour toi des mines d'or[2].» Dans la suite il restreignit beaucoup dans son école l'étude des sciences. Préoccupé de plus en plus de former des hommes capables d'avoir sur les affaires du pays une influence salutaire, il engageait ses élèves à n'apprendre de mathématiques que ce qui est utile dans l'habitude de la vie, le reste devant, suivant lui, rester l'occupation d'hommes spéciaux.

L'enseignement de tous les sophistes, celui de Sokratès comme les autres, était couronné ainsi que les études modernes par un cours de philosophie. Les cours de cette nature sont généralement divisés en deux parties : dans l'une le professeur étudie les systèmes de ses prédécesseurs et les démontre faux; dans la seconde il expose le sien. Sokratès s'acquittait mieux que personne de la première partie : quelle assertion mal démontrée aurait pu résister à cette sure méthode d'investigation philosophique dont il est le créateur et qui est restée son principal titre de gloire aux yeux des métaphysiciens? Mais son cours n'avait point de seconde partie. Il n'avait pas de système et, à son dire, il ne devait pas y en avoir. Les

[1] Diog. Laërt., *Sokrat.*
[2] Aristoph., *Nuées*, v. 99, 470 et seq.

ordinaires objets de toutes les spéculations philosophiques, c'est-à-dire les recherches sur l'origine, la nature et la destinée des choses, les mystères de la création, l'unité ou la multiplicité de l'être, l'existence éternelle ou limitée de la matière et autres choses semblables, lui semblaient des occupations dignes d'insensés (μαινομένων) : « Comment ne voient-ils pas, disait-il, que ce sont là choses divines (δαιμόνια) qu'il n'est pas donné à l'homme de connaître, et que sur ce sujet les plus grands esprits sont en désaccord et se traitent mutuellement de fous[1] ? » C'est alors qu'il s'écriait : « Au moins, moi, *je sais une chose; c'est que je ne sais rien.* »

Pour lui la partie importante de la philosophie était la morale. « Il examinait ce qui était juste ou injuste, beau ou honteux, sage ou insensé; mais il ne se posait pas pour cela en professeur de vertu[2], » dit Xénophon. Il la pratiqua toutefois de telle sorte qu'outre qu'il fut le plus habile des maîtres, il fut aussi le modèle de l'homme et du citoyen, non moins admirable dans la sainteté de sa vie privée que par son courage dans la vie publique, soit qu'il combatte sur les champs de bataille, soit qu'il brave les tyrans ou les fureurs de la populace. Nous le verrons dans quelques années se donner la grande mission d'éclairer le peuple de sa patrie tout entier, riches et pauvres, gratuitement, et enseigner en plein air ces grands principes dont l'observation ou l'oubli font vivre ou mourir les sociétés; nous le verrons poursuivre son

[1] Xénoph., *Mémoires*, l. I, ch. I.
[2] Διδάσκαλος.

œuvre jusqu'à ce qu'il y trouve la mort, sans que rien ait pu le faire dévier du chemin qui conduisait à son but : le salut de la patrie par la diffusion des connaissances nécessaires.

Le seul fait que l'étude des phénomènes célestes n'était point encore abandonnée chez Sokratès, lors de la représentation des *Nuées*, suffit à expliquer l'attaque d'Aristophane contre lui. Il a été attaqué par les poëtes comiques de son temps comme les autres sophistes, et il n'a pas été attaqué que par Aristophane. Le jour même où furent jouées les *Nuées* on donna aussi le *Konnos* d'Ameipsias qui remporta le second prix, le premier ayant été décerné à la *Pytiné* de Kratinos. Ce Konnos, fils de Métrobios, était maître de musique de Sokratès ou plus probablement de son école. La pièce était dirigée contre Sokratès, et, si elle l'emporta sur celle d'Aristophane, c'est sans doute qu'elle était plus méchante. Les autres sophistes n'y étaient pas moins maltraités, ils étaient désignés par leurs noms et formaient le chœur. Deux ans après, Eupolis donnait les *Flatteurs,* autre pièce contre les sophistes qui composaient un des demi-chœurs. Protagoras y était traité d'alitérios, Sokratès de voleur et d'ivrogne. Les *Panoptæ* de Kratinos étaient dirigées contre le savant Hippôn, mathématicien et astronome. Nous ne savons que le nom de ces pièces; mais on conçoit que bien d'autres ont dû être faites ayant le même but. Les *Nuées* seules sont restées.

C'était un sujet qui prêtait aux bouffonneries que tous ces savants représentés comme ridicules, pâles, hâves, mal peignés, mal vêtus; mais surtout les comiques expri-

maient contre eux leur propre aversion et celle de leurs riches choréges, sentiment adopté d'ailleurs par la majeure partie du public. Nous avons déjà vu, à propos des philosophes amis de Périclès, quelle antipathie inspiraient ces observateurs trop curieux qui voulaient arracher à Zeus la pluie, la grêle, les vents et la foudre pour les attribuer au hasard et au jeu naturel des éléments. Mais, de plus, Sokratès au fond de son cœur, pas plus que les autres sophistes, pas plus qu'Anaxagoras, que Protagoras, qu'Aspasia, que tous les hommes de la société de Périclès, ne croyait aux dieux de la multitude. Il ne le criait pas comme d'autres sur les toits ; on le voyait même faire dans sa maison et en public les sacrifices consacrés par l'usage[1] ; mais il est clair que ce qu'il en faisait était pour ne pas choquer les idées de ses concitoyens, attention qui ne le quitta pas même au moment de mourir, après qu'il eut pris la ciguë. Alors on l'entendra dire à ses disciples *d'enterrer son corps comme il leur plaira, le plus possible conformément aux lois et aux coutumes ; mais sans y attacher d'importance ; car ce ne sera plus Sokratès qu'ils tiendront,* ce ne sera plus que son cadavre[2]. Cette seule phrase suffit pour montrer combien il comprenait le culte des morts autrement que le vulgaire. Il paraît qu'il ne se souciait pas davantage des deux déesses et de leurs mystères, car, contrairement à l'usage général, il ne voulut point se faire initier[3].

Cette incrédulité, Sokratès ne l'avouait pas tout haut,

[1] Xénophon.
[2] Plat., *Phædon*, in fine.
[3] Lucien, *Démonax*, § 11.

il ne l'enseignait pas. Sans doute cet esprit juste et modéré pensait que, malgré les ornements superflus et les abus dont s'étaient peu à peu surchargées les religions antiques, elles maintenaient encore dans la voie du devoir par des terreurs salutaires un nombre très-grand de ces esprits incomplets auxquels il n'a pas été donné d'aimer le bien pour lui-même; mais, dans les entretiens familiers avec ses disciples, surtout avec ceux qui avaient renoncé aux carrières politiques et judiciaires pour s'adonner aux lettres et à la philosophie, comme firent Platon, Eschine, Cébès, Phédon et tant d'autres, il ne s'abstenait pas d'émettre, non des affirmations, mais des conjectures sur la divinité et les destinées de l'homme. Platon nous en a transmis une partie plus ou moins exactement, tout en observant comme son maître de ne point rompre trop évidemment avec les croyances nationales. Ainsi tantôt il introduit une hiérarchie de dieux et nomme plusieurs de ceux du paganisme, tantôt il parle avec vénération des saints mystères, ou nous présente le Génie qui gouverne le corps humain conjointement avec l'âme; ce sont là des précautions pour dépister les sycophantes, précautions usitées par la plupart des philosophes de son temps rendus prudents par l'exemple de leurs devanciers. Kratès questionnant Stilpôn sur les dieux et leur culte : « Imprudent, répondit aussitôt celui-ci, attends que nous « soyons seuls. »

Au fond Platon, sans la formuler bien nettement, laisse transparaître la véritable opinion de son maître et la sienne, sa croyance à un Dieu unique, éternel, infini, dont est émanée l'âme humaine également éternelle et

impérissable. On le conçoit, les tendances de l'école ne tardèrent point à être connues. Nécessairement les élèves outre-passèrent les intentions du maître et furent moins soigneux de les cacher au vulgaire. Aussi l'école de Sokratès ne tarda-t-elle pas à passer pour une pépinière de jeunes incrédules et lui-même fut-il accusé de corrompre la jeunesse, c'est-à-dire, comme nous l'avons fait observer à propos d'Aspasia, de la détourner de la religion de l'État. Nous avons parlé aussi à propos des synégori et nous parlerons encore de la méfiance, de la répulsion inspirée au public grec par le parleur de profession, l'homme *redoutable par la parole*, δεινὸς λέγειν, comme on l'appelait, celui qui était habile à faire la *bonne cause de la mauvaise* (τὸν ἥττω λόγον κρείττω ποιῶν). Les riches et les conservateurs le détestaient bien davantage : il est rare que celui qui a acquis une éloquence supérieure ne fasse pas de l'agitation au moins jusqu'à ce qu'il soit arrivé au pouvoir. Celui dont le métier était de former des orateurs et des hommes politiques ne pouvait manquer d'être haï comme ses élèves.

Le savant, le rhétoricien, voilà l'homme qu'Aristophane a voulu railler dans les *Nuées*. La pièce n'a pas d'autre portée. Bien que sous le rapport de l'art elle soit une des plus remarquables œuvres du poëte, elle n'eut point de succès. Peut-être Sokratès avait-il déjà assez d'amis pour protester en sa faveur, car Aristophane ne frappait point un ennemi à terre. Parmi les nombreux auditeurs du *plus sage des hommes*, plusieurs appartenaient aux premières familles d'Athènes et son brillant élève Alkibiadès était déjà un personnage puissant. Telle

était l'influence de celui-ci qu'il aurait, dit-on, fait perdre à la pièce d'Aristophane le prix qu'elle méritait. Alkibiadès, d'ailleurs, était, je crois, personnellement désigné dans la pièce par ce Pheidippidès qui dévorait, pour satisfaire sa passion de chevaux et de chars, la fortune de son aïeul Mégaclès. Or Alkibiadès était sinon petit-fils, du moins neveu de Mégaclès, et dissipait la fortune de sa famille à entretenir des chevaux qu'il faisait courir. Loin d'avoir commis une lâcheté, Aristophane a donc commis une imprudence en se faisant un si puissant ennemi. Pour le disculper de la mort de Sokratès, il suffit de faire observer que celui-ci but la ciguë vingt-quatre ans seulement après la première représentation des *Nuées*, et Platon, en faisant figurer ensemble à son *Banquet* le sage et le comédien, semble indiquer qu'ils étaient alors réconciliés depuis longtemps, après les grandes catastrophes qui avaient bouleversé la société athénienne.

CHAPITRE III.

Continuation de la guerre. — Les démocrates et les aristocrates de Mégare. — La bataille de Délion. — Sokratès et ses élèves. — Expédition de Brasidas. — Thucydide l'historien, son exil et son œuvre. — Mort de Kléôn. — Nikias. — Paix de Nikias.

Les propositions de paix qui suivirent l'événement de Pylos ne suspendirent pas un instant les opérations militaires; les Athéniens redoublèrent d'audace et de belliqueuse activité. Avant que l'année fût finie, une armée de deux mille hoplites et de deux cents cavaliers, portée par quatre-vingts vaisseaux, sous le commandement en chef de Nikias, battait les Corinthiens et ravageait leur pays. De là Nikias débarquait à Méthone, entre Épidaure et Trœzène, fortifiait cette place, y mettait garnison et n'en partait qu'après avoir ravagé les campagnes d'Halia, d'Épidaure et de Trœzène. Dès le printemps suivant [1], le même général enlevait aux Lacédémoniens l'île de Cythère et y établissait à demeure des troupes athéniennes. Si l'occupation de cette position, qui livrait aux Athéniens le golfe de Laconie et les seules parties des côtes laconiennes accessibles aux débarquements, ne fut pas accompagnée de circonstances désastreuses pour les Lacédémoniens comme celle de Pylos, elle leur était encore

[1] 424 a. J.-C.

peut-être plus dommageable. Ce n'était plus seulement la Messénie, c'était la Laconie entière et le centre même du pays qui étaient livrés aux coups d'un ennemi inattaquable dans cette sûre retraite. Avec la même flotte, Nikias ravagea encore les campagnes de plusieurs villes lacédémoniennes, Asiné et Hélos, entre autres.

Les Lacédémoniens, ne sachant plus où porter leurs forces, les divisaient en petits corps qui s'enfermaient dans les villes pour les défendre et abandonnaient les champs à l'ennemi. Démoralisés à leur tour comme les Athéniens l'avaient été quelques années auparavant, ils continuaient malgré un premier refus à solliciter la paix, et leurs adversaires commettaient la même faute qu'ils avaient commise : celle de réduire un ennemi au désespoir.

Trompés dans leur désir de la paix, les Lacédémoniens mirent tout leur espoir en Brasidas, l'âme du parti de la guerre et le plus capable de la mener à bonne fin. Brasidas est une des plus nobles figures de l'antiquité, un véritable héros auquel Plutarque devait une biographie. Sorte de *chevalier sans peur et sans reproche,* vaillant soldat, général habile, homme politique sagace, il s'était guéri de ses blessures de Pylos, et, muni d'un nouveau bouclier, il ne songeait plus à cet échec que pour méditer une revanche. Dès que la direction de la guerre lui fut confiée, il se rendit sur l'isthme pour y organiser une expédition qu'il projetait. Les Lacédémoniens, n'osant dégarnir leur pays, lui avaient donné seulement une petite troupe d'Hilôtes; il fut bientôt entouré d'une armée suffisante.

En ce moment de graves événements se passaient dans

son voisinage. Nous avons vu les Mégariens, à la suite de révolutions intérieures, abandonner le parti des Corinthiens pour entrer dans l'alliance d'Athènes, puis quitter cette alliance et retourner en même temps au gouvernement aristocratiqueet aux Péloponnésiens, ce qui avait fait d'eux les ennemis les plus détestés des Athéniens. Par un revirement nouveau le parti démocratique venait de prendre le dessus et de chasser les partisans de l'oligarchie sans toutefois se rapprocher des Athéniens. La haine du peuple pour eux était trop vive et le souvenir des maux qu'ils en avaient reçus était trop récent. Mais alors la situation de cette cité devint intolérable, les Athéniens continuant de ravager les terres deux fois par an et de fermer les communications par mer du côté de la mer Égée, tandis que les émigrés ou exilés oligarchistes qui s'étaient emparés de Pagæ interceptaient tous les convois de vivres du côté du golfe de Corinthe. Dans cette nécessité, la majorité de la population restée dans la ville inclinait visiblement vers le dessein de rappeler les émigrés et d'abandonner les chefs de la démocratie. C'était la perte de ces derniers. L'amnistie était connue des Grecs, mais rarement pratiquée et surtout jamais observée de bonne foi. Ils voulurent prévenir le coup qui les menaçait et appelèrent les Athéniens en promettant de leur livrer la ville.

Ceux-ci envoyèrent aussitôt Démosthénès avec deux autres généraux et une armée de 4,000 hoplites et six cents cavaliers pour profiter de l'occasion. Grâce à leurs intelligences dans la place, ils se saisirent facilement de Niséa, port de Mégare, qu'ils avaient eux-mêmes trente ans auparavant joint à cette ville par de longs murs; mais

le parti anti-athénien prévint le complot dans la ville elle-même et elle ne put être livrée. Démosthénès se mit en mesure d'en faire le siége. Ce fut là une première occasion pour Brasidas de rétablir l'honneur des armes péloponnésiennes. Averti à temps, il se rendit de son côté à Mégare avec les troupes qu'il avait déjà rassemblées et après avoir écrit aux Béotiens de lui amener du renfort. Péloponnésiens et Béotiens se trouvèrent ainsi réunis en nombre très-supérieur à l'armée athénienne. Ils vinrent lui présenter la bataille sous les murs de Mégare. Démosthénès ne l'accepta pas : son armée était entièrement composée d'Athéniens; celle des alliés, des contingents peu nombreux de beaucoup de cités diverses pour chacune desquelles la perte de la bataille n'eût été qu'un dommage insignifiant. Il ne voulut pas risquer une partie aussi inégale sans pouvoir espérer de la victoire autre chose que la possibilité de continuer un siége d'un succès douteux. Il se retira à Niséa. Mégare ouvrit ses portes aux alliés, l'oligarchie fut rétablie et les exilés rappelés après avoir solennellement juré d'oublier tout ce qui s'était passé. Ils firent voir ensuite que les chefs démocrates avaient bien raison de se défier de l'amnistie, car peu de temps après ils les firent tous mettre à mort.

La tentative sur Mégare fut ainsi manquée, les alliés en reprirent courage et les Athéniens y perdirent un peu de leur prestige; mais ils furent plus malheureux encore dans une entreprise sur la Béotie. Les démocrates de ce pays qui étaient en minorité pensèrent qu'ils pourraient arracher le pouvoir à leurs adversaires s'ils étaient appuyés par les Athéniens. Ils les appelèrent donc, préten-

dant être en mesure de leur livrer deux villes : Sithès, place maritime sur le golfe de Krissa, et Chéronée dans l'Orchomène minyen. Les Athéniens eux-mêmes devaient s'emparer de Délion, bourg construit autour d'un temple d'Apollon délien et consacré à ce dieu. Les auteurs du complot pensaient que les Béotarques, voyant trois points du territoire occupés en même temps, ne pourraient sur aucun de ces points réunir des forces suffisantes. Mais l'exécution fut mal concertée. Les Athéniens prirent Délion, située sur la frontière du territoire d'Oropé qui leur appartenait; Sithès et Chéronée ne purent être livrées. Rien n'empêcha les Béotiens de se porter sur Délion avec sept mille hoplites, dix mille hommes de troupes légères, cinq cents peltastes et mille cavaliers. Les Athéniens avaient sept mille hoplites, trois cents cavaliers et un nombre inconnu de psili[1]. Après avoir fortifié la place hâtivement et y avoir mis garnison, ils avaient renvoyé leurs troupes légères et leurs hoplites avaient eux-mêmes commencé leur retraite lorsqu'ils furent atteints par les troupes des Béotarques. La bataille fut très-sanglante et la victoire très-disputée. L'aile droite des Athéniens enfonça d'abord l'aile gauche des Béotiens; mais à l'autre aile les Thébains, commandés par Pagondas, eurent le dessus. Pour la première fois ils se présentaient sur le champ de bataille rangés dans l'ordre de combat qui, joint à une valeur non inférieure à celle des Athéniens et des Lacédémoniens, leur assura plus tard quelques vic-

[1] Troupes légères qui n'étaient point armées comme les hoplites.

toires signalées et entre autres celles de Leuctres et de Mantinée. Ils avaient donné à leurs colonnes une profondeur de vingt-cinq hommes en tête desquels étaient comme chefs de file trois cents guerriers d'élite qui dans la suite composèrent le bataillon sacré. Les Athéniens étaient rangés seulement sur huit hommes de profondeur; ils ne purent soutenir l'impulsion donnée aux masses thébaines par leur disposition inusitée : ils fléchirent un instant. En ce moment la cavalerie béotienne, lancée tout à coup entre les deux ailes désunies, détermina une confusion générale. Le ralliement devint impossible et les Athéniens ne songèrent plus qu'à se mettre en sûreté, les uns à Délion, les autres à Oropé; d'autres gagnèrent le Parnès.

Cette bataille de Délion est souvent citée dans l'histoire de la philosophie pour la part qu'y prirent Sokratès et ses amis. Tant que dura le combat, on le remarqua au premier rang, laid, trapu, vigoureux, terrible. Indifférent à la vie et à la gloire, il accomplissait avec un redoutable sang-froid le devoir de combattre pour la patrie. A côté de lui Xénophon, fils de Gryllos, son élève, son historien, le continuateur de Thucydide, le chef des dix mille, luttait de vaillance avec son maître et tombait blessé; Sokratès l'enlevait du milieu des ennemis et le portait en sûreté sur ses épaules robustes. Lorsque fut venue l'heure de la déroute, le même Sokratès, qu'on avait admiré quelques instants auparavant à la tête de l'armée, se montra plus admirable encore en se retirant le dernier de tous, à pas lents, couvrant la fuite de ses compagnons et se retournant de temps en temps pour faire face aux vainqueurs avec une si ferme contenance

que ceux-ci intimidés s'arrêtaient dans leur poursuite. Il était soutenu par un groupe d'amis, parmi lesquels était Lachès, homme de guerre et général éminent. Un cavalier montant un superbe cheval, couvert d'une brillante armure et beau comme Phœbus Apollon, accompagné aussi de quelques amis courageux, venait au secours du *plus sage des Grecs* quand il le voyait trop menacé : c'était Alkibiadès.

Les Athéniens perdirent dans cette affaire mille hoplites et les Béotiens cinq cents, sans compter les psili et les esclaves. Contre les usages de la guerre, les Béotarques refusèrent aux vaincus la permission d'enterrer leurs morts, tant qu'ils n'auraient point évacué le lieu sacré de Délion qu'ils n'avaient pu occuper sans sacrilége; sacrilége qu'ils aggravaient chaque jour en faisant dans un endroit consacré tout ce qui se fait dans un lieu profane et employant aux usages communs l'eau qui ne devait servir qu'aux ablutions seulement ou aux cérémonies religieuses. Ils n'y restèrent du reste pas longtemps. Comme ils n'avaient eu le temps de fortifier la place qu'avec des pièces de charpente, les Béotiens mirent le feu à leurs fortifications avec un instrument très-primitif, mais qui leur réussit parfaitement. C'était un vaste récipient en métal, plein de poix, de soufre et autres matières inflammables, suspendu à un long tuyau de bois et de fer à l'autre bout duquel étaient placés d'énormes soufflets. On approchait cette machine des parements de bois qui brûlaient aussitôt. Les murs brûlés, la place fut enlevée facilement. Une partie de la garnison périt; quatre cents hommes furent faits prisonniers; le reste put

se sauver et regagner l'Attique. Alors seulement, après seize jours, les Athéniens purent donner la sépulture à ceux qui avaient succombé dans la bataille.

Tandis qu'Athènes subissait à Délion ce sérieux échec, Brasidas mettait à exécution l'expédition qu'il avait combinée et qui devait être la revanche de Pylos. Il ne s'agissait de rien moins que d'aller, à travers toute la Hellade, la Thessalie et la Macédoine, soulever la Chalcidique et ruiner les possessions athéniennes de la Thrace. Il y avait là un coup terrible à porter aux Athéniens en tarissant une des plus abondantes sources de leurs richesses. En effet, depuis la défaite des Thasiens par Kimôn, les colonies du Strymon avaient pris une remarquable extension, et, malgré un premier désastre dans lequel dix mille colons, tant Athéniens qu'étrangers, avaient péri massacrés par les Thraces à Drabesque, les Athéniens étaient parvenus à refouler ces tribus barbares et à fonder sur une île du fleuve une ville, Amphipolis, aussi importante par sa population et sa position commerciale que parce qu'elle couvrait du côté du nord et du côté de l'ouest tous les établissements athéniens de la contrée. Ces établissements avaient prospéré au point que la colonie était devenue pour Athènes, toute proportion gardée, quelque chose comme ce qu'est maintenant l'Inde pour l'Angleterre. Ses productions agricoles, son commerce, ses mines d'or et d'argent surtout, entraient pour une part considérable dans les revenus des plus riches citoyens.

La rapidité de Brasidas assura son succès : il eut traversé la Thessalie avant que les Thessaliens qui penchaient pour les Athéniens eussent eu le temps de se ras-

sembler et de s'opposer à son passage. Il n'avait plus rien à craindre en Macédoine, car le roi de ce pays, Perdiccas, toujours flottant entre Athènes et Sparte, espérant en l'appui de cette dernière pour combattre son compétiteur au trône Arrhibaios, venait de se déclarer contre Athènes. Brasidas trouva donc dans la Macédoine des secours en vivres et en hommes, et il entra si brusquement dans la Chalcidique que la résistance y fut impossible pour ceux qui auraient pu la désirer. Là comme partout les deux mêmes partis étaient en présence; mais le parti démocratique et athénien s'affaiblissait toujours par suite des exigences d'argent et d'hommes auxquelles les Athéniens étaient condamnés. L'autre était d'intelligence avec Brasidas et avait sollicité à Lacédémone son envoi en promettant de lui assurer le succès. Brasidas, d'ailleurs, se présentait partout comme un libérateur : offrant à ceux qui voudraient accepter l'alliance de Lacédémone, la paix, la liberté et l'autonomie; menaçant ceux qui resteraient dans l'alliance d'Athènes, de la guerre, du pillage de leurs villes et de la ruine de leurs terres. En outre il tenait dans ses mains tous les habitants des campagnes, son arrivée imprévue ne leur ayant pas laissé le temps de rentrer dans les villes. On n'hésita presque nulle part, et toutes les villes de ce vaste pays furent acquises à la coalition anti-athénienne. Brasidas y passa l'hiver et s'y fit aimer par sa modération, son respect des droits de chacun et son affabilité. Il partit de là inopinément, à la fin de l'automne, pour aller chercher sur le Strymon les colonies d'Athènes.

Par une nuit sombre, froide et neigeuse, il parut tout

à coup à l'entrée du pont d'Amphipolis, non sans s'être entendu d'avance avec les chefs du parti anti-athénien. Ce parti était nombreux dans la ville parce que la population s'y composait d'un petit nombre d'Athéniens, de beaucoup de gens appartenant à diverses nationalités et d'un plus grand nombre d'indigènes. Le général athénien Euklès, commandant de la place, n'avait pris aucune mesure contre une attaque aussi imprévue. Des soldats qui devaient garder le pont, un petit nombre avaient bravé le mauvais temps, les autres étaient restés chez eux, beaucoup trahissaient. La tempête, la surprise, la trahison, livrèrent le pont à Brasidas qui l'occupa aisément. Par là il se trouva maître de la vie de tous les citoyens qui, habitant hors des murs de la ville, n'avaient pas eu le temps d'y rentrer. Il put, comme il avait fait en Chalcidique, proposer aux Amphipolitains le choix entre la guerre avec toutes ses conséquences ou l'alliance de Lacédémone avec la paix et la liberté, la restitution des prisonniers et de leurs biens, la permission aux citoyens athéniens de quitter la ville s'ils le voulaient en emportant tout ce qui était à eux. Seulement le Spartiate demandait une prompte réponse ; il n'entendait pas donner le temps d'arriver au général athénien qui commandait la flotte dans ces parages et qu'il savait avoir été prévenu tout de suite.

Nous nous étendrons un peu sur ce général. Ici encore nous retrouvons sous l'armure du guerrier une grande illustration littéraire : Thucydide, l'historien. Thoukydidès était fils d'Oloros ou d'Orolos, d'une famille athénienne établie dans la Thrace, parent des Miltiadès et des

Kimôn et comme eux passant pour descendre d'Aiakos, fils de Zeus. Allié, dit-on, à la famille des Pisistratides, il avait épousé une héritière de Skaptesylæ [1] qui lui avait apporté en dot d'opulentes mines d'or. Par là il était devenu un des plus riches citoyens du continent. Malgré sa naissance et sa fortune, il n'appartenait point au parti oligarchique, mais au parti libéral et philosophique de Périclès avec lequel il avait suivi les leçons d'Anaxagoras, ce qui lui avait valu la réputation d'impie. Élève aussi d'Antiphôn de Rhamnuse, l'orateur célèbre que nous verrons bientôt chef des quatre cents, il avait brillamment débuté dans l'art oratoire et il s'était fait remarquer au commencement de sa carrière en défendant un citoyen accusé d'assassinat dont il avait gagné le procès, bien qu'il eût Périclès lui-même pour adversaire. Sans doute son dessein était de s'adonner à la politique et aux affaires de l'État; mais la tournure que prirent les événements l'en détourna et il ne monta jamais sur le bêma de la Pnyx. Ce génie austère et profond se fût plu à discuter avec des Kimôn et des Périclès les grands intérêts du pays, il eût rougi de disputer à Kléôn et à Hyperbolos leur popularité en luttant avec eux de déclamations banales à l'usage du vulgaire ignorant. Il crut trouver dans les rangs de l'armée plus d'honneur et en même temps plus de sûreté. Il s'y était probablement distingué, puisque le commandement de la division navale chargée de garder les côtes de la Thrace lui avait été confié. Il était à Thasos, à une demi-journée d'Amphipolis, lorsqu'il

[1] Ville de Thrace.

reçut le message de cette ville. Il y arriva le soir même; mais il était trop tard : la ville s'était rendue. Il put seulement sauver l'important comptoir d'Eioné que Brasidas attaqua en vain.

L'émotion fut grande lorsqu'on apprit à Athènes la chute de la capitale de la Thrace athénienne, la clef des possessions du Strymon. Aussi Kléôn ne vit-il rien de mieux à faire que de transformer cet échec en un accident fortuit facilement réparable, et imputable seulement à la trahison des généraux et de quelques oligarchistes[1]. Il trouva là de quoi fournir pour quelque temps à la consommation des dikastes. Thucydide fut exilé.

Les documents nous font défaut pour apprécier sa culpabilité, car lui-même ne dit rien de plus sur cet événement que ce que je viens d'en dire. Peut-être eut-il tort d'être à Thasos quand Amphipolis était exposée; peut-être était-il utile de surveiller les Thasiens qui devaient être fort hostiles à la colonie faite à leurs dépens et aux Athéniens leurs oppresseurs. Qui peut savoir s'ils n'avaient pas, à défaut de navires de guerre, des navires de commerce ou des corsaires qui eussent pu faire passer le fleuve à Brasidas, tandis que Thucydide eût gardé le pont d'Amphipolis? Ce dernier pouvait-il même supposer que son collègue laisserait enlever sans coup férir un passage aussi important et aussi facile à défendre qu'un

[1] Aristoph., *Vesp.*, v. 288. « Nous jugeons aujourd'hui un homme enrichi par la trahison, un de ceux qui ont perdu les affaires de Thrace; viens l'*empoter* avec nous, » dit le chœur des Héliastes à Philokléôn. *Empoter* (ὃν ὅπως ἐγχυτριεῖς), pour condamner à mort, par allusion aux urnes funéraires. Χύτρα, pot à cuire les légumes.

pont sur un fleuve infranchissable? Il ne fut pas difficile d'établir que le très-noble et très-riche général était un traître et un ennemi avéré de la démocratie. Nous n'avons aucun détail sur sa condamnation ; mais, comme il ne rentra que vingt ans après, à la suite de plusieurs décrets d'amnistie, il est vraisemblable qu'il fut condamné à l'exil perpétuel et même qu'il fut réduit à s'y condamner lui-même pour éviter la mort.

Thucydide se retira d'abord dans l'île d'Égine, puis en Thrace à Skaptesylæ. C'est là que, sous un platane qui paraît avoir été célèbre comme le mûrier de Shakespeare, il écrivit sa fameuse histoire. Il avait vendu tous ses biens et les avait convertis en argent comptant qu'il prêtait à intérêt, sans doute pour les rendre plus difficiles à saisir et les mettre à l'abri des confiscations. Il employait ces revenus à entretenir des observateurs dans toutes les parties de la Grèce afin de connaître la version de chacun sur chaque événement. Ainsi fut exécutée cette œuvre que la postérité a considérée comme un modèle de style historique et en même temps comme un modèle d'exactitude et d'impartialité, malgré les attaques des écrivains ultra-démocrates d'Athènes contre l'homme et l'historien. Ils accusèrent en vain Thucydide d'avoir été si âpre usurier qu'il ruina dans son séjour l'île d'Égine entière et d'avoir exagéré les fautes et les malheurs des Athéniens, surtout dans l'expédition de Sicile.

La bataille de Délion, la prise d'Amphipolis, l'adhésion qui s'ensuivit d'une grande partie de la Thrace athénienne à la coalition péloponnésienne, relevèrent le courage des coalisés ; ils n'effacèrent pas chez les Spartiates

et l'aristocratie lacédémonienne le désir de faire la paix. Rien n'était changé dans leur position : ils tremblaient toujours pour leurs parents pris à Sphactérie ; les garnisons de Cythère et de Pylos infestaient toujours leurs campagnes. Ils étaient plus malheureux que les Athéniens privés de cultiver les leurs, parce qu'ils n'avaient pas comme eux la compensation du commerce. L'insurrection des Hilôtes paraissait si menaçante et ils furent contraints à des exécutions secrètes si nombreuses qu'on les accusa d'avoir fait alors périr plus de deux mille hommes réputés dangereux. Par contre, chez les Athéniens, le parti de la guerre avait été un instant déconcerté en face d'événements qui lui donnaient tort et abandonné par le plus grand nombre. Les négociations furent donc reprises entre les deux nations et on convint d'une trêve pendant laquelle, les hostilités étant suspendues et chacun gardant ce qu'il avait entre les mains, on devait tâcher de s'entendre pour parvenir à la paix générale.

Ce n'était pas là le compte de Kléôn et de son parti; mais l'occasion de reprendre le dessus ne leur manqua pas. Pendant qu'on négociait, Brasidas continuait de prendre et de recevoir des villes dans son alliance. La contrée tout entière, charmée de sa conduite à Amphipolis et de sa modération après la victoire, le regardait comme le libérateur de la Grèce. On lui offraït des couronnes, on le couvrait de bandelettes comme un vainqueur aux jeux Olympiques. Il n'y avait résistance que là où il y avait garnison athénienne, comme à Toronée et Lékytha, qui durent être prises de force. Les autres cités se jetaient dans les bras du vainqueur par enthousiasme

pour lui-même, par amour du changement, par le goût naturel au peuple d'être du côté du plus fort. Ainsi firent les villes de l'Acté, autour du mont Athos. Skioné et Mendé eurent l'imprudence de les imiter, bien que leur situation dans la presqu'île de Pallène les mît à la merci des Athéniens, maîtres de la mer et de l'isthme par la possession de Potidée.

Skioné s'était donnée deux jours après la trêve conclue, mais avant qu'elle eût été notifiée à Brasidas; Mendé, quelque temps après. Brasidas toutefois refusa de les rendre sous prétexte qu'il ne les avait pas prises et qu'elles s'étaient elles-mêmes données à lui suivant leur droit. Kléòn profita de la colère des Athéniens contre ces insulaires qui croyaient pouvoir se soustraire à l'empire des maîtres de la mer. Il lui fut facile de faire passer un décret ordonnant la prise des deux villes et la mise à mort des habitants. Nikias fut chargé de l'exécution avec une armée de cinquante vaisseaux, mille hoplites, six cents archers, mille mercenaires thraces et des peltastes fournis par leurs alliés. Il avait pour collègue Nikostratos. Devant Mendé, il y eut plusieurs combats à la suite desquels le parti populaire, revenant aux Athéniens, leur ouvrit les portes malgré la garnison lacédémonienne. Cette circonstance adoucit le sort des Mendéens; une partie de la ville fut pillée et les auteurs de la défection furent seuls punis. Skioné fut investie. Partout ailleurs la trêve fut observée; mais dans ces conditions il était difficile que l'on réussît à faire la paix : à l'expiration de la trêve au printemps suivant, toutes les négociations furent de nouveau rompues.

Kléôn se fit donner le commandement d'une expédition sur le Strymon. Il se croyait seul capable d'y rétablir les affaires, aussi ébloui lui-même de son succès de Sphactérie que la multitude athénienne pour qui il était devenu un grand homme de guerre, en dépit d'Aristophane et de ses plaisanteries. Il partit donc dans l'été de l'an 422 avant J.-C. avec trente vaisseaux, douze cents hoplites, trois cents chevaliers et un grand nombre de troupes alliées. Il commença par prendre Toronée, dont les femmes et les enfants furent vendus comme esclaves. Les hommes avec la garnison lacédémonienne furent envoyés à Athènes au nombre de sept cents. Brasidas arriva trop tard pour secourir cette ville. Il revenait d'une expédition contre les Lyncestes entreprise en faveur de son allié Perdiccas, expédition qui avait échoué, bien que Brasidas s'y fût comme toujours couvert de gloire, et qui s'était terminée par une rupture complète entre les deux alliés. Perdiccas conclut immédiatement avec Athènes une alliance offensive et défensive.

Kléôn fit ensuite une tentative inutile sur Stagire, prit une petite ville, Galepsus, et se transporta à Eioné, à trente stades (quatre kilomètres) d'Amphipolis.

Ici nous trouvons un remarquable désaccord entre nos auteurs. Suivant Thucydide, Kléôn avait formé le projet de prendre dans Amphipolis Brasidas et son armée comme les Spartiates de Sphactérie en les entourant de forces infiniment supérieures. Pour cela il avait mandé Perdiccas avec l'armée qu'il avait promise par son nouveau traité et Pollès, roi des Odomantes, qui devait amener une formidable armée de Thraces. En attendant, il

s'abstenait de combattre Brasidas dont les forces étaient à peu près égales aux siennes. Mais ses soldats s'ennuyèrent de l'inaction; ils commencèrent à tourner en ridicule l'ignorance et la lâcheté de leur chef qu'ils opposaient à l'habileté et à la valeur de son adversaire. Kléôn voulut les occuper par des manœuvres et leur fit exécuter plusieurs évolutions non motivées sans se douter qu'elles étaient attentivement observées. Enfin il en fit une si mal conçue que l'armée athénienne vint défiler, rangée comme pour une promenade militaire et présentant le flanc nu, le long des murs d'Amphipolis. Brasidas, qui épiait l'occasion, ne la manqua pas. A son ordre les portes s'ouvrent tout à coup : Péloponnésiens et Chalcidiens se précipitent à l'envi et avec une furie irrésistible sur les Athéniens, qui n'ont même pas le temps de songer à se mettre en bataille. Kléôn le premier fuit de toute sa vitesse, les autres le suivent, sauf quelques vieux hoplites qui tentent une résistance impossible. Six cents Athéniens périrent, parmi lesquels Kléôn atteint à la course par un peltaste de Myrcinie. Les alliés ne perdirent que sept hommes; mais l'un des sept était Brasidas.

Suivant Diodore, la bataille s'engagea régulièrement, les deux partis firent des prodiges et combattirent avec tant d'acharnement que la victoire resta longtemps douteuse. En vain Brasidas et Kléôn cherchèrent à la décider par leurs efforts personnels; autour d'eux, au plus épais de la mêlée, tombèrent les plus vaillants hommes des deux armées; ils tombèrent eux-mêmes tous les deux, et le champ de bataille ne resta aux coalisés qu'après la mort des deux chefs.

Que penser de cette divergence? Thucydide a-t-il voulu se venger de l'auteur de son exil? Diodore a-t-il copié un écrivain démocrate prenant à tâche de réhabiliter le héros de son parti? Je suis porté à répondre affirmativement aux deux questions. Il est vraisemblable que Kléôn, général inexpérimenté, a compromis son armée; il est vraisemblable aussi qu'il s'est fait tuer en combattant pour réparer sa faute. Si Diodore a pris son récit à d'autres auteurs que Thucydide, c'est parce que ces autres auteurs rejetaient le récit de Thucydide comme non conforme à la vérité. En effet, comment croire qu'une armée a pu tuer six cents hommes à une autre armée dans un combat à l'arme blanche en ne perdant elle-même que sept hommes, et que dans ces sept hommes se trouvait le général en chef lui-même?

La bataille d'Amphipolis détermina un revirement général dans l'esprit des Athéniens. Le parti de la guerre ne pouvait résister à l'effet produit par la défaite et la mort de son chef; l'événement rendait son œuvre trop facile à juger. Depuis le jour où, tenant les Spartiates cernés à Sphactérie, on avait refusé la paix la plus glorieuse qu'eût pu souhaiter l'orgueil athénien, on n'avait éprouvé que des désastres. L'échec de Délion avait mis les Athéniens au-dessous des Béotiens, celui d'Amphipolis les avait couverts de honte aux yeux de tous leurs sujets de Thrace et des autres alliés. Ceux-ci, fatigués d'ailleurs par les exigences d'Athènes, étaient las de s'épuiser en hommes, en argent, en vaisseaux pour aider les Athéniens à soutenir une guerre sans but ni profit pour personne. Ceux du continent, que la guerre avait délivrés du

joug athénien, n'avaient point envie d'y retomber, et bon nombre des autres n'avaient qu'un désir, celui d'y échapper. Khios elle-même, qu'Athènes avait jusqu'alors regardée comme son alliée la plus fidèle, venait d'élever des fortifications dont le but avait paru si suspect aux Athéniens qu'ils en avaient imposé la destruction immédiate. La paix devint donc le désir de tous; mais la paix telle qu'on l'eût faite après Sphactérie n'était plus possible. Il s'en fit une cependant, mal assise, mal exécutée et de courte durée, telle que la permettaient les circonstances.

Lorsque la prostration des partisans de la guerre eut laissé le champ libre à ceux de la paix, Nikias, leur chef le plus influent, se trouva à la tête des affaires; ce qui suppose aussi un mouvement de réaction contre le régime politique intérieur, auquel Kléòn et les siens avaient soumis le pays. Nous avons déjà nommé Nikias, fils de Nikératos, comme général, et nous l'aurions nommé plus souvent encore si nous nous attachions davantage à détailler les événements secondaires de la guerre. Il appartenait par sa naissance à la plus haute aristocratie athénienne dont, après les Kalliades, il était le plus riche citoyen. Sa fortune était évaluée à cent talents et produisait un très-grand revenu parce qu'elle consistait en mines d'argent et en esclaves mineurs. C'était un homme de bien dans toute l'acception du mot, d'une vertu et d'une probité à toute épreuve, esclave de son devoir et de sa religion qu'il poussait malheureusement jusqu'à une superstition excessive; brave sur le champ de bataille; sage en politique, mais d'une prudence qui ressemblait

à la timidité; ami de la tranquillité, de l'ordre et de la paix pour lui et pour les autres; excellent pour rétablir le calme à l'intérieur et à l'extérieur, si on l'eût laissé faire; homme médiocre d'ailleurs par ses facultés intellectuelles. Lors de l'avénement de Kléòn, jugeant bien que sa grande fortune allait faire de lui le point de mire de tous les sycophantes, et que, s'il voulait se mêler des affaires publiques, il ne pourrait soutenir les opinions qui étaient les siennes sans se rendre coupable de *misodémie*, il avait fui la politique pour se donner entièrement à la guerre où, grâce à ce mélange de bravoure et de circonspection, il n'avait eu que des succès et pas de revers. Aussi passait-il entre tous les généraux comme *heureux*, ce qui chez les Grecs, encore plus superstitieux que les Romains, était la première qualité d'un général.

Tout chef militaire renommé est toujours cher à la multitude jusqu'au moment où il a arboré des opinions anti-démocratiques. Nikias était donc aimé du peuple qui le faisait souvent monter à la tribune malgré lui pour avoir son avis; avis, il est vrai, qui était rarement suivi. On doit ajouter que son revenu presque entier était employé à augmenter cette popularité par des libéralités de toute sorte. Chaque citoyen pauvre pouvait recourir à sa bourse; digne ou indigne, il n'était jamais rebuté. Quant au public, il ne cessait de lui offrir des spectacles, des fêtes, des théories d'une splendeur jusqu'alors inconnue.

C'est ainsi que Nikias, se trouvant en même temps un des favoris de la multitude et l'espoir des hommes d'ordre et de paix, put, à la mort de Kléòn, succéder au fou-

gueux démagogue dont il était l'extrême contraire. Comme d'ailleurs il n'était pas moins estimé à Sparte, dont il était proxène, que dans son pays, il lui fut facile de conclure la paix qu'il désirait depuis longtemps.

Ici, après dix ans, se termine la première période militaire de la guerre du Péloponnèse. Nous allons entrer désormais dans une interminable série de négociations, dans une véritable guerre diplomatique où les rivalités de peuple à peuple se trouvent compliquées par les luttes intérieures des citoyens entre eux. Partout, à Sparte comme à Athènes, à Corinthe comme à Argos, le parti de la démocratie et de la guerre, de l'oligarchie et de la paix, sont si près d'être égaux qu'un souffle fait pencher la balance. L'un succède à l'autre alternativement, chacun détruisant successivement l'œuvre de son prédécesseur, cherchant des alliés là où il a vu des ennemis et des ennemis là où il a vu des alliés.

En ce moment, à Sparte, le pouvoir était encore entre les mains du parti spartiate et aristocratique qui désirait la paix aussi avidement que Nikias et les riches Athéniens. Outre qu'ils avaient leurs parents parmi les prisonniers de Sphactérie; outre que leurs hilôtes, désertant chaque jour en plus grand nombre, allaient se joindre aux garnisons de Pylos et de Cythère pour revenir avec elles mettre au pillage les propriétés de leurs maîtres; outre qu'ils n'osaient plus sortir de leur pays pour faire la guerre dans la crainte de laisser le champ libre à une insurrection; une inquiétude profonde s'était emparée d'eux. Ils sentaient que le vieil édifice politique de Lykourgos s'ébranlait et menaçait de s'écrouler. Les rois,

les généraux, n'obéissaient plus; les éphores étaient souvent animés d'idées nouvelles; chaque jour obligeait à armer des hilotes en leur promettant la liberté, et naturellement ces nouveaux citoyens, ces *néodamodes*, classés bien au-dessous des Lacédémoniens, grossissaient le nombre des partisans de l'égalité et de la liberté. Les exemples ne leur manquaient pas, car déjà la démocratie régnait chez les plus proches voisins de Lacédémone. Le parti spartiate n'espérait qu'en la paix pour remettre les choses dans leur état primitif.

Elle fut faite aux conditions suivantes : sa durée devait être de cinquante ans; elle engageait les Lacédémoniens et leurs alliés, les Athéniens et leurs alliés, qui devaient se rendre mutuellement leurs prisonniers et les villes ou territoires qu'ils s'étaient pris dans le courant de la guerre. Les villes de la Chalcidique devaient payer aux Athéniens le tribut tel qu'il avait été fixé par Aristeidès à titre de rémunération pour la garde de la mer Égée contre les Perses; mais, l'impôt payé, elles devaient être libres et autonomes à moins qu'elles n'aimassent mieux se remettre sous l'hégémonie d'Athènes. Les villes de la presqu'île de Pallène étaient laissées à la merci des Athéniens, Amphipolis devait leur être remise. Un dernier article disait que les Athéniens et les Lacédémoniens pourraient, sans parjure, faire à ce traité les modifications qui leur paraîtraient opportunes, pourvu toutefois que ce fût d'un commun accord.

CHAPITRE IV.

Alkibiadès. — Sa jeunesse. — Sa vie et ses mœurs. — La philopædie et les lois qui la réprimaient. — L'amour platonique. — Alkibiadès combat l'influence de Nikias. — Il se fait démocrate, mais pas assez au gré des *radicaux*. — Sa lutte contre Hyperbolos et sa victoire. — Il rallume la guerre dans le Péloponnèse et fait voter l'expédition de Sicile.

La paix de Nikias avait été solennellement jurée au commencement du printemps, la troisième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade [1], par quinze Lacédémoniens et dix-sept Athéniens; mais, quand les Lacédémoniens voulurent la faire ratifier par leurs alliés, ils ne purent y parvenir. Les petits États placés sous leur domination immédiate consentaient; les États plus puissants refusaient. Les Thébains n'avaient rien à recevoir et ils avaient entre les mains une place forte, Panactum, située sur la frontière, qu'ils avaient prise par trahison. Les États grecs ne séparaient pas leurs territoires par une ligne au delà ou en deçà de laquelle on se trouvait dans l'un ou dans l'autre. Ils laissaient entre eux une zone commune d'une certaine étendue sur laquelle pouvaient pacager les bestiaux des deux pays, mais que nul ne pouvait cultiver ni bâtir. Les Thébains prétendaient que Panactum était sur cette zone. Une autre bizarrerie des usages

[1] 425 av. J.-C.

grecs était que, quand une ville près d'être prise se rendait à discrétion, elle était censée s'être donnée volontairement et ne pas être une conquête ; ce qui n'empêchait nullement de massacrer les habitants et de raser la ville, s'il plaisait au vainqueur. Pour cette raison, l'emplacement de Platée ne devait pas être rendu et les Athéniens gardaient Nisée, ce que les Mégariens ne voulaient point admettre. Ils gardaient aussi deux villes aux Corinthiens, Solium et Anactorium.

Surtout ce que tous refusaient de ratifier, c'était l'article par lequel les deux peuples contractants s'arrogeaient à eux seuls, Lacédémoniens et Athéniens, le droit de faire au traité les modifications subséquentes qui leur conviendraient. Les opposants prétendaient qu'ils s'entendaient pour se partager la tyrannie sur toutes les cités grecques. En vain les Spartiates objectaient que, par le serment d'alliance, tous étaient obligés d'accepter le traité fait avec l'assentiment de la majorité des alliés à moins qu'il n'offensât *les dieux et les héros*. Les autres répondaient que, dès le commencement du siége de Potidée, on avait pris des engagements avec les Chalcidiens et qu'on offensait les dieux et les héros en abandonnant les habitants de la presqu'île pallénique aux Athéniens. Et de fait ceux-ci dans le même moment se rendaient maîtres des villes de cette presqu'île. Skioné était traitée avec une horrible barbarie, car tous les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants vendus comme esclaves.

La vérité est que l'hégémonie hautaine de Sparte avait lassé une partie des coalisés, comme déjà cela avait eu

lieu après les guerres médiques. Les Corinthiens surtout en étaient venus à détester les Spartiates au moins autant que les Athéniens. Dans cette guerre les occasions n'avaient pas manqué où leur amour-propre national avait dû être froissé. Leur régime politique avait aussi subi des modifications et leur gouvernement était devenu hostile à celui de Sparte. Ils espéraient à la fois ôter l'hégémonie à cette cité et mettre à la tête de la coalition une nation qu'ils croyaient capable de faire aux Athéniens une guerre plus efficace, les Argiens.

Depuis bien des années le nom de cette république, si puissante à une époque plus reculée, avait à peine été prononcé. Son attitude dans la guerre médique, attitude de neutralité favorable aux Perses, l'avait rendue méprisable après la victoire des Grecs; quelques luttes malheureuses avec Sparte l'avaient humiliée, et elle n'avait pris aucune part à la guerre actuelle parce qu'elle avait avec Sparte une trêve de trente ans. Cette trêve expirait, et les Argiens refusaient de la renouveler à moins que les Lacédémoniens ne consentissent à rendre le territoire de Cynurie, qui était resté entre leurs mains depuis le dernier traité, et ceux-ci ne voulaient point le faire. Pendant ces dix ans, tandis que toutes les autres cités s'épuisaient d'hommes et d'argent, Argos avait crû en force et en richesses; elle pouvait mettre sur pied une armée nombreuse, et surtout elle avait un corps de mille hoplites d'élite, constamment entretenus et exercés aux frais de l'État, véritables athlètes de combat, qui passaient pour invincibles. En outre le gouvernement d'Argos était démocratique, et de nombreuses villes du Péloponnèse,

qui avaient le même gouvernement, pensaient à abandonner Sparte pour faire alliance avec elle.

Les Lacédémoniens virent là une apparence de dangers dont ils s'effrayèrent un instant. Dans ce moment Athènes se laissait aller à un mouvement de réaction et à la direction de Nikias; elle tendait les bras à sa rivale. Celle-ci s'y jeta et une intime alliance fut jurée entre les deux peuples. Les deux cités s'engageaient à avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis. Quiconque attaquerait l'un, attaquerait l'autre; et bien plus, comme si le temps de Kimôn fût revenu, si les hilôtes[1] venaient à se soulever, Athènes s'engageait à envoyer ses armées pour les réduire. Dix-huit des personnages les plus considérables de chaque pays jurèrent solennellement ce traité, et il fut convenu que ce serment serait renouvelé chaque année aux fêtes d'Hyakinthos chez les Lacédémoniens et aux fêtes de Dionysos chez les Athéniens. Suivant l'usage, des stèles gravées furent érigées près du Parthénon et du temple d'Apollon pour en rappeler la teneur aux Athéniens et aux Lacédémoniens.

L'alliance entre Sparte et Athènes était certainement avantageuse pour les deux peuples; pour les Athéniens surtout, qui recouvraient la jouissance de leurs biens ruraux dont ils étaient dépossédés depuis le commencement de la guerre. En outre le traité particulier, en mettant l'Attique sous la sauvegarde puissante de Sparte, leur permettait d'assurer facilement par la force l'exécution

[1] Δουλεία. Thucyd.

des articles de la paix générale qui rencontreraient des obstacles particuliers, comme cela eut lieu pour la restitution d'Amphipolis. Sûrs que leur territoire ne courait aucun risque, car personne n'eût osé attaquer à la fois les deux grandes cités, ils pouvaient disposer au dehors de toutes leurs ressources et les employer soit à comprimer les velléités indépendantes de leurs alliés-sujets, soit à envahir le territoire de leurs ennemis. Les Thébains comprirent si bien les périls créés pour eux par cette alliance qu'ils demandèrent à Athènes ce qu'on nommait une trêve de dix jours, c'est-à-dire une trêve illimitée qu'on pouvait rompre en prévenant dix jours d'avance. Ils l'obtinrent. Les Corinthiens en demandèrent une semblable et ne l'obtinrent pas. Il leur fut répondu qu'ils eussent à accepter la paix générale s'ils la voulaient. La demande de trêves semblables suppose le désir de négocier et de traiter si l'on trouve des conditions acceptables. Nikias avait donc bien mérité de son pays en lui assurant, non plus la paix qu'on eût pu faire après Sphactérie, cela n'était plus possible, mais une paix avantageuse encore et qu'il était facile d'étendre à toute la Grèce en sacrifiant peu de chose.

Pourtant le traité ne fut point exécuté; son seul résultat fut de suspendre pendant quelque temps l'effusion du sang et de laisser un instant respirer la Grèce épuisée par dix ans de guerre. La direction des affaires athéniennes échappa à Nikias; non pas qu'il fut renversé, il avait été assez prudent et assez habile pour faire ces grandes choses sans soulever une violente opposition. Il gardait une grande influence; mais une autre avait crû

à côté de la sienne et avait fini par la dépasser : c'était celle d'Alkibiadès.

Alkibiadès appartenait par son père Kleinias à l'une des plus nobles maisons d'Athènes et par sa mère à la grande famille des Alcméonides. En effet Dinomaché était fille de Mégaklès, petite-fille d'Alkméôn et arrière-petite-fille de Kleisthénès. Les aïeux paternels et maternels d'Alkibiadès avaient plus que tous autres contribué à la chute des Pisistratides et s'étaient toujours montrés très-zélés pour la démocratie. Seulement ils voulaient une démocratie dont ils fussent les chefs, et ses deux grands-pères, Alkibiadès et Mégaklès, avaient été tous deux exostracismés successivement comme s'étant fait dans l'État une position menaçante pour la liberté [1]. A la mort de Kleinias, tué à Coronée en Béotie lors de la malheureuse expédition de Tolmidès, son fils, orphelin, avait été confié à Périclès, Alcméonide aussi par sa mère et son parent par conséquent. C'est là qu'Alkibiadès avait été élevé au milieu de tout ce qu'Athènes avait de plus illustre dans les armes, la politique, les lettres et les arts.

Malgré les antécédents de sa famille, bien que l'école de Périclès fût dépassée par les démagogues du moment, Alkibiadès ne tarda pas à devenir un des favoris du peuple. Aussi avait-il reçu de la nature les qualités qui excitaient ordinairement le plus l'admiration des Grecs. Chez lui, à une merveilleuse beauté, à une élégance suprême, s'unissaient une vigueur et une souplesse de muscles qui l'eussent fait briller parmi les plus redoutables hommes

[1] Pseud. Andocides, *pr. Phæac.*

d'armes spartiates. Il n'était pas moins bien partagé du côté de l'esprit; sa vaste intelligence saisissait aussi bien les choses de la politique que celles de la guerre. Il avait à la fois le coup d'œil, l'habileté, l'énergie, et, au service de toutes ces qualités, la plus grande éloquence qu'on eût admirée depuis la mort de Périclès, éloquence d'un charme irrésistible malgré une certaine hésitation à trouver les mots et un léger défaut de prononciation[1].

A cette admirable organisation une seule chose manquait, le sens moral. Dès que ses plaisirs, son orgueil, son ambition effrénée se trouvaient en jeu, tous les moyens lui étaient bons. On ne devait attendre de lui ni probité, ni loyauté, ni scrupule d'aucune sorte. C'est par là qu'avec les qualités nécessaires pour être aimé et admiré de tous, il périt odieux à tout le monde et mérita d'être appelé le fléau, l'*alitérios*, de sa maison et de son pays. Il n'y a point de génie, quelle que soit sa supériorité, qui, lorsqu'il en est fait un mauvais usage, ne tombe enfin sous les coups des indignations coalisées.

Dès sa plus tendre jeunesse, ses instincts avaient été pervertis par les nombreux flatteurs que lui valait sa position de pupille de Périclès et les adorateurs que lui attirait sa beauté. Ici nous sommes contraints de toucher à un côté répugnant des mœurs antiques : la *philopædie*, l'amour des garçons. Nous ne voulons pas cependant soulever le dégoût du lecteur en entrant dans les détails; il sait que chez les Athéniens, comme chez les autres Grecs, comme chez tous les Orientaux et plus tard chez

[1] Il prononçait, par exemple, kolax pour korax. — Aristoph., *Guêpes*, v. 44.

les Romains, les débauches antinaturelles n'inspiraient point la même horreur qu'elles nous inspirent. La troupe immorale des poëtes érotiques ne se faisait pas scrupule de chanter dans ses vers ces hideuses amours, et, dans les discours des orateurs, on voit des plaideurs avouer sans rougir leur vice devant le dicastère[1]. Si parfois l'un d'eux s'excuse légèrement, c'est qu'il se trouve un peu âgé pour s'occuper encore de *semblables folies*[2]. Pour tout dire en un mot, il y avait des hommes qui faisaient le métier de prostitués, et qu'on voyait assis à la porte des *oikémata*, attendre et inviter les chalands. Inscrits sur les listes des adjudicataires du *pornéion télos*, ils payaient cet impôt comme les pornées. D'autres exerçaient clandestinement leur horrible métier dans les lieux déserts; dans le voisinage du Pnyx[3], par exemple.

L'intensité du mal avait nécessité de terribles répressions. Surtout deslois sévères avaient été édictées pour protéger les enfants contre la corruption. Les écoles ne devaient ouvrir qu'après le lever et elles devaient fermer avant le coucher du soleil; nul adulte ne devait y pénétrer excepté le beau-frère et le gendre du *didascalos*, et la violation de cette défense entraînait la peine de mort pour l'intrus et le maître qui l'avait soufferte. La même peine frappait le gymnasiarque qui avait laissé entrer dans l'*hermeion*[4] un étranger sorti de l'enfance. Celui qui avait

[1] Lysias, c. *Simon*, § 4.

[2] Παρὰ τὴν ἡλικίαν τὴν ἐμαυτοῦ ἀνοητότερον. Id.

[3] Eschine, c. *Timarch*.

[4] Partie du gymnase consacrée à Hermès et destinée aux exercices des enfants.

vendu l'honneur d'un enfant et celui qui l'avait acheté étaient également punis du dernier supplice. Si quelqu'un avait attenté à l'honneur d'un jeune homme, même métèque, même esclave, il y avait *hybris* et il pouvait encore être condamné à mort. Enfin celui qui s'était vendu était censé avoir, par le fait même, renoncé au titre de citoyen, et, s'il était établi qu'il eût depuis exercé une fonction civique, été archonte, dikaste, bouleute, kéryx, orateur, il devait aussi être mis à mort. Malgré tout la dépravation alla en augmentant; elle devint effroyable dans la décadence du monde grec.

Comment se produisit cette perversion des instincts naturels? Nous ne pourrions le dire; nous pouvons seulement constater que la beauté du jeune homme impressionnait les Grecs à l'égal de la beauté féminine et ne leur donnait pas moins d'amour. Les précautions mêmes recommandées par les philosophes moralistes les plus austères d'éviter toute occasion de chute font voir combien eux-mêmes se sentaient vulnérables. Les autres avouaient leur faible devant les dicastères comme devant l'assemblée. — Qui n'a jamais aimé? dit Lysias dans son plaidoyer contre Kimôn, en faveur d'un plaideur battu pour les beaux yeux d'un jeune garçon. — Oui, dit Eschine, j'ai aimé des jeunes gens et je le fais encore!

Tous, il est vrai, prétendaient aimer en tout bien tout honneur. Je me fie peu à la prud'homie d'Eschine, encore moins à celle de Démosthène; mais en effet les Grecs donnaient le nom d'amour à un sentiment qui n'existe pas dans nos mœurs, et qui ne serait qu'une amitié très-exaltée si la beauté corporelle n'était pas une de ses

causes déterminantes. Ce n'était plus l'amour matériel et charnel poursuivant la honte et la dépravation de l'objet aimé; c'était l'amour pur ne cherchant que les chastes plaisirs de l'âme, ne tendant qu'à la perfection et à la gloire de celui qui en était l'objet. A cet amour est resté le nom d'amour *platonique,* car, dans les dissertations de Platon sur l'amour, c'est de l'amour des garçons qu'il est question. Bien plus, c'est pour lui le véritable amour, fils d'Aphrodité Ourania; l'amour des femmes est charnel, fils d'Aphrodité Pandémos, il ne peut qu'abaisser l'âme.

Rien au monde d'étrange comme la façon dont les Grecs traitaient cette sorte d'amour, « cette preuve d'une âme sensible et généreuse[1] ». Pour s'en faire une idée, il faut lire le *Banquet* de Platon; il faut entendre, dans le *Banquet* de Xénophon, Kritoboulos, le disciple de Sokratès, exprimant son amour pour le beau Kleinias, frère d'Alkibiadès, pour lequel il voudrait sacrifier sa fortune, sa vie, sa liberté. C'est Pétrarque parlant de Laure, c'est le Cid parlant de Chimène. Sokratès n'étonne pas moins lorsqu'il s'applaudit d'avoir ramené à des limites raisonnables la passion de Kritoboulos, et lorsqu'il avoue qu'un jour son épaule nue ayant frôlé l'épaule nue de ce dernier, il en a été, lui, le philosophe austère, ému pendant cinq jours. C'est pourquoi il enjoint à son élève de se tenir dorénavant à distance.

On ne cachait pas un semblable amour; on en était fier; celui qui en était l'objet l'était davantage. Au banquet de Xénophon donné par Kallias, fils d'Hipponikos, en l'hon-

[1] Eschine, *c. Timarch.*

neur de son bien-aimé Autolykos, le père de ce jeune homme, Lykôn, un citoyen distingué, accompagne son fils et se glorifie de ses succès. Dans beaucoup de cités les chefs du gouvernement encourageaient ces amours, sources des actions les plus héroïques. Pour le guerrier grec, celui qu'il aimait était ce qu'était pour le paladin du moyen âge la *dame de ses pensées :* « Si un homme qui « aime, dit Platon, a commis une mauvaise action, ou « enduré un outrage sans le repousser, il n'y a personne, « ni parent, ni père, devant qui il ait autant de honte « de paraître que devant celui qu'il aime. Il en est de « même de l'aimé; il ne craint rien plus que, d'être sur- « pris en faute par son amant. En sorte que, si un État ou « une armée pouvaient n'être composés que d'amants et « d'aimés, des hommes ainsi unis, quoiqu'en petit nom- « bre, pourraient vaincre le monde entier. » Sur cette idée s'était formé le fameux bataillon sacré des Thébains.

Zeus lui-même, épris du beau Ganymédès, était le protecteur de ces pures amours et ouvrait la liste des amants célèbres. Après lui venaient Achilleus et Patroklos, Orestès et Pyladès, Nisos et Euryalos, et tant d'autres. Par leur nature rien ne prêtait mieux à la calomnie que ces liaisons. Les Athéniens célébraient l'amour immaculé d'Harmodios et d'Aristogeitôn; ils flétrissaient les amants du bataillon thébain. Mais les contemporains n'acceptaient pas leur appréciation haineuse des mœurs de leurs voisins. On sait que, le soir de la bataille où cette illustre et peu nombreuse cohorte périt enfin écrasée par la puissante phalange macédonienne, Philippe vainqueur, les trouvant tous, deux par deux, couchés dans le sang du

carnage et entourés des signes d'une résistance désespérée, s'écria : « Non, on ne me fera pas croire que jamais quoi « que ce soit d'impur ait souillé le lien qui unissait ces « hommes! »

La jeunesse d'Akibiadès fut donc entourée d'adorateurs, et ses ennemis politiques ne manquèrent pas d'en profiter pour chercher à le flétrir en l'accusant de complaisances infâmes. A leur dire, comme plus tard Jules César à celui des insulteurs romains, il était « le mari de toutes « les femmes et la femme de tous les maris[1] ». Le vulgaire des historiens a accepté avec bonheur ces calomnies, comme les dépositions sérieuses de témoins oculaires, suivant leur procédé habituel d'exagérer les vertus et les vices des personnages historiques afin d'embellir leur récit; pour moi, je ne crois cela ni de l'un ni de l'autre de ces deux hommes, si semblables sur tant de points. Ces âmes, immorales sans doute, mais hautes et fières, n'étaient capables de rien de bas. Leur orgueil même, qui fit leur ambition et leur grandeur, les défendait contre l'avilissement. Les soupirants d'Alkibiadès ne purent jamais être pour lui qu'un ornement de son triomphe.

Il agissait d'ailleurs étrangement avec eux, si l'on veut croire les anecdotes rapportées par Plutarque et Athénée. Invité un jour à souper chez un riche personnage nommé Anytos, il aima mieux souper avec un autre adorateur, pauvre, mais préféré, Thrasyllos. Après le repas, étant ivre, il s'en alla avec ses gens chez Anytos, qu'il trouva

[1] Eupolis et Phérécratès, cités par Athénée, l. 12, p. 535. Οὐκ ὢν ἀνὴρ Ἀλκιβιάδης, ὡς δοκεῖ, ἀνὴρ ἁπασῶν τῶν γυναικῶν ἐστι νῦν.

encore à table. Là, sans plus de façon, il mit la main sur la vaisselle d'or et d'argent qui ornait le *kylikeion* et la fit emporter pour en faire cadeau à Thrasyllos. Les convives d'Anytos s'indignaient : « Laissez-le faire, dit celui-« ci; c'est bien heureux qu'il ne prenne pas le reste; je « le lui donnerais de même. » L'autre fait n'est pas moins bizarre. Il s'agit d'un individu de condition très-médiocre qui se prend d'une belle passion pour Alkibiadès, convertit tout ce qu'il a en argent comptant et va le lui offrir afin qu'il l'employât à ses plaisirs. Les Athéniens ne pensaient pas comme nous sur les dons en argent. Chez nous un ami peu riche serait humilié qu'un ami dans l'opulence lui offrît une somme d'argent. Cela était très-fréquent à Athènes, où un citoyen ne se faisait aucun scrupule de recevoir de ses amis l'argent qui lui faisait défaut. Alkibiadès fut si flatté de l'offre de son admirateur, qu'après lui avoir rendu son argent, il intrigua et se porta sa caution pour le faire bénéficier sur la ferme d'un impôt.

Alkibiadès menait une vie assez dissipée lorsqu'il entra à l'école de Sokratès. Fut-ce celui-ci qui le détermina à se confier à lui en s'attachant à ses pas et en lui faisant une cour assidue, tant il désirait acquérir un élève si plein d'avenir, comme le dit Platon ? Ne fut-ce pas plutôt et plus naturellement Périclès qui chargea de l'éducation de son pupille son condisciple des leçons d'Aspasia ? Quoi qu'il en soit, Alkibiadès ne tarda pas à apprécier la supériorité de son professeur et l'utilité qu'il pourrait tirer de ses conseils dans l'intérêt de son ambition. Il s'adonna avec ardeur au travail et prit un genre de vie plus réglé, sans pourtant renoncer entièrement à ses plaisirs. Sou-

vent, même à l'heure de la leçon, le professeur dut aller chercher son élève chez Périclès, jusque dans les appartements d'Aspasia où il oubliait un peu l'utilité de la rhétorique. Peut-être bien, parmi les dames qui composaient la société de son aimable tante, s'en trouvait-il quelques-unes aux charmes desquelles il n'était pas insensible. Là sans doute il rencontra celles qui encouragèrent les premières de ses entreprises amoureuses et même les provoquèrent. Car, après les hommes, et lorsqu'il fut devenu homme lui-même, ce furent les femmes qui le poursuivirent, « une foule de femmes de distinction », dit Xénophon. Le faux Andokidès, auteur du discours pour Phéax, ne veut pas les énumérer pour ne pas rappeler à la tribune les malheurs domestiques de tant de citoyens. Certes c'est là une amplification de rhéteur; mais en effet le bouleversement des affaires intérieures et extérieures, le choc des idées politiques, philosophiques et religieuses, avait amené le trouble dans bien des esprits et beaucoup de femmes s'insurgeaient contre les lois du gynécée.

A l'école de Sokratès, et le naturel aidant, Alkibiadès devint bientôt le premier orateur politique de son temps, au dire de Démosthène[1]; mais Sokratès ne se borna pas là, car il le forma aussi à la guerre. A toutes les expéditions ils allaient ensemble, couchant sous la même tente, et le maître menait l'élève aux occasions, toujours au premier rang. A Potidée, Alkibiadès fut blessé, renversé, et il allait être tué, lorsqu'à la vue de toute l'armée Sokratès se mit au-devant de lui et combattit si vigoureu-

[1] Dem., *pro Midiâ.*

sement qu'il le sauva. Après la bataille, quand on vint à voter pour savoir à qui appartiendrait la panoplie d'honneur, récompense du plus brave, Sokratès, qui pouvait à bon droit y prétendre lui-même, fut le premier à donner son suffrage à Alkibiadès auquel elle fut décernée. Nous avons vu qu'en revanche, à Délion, ce fut Alkibiadès qui protégea l'imposante retraite de Sokratès.

On comprend le succès que dut avoir, lorsqu'il parut à la tribune, ce beau jeune homme enveloppé de la double auréole de la gloire militaire et d'un talent oratoire supérieur; à tout cela vint bientôt se joindre l'éclat d'un triomphe sans précédent aux jeux Olympiques.

Quoique le goût des chevaux fût un luxe très-aristocratique et très-dispendieux, accessible seulement aux plus riches, tous applaudissaient et encourageaient ceux qui s'y adonnaient, et nul, si démocrate qu'il fût, n'aurait volontiers consenti à voir Athènes mal représentée aux courses d'Olympie. L'amour-propre national était en jeu, comme aussi un sérieux intérêt; car, si un petit nombre des chevaux élevés pour les courses réussissaient à gagner des prix, les autres fournissaient à la cavalerie ses meilleurs éléments. A cet égard Alkibiadès n'épargnait rien : la fortune de son père, celle de Mégaklès, son aïeul, les dix talents de dot de sa femme, la plus riche dot qui eût été donnée jusqu'alors, avaient été dévorés. Il est vrai que ce n'était pas là son seul luxe. Chez lui tout était à l'avenant. Ainsi, dit Isocrate, aux fêtes de la 89e olympiade, il avait envoyé à lui seul autant de biges que les villes les plus riches, et si admirables qu'il remporta le premier, le deuxième et le quatrième prix. Dans les sa-

crifices, dans les pompeuses représentations nécessitées par ces fêtes, telles avaient été sa libéralité et sa magnificence que sa richesse privée avait éclipsé la richesse publique des autres[1].

Ses ennemis lui reprochaient bien d'avoir, sous je ne sais quel prétexte, emprunté des archithéores athéniens la splendide vaisselle d'or de l'État pour la faire paraître à son *épinikion*[2] et de ne l'avoir pas rendue assez tôt, de sorte qu'au banquet donné par ces derniers, Athènes eut l'air d'avoir emprunté la vaisselle d'Alkibiadès. Les uns trouvèrent bon, les autres mauvais, que les Lesbiens, les Khiens, les Chalcidiens, eussent à l'envi pourvu par des présents aux frais de sa magnificence afin de se concilier son influence naissante. La joie nationale de trois prix olympiques fit passer par-dessus tout, et Alkibiadès devint l'idole du moment.

Il avait d'ailleurs bien soin de se poser à la tribune comme le plus chaud des amis du peuple, le plus grand défenseur de la démocratie, et il appuyait toujours de son éloquence les motions agréables à la foule. Il ne négligeait pas non plus les fêtes et les distributions d'argent pour lesquelles il faisait concurrence à Nikias. Grâce à la popularité ainsi acquise, il pouvait sans inconvénient se comporter dans l'habitude de la vie fort aristocratiquement et fort insolemment, « ne voulant pas, non-seulement que personne se portât pour son égal, mais même « pour ne lui être que légèrement inférieur, » tant la

[1] Isocrate, *de Bigis*, § 34.
[2] Ἐπινίκιον, repas donné par les vainqueurs.

foule tient plus aux mots qu'aux effets[1] ! C'est ainsi qu'il faisait chasser du théâtre un chorége qui voulait concourir contre lui, qu'il enfermait quatre mois dans sa maison le peintre Agoratos, pour qu'il la décorât malgré lui de ses peintures, qu'il faisait jeter dans l'eau le poëte Eupolis dont les traits comiques l'avaient blessé, qu'il enlevait et emportait chez lui du milieu de l'agora sa femme qui, suivant la loi, venait devant l'archonte porter plainte contre lui; car ni son rang, ni sa richesse, n'avaient protégé la fille des Kalliades contre les indignes traitements de son mari.

Tel était l'homme dont l'influence annihila celle de Nikias. Il avait trois motifs principaux pour être ennemi de la paix. D'abord elle avait été traitée par les chefs spartiates avec Nikias et non avec lui, bien que tous deux eussent le titre de proxènes de Lacédémone; ensuite il comptait sur la guerre et sur ses talents militaires pour devenir le chef de l'État; enfin le découragement causé par les revers de Délion et d'Amphipolis avait été vite oublié, et la populace qu'il voulait capter avait repris ses aspirations à l'hégémonie universelle; surtout elle n'avait point perdu son goût inné pour cette vie de corsaire rendue légitime par la guerre.

La paix ne fut point difficile à troubler, car l'exécution en rencontrait des obstacles qu'il était aisé d'exploiter. Les Spartiates avaient rendu ce qu'ils avaient de prisonniers, et les Athéniens avaient enfin renvoyé ceux de Sphac-

[1] Andoc., *contre Alcibiade*.

térie; mais les premiers n'avaient pu remplir les autres conditions du traité. Les successeurs de Brasidas déclaraient ne pouvoir livrer Amphipolis. La population de cette ville se composait d'hommes de toutes les nations excepté d'Athéniens, parce que ceux-ci, qui avaient toujours été peu nombreux, avaient quitté la ville lors de sa conquête par Brasidas. Elle ne voulait pas entendre parler de retomber sous la domination athénienne. D'autre part les Béotiens refusaient de rendre Panacton, et ni eux, ni les Corinthiens avec leurs alliés, ne ratifiaient le traité que les Lacédémoniens s'étaient engagés à faire accepter. De là une longue suite de négociations qui ne tardèrent point à s'aigrir. Les Lacédémoniens cependant, qui tenaient à la paix, faisaient de leur mieux. Ils retiraient d'Amphipolis leurs officiers et leurs hommes, laissant le champ libre aux Athéniens pour aller reprendre cette ville qui n'eût point résisté longtemps. Ils continuaient d'engager les Corinthiens et les Thébains à accepter le traité, et ils sollicitaient de ces derniers la remise de Panacton. Ils voulaient qu'elle fût rendue, afin de recouvrer Pylos que les Athéniens, à l'instigation d'Alkibiadès, ne voulaient pas restituer sans compensation et d'où les Hilôtes marrons et les Messéniens infestaient toujours la Laconie. Les Corinthiens de leur côté, toujours furieux contre Sparte et son alliance athénienne, cherchaient à former contre elle une coalition des Argiens, des Mantinéens, de quelques cités arcadiennes et des Éléens, c'est-à-dire de la plus grande partie du Péloponnèse. Un instant la guerre fut près d'éclater entre cette ligue et Sparte : les Tégéates, soumis à cette dernière puissance, devaient prendre les

armes les premiers et se soulever; mais ils reculèrent au dernier moment.

Alors Corinthe tourna les yeux vers les Béotiens et leur proposa une alliance. Ceux-ci étaient déjà sollicités d'autre part par les Lacédémoniens, qui, sachant de quelles déclamations contre eux la Pnyx retentissait chaque jour et voyant le parti d'Alkibiadès gagner du terrain, sentaient bien qu'il n'y avait pas à faire fonds sur l'alliance d'Athènes et pensaient à se pourvoir ailleurs. D'abord ils voulurent établir une confédération du Péloponnèse entier dans laquelle fût entrée Argos; mais on ne put s'entendre. C'est à la suite de ces tentatives qu'ils s'étaient adressés aux Béotiens. Ceux-ci hésitèrent longtemps; mais enfin, leur gouvernement étant oligarchique, ceux qui étaient à sa tête crurent plus prudent de ne pas se lier avec une association de gouvernements démocratiques et accueillirent les propositions de Lacédémone. Il fut convenu qu'en conséquence de cette nouvelle alliance ils livreraient aux Lacédémoniens Panacton, afin que ceux-ci pussent la donner aux Athéniens en échange de Pylos.

Les Béotiens exécutèrent bien ces conventions, ils rendirent bien Panacton; mais ils eurent soin de le raser préalablement. Dans cet état les Lacédémoniens l'offrirent aux Athéniens. Aussitôt, à l'assemblée, Alkibiadès redoubla ses attaques contre la mauvaise foi avec laquelle les Lacédémoniens remplissaient leurs obligations : « Lacédémone se moquait d'Athènes en lui rendant la place « d'une ville pour une ville; elle violait odieusement le « traité en s'alliant avec les Béotiens, les plus grands ennemis d'Athènes. » Tel fut le sujet des déclamations

par lesquelles il souleva la colère de la multitude, colère dont il profita pour proposer l'alliance d'Argos qu'il préparait depuis longtemps. En même temps il fit dire aux Argiens d'envoyer des ambassadeurs.

Les Argiens étaient alors assez embarrassés. Leur alliance avec Corinthe s'était évanouie ; celle qu'ils avaient tentée avec la Béotie n'avait pu se faire. Ils craignaient de se trouver seuls en face de toutes les puissances alliées de Sparte, et ils se résignaient non sans regret à envoyer à cette dernière ville des ambassadeurs chargés de demander ce renouvellement de la trêve qu'ils avaient rejeté naguère. Lors donc qu'il reçurent l'avis d'Alkibiadès, ils accédèrent avec joie à ses ouvertures. A leur tour les Lacédémoniens furent effrayés et renvoyèrent aussitôt de nouveaux ambassadeurs à Athènes avec plein pouvoir pour traiter et satisfaire les Athéniens. Mais, s'il faut en croire Thucydide, Alkibiadès les en aurait empêchés par une insigne fourberie. Les ambassadeurs avaient montré au conseil des cinq cents leurs pleins pouvoirs et avaient déclaré être prêts à donner toutes les satisfactions demandées. En conséquence le conseil avait déclaré qu'il y avait lieu de soumettre leurs propositions à la délibération de l'assemblée. Alkibiadès s'aboucha avec eux, il feignit de ne plus vouloir la guerre puisque Sparte se décidait à rendre justice à Athènes, et d'entrer dans les intérêts de leur négociation. Il leur conseilla de cacher au peuple leurs pleins pouvoirs et de ne pas se montrer trop prêts à céder à toutes ses exigences ; il était à craindre, disait-il, qu'il ne s'en produisît que Sparte ne pourrait admettre, et il se chargea de faire passer un nouveau

traité. Les ambassadeurs le crurent et nièrent à l'assemblée avoir les pleins pouvoirs qu'ils avaient montrés au conseil. Alors Alkibiadès s'éleva contre eux en criant à la mauvaise foi et il n'eut pas de peine à entraîner la foule. Les ambassadeurs lacédémoniens furent renvoyés honteusement : ceux d'Argos parurent et trouvèrent l'assemblée toute disposée à traiter avec eux. En vain Nikias se rendit à Lacédémone et tenta de renouer les négociations : tout le monde y était indigné de ce qui venait de se passer. Il n'y eut pas moyen de s'entendre.

Ce qui est certain, c'est que l'alliance avec Argos et la rupture avec Lacédémone furent le résultat des intrigues d'Alkibiadès, et ses partisans en firent un de ses plus beaux titres de gloire [1]. En réalité cette coalition pouvait mettre Sparte dans un assez grand danger si la vigueur de l'exécution eût répondu à l'habileté de la combinaison ; mais deux causes principales y mirent obstacle : d'abord le traité avec Argos n'effaçait pas celui avec Lacédémone et ne permettait pas à Athènes d'attaquer sa rivale franchement et directement sans se parjurer; ensuite le parti démocratique d'Argos n'avait pas une supériorité assez décidée. Au premier revers l'aristocratie amie de Sparte reprit le dessus.

Cette guerre diplomatique dura trois ans pendant lesquels il n'y eut pas de sang versé. Au printemps de l'an 420 av. J.-C., première année de la 90ᵉ olympiade, l'on en vint des paroles aux faits, toujours sous l'impulsion d'Alkibiadès, qui avec le titre de stratége accomplit, d'accord

[1] Isocrate, *de Bigis*.

avec les Argiens et avec une petite armée, un voyage d'inspection des préparatifs de guerre dans le Péloponnèse. Il persuada aux habitants de Patræ de construire de longs murs pour joindre leur ville à la mer, et lui-même voulut en élever également à Rhion d'Achaïe. Mais les Corinthiens, les Sicyoniens et les autres peuples voisins accoururent et s'y opposèrent. Ils comprenaient qu'Alkibiadès voulait établir là des places fortes inassiégeables comme Athènes tant que celle-ci serait maîtresse de la mer.

Les premiers coups furent portés par les Argiens; mais ils ne s'adressaient à Sparte qu'indirectement. Ils avaient sous un prétexte futile déclaré la guerre aux Épidauriens; leur projet était de s'emparer de leur ville pour en faire la base des futures opérations militaires des Athéniens, qui de là auraient pu contenir Corinthe et en même temps faire passer à Argos toutes les troupes qu'ils auraient voulu. Les Argiens travaillaient en même temps à grossir le nombre de leurs alliés dans le Péloponnèse. Les Lacédémoniens ne jugèrent pas à propos de laisser croître le danger au point de ne pouvoir plus le combattre, et devant cette situation menaçante ils recouvrèrent toute leur énergie. Argos d'ailleurs n'était qu'à quelques lieues de Sparte, et, s'ils redoutaient les expéditions lointaines, une campagne si courte ne les effrayait pas; de sorte que tout à coup ils se trouvèrent, avec tout ce qu'ils avaient pu réunir de forces nationales et alliées, devant les murs d'Argos. Les Argiens n'eurent que le temps d'appeler leurs alliés les plus proches. Ils ne s'en présentèrent cependant pas moins fièrement au combat, et l'on allait en venir aux mains lorsque Thrasyllos, un des cinq généraux

argiens, et d'autres des principaux personnages de l'aristocratie argienne demandèrent à parlementer avec Agis, roi de Sparte, et s'engagèrent à faire ratifier par le peuple une trêve de quatre mois et des conditions en raison desquelles Agis consentît à faire retirer ses troupes.

Telle était la confiance de chacun des deux peuples dans sa supériorité qu'à Argos les biens de Thrasyllos furent confisqués et qu'il faillit être lapidé. A Lacédémone on voulut raser la maison d'Agis, et il ne put conserver ses fonctions de roi qu'en subissant un conseil de dix Spartiates nommés pour le surveiller. Chacun des deux chefs était accusé dans son pays d'avoir laissé perdre l'occasion d'anéantir l'ennemi.

Les Argiens se décidaient cependant à observer la trêve, puisqu'aussi bien elle était faite, lorsque survint le contingent athénien qui n'avait pas eu le temps d'arriver plus tôt. C'étaient mille hoplites et trois cents chevaux commandés par Lachès et Nikostratos. Alkibiadès les accompagnait comme envoyé. D'abord on les pria de s'en retourner; mais Alkibiadès parvint à se faire entendre, et fit si bien par son éloquence que la trêve fut déclarée nulle et que les armées alliées reprirent la campagne. Elles attaquèrent d'abord Orchomènes d'Arcadie, qu'elles prirent, puis Tégée, ville sujette de Lacédémone et située sur sa frontière. Les Lacédémoniens rassemblèrent de nouveau leurs troupes et celles de leurs alliés avec une telle diligence qu'en peu de jours ils se trouvèrent à Tégée en face des Argiens avec une armée supérieure en nombre à la leur.

Cette fois la bataille fut inévitable. Là encore le dé-

saccord politique, chez les Argiens ou chez leurs alliés dut jouer un rôle important, bien que Thucydide n'en parle point. Car, à l'aile droite, trois cents Mantinéens et les mille hommes d'élite d'Argos mirent en fuite les six cents *Skirites* de Sparte, l'élite de l'armée lacédémonienne, et les vétérans de Brasidas qu'ils poursuivirent jusqu'à leurs bagages; à gauche, les vétérans d'Argos, les cinq cohortes, troupes argiennes, les Ornéates et les Kléonéens lâchèrent pied « sans que la plupart eussent eu le « courage d'en venir aux mains; à peine virent-ils avan- « cer les Lacédémoniens qu'ils s'enfuirent[2]. » Les mille Athéniens furent bien obligés d'en faire autant après avoir été enveloppés par l'ennemi et dégagés à grand'peine par leur cavalerie. Ils perdirent deux cents hommes dont leurs deux généraux. La victoire resta donc entièrement aux Lacédémoniens, qui tuèrent neuf cents hommes à l'ennemi et n'en perdirent que trois ou quatre cents.

Ce désastre fut suivi d'un effacement momentané du parti populaire qui avait voulu la guerre, et tous les efforts d'Alkibiadès qui ne quittait point Argos ne purent y empêcher d'abord une trêve de cinquante ans entre les Argiens et les Lacédémoniens, puis le rétablissement de l'oligarchie et enfin une alliance offensive et défensive entre les deux peuples. Tels furent les résultats des intrigues d'Alkibiadès : l'alliance ou du moins la neutralité de Sparte assurée par la paix de Nikias fut perdue, le

[1] Σκιρῖται. Corps d'élite composé de six cents hommes et occupant un rang à part dans l'armée lacédémonienne. Scholies de Thucyd., l. V, 67.

[2] Thucyd.

prestige des armées spartiates fut rétabli, et la coalition des ennemis d'Athènes fut fortifiée d'une des premières puissances de la Grèce.

Cette alliance des Argiens et des Lacédémoniens ne donna du reste pas les résultats qu'elle promettait, parce que quelques mois plus tard l'oligarchie fut vaincue dans une émeute à Argos. Le peuple se mit de nouveau en rapport avec les Athéniens et se reprit à construire les longs murs; mais, avant qu'ils fussent terminés, les Lacédémoniens envahirent l'Argolide, rasèrent les murs et s'emparèrent de la petite ville d'Hysies dont ils firent périr tous les hommes capables de porter les armes. Les Athéniens furent réduits à passer leur colère sur une colonie lacédémonienne, l'île de Mélos, jusque-là laissée neutre. La ville fut détruite, les terres partagées par le sort, les hommes tués, les femmes et les enfants réduits en esclavage. Alkibiadès, l'auteur de ces barbares représailles, prit pour sa part une jeune fille d'une grande beauté et d'une des premières familles, qu'il installa dans sa maison comme seconde femme et dont il eut des enfants sous les yeux d'Hipparété, fille d'Hipponikos.

A la suite de ces événements, l'engouement général dont il était l'objet se calma un peu; il conserva de nombreux admirateurs, mais les chefs des autres partis reprirent assez d'influence pour oser l'attaquer. Parmi les plus ardents était Phéax, fils d'Érasistratos, très-jeune homme, appartenant à la grande noblesse d'Athènes. Il avait acquis de l'importance par les nombreuses ambassades qu'il avait habilement remplies, et, bien qu'il fût moins éloquent qu'Alkibiadès à la tribune, il avait dans

les comités et les réunions de son parti, celui de la réaction, un tel ascendant qu'il en était regardé comme le chef. Tels sont les seuls renseignements que nous ayons sur cet homme qui paraît avoir fait une guerre sérieuse à Alkibiadès, antérieurement à l'expédition de Sicile, et dont le nom n'est pas prononcé dans l'affaire des Hermès et des mystères, cause ou prétexte de l'exil de ce dernier. Phéax donnait la main à Nikias et à son parti, — parti peut-être plus modéré que celui de Phéax, — mais non moins ennemi d'Alkibiadès, qui ne s'était pas fait faute d'accuser Nikias de trahir la patrie au profit de Sparte.

Il y avait encore un quatrième parti qui haïssait les trois autres : c'était le parti ultra-démagogique. Très-affaibli à la mort de Kléôn, il s'était reformé, comme toujours, d'une partie de la population pauvre égarée par les démagogues de bas étage et de la lie de la cité, repris de justice, gens sans aveu, etc. Les opinions politiques d'Alkibiadès n'étaient point assez violentes pour eux; ils ne voyaient qu'un faux démocrate dans ce bel élégant aux cheveux longs et frisés, aux ongles bien limés, qui traînait avec tant de grâce sur l'agora sa tunique mollement attachée et son manteau de pourpre. Les *alkibiades,* brillantes et confortables chaussures que les beaux d'Athènes avaient prises de lui [1], choquaient les yeux de ces hommes aux pieds nus, ainsi que son bouclier d'or et d'ivoire [2] orné d'un Amour tenant la foudre. Ils s'indignaient de le voir percer le pont des vaisseaux

[1] Athénée, *Deipnosoph.*, l. XII.
[2] *Id.*

qu'il montait d'un trou garni de sangles sur lequel il couchait pour ne pas sentir comme les autres la dureté des planches. Ils s'indignaient surtout, et avec eux la partie saine de la nation, de son luxe effréné, du faste de ses festins, de ses amours, de ses fêtes, de ses dépenses excessives qu'on savait soutenues par les dons des alliés d'Athènes, désireux d'être ménagés dans la répartition des contributions de guerre.

De ce parti, qui ne demandait à l'intérieur que meurtre, exil et spoliation, à l'extérieur, que guerre à outrance contre tous, le chef était Hyperbolos, fils de Chrémès; non plus un grand seigneur travesti en démocrate, comme Alkibiadès; mais un véritable démagogue, né dans la plus basse classe. Suivant Andokidès, cité par un scholiaste d'Aristophane, son père, étranger et barbare, servait encore marqué d'un fer rouge au front ou aux mains, comme un esclave criminel, dans un atelier de monnayage de l'État. Lui-même avait été marchand de lampes, qu'il promenait ou exposait dans des vaisseaux qu'Aristophane appelle *scuphai*. Dans ce commerce, sa fourberie l'avait enrichi, dit encore Aristophane, et cela, explique le scholiaste, parce qu'il mêlait beaucoup de plomb dans ses lampes, qu'il vendait pour être de bronze pur. Aristophane parle ainsi de lui incidemment et sans le prendre à partie spécialement; les autres comiques ne le traitaient pas mieux et Eupolis lui avait fait les honneurs d'une pièce appelée *Marica*. S'il n'y avait contre lui que les comiques, nous n'accepterions qu'une bien petite partie de leurs assertions; mais les historiens de son temps, et ceux qui écrivirent ensuite à une époque relativement

peu éloignée de la sienne, se sont accordés à voir en lui un misérable très au-dessous de Kléôn comme homme privé et comme homme public.

Au moment où nous sommes parvenus, mais sans qu'on puisse dire au juste l'année, l'une des trois entre 420 et 416 av. J.-C., l'assemblée du peuple décida par *procheirotonie*[1] et à la huitième prytanie de l'année, suivant l'usage, qu'il y avait lieu de procéder à un vote d'ostracisme, sous le prétexte qu'il y avait dans l'État des citoyens dangereux pour la démocratie. Personne plus qu'Hyperbolos n'avait poussé à l'adoption de cette mesure. Il espérait bien que le résultat serait l'exil d'Alkibiadès ou pour le moins de Nikias ou de Phéax. Mais, dans ce danger commun, Alkibiadès sut organiser une coalition de ses partisans avec ceux de Nikias et de Phéax pour porter tous leurs votes contre Hyperbolos lui-même. Cette manœuvre réussit pleinement, et Hyperbolos se trouva ainsi victime de sa propre méchanceté. Il est vrai que, suivant divers auteurs, les partis ainsi coalisés n'auraient pas été assez forts pour faire exécuter la sentence contre Hyperbolos protégé par la populace. Mais d'autre part Théopompos affirmait qu'il s'était retiré à Samos où, quelques années plus tard, il avait été tué soit par des Samiens, soit par des émigrés athéniens, et jeté à la mer dans un sac de cuir. On peut remarquer qu'il n'est pas impossible d'accorder ces deux faits. Il est certain, et Thucydide l'affirme également, qu'Hyperbolos périt à Samos lors du mouvement contre-révolutionnaire de 411

[1] Vote aux mains levées.

av. J.-C.; mais nous verrons plus loin qu'il y avait peut-être été envoyé pour fomenter l'insurrection qui avait établi la démocratie dans cette île.

Ce fut la dernière fois qu'il fut procédé à l'ostracisme à Athènes, non, comme on l'a dit emphatiquement, parce cette mesure, prise ordinairement contre de trop grands citoyens, avait été déshonorée en frappant une victime aussi vile, les partis ne font pas de ces raisonnements-là; mais parce que personne ne se soucia plus d'employer une arme aussi dangereuse pour celui qui s'en servait. On trouva bien plus simple de faire traîner ses ennemis par des sycophantes devant des tribunaux dont on connaissait les dispositions.

Alkibiadès cependant mesura le danger qu'il avait couru et l'affaiblissement qui menaçait son crédit. Il crut nécessaire de le rétablir par un grand coup, et c'est alors qu'il se mit à la tête d'une entreprise qui devait, croyait-il, le rendre indispensable et qu'il savait devoir être agréable à la multitude dans les aspirations de laquelle elle était depuis longtemps : la conquête de la Sicile.

Lorsqu'après Philippos et Alexandros, Athènes eut cessé d'être une puissance politique pour devenir ce que nous appelons une *université*, une grande école où allaient se former tous ceux qui aspiraient à jouer un rôle dans leur pays; ses littérateurs, ses philosophes, ses professeurs de toute sorte recueillirent à l'envi les monuments historiques et littéraires de leur patrie. Les autres cités furent moins heureuses, surtout celles de la Sicile et de l'Italie; peut-être parce qu'en perdant leur autonomie, elles tombèrent dans les mains des Romains, qui, par

ignorance ou intérêt, détruisirent les souvenirs des nationalités qu'ils absorbaient. Et cependant l'histoire de ces cités eût été aussi intéressante que celle d'Athènes; leurs guerres, leurs révolutions furent aussi nombreuses, aussi fécondes en catastrophes; leur puissance, leur civilisation, ne furent pas moindres, et, si l'on excepte quelques grandes individualités athéniennes qui n'ont pas été égalées, la Grande-Grèce n'eut rien à envier à l'Hellade sous le rapport des sciences, des arts et des lettres.

La plus puissante et la plus belle de ces cités était Syracuse, bien que de toutes les grandes cités antiques aucune n'ait laissé aussi peu de traces. A côté de la petite ville moderne qui occupe une partie de son emplacement, on ne retrouve presque rien : quelques colonnes de temple encastrées dans les murs de la cathédrale, quelques assises de palais ruinés, voilà tout ce qui reste. Point de sculptures, les Verrès romains y ont mis bon ordre; mais souvent le terrassier qui remue le sol antique met au jour des monnaies grecques, et certaines de ces monnaies sont d'une beauté si incomparable qu'elles suffisent à placer la ville qui les a produites au même rang qu'Athènes dans l'empire de l'art. Pour quiconque a contemplé les têtes d'Aréthousa des décadrachmes syracusains du grand siècle, il n'y a point de doute : la patrie de ces graveurs en médailles a dû avoir pour sculpteurs, pour peintres et pour architectes, des Phidias, des Polygnôtos et des Iktinos. Ses littérateurs et ses savants durent être à la même hauteur. Nous en connaissons deux : Théocrite et Archimède. Aussi était-ce la plus grande et la plus belle de toutes les villes grecques, au dire de Cicéron; si belle,

que, deux siècles après la guerre des Athéniens, Marcellus, son vainqueur, ne put retenir ses larmes en la voyant saccager; si forte et si imprenable que le même Marcellus, avec toutes les ressources de la puissance romaine, ne put s'en rendre maître que par la trahison d'un parti politique vaincu.

C'est cette redoutable puissance que les Athéniens eurent la folie de joindre à leurs nombreux ennemis. On doit remarquer pourtant que, si la guerre de Sicile fut une folie, elle ne fut pas pour cela engagée sans motifs plausibles, et sans que les circonstances y eussent concouru. Comme la Grèce, l'Italie méridionale et la Sicile étaient occupées par des colonies ioniennes et doriennes. Là aussi les deux races se trouvaient en présence avec les mêmes haines nationales, les mêmes rivalités, les mêmes tendances politiques : les Ioniens révolutionnaires et démocrates, les Doriens conservateurs et oligarchiques.

La puissante Syracuse avait l'hégémonie des villes doriennes et dominait sur la plus grande partie de la Sicile où, à l'instar de Sparte, elle détruisait les tyrannies et les démocraties [1] qu'avec Aristote elle rangeait sur la même ligne. Chez elle-même, elle avait, un demi-siècle auparavant, établi, sur la tyrannie renversée des fils de Gélôn, un gouvernement modérément aristocratique encore maître des affaires au moment de la guerre du Péloponnèse et à la tête duquel était un grand homme : Hermokratès.

[1] Aristote, *Politic.*, 5, 8, 18.

Les deux partis siciliens n'intervinrent pas d'abord dans les guerres de la Grèce; mais ils en vinrent aux mains entre eux. Les Léontins et les Syracusains prirent les armes les premiers; puis les autres entrèrent successivement dans leur querelle. Les Ioniens étaient les plus faibles, quoiqu'ils fussent soutenus par les Sicules, dont les uns supportaient malgré eux et les autres redoutaient le joug de Syracuse; aussi ne tardèrent-ils pas à avoir recours aux Athéniens. Ceux-ci avaient tout intérêt à les secourir, ne fût-ce que pour occuper les Syracusains chez eux, et les empêcher de soutenir leurs congénères du Péloponnèse et de leur envoyer des blés, car la Sicile était déjà le grenier de la Grèce, comme plus tard elle le fut de Rome. Ils envoyèrent donc d'abord au secours des Léontins et de leurs alliés une expédition de vingt vaisseaux, — puis une seconde de trente vaisseaux. — La guerre se soutint quelque temps sans événements intéressants pour nous : quelques combats, quelques prises de places et de nombreuses intrigues.

Le plus clair résultat fut pour les Siciliens que le vœu bien évident des Athéniens était de les assujettir tous, Ioniens et Doriens, à ce qu'ils appelaient leur alliance. Aussi fut-il facile à Hermokratès de réunir tous les Siciliens dans une entente générale; on se fit des concessions, on signa la paix, et les Athéniens furent éconduits poliment. Ceux-ci s'en prirent aux généraux qui avaient commandé l'expédition. Deux d'entre eux, Pythodoros et Sophoklès, furent condamnés à l'exil avec confiscation de biens; le troisième, Eurymédôn, fut seulement frappé d'une amende. Le prétexte était qu'ayant pu acquérir la

Sicile aux Athéniens, ils s'étaient retirés gagnés à prix d'argent; ce qui montre d'abord comment dès cette époque l'ambition athénienne convoitait la Sicile et ensuite comment la multitude traitait les généraux qui ne réussissaient pas au gré de ses désirs. La préoccupation dominante de Nikias dans la désastreuse expédition qu'il va commander malgré lui, se trouvera par là expliquée.

Ceci se passait au printemps de 424 av. J.-C.; mais le bon accord ne dura pas longtemps entre les Siciliens. A Léontium, pour renforcer leur parti, les chefs de la faction populaire parvinrent à faire admettre au nombre des citoyens, c'est-à-dire de ceux qui avaient droit de voter et d'élire les magistrats, tous ceux qui dans les autres pays en étaient exclus sous le nom de thètes, de périèques, de pénètes, etc. Ceux-ci manifestèrent leur avénement au corps délibérant en proposant le partage des terres [1]. Les riches appelèrent les Syracusains à l'aide desquels ils devinrent facilement les plus forts et expulsèrent les chefs de la démocratie, puis eux-mêmes abandonnèrent la ville et allèrent s'établir à Syracuse dont ils étaient si voisins qu'ils pouvaient facilement en surveiller la culture de leurs terres. Bientôt quelques-uns d'entre eux, en désaccord politique avec les autres et ne se plaisant point à Syracuse, quittèrent cette ville, s'établirent à Phocée, place forte dépendante de Léontium, et appelèrent à eux tous les bannis. Les hostilités ne tar-

[1] Πολίτας τε ἐπεγράψαντο πολλούς, καὶ ὁ δῆμος τὴν γῆν ἐπενόει ἀναδάσασθαι (ils inscrivirent beaucoup de citoyens et le peuple méditait de partager les terres). Thucydide, l. V, § 4.

dèrent point à renaître entre les deux États. En même temps, les Égestains, Ioniens, se prirent de querelle avec les Sélinontins, alliés de Syracuse; les autres Ioniens se mirent de leur parti et la guerre se ralluma. Battus de nouveau, les Ioniens recoururent encore aux Athéniens. Telle fut l'origine de l'expédition de Syracuse.

Des députés athéniens envoyés pour vérifier la position des Égestains revinrent émerveillés de la richesse de cette ville, capable de défrayer la guerre pendant de longues années, seulement avec la vaisselle d'or des temples, de l'État et des particuliers. Ils avaient été mystifiés, car la vaisselle était, pour la plus grande partie, en argent doré. Elle était empruntée de tous côtés, même dans les villes voisines, et les grands personnages égestains se la passaient à tour de rôle pour festoyer les ambassadeurs d'Athènes. Alkibiadès de son côté n'avait rien négligé pour fortifier dans l'esprit de la multitude l'espérance de conquérir non-seulement Syracuse, mais encore Carthage, et il y avait si bien réussi que, dès la première assemblée où l'expédition fut proposée, elle fut votée par acclamation, et Nikias nommé général avec Alkibiadès et Lamachos. Personne n'osait émettre un vote contraire; on craignait de passer pour un lâche ayant peur de la guerre ou pour un avare redoutant les frais d'équipement des vaisseaux.

Nikias seul était en position de ramener les esprits; Alkibiadès lui-même ne contestait ni sa valeur ni son bonheur à la guerre : mais en vain fit-il voir que les trêves avec Sparte, la Béotie et les autres ennemis, n'étaient

point rompues encore, que tout pouvait s'arranger pour la paix si l'on se tenait en repos; qu'au contraire, si l'on allait chercher de nouveaux ennemis plus lointains et non moins puissants que ceux dont on était entouré, immédiatement la coalition allait se reformer et qu'Athènes aurait à soutenir à la fois deux guerres sous le poids desquelles elle ne pouvait manquer de succomber. Il ajoutait que la conquête de la Sicile ne serait pas un avantage, parce qu'en raison même de son étendue et de sa nombreuse population, on ne pourrait pas la conserver, et que, la conservât-on, ce ne serait qu'en s'affaiblissant de toutes les forces nécessaires à la garde de possessions toujours prêtes à s'insurger.

Alkibiadès répondait que la paix avec le Péloponnèse était irrémédiablement rompue; que, si on laissait les Syracusains soumettre les autres Siciliens, ils s'uniraient ensuite avec les Doriens de la Grèce et qu'alors véritablement on aurait deux ennemis à combattre; tandis qu'en soutenant en Sicile les ennemis de Syracuse on détruirait probablement cette puissance. Que pouvaient les Péloponnésiens? Envahir l'Attique et s'en aller après avoir gâté les récoltes comme ils avaient toujours fait; rien de plus. Fallait-il pour cela abandonner des alliés avec lesquels on était engagé? Quant aux Syracusains et à leurs alliés, ils n'avaient rien de redoutable, n'ayant ni marine, ni organisation militaire, et n'étant point d'accord entre eux. Athènes ne pouvait manquer d'asseoir sa domination sur toute la Sicile et par là de devenir si puissante que non-seulement elle serait maîtresse de la Grèce, mais qu'elle pourrait songer à conquérir Carthage.

Au fond, Alkibiadès brûlait du désir de commander une armée, d'augmenter son importance et d'acquérir de la gloire. Il entrevoyait aussi dans les richesses siciliennes le moyen de payer ses dettes et de subvenir à ses dépenses exorbitantes[1]. Dans la plèbe, les uns désiraient la guerre parce qu'ils considéraient Athènes comme obligée de soutenir ses alliés siciliens; les autres parce que la grandeur de l'aventure les tentait et qu'ils espéraient augmenter la puissance de la patrie; le plus grand nombre n'y voyait que du butin à faire et un revenu perpétuel à fonder sur le tribut des vaincus[2]. En même temps, comme la superstition avait plus de prise sur le peuple que la raison, les prêtres et les devins travaillaient ardemment chacun pour son parti. Les oracles pleuvaient: Bakis avait dit jadis qu'une grande gloire attendait les Athéniens en Sicile; Ammôn qu'ils prendraient tous les Syracusains. Par contre, les Delphiens racontaient que, dans le trésor de leur temple, des corbeaux, s'étant introduits par les ouvertures, avaient fait tomber les fruits d'or d'un palmier de bronze offert en ex-voto par les Athéniens après la bataille de Marathon. Une prêtresse d'Athéné, mandée de Klazomènes à Athènes, s'appelait, disait-on, Hésychia, ce qui signifie repos. Sokratès, inspiré par la divinité, disait que l'expédition serait funeste. Le fameux astronome Métôn avait, à ce qu'on prétendait, mis lui-même le feu à sa maison, son seul bien, et demandait que son fils fût exempté de l'expédition comme *sou-*

[1] Thucyd., 6, 15.
[2] *Id.*, 6, 24.

tien de famille; on cherchait ce que son art pouvait lui avoir appris pour l'engager à agir ainsi.

Rien ne put détourner le peuple de son idée favorite, et on se mit à préparer un armement comme on n'en avait point vu depuis celui de Potidée. Encore faut-il remarquer que les deux armements pouvaient seulement se comparer pour le nombre des navires et celui des hommes. Outre que la science navale avait fait de nouveaux progrès et que les vaisseaux étaient mieux construits, le luxe de leurs décorations avait aussi progressé en raison inverse de la fortune des citoyens désignés par leur richesse aux fonctions de triérarques. La crainte des colères populaires les avait contraints non-seulement aux frais nécessaires pour le parfait équipement des vaisseaux et le bien-être des équipages, mais encore à ceux d'ornements somptueux et inutiles. Il en était de même pour les soldats. C'eût été pour les hoplites réputés riches une souveraine imprudence que de se présenter mal armés et mal vêtus et de pourvoir médiocrement à l'équipement des pauvres qu'ils étaient chargés d'armer.

Ce fut donc un splendide spectacle que le départ de la flotte. Un jour du mois de juin de l'an 415 avant J.-C., au lever de l'aurore, la population entière était descendue au Pirée pour assister à l'embarquement. On admirait cette foule de vaisseaux élégants ornés de merveilleuses sculptures, cette quantité d'hoplites aux armures resplendissantes; on entourait les chefs : Nikias couvert de ses armes dorées, portant un bouclier d'or et de pourpre[1]; Alkibiadès, non moins somptueusement armé; le

[1] Plut., *Démon de Sokratès.*

terrible Lamachos, vieux guerrier secouant sur sa tête, comme un héros d'Eschyle, un casque à triple panache et portant au bras ce fameux bouclier à tête de gorgone, cible habituelle des traits d'Aristophane. L'aspect de ce bel appareil exaltait tous les courages, toutes les espérances, et cependant, sans parler de l'inquiétude des gens sensés, de sinistres et superstitieuses appréhensions s'emparaient de la multitude. On remarquait comme un mauvais présage que le premier stratége, Nikias, dont le nom rappelait celui de la victoire (νίκη), partait malgré lui; que le chef des Syracusains se nommait Hermokratès, force d'Hermès, dieu alors irrité contre Athènes. Le départ de la flotte coïncidait avec les fêtes d'Adonis, fêtes lugubres pendant lesquelles toute la ville était pleine d'images de mort, et retentissait des cris et des gémissements des femmes qui simulaient le convoi de l'époux d'Aphrodité. Ce qui surtout consterna ceux qui restèrent, ce fut l'affaire des Hermès et des mystères.

Il était dans l'usage des Athéniens de placer en certains endroits de la ville, et à l'entrée des lieux sacrés, des Hermès, gaînes carrées surmontées d'une tête de dieu et portant, comme emblème de la puissance créatrice, les attributs de la virilité. Peu de temps avant le départ de la flotte, on avait trouvé un matin tous les Hermès mutilés. Quelques jeunes gens, ayant trop joué au kottabos[1], la tête montée par les fumées du vin,

[1] Dans les parties de plaisir les jeunes Grecs terminaient le souper en jouant au kottabos. On laissait au fond de chaque coupe vidée quelques gouttes de vin, et on exécutait divers tours d'adresse avec ces fonds de coupe lancés en l'air

avaient dépouillé les Hermès de leur attribut symbolique et indécent[1]. Quels étaient ces jeunes gens? on ne l'a jamais su; mais les ennemis d'Alkibiadès disaient qu'ils étaient de sa société habituelle. Ils ajoutaient que lui-même et quelques-uns d'entre eux avaient, dans des maisons particulières, célébré les mystères d'Éleusis, fait dont ils ne présentaient aucune preuve ni témoin digne de foi. Tels sont, réduits à leur véritable expression, les faits qui, exploités par les passions politiques, furent la cause de si graves événements. Sans doute il y avait là des sacriléges qui, aux yeux des croyants, devaient attirer la vengeance du ciel sur leurs auteurs et même, par contagion, sur la ville entière; mais il faut chercher dans un autre ordre d'idées les causes de l'interprétation qui leur fut donnée et pour cela rechercher ce qu'étaient réellement les mystères profanés.

d'une certaine façon. Les plus adroits gagnaient des enjeux, et les joueurs se séparaient d'autant plus ivres que le jeu avait duré plus longtemps.

[1] Aristophane, *Lysistrata*, v. 1094 et 1099. Vid. Schol.

CHAPITRE V.

Les Mystères d'Éleusis. — Légendes, doctrines et religion éleusiniennes. — Cérémonies de l'initiation. — L'époptie. — Les sycophantes et la profanation des mystères. — Délations de Pythonikos, de Teukros, d'Agaristé, de Lydos. — Révélations d'Andokidès. — Exil d'Alkibiadès.

Voici, dépouillée des ornements de la poésie homérique dont l'a revêtue l'auteur très-ancien de l'hymne à Déméter, la légende sur laquelle était basée la religion éleusinienne et eumolpidique. Après le rapt de Perséphoné dans la plaine de Nysa par le dieu du monde souterrain, Aidoneus, frère de Zeus, et avec le consentement de ce dernier, Déméter, une torche dans chaque main, chercha sa fille pendant neuf jours. Hélios, fils d'Hypériôn, lui apprit la vérité. Alors, dans sa colère, renonçant aux demeures célestes, elle se prit à parcourir la terre sous les traits d'une vieille femme. Elle arriva ainsi à Éleusis, où elle s'assit sur le bord du puits Kallichoros. C'est là qu'elle rencontra les filles de Kéléos, roi du pays. Ici se soude la généalogie eumolpidique avec la hiérarchie divine et surhumaine : les filles de Kéléos, saisies de pitié, offrent à l'étrangère un gîte et des aliments. Elle refuse tout jusqu'à ce qu'ayant souri aux plaisanteries de Iambé, une femme de la maison, elle prend la coupe, boit le *kykéôn*, sorte de breuvage fait d'orge fermentée, et accepte l'hospitalité qui lui est of-

ferte. En retour elle se charge d'élever le fils de Kéléos et de Métaneira, Démophoôn, qu'elle entreprend de rendre immortel. C'est pourquoi, chaque nuit, la divine nourrice plonge son nourrisson dans la flamme du foyer pour y faire consumer son enveloppe charnelle. La mère la surprend et pousse un cri; la déesse abandonne Démophoôn dès lors condamné à l'humanité, et se révèle à ses hôtes qui lui élèvent un vaste temple où elle reste un an sans vouloir sortir.

La terre n'a plus de fruit, les animaux plus de croît, la race humaine est menacée de s'éteindre. En vain les dieux supplient Déméter, rien ne peut la fléchir. Enfin Aidoneus consent à rendre Perséphoné à la condition qu'elle reviendra chaque année en passer le tiers dans le sombre empire. La mère et la fille montent alors aux cieux après avoir enseigné aux rois du pays Kéléos, Triptolémos, Dioklès, Polyzénos et Eumolpos, les rites sacrés et les *belles orgies*, ὄργια καλά, par lesquelles ils pourront *charmer l'âme* des deux déesses.

Si nous voulons savoir quel intérêt avaient les Athéniens à mettre à leur service par ces *charmes* la puissance de Déméter et de Perséphoné, reportons-nous à la veille de Salamine. L'émigré athénien Dikæos, fils de Théokidès, et le Spartiate Démaratos se promenaient dans la plaine de Thria envahie par les troupes de Xerxès; tout à coup ils aperçurent comme un nuage de poussière venant du côté d'Éleusis et marchant vers Salamine; en même temps ils entendirent un bruit de voix comme pourrait le produire une armée invisible de trente mille hommes. — Qu'est-ce que cela? dit Démaratos. — Demain, ré-

pondit l'Athénien, l'armée du roi sera défaite. Je reconnais dans ces voix le *mystique Iacchos*, c'est le chant religieux qui accompagne la marche des déesses; sans aucun doute elles vont se joindre aux Athéniens et combattre avec eux[1].

Ainsi les Athéniens attribuaient aux *deux déesses* une puissance supérieure de protection dans les choses de ce monde en faveur de ceux qui savaient s'assurer leur bienveillance par l'accomplissement des rites traditionnels. — De plus, elles avaient, par leurs relations avec le souverain de l'empire des morts, une puissance analogue dans l'autre monde. En la rendant à la lumière, Aidoneus avait dit à Perséphoné : « Là tu seras maîtresse « de tout ce qui vit et se meut. Éternel sera le châtiment « des pécheurs (ἀδικησάντων) qui n'auront pas, par des « sacrifices, apaisé *ton âme*, en officiant *rituellement* et « en faisant des *offrandes convenables*[2]. »

Aucun document ne nous apprend comment la *gens* dont le Thrace macédonien Eumolpos fut l'éponyme, recueillit seule l'héritage religieux des autres héros éleusiniens nommés dans l'hymne à Déméter; tout ce que nous savons c'est qu'entre les mains des Eumolpides, l'ensemble des croyances éleusiniennes se groupa pour former un édifice religieux qui l'emporta de beaucoup sur toutes les institutions analogues de l'antiquité, et constitua une religion complète presque entièrement conforme à nos idées modernes sur l'immortalité de l'âme et

[1] Hérodote, l. VIII, ch. LXV.
[2] Hymne homérique à Déméter, v. 365.

sur les récompenses ou les châtiments qui attendent dans l'éternité les bons et les méchants.

Cette religion, les poëtes, les historiens, les philosophes, les hommes politiques, jusqu'aux derniers moments du paganisme, n'en ont parlé qu'avec le plus profond respect. C'est sur elle que Porphyre, Plotin, Jamblique, Celse et les autres champions des religions antiques se sont appuyés pour nier aux Pères de l'Église que le christianisme naissant fût un progrès. Ces Pères eux-mêmes, quelque ardeur qu'ils aient apportée dans la lutte, n'ont pu s'en prendre, pour ainsi dire, qu'à l'écorce, qu'à l'enveloppe extérieure des mystères, c'est-à-dire à leurs légendes. Nous trouverons dans leurs œuvres la meilleure part de ce que nous pouvons savoir sur ces institutions secrètes; ils nous les font connaître en les combattant. Mais il nous faudra peser soigneusement leurs assertions et les interpréter, car leurs écrits avaient un but tout autre que le nôtre. Nous voudrions expliquer comment une partie des croyances religieuses de l'antiquité grecque ont pu être celles d'hommes intelligents et honnêtes; les Pères avaient à prouver le contraire. Apôtres d'une religion odieusement calomniée et persécutée, ce n'était pas à eux à relever leurs ennemis, et ils ne se sont pas fait faute de rassembler pour les accabler tout ce qu'ils ont pu trouver, d'un bout à l'autre du monde connu, dans les cultes des divers dieux et des diverses contrées, d'immoralités apparentes et d'absurdités dans les légendes, d'obscénités dans les symboles. Les superstitions et les traditions populaires leur offraient en ce genre une abondante moisson, surtout dans certaines

parties de l'Italie et de l'Asie Mineure; il ne leur a pas été malaisé d'établir par ce moyen que le paganisme tout entier n'était qu'un amas de saletés et d'inepties.

En effet, à l'époque où écrivaient Clément d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, Arnobe, Irénée, Épiphane, Origène, Théodoret et tant d'autres, toutes les conceptions allégoriques écloses dans l'imagination exubérante et désordonnée des prêtres-poëtes orientaux avaient de plus en plus pris corps sur la lyre des poëtes grecs et romains, sous le ciseau et le pinceau des artistes, dans l'esprit de la multitude. Les métaphores antiques avaient été de plus en plus prises à la lettre. Il en était résulté de bizarres histoires de dieux et de déesses qu'une foule d'intérêts humains avaient encore chargées de détails matériels ridicules. Mais, répétons-le, cette religion des poëtes, des artistes et de la foule n'était point celle des hiérophantes. On expliquait dans tous les sanctuaires ce qu'il y avait de vrai et de faux dans ces légendes et aussi quelle était leur véritable signification; tout homme instruit le savait.

Certes on a beaucoup trop abusé du symbolisme pour justifier des choses injustifiables, introduites à diverses époques dans les religions antiques pour des motifs souvent honteux; mais il n'en est pas moins vrai qu'on doit y voir, comme nous l'avons dit déjà au commencement de ce livre, dans une large mesure, l'origine des personnages divins qui n'ont point eu d'existence réelle et considérer presque toutes les aventures des dieux supérieurs qui ne sont pas imaginées dans un intérêt généalogique, comme des allégories représentant le jeu des forces de la nature. Seulement la signification de ces allé-

gories est souvent difficile à reconnaître sous les ornements parasites dont elles ont été surchargées. Les légendes sont surtout incompréhensibles quand elles résultent de la fusion en une seule de plusieurs légendes appartenant à des peuples divers, parce qu'on y a réuni et mis en présence sous des noms différents des personnifications d'une seule et même chose. Ainsi la Théogonie d'Hésiode ne s'explique pas, parce que le poëte a voulu unifier les récits cosmogoniques et généalogiques de toutes les nations à lui connues. Diodore de Sicile nous a conservé dans sa simplicité la légende de la Crète, un des berceaux des religions helléniques sur l'origine des choses. On la comprend aisément : d'Ouranos, le ciel, l'espace, ont pris naissance Kronos[1] qui est le temps et Rhéa qui est la matière. De la matière et du temps naissent Zeus qui est l'éther, Héré qui est l'air humide ou plus exactement la vapeur d'eau, Déméter qui est la terre, Vesta qui est le feu. Ce sont les quatre éléments. Le temps dévore ses enfants, sauf Zeus qui est éternel et qui par sa toute-puissance arrache les autres éléments à l'action du temps, son père. Il le détrône, c'est-à-dire que désormais la vie et la mort ne seront plus l'œuvre du temps, mais celle de Dieu ; c'est lui qui créera par la combinaison des éléments dont il est le roi[2].

Si l'on excepte les Hébreux, le culte de la nature et de ses agents se retrouve chez tous les peuples de l'antiquité, modifié dans ses rites et ses symboles suivant le

[1] Ou Chronos.
[2] Diod., Sic., l. V. Servius, *in Æneidos* l. III, v. 104.

génie de chaque nation, mais au fond toujours le même. Quiconque voudra scruter les cultes sur lesquels quelques notions nous sont parvenues, y reconnaîtra le même ordre d'idées qui fait le fond du culte de Déméter et de Perséphoné, de Kybélé et d'Atys, de Vénus et d'Adonis, de Dionysos, de Mithra et de tant d'autres. C'est toujours l'histoire de la vie et de la mort, de l'été et de l'hiver, de la semence enterrée et qui reparaît au printemps, de l'âme humaine qui meurt pour revivre, et de tous les phénomènes de la fécondation et de la germination. De ces cultes, les uns se développèrent dans des sens différents, les autres se fusionnèrent. A la fin du paganisme, toutes les légendes relatives au culte de Cérès n'en formèrent plus qu'une seule dont le sens est par là rendu plus difficile à saisir, mais se devine cependant, en tenant compte des acceptions successives qui furent attribuées à chaque personnification.

Déméter, Déô, Cérès, furent originairement la *terre mère*, la force germinative, la moisson, la divinité qui y préside; Perséphatta, Perséphoné, Proserpine, Kora, étaient la semence, l'âme humaine, la reine des morts; Dionysos, Iacchos, Sabazios, Liber, Bacchus, étaient le soleil, le vin, le feu que recèle ce breuvage, le dieu qui préside aux vendanges. Dans le langage mystique, Zeus est souvent la chaleur et souvent l'auteur de la pluie fécondante. — Aidoneus, Pluto, Ploutos, est le souverain de l'empire des morts, le roi du monde souterrain; par sa puissance, la semence confiée à la terre pousse et se multiplie; c'est pour cela qu'il devient le dieu de la richesse, et peut-être aussi parce que les mines font partie

de son empire. D'autres peuples font de Pluto et de Plutus deux dieux séparés.

Il est puéril de voir dans les unions allégoriques de ces personnifications des incestes et des adultères comme les Pères de l'Église chrétienne nous y ont habitués. Ainsi le mariage de Zeus et de Héré, enfants tous deux de Kronos et de Rhéa, leur querelle, la naissance d'Héphaistos précipité sur la terre au fond de laquelle il se retire; tout cela n'était à son origine qu'une innocente allégorie ayant trait à la formation de l'orage par le contact de la chaleur et des nuages, à la chute du tonnerre, aux feux souterrains dont l'existence se manifestait par l'éruption des volcans.

Mais le récit de ces unions était souvent mêlé de détails obscènes. Comme les premiers croyants de ces cultes avaient existé bien longtemps avant les idées d'indécence que la civilisation a attachées aux actes et aux organes de la génération, ils n'avaient point craint d'y chercher des métaphores et des symboles. L'humidité qui fait germer la semence était pour eux Zeus qui sous la forme d'un serpent se glisse dans la caverne et viole Déméter : le serpent est le signe zodiacal sous lequel ont lieu les pluies de l'automne. S'agissait-il de faire naître le grain dans les épis, c'était encore Zeus qui sous la forme d'un taureau s'unissait à Perséphoné. Le taureau est un autre signe du zodiaque sous lequel commencent les chaleurs de l'été. Le taureau engendre le serpent, dit Orpheus, et le serpent engendre le taureau. C'est l'été qui succède à l'hiver et *vice versâ*. Dans d'autres cultes, c'est Dionysos qui est le taureau ou le serpent.

Tantôt Ploutos naît des embrassements de Jasiôn et de Déméter dans un champ labouré; c'est la richesse qui naît de l'agriculture : tantôt Jasiôn est foudroyé pour avoir fait violence à Déméter dans un champ cultivé trois fois; c'est un précepte agricole : on doit laisser reposer la terre et ne pas lui demander plusieurs récoltes de suite.

On trouve dans les Pères de l'Église mille histoires semblables qui s'expliquent de même lorsqu'elles n'ont pas été trop altérées par le désir de les rendre plus ridicules, ce dont ces Pères ne se sont pas fait faute. Ainsi saint Clément d'Alexandrie cite de prétendus vers orphiques dans lesquels les innocentes plaisanteries d'Iambé qui font sourire Déméter sont remplacées par un geste indécent et grossier. Dans Arnobius, qui cite cela en latin, le geste est plus indécent encore et accompagné d'un acte obscène du jeune Iacchos; enfin, pour saint Épiphane, c'est la déesse elle-même qui retrousse ses vêtements et se livre à des provocations impudiques. O l'épisode de Iambé dans l'hymne homérique a pour but de donner une origine sacrée au *scômma*, que les anciens regardaient comme une partie indispensable des rites dionysiaques et éleusiniens; les sales incidents relatés par les Pères que nous venons de citer n'ont pas de sens.

Ce qui semble le plus étrange, c'est de voir les organes de la génération considérés comme symboles de la puissance créatrice et de la divinité. Ainsi la mutilation d'Ouranos, l'ancien dieu aryen Varouna, par Kronos; celle de Kronos et de ses frères les Titans, n'expriment pas

autre chose que la destitution successive d'Ouranos et de Kronos et l'avénement de Zeus au pouvoir suprême. Seulement il ne faut peut-être plus voir dans l'aventure d'Ouranos une allégorie cosmogonique, mais l'histoire figurée d'un culte détruit et remplacé par un autre, ce qui ferait de cette fable une tradition aryenne et lui donnerait une antiquité très-reculée. Dans les pays de sauvages où leurs cultes ont pris naissance, Dionysos, Pan, Priapus et d'autres dieux encore furent originairement représentés sous la forme du *phallus;* il en fut de même en Arcadie de l'ancien dieu suprême du pays, Hermès, qui sous la même forme était dressé à la porte de toutes les cabanes de pasteurs. Il n'est pas douteux que l'organe féminin de la génération, sous le nom de *cteis*, n'ait symbolisé la puissance des déesses Déméter, Aphrodité, Kybélé; mais l'usage de ce symbole fut moins général, plus caché, et se perpétua moins longtemps. Plus les peuples antiques se rapprochèrent d'une civilisation semblable à la nôtre, plus ils éliminèrent de leurs cultes ces accessoires choquants. Les cultes asiatiques en sont pleins; on en trouve peu de traces à Athènes. Aristote proscrit très-sévèrement dans sa *Politique* toute représentation extérieure contraire à la décence. Constatons cependant que de son temps la dévotion aux divinités de forme obscène n'était pas éteinte entièrement, puisque les lois autorisaient les hommes *faits* à aller au fond de sanctuaires spéciaux, les prier pour leurs *femmes* et *leurs enfants*[1].

[1] Aristote, *Politic.*, l. VII, ch. xv, § 8.

Nous ignorons quels étaient les légendes et les rites des autres cultes de Déméter éleusinienne ; car, outre qu'il y avait partout des cultes de Cérès et de Déméter, en beaucoup d'endroits ces cultes prenaient le nom d'éleusiniens. Il y en avait un à Sparte avec des rites très-différents des autres[1], un chez les Phénéens qui prétendaient que la *venue*, ἔλευσις, de Déméter avait eu lieu chez eux et non en Attique[2]; les Crétois, qui adoraient cette déesse à Éleusinie, avaient la même prétention[3]. Pour les mystères éleusiniens-athéniens, « ces augustes mystères qui, » au dire de Cicéron[4] et d'Isocrate[5], « après avoir appris « à l'homme à bien vivre, lui apprenennt à mourir avec « l'espoir du bonheur éternel », on ne trouve, dans les monuments figurés qui s'y rapportent, aucune espèce de représentation obscène, et l'hymne éleusinien qui en est la base ne contient pas un mot qui puisse alarmer la pudeur la plus scrupuleuse, pas une allégorie à forme immorale; rien au monde ne peut faire supposer que les *scommata* d'Iambé aient été inconvenants en quoi que ce soit, puisque le poëte accompagne toujours son nom de l'épithète κέδν' εἰδυῖα qui signifie honnête, respectable, chaste. De la grossière Baubo des Pères, il n'est pas question; ils ont dû l'aller chercher dans quelques mystères asiatiques de village dont les mystères athéniens ne sont pas responsables. Ils ne le sont pas non plus, quand

[1] Pausanias, *Laconic.*, ch. xx.
[2] *Id.*, *Arcad.*, ch. xv.
[3] Diod. Sic., l. V, § 77.
[4] Cicéron, *de Legibus*, l. II. § 14.
[5] *Panegyric.*, § 28.

il serait vrai, du fait rapporté par Juvénal, que, de son temps, les femmes si corrompues de la société impériale se réunissaient sous prétexte de célébrer les mystères de Cérès et en réalité pour se livrer à des débauches horribles. Il suffit du reste de lire le passage pour se convaincre que Juvénal, suivant son usage, y versifie en les exagérant les propos des portefaix de Rome.

Telle était au contraire l'austérité de la religion éleusinienne que non-seulement, et ce sont saint Jérôme et Tertullien qui nous l'apprennent, les prêtres et les prêtresses qui y étaient attachées étaient astreints à la chasteté et au célibat absolu ou à la séparation conjugale pour ceux ou celles qui étaient mariés avant leur avénement au sacerdoce, mais qu'ils demandaient à la science médicale la prostration de la chair, les hommes se couvrant une partie du corps avec de la ciguë, les femmes couchant sur des sommiers d'agnus castus et d'autres plantes antiaphrodisiaques : tant il était nécessaire que leur âme ne fût pas même effleurée par un désir charnel[1] !

Outre la légende pure et simple, telle que nous l'a transmise l'hymne homérique, nous savons fort peu de chose sur les dogmes éleusiniens; car il n'était pas moins défendu d'expliquer les symboles que de révéler les rites des cultes divins. Il est constant que Déméter était considérée comme étant l'âme de la terre mère, comme ayant établi les lois morales qui sont la base de

[1] Saint Jérôme, *ad Jovinian*. Servius, *in Æneidos* l. VI, v. 661, et beaucoup d'autres auteurs.

toute société et comme ayant substitué la vie agricole à la vie sauvage en enseignant la culture des céréales; Perséphoné comme étant la force germinative, la semence, l'âme humaine ou la vie. Quant à Iacchos, qui postérieurement à l'hymne homérique dans lequel il n'est pas question de lui, joue un très-grand rôle dans la religion des mystères, je vois l'étymologie de son nom dans les mots ἰὼ ἄχος, ô douleur! qui commençaient le chant commémoratif des gémissements maternels de Déméter ayant perdu sa fille; ce chant, qu'on appelait le *mystique Iacchos* [1], aura été personnifié, et son titre sera devenu le nom d'un personnage identifié ensuite avec Dionysos et qui servit de trait d'union aux deux cultes.

Nul ne pouvait être sauvé sans être initié. Aussi avait-on soin de se faire initier avant de mourir [2]; mais il ne suffisait pas d'être initié, il fallait encore avoir bien vécu. On n'allait avec les justes jouir du bonheur éternel que quand on avait vécu en juste. C'est de là que la religion éleusinienne tire son importance et son influence sociale.

L'initiation, c'est-à-dire l'admission au nombre des *mystes,* avait lieu, dans les mystères d'Éleusis et dans les autres mystères, par une *communion,* c'est-à-dire par un repas commun, précédé, accompagné et suivi de certaines cérémonies rituelles et mystérieuses. Cela résulte surabondamment de ce qu'il y a de compréhensible pour nous dans les trois *synthêmas* de mystères ci-

[1] Hérodot., *loc. cit.*
[2] Aristoph. et Schol., *Pax*, v. 374; *id.*, *Ranæ*, 454.

tés par plusieurs Pères de l'Église [1]. On appelait *synthêma* une sorte de résumé caractéristique et très-bref des actes qui constituaient l'initiation; il servait aux initiés comme de mot de passe pour se faire reconnaître. Le synthêma des mystères de Kybélé était : « J'ai mangé sur le tym- « panum, j'ai bu au cymbalum, j'ai porté le kernos, je « suis entré en secret dans la tente. » Le synthêma des mystères d'Éleusis était : « J'ai jeuné, j'ai bu le kykéôn, « j'ai pris à la ciste, j'ai goûté et remis au kalathos et « ensuite du kalathos à la ciste. » Dans les mystères de Mithra, il ne s'agissait que de pain et d'eau, suivant Tertullien et Justin martyr qui n'ont pas donné la formule synthémique [2].

Ce repas sacré se renouvelait à toutes les fêtes des déesses ; l'initiation consistait à le faire pour la première fois; d'où son nom latin qui vient d'*initium*, commencement. Elle était précédée de baptême et d'ablutions, et aussi de purification, cérémonie qui probablement était elle-même précédée d'une confession comme dans les mystères de Samothrace [3] sur lesquels ceux d'Éleusis passaient dans l'antiquité pour avoir été calqués. La purification d'un homme se faisait comme nous avons vu

[1] Saint Clément Alex., *Stromat.* — Eusèb, *Prép. évang.* — Arnobius, *adv. Gentes.*

[2] Saint Clém., *Protrept.* — Arnob., *adv. Gent.* — Tertullien, *de Proscript.*, ch. XI. — Justin martyr, *Apolog.*, l. LXVI.

[3] Lorsque le koès, le prêtre écouteur, le confesseur de Samothrace, demanda à Agésilas d'énumérer ses péchés en commençant par le plus gros, celui-ci répondit : « Si c'est pour les dieux, ils les savent bien; si c'est pour toi, tu es trop curieux. » Lysandros se présentant à l'initiation répondit à peu près de même. Plutarque, *Apophthegm. Lac.*

se faire celle de l'*ecclesia :* on immolait un porc, on chargeait par des paroles sacramentelles ses entrailles de toutes les iniquités de l'oblateur et on les allait jeter dans la mer[1].

L'initiation complète avait trois degrés : l'initiation aux petits mystères ou mystères d'Agra, l'initiation aux grands mystères, l'*époptie*. On pouvait franchir les deux premiers degrés en une seule année; mais on ne devenait *épopte* que l'année suivante. Les textes manquent pour établir au juste quelle différence séparait les initiés des différents degrés et quelle part revenait à chacun dans la fête des Éleusinies. Ces fêtes, une des plus grandes solennités de l'année, commençaient au 15 du mois de Boédromion[2] et duraient neuf jours. Le premier jour s'appelait l'*agyrmos :* il y avait proclamation par le kéryx du programme de la fête et rassemblement des *mystes*. — Le second jour s'appelait *aladé mystai* (à la mer les mystes); il y avait baptême des mystes par immersion. — Les autres jours étaient consacrés, dans un ordre qu'il n'est pas possible de fixer exactement, au jeûne, à la pénitence, à la veillée qui durait une nuit entière et se nommait pour cela *pannychis,* à des courses symboliques de lampes dans lesquelles on se transmettait le feu les uns aux autres, à une *lithobolie*, combat simulé à coups de pierres, dont le sens, aussi symbolique, est inconnu.

Le sixième jour avait lieu la grande procession dont Iacchos était le principal personnage. Ici il était entière-

[1] Aristoph., *Pax*, v. 374. Eschyle, *Euménides*, v. 266 seq.; *id.*, v. 421.
[2] Septembre.

ment identifié à Dionysos; peut-être son image faisait-elle partie du cortége avec celle des déesses; mais, comme toujours, l'image n'était pas le dieu. Le dieu, c'était le feu brûlant dans le *das* du *dadouchos* et porté solennellement par lui. C'est pourquoi le chœur des initiés, dans les *Grenouilles* d'Aristophane[1], chante en allumant au das ses flambeaux : « Fais flamboyer les torches, ô Iacchos! astre porte-lumière de la *télété* nocturne! » et Sophocle s'écrie : « Chorége des astres qui émettent le feu, souverain des nuits, enfant né de Zeus[2]! » — Les mystes rangés deux à deux, vêtus de longues robes blanches, couronnés de myrte, suivaient tenant chacun à la main la torche allumée au feu divin et qui honorait le dieu en le multipliant. Au milieu de ce cortége figuraient les *ânes portant les mystères*[3], c'est-à-dire les cistes mystiques, sorte de boîtes où étaient contenus divers ustensiles nécessaires à la célébration, des gâteaux d'une forme particulière destinés au repas mystique et des objets symboliques qui figuraient dans la cérémonie[4].

La procession partait de l'Éleusinion, temple de Déméter élevé dans la ville, et se dirigeait sur Éleusis par un chemin qu'on nommait la voie sacrée. Elle s'arrêtait au Céramique pour s'y livrer à des chœurs de chants et de danses. A une autre station, on *mimait* les plaisanteries par lesquelles Iambé avait déterminé Déméter à boire le kykéôn, c'est-à-dire qu'on s'y livrait au *scopteuma*[5].

[1] Aristoph., *Ran.*, v. 340.
[2] Sophocl., *Antigone*, v. 1132, 1135.
[3] Aristoph., *Ranæ*, v. 159, et Scholie.
[4] Saint Clém. Alex., *Stromat.*
[5] Voir t. I, ch. VII.

Tout cela se passait entre deux haies humaines formées par la foule installée d'avance pour assister à ce spectacle. Il paraît que cette foule, composée d'individus de toute classe, charmait les loisirs de l'attente par des facéties licencieuses, et que souvent l'obscurité de la nuit favorisait des rendez-vous et des entreprises peu religieuses [1].

Le temple d'Éleusis, détruit par les soldats de Xerxès, avait été reconstruit par Iktinos. Il était immense [2], *immani magnitudine,* dit Vitruve, sans colonnes extérieures et décoré seulement de colonnes engagées pour donner plus d'étendue à la cella, car il fallait qu'elle pût contenir la foule des initiés. Un vaste enclos entourait le temple, enclos disposé exprès pour la cérémonie et sur laquelle on lisait l'inscription : « Les profanes n'entrent point ici [3]. »

Sans pouvoir dire quelle était la part des mystes et celle des époptes dans la cérémonie, nous pouvons en retrouver le sens et en reconstituer l'appareil à l'aide d'un grand nombre de passages des écrivains anciens et des Pères de l'Église. La majeure partie en était la représentation tant symbolique que matérielle des aventures des déesses ou, pour être plus exact, de leur passion [4] (τὰ πάθεα). Il en était ainsi dans tous les grands

[1] Térence. Aristoph., *Plutus*, v. 1014 et Scholie.

[2] Vitruve, l. VII, *préf.*

[3] Proclus, *Comment in prim. Alcibiad.* Μὴ χωρεῖν εἴσω τῶν ἀδυτῶν ἀμυήτοις οὖσι καὶ ἀτελέστοις.

[4] « Les pérégrinations, le rapt, le deuil de Déò et de Perséphoné, *drame* « *mystique*, qu'Éleusis montre à la lueur des torches (δᾳδουχεῖ). » Saint Clém. Alex., *Protrept.*

mystères qu'on peut appeler nationaux par opposition aux mystères particuliers des *gentes*, et c'est par continuation de cette tradition que, jusqu'à la fin du moyen âge, les *Confrères de la Passion* parcouraient les provinces en représentant la vie et la mort du Christ, représentations auxquelles ils donnaient le nom de mystères. Après avoir assisté aux recherches et à la douleur de Déméter sur la terre, les spectateurs suivaient sa fille aux enfers. C'est là qu'ils apprenaient ces règles de morale qui ont fait la gloire d'Éleusis, par les yeux plutôt que par les oreilles, car l'enseignement y consistait uniquement dans les *choses faites et montrées*, δρώμενα καὶ δεικνύμενα[1]; aussi rien n'était-il épargné pour rendre le spectacle frappant et l'impression profonde.

A la porte, le myste subit d'abord des épreuves effrayantes; dans l'obscurité la plus complète, il sent le sol trembler sous ses pieds; il entend des hurlements de chiens furieux prêts à s'élancer sur lui et représentant Kerbéros ou les chiens d'Hékaté; des fantômes traversent les ténèbres : ce sont les furies brandissant leurs torches, suivies des maladies et des maux de l'humanité. Enfin la porte s'ouvre; à la faible clarté d'une lampe, il entre dans la partie des enfers dont le séjour n'est pas éternel. On y voit les enfants morts avant d'avoir reçu le baptême; ceux qui n'ont pas été initiés[2]; puis les sui-

[1] Aristote, cité par Synésius, *Orat.*, p. 48, éd. Pétau

[2] Plutarque, *Isis et Osiris.* — Dion Chrysostome, *Orat.*, 12. — Proclus, *ad Platon. Pol.* p. 884. — Aristoph., *Vesp.*, v. 1361 et Scholie. — Stobée, *Serm.*, 274, p. 884. — Plutarque, *de Animâ*, fragm. 6. — « Inferos subire est sacra celebrare Proserpinæ. » Servius *in Æneidos* l. V, v. 138. Cf. Virgile et

cidés « qui ont quitté volontairement ce poste de la vie où Zeus les avait placés[1] », puis divers coupables. Les mystes pénètrent ensuite dans le lieu du supplice éternel où sont punis tous les grands crimes contre la religion et la société; enfin dans le séjour des justes dont le bonheur ne doit jamais finir et inspire le désir d'imiter leurs vertus. L'exhibition finissait par l'*autophanie.*

L'autophanie était l'apparition, la manifestation de la divinité invoquée, c'est-à-dire de son âme (νοῦς) qui se montrait *telle qu'elle était*, sous sa forme ignée et lumineuse. Cela résulte bien de divers passages de Thémistius et de Jamblique[2], et avait lieu dans tous les mystères comme dans ceux d'Éleusis. On voyait d'abord l'ἄγαλμα, l'image de la divinité, « *brillante déjà et luisant d'une* « *clarté envoyée du ciel; puis l'obscurité s'entr'ouvrait, le* « νοῦς *se faisait voir dans la profondeur remplie de lu-* « *mière et de clarté au lieu des précédentes ténèbres*[3] ». Le dadouchos était là, *assisté* des autres prêtres[4]. Quel était son rôle? Le νοῦς divin était-il autre chose que le feu sacré brûlant dans le δάς dont on augmentait l'intensité par l'addition de matières particulièrement combustibles? Rien ne nous l'apprend. Au moment de l'autophanie le temple s'illuminait et Éleusis entière semblait en feu.

Claudien qui ont peint leur descente aux enfers d'après leurs souvenirs de l'initiation, ainsi que Warburton l'a très-bien démontré.

[1] Platon, *Phædon*, § 16.

[2] Thémistius, *Orat.* 20, *sur la mort de son père.* Jamblique, *de Mysteriis*, sec. 2, ch. III et IV. Oracle de Zoroastre : « *N'envisage pas l'image lumineuse de la divinité que ton corps ne soit purifié par l'initiation.* »

[3] Thémistius, *loc. cit.*

[4] *Id.*

Les initiés retournaient ensuite à Athènes, mais non plus en procession. La foule les attendait au pont du Céphise où il y avait encore une scène de scopteuma. Le lendemain de leur retour, ils se rendaient à une cérémonie d'actions de grâces dans laquelle les prêtres versaient des libations sur la terre en l'honneur des divinités infernales. Cette dernière solennité s'appelait *plémochoé*, elle terminait les Éleusinies.

L'initiation offrait donc à l'initié un double bienfait : il acquérait en même temps le moyen de s'assurer la puissante coopération des déesses dans les choses de ce monde, et celui de sauver son âme en l'autre par la pratique de la vertu jointe à l'accomplissement des pratiques du culte[1]. Les petits mystères n'avaient trait probablement qu'à ces avantages posthumes, c'est pourquoi les Athéniens en faisaient part libéralement et y admettaient même des étrangers; mais, quant aux grands mystères, quant aux rites, quant aux hymnes auxquels était assuré l'usage de la puissance des déesses, ils n'étaient accessibles qu'aux citoyens athéniens de père et de mère après serment de ne les révéler jamais[2]. Les métèques et les nothi en étaient exclus. Si un étranger venait à les surprendre même involontairement, il était impitoyablement mis à mort, et le même sort attendait le révélateur[3].

Bien plus la protection des déesses appartenait à l'État,

[1] Aristoph., *Plutus*, Scholies, V, 845 et 1013. Euripide, *Ion*, sc. 2 de l'act. 3. — Isée, *Philoctém. Hér.*; Demosth., c. *Néèra*.
[2] Lysias, c. *Andocid.*, in fine. Andocide, *de Myst.*
[3] Ælien, *Histor.*; Saint Clém. Alex., *Stromat.*

les initiés mêmes ne devaient en profiter qu'en commun et comme citoyens; chercher à en disposer à son profit particulier était un crime. Ainsi le seul fait d'avoir déposé pour son propre compté un rameau de suppliant sur l'autel d'Éleusis était puni de mort ou du moins d'une amende de mille drachmes[1]. Abuser des mystères en son particulier était aussi un crime capital; c'est ce dont Alkibiadès et ses amis étaient accusés.

Remarquons du reste que ce n'était pas là une sorte nouvelle d'accusation. Dix ans auparavant il en était déjà fait un tel abus qu'Aristophane en met une semblable dans la bouche des juges héliastes qu'il veut ridiculiser : « Je te ferai bien parler pour défendre ta vie, dit le « chœur des guêpes à Bdélykléôn, et je t'apprendrai à « ne pas fouler aux pieds les lois des déesses, » c'est-à-dire, dit le scholiaste, à ne pas profaner leurs mystères[2].

Avoir contrefait les cérémonies mystiques en signe de mépris pour la divinité, n'était donc pas ce qu'on reprochait à Alkibiadès; c'était de les avoir célébrées et enseignées à ses complices, membres d'une hétairie ou société secrète ayant pour but la destruction de la démocratie, afin de mettre la puissance des déesses au service de cette entreprise criminelle. En mutilant les statues d'Hermès, les affiliés étaient censés avoir voulu priver la cité de son gardien vigilant. Cette imputation était dirigée contre Alkibiadès et les siens par une coalition de tous ses ennemis politiques. La haine les animait et cette

[1] Andocide, *de Myst.*
[2] Aristophane, *Vesp.*, v. 375.

conviction habituelle à tous les partis que le pouvoir ne peut manquer de leur être déféré s'ils peuvent déterminer la chute de celui qui le détient. Isocrate[1], parlant quelques années plus tard pour le fils d'Alkibiadès, attribue les manœuvres qui firent condamner le père de son client à ceux qui renversèrent la démocratie et établirent le gouvernement des quatre cents. Effectivement Peisandros joue un rôle important dans l'un et l'autre événement; mais alors il était à la tête du parti ultra-démocratique, ainsi que Kléonymos et Chariclès, deux démagogues qu'Aristophane ne se lasse pas d'injurier; surtout Kléonymos, qui, dans une bataille malheureuse, avait été obligé de fuir comme Horace, « *relictâ non bene parmulâ* ». Androklès, autre démagogue influent, les soutenait de son mieux.

De leur côté, les Eumolpides usaient de toute leur autorité pour animer le peuple contre leur ennemi particulier, l'irréligieux élève de Sokratès et d'Aspasia. Enfin le troisième fils du grand Kimôn, Thessalos, qui, poursuivant la haine de la race de Miltiadès contre celle d'Alcméôn, voulut être dans cette affaire l'accusateur inscrit, le *katégoros,* avait derrière lui le parti aristocratique à la tête duquel son nom le plaçait.

Ces explications étaient nécessaires pour comprendre ce qui va suivre. Déjà depuis quelques jours de sourdes rumeurs se répandaient dans le public, lorsqu'à l'assemblée du peuple, la dernière de celles auxquelles assistèrent les généraux prêts à partir, un citoyen nommé Py-

[1] Isocr., *de Bigis*.

thonikos monta sur le bêma et s'écria : « Athéniens! au « moment où vous exposez dans une si grande entre- « prise la meilleure partie des ressources de l'État, je dois « vous prévenir qu'Alkibiadès, votre général, avec ses « complices, a célébré les mystères dans une maison « particulière. Je demande que vous accordiez l'*adeia*[1] à « l'esclave non initié que je vais vous présenter, et il « expliquera les mystères. Si je mens, faites de moi ce « que vous voudrez. » L'adeia fut accordée. Les sénateurs initiés se formèrent en comité secret, et un esclave nommé Andromachos, amené par Pythonikos, raconta avoir vu, dans la maison de Polytiòn, Alkibiadès célébrer les mystères avec plusieurs de ses amis et en présence de plusieurs autres esclaves. Alkibiadès lui-même faisait les fonctions de hiérophante.

Alkibiadès comprit aussitôt quelle proportion pouvait prendre l'affaire qu'on lui suscitait et qu'il fallait à tout prix ne pas la laisser derrière lui ; il monta donc à la tribune et demanda à être jugé immédiatement, afin que, s'il était trouvé coupable, il fût mis à mort sur-le-champ, et que, s'il était trouvé innocent, il fût délivré de toute inquiétude. Il savait que l'armée était pour lui, l'armée qui une fois partie ne pourrait plus voter, et, qu'une fois l'acquittement prononcé, on ne pourrait plus revenir sur l'affaire; car une loi solonienne défendait qu'une même personne fût jugée deux fois pour la même cause[2]. Mais

[1] Assurance d'impunité et de protection.

[2] Μὴ δὶς περὶ τοῦ αὐτοῦ πρὸς τὸν αὐτὸν ἔξεσθι δικάζεσθαι. Maxime correspondante au *non bis in idem* du droit romain. Pseud. Andocid., c. *Alkibiad.*, § 9.

ses adversaires sentirent comme lui l'avantage de sa position, et ils trouvèrent moyen, en se joignant à ceux qui trouvaient l'accusation ridicule, de la faire ajourner au retour de l'expédition.

Il fallut donc partir, et à peine l'armée fut-elle en mer que les sycophantes se remirent à l'œuvre. Kléonymos et Peisandros, qui passaient alors pour ardents démocrates[1], proposèrent au peuple de faire une enquête pour savoir ce qu'il y avait de vrai dans les bruits qui se répandaient, et ils firent voter l'un mille drachmes, l'autre dix mille pour le dénonciateur. Leur proposition adoptée, Peisandros lui-même fut nommé *zététès,* magistrat enquêteur, chargé de l'instruction, et Chariklès lui fut adjoint pour l'aider dans ses recherches. On commença par poursuivre ceux qu'avaient dénoncés Andromachos. Ils prirent tous la fuite, à l'exception d'un nommé Polystratos qui fut mis à mort. Quelques jours après, un métèque nommé Teukros, réfugié à Mégare, demanda l'adeia, déclara qu'il avait pris part aux deux sacriléges et nomma comme ses complices une trentaine de citoyens. Une femme, Agaristé, jadis femme de Damôn et alors d'Alcméonidès, dénonça aussi Alkibiadès et quelques autres. Enfin Lydos, esclave de Phéréklès de Thémakos, dénonça son maître comme ayant célébré les mystères dans sa maison avec un certain nombre d'amis parmi lesquels se trouvait Léogoras, père de l'orateur Andokidès.

Telles furent les dénonciations relatives aux profanations des mystères; on donna les mille drachmes à An-

[1] Εὐνούστατοι τῷ δήμῳ.

dromachos et les dix mille à Teukros. Quant aux dénoncés, les uns s'enfuirent aussitôt; les autres furent mis à mort ou emprisonnés. Bientôt l'agitation et l'inquiétude devinrent générales; les uns voyaient avec effroi une nouvelle voie ouverte aux délateurs, les autres croyaient la patrie vendue aux ennemis. Peisandros, Androklès, Kléonymos, augmentaient le trouble de leur mieux. Ils répétaient à l'envi que les sacriléges n'étaient point l'œuvre de factieux isolés, mais d'un parti nombreux conjuré pour établir la tyrannie[1], et ils faisaient encore voter dix mille drachmes en faveur de celui qui dénoncerait les autres coupables. Quelque temps après ils produisirent à l'assemblée un certain Diokleidès qui se vantait de savoir tout ce qui concernait la mutilation des Hermès et était prêt à tout révéler au conseil. La terreur fut telle que, lorsque le kéryx donna le signal qui appelait les membres du conseil au *bouleutérion* pour y entendre cette dénonciation, l'agora se vida en un instant, tant chacun craignait d'être arrêté avant d'avoir mis ordre à ses affaires. Ce Diokleidès, d'après sa propre déclaration, était un sycophante de la plus hideuse espèce. Voici ce qu'il raconta : La nuit où les Hermès furent mutilés, ayant à toucher le salaire d'un esclave qu'il louait pour travailler aux mines du Laurium, il s'était mis en route. Arrivé devant le temple de Dionysos, il avait vu une troupe d'au moins trois cents hommes qui venaient du côté de l'Odéon. Il s'était caché derrière une colonne, et

[1] Πάντα ξυνωμοσίᾳ ὀλιγαρχικῇ καὶ τυραννικῇ πεπρᾶχθαι. Thucydid., l. VI, § 60.

de là il les avait vus se diviser par petits groupes et il n'avait pas compris ce qu'ils faisaient; mais il était évident que c'étaient les *hermocopides*. Il en avait reconnu la plupart à la clarté de la lune; il avait été ensuite trouver un certain nombre d'entre eux, notamment ceux de la famille d'Andokidès, et il leur avait dit qu'aimant autant leur argent que celui de l'État, désirant d'ailleurs ne pas les avoir pour ennemis, il leur offrait de se taire s'ils voulaient lui donner deux talents, ce que ceux-ci avaient accepté; mais, comme ils n'avaient pas tenu leur parole et donné l'argent au jour convenu, il les dénonçait.

Il désignait d'abord quarante-deux citoyens dont deux siégeaient en ce moment au conseil des Cinq-Cents. Aussitôt Peisandros se leva et proposa d'abroger la loi portée sous l'archonte Skamandriôn et qui défendait de mettre à la torture un homme libre, afin que tous ceux que nommait Diokleidès fussent mis sur-le-champ à la question et qu'on sût quels étaient leurs complices. Le conseil vota la mesure par acclamation et l'on se mit en devoir d'arrêter Mantithéos et Aphepsiôn, les deux conseillers désignés. Ceux-ci se réfugièrent suppliants à l'*hestia boulaïa*, demandant à n'être point torturés et offrant caution de se représenter pour le jugement. Ils obtinrent avec peine ce qu'ils demandaient et profitèrent de leur liberté pour se sauver, laissant leurs cautions se tirer d'affaire comme ils pourraient. Notons ici qu'il s'agissait pour ces derniers d'être suppliciés à la place de ceux pour lesquels ils avaient répondu.

Les autres dénoncés furent arrêtés et jetés en prison. En même temps on donna ordre aux généraux de faire

rassembler en armes sur l'agora tous les habitants de la ville; tous ceux qui habitaient les longs murs, au temple de Théseus; et ceux du Pirée, au temple d'Hippodamia. Enfin il y eut un tel mouvement que les Béotiens jugèrent prudent de prendre les armes aussi et de passer la nuit sur la frontière prêts à repousser une invasion. Diokleidès, monté sur un bige, fut solennellement conduit au Prytanée pour y être couronné et souper avec les prytanes en qualité de sauveur de la république.

Heureusement le triomphe de ce misérable ne fut point de longue durée. Parmi ceux qu'il dénonçait se trouvait une des grandes illustrations de l'éloquence grecque, un de ceux que les anciens plaçaient parmi les dix orateurs et dont les œuvres réputées classiques sont en partie venues jusqu'à nous : Andokidès, fils de Léogoras. Il était d'une famille très-noble et riche, tenant à la race sacrée des kéryces. Sa conduite postérieure et ses discours le présentent comme un libéral modéré, mais assez avancé cependant pour être mal venu des Quatre-Cents et des Trente ensuite. Bien probablement son talent l'avait déjà mis en évidence et pour ses contemporains il devait jouer un rôle important à l'assemblée, mais nous n'avons point de détails à ce sujet. Le Pseudo-Plutarque, auteur de la Vie des dix orateurs, nous apprend qu'il avait commandé, avec un général nommé Glaucòn, une flotte de vingt vaisseaux envoyée contre les Corinthiens, lors de leur guerre avec Corcyre. Le même auteur affirme, sans citer la source où il a puisé, qu'Andokidès avait déjà encouru une condamnation pour avoir, étant ivre, mutilé des statues d'Hermès. Il semble probable que, s'il ne par-

ticipa pas à l'acte qui le fit arrêter, lui et les siens, il en avait eu du moins connaissance [1].

Il se trouvait donc en prison enchaîné avec son père et sept ou huit de ses proches parents dont les filles et les femmes, admises à les visiter, augmentaient par leurs larmes la douleur et la crainte. Les prisonniers ne pouvaient pas se dissimuler qu'ils avaient peu de chances d'échapper à la mort, car plusieurs avaient déjà péri victimes des précédentes dénonciations. C'est alors qu'Andokidès, sur le conseil d'un de ses compagnons d'infortunes, prit le parti de sauver lui-même et les siens avec le plus grand nombre des accusés en sacrifiant quelques autres qu'il prétendait avoir été les vrais coupables. Il demanda donc l'*adeia* et déclara que celui qui avait proposé la mutilation des Hermès était Euphilétos. Cette proposition avait été faite la première fois à un souper où assistait Andokidès, qui, à ce qu'il affirme, en avait empêché la mise à exécution; mais quelques jours après elle avait été reprise en son absence et tous les Hermès avaient été mutilés par les convives, hors un, le plus grand et le plus beau de tous, placé par la tribu Égéïde

[1] Thucydide dit : « Beaucoup d'hommes considérables étaient déjà en prison et le peuple devenait chaque jour plus féroce (ἐς τὸ ἀγριώτερον). » Cela peut ne porter que sur la délation de Diokleidès et non sur les premières. Je ne crois donc pas que cette phrase contredise Andokidès, suivant lequel il y avait déjà eu des mises à mort. Thucydide d'ailleurs était absent, il a pu ne pas connaître à fond une chose à laquelle il ne touche qu'accessoirement; il n'y a pas d'intérêt pour lui à ce que ces mises à mort aient eu lieu sur plusieurs dénonciations ou sur la seule révélation d'Andokidès. Ce dernier parle à des gens qui savent l'affaire, devant les exilés revenus et les enfants des morts; il invoque leur témoignage, il ne peut pas mentir; tous lui eussent crié : « Ce que tu dis est faux, il n'y a pas eu de mort avant tes révélations. »

à la porte du temple de Phorbas, joignant la maison d'Andokidès qu'elle semblait protéger. Cette statue, toujours au dire d'Andokidès, aurait été réservée parce qu'Euphilétos aurait fait accroire à ses complices qu'Andokidès s'était chargé de la mutiler lui-même et était consentant à ce jeu impie, ce qui était faux.

Est-ce bien là la vérité? Il est difficile de le savoir. Cette aventure fut, longtemps après, la source de bien des procès pour Andokidès, et le plaidoyer dont sont extraits la plupart de ces détails fut prononcé pour répondre à une accusation de délation intentée contre lui à ce sujet lorsqu'il rentra à Athènes après la chute des Trente. Nous avons aussi une partie d'un discours de Lysias évidemment composé pour un synégoros de Képhisios, l'accusateur d'Andokidès. Ce discours n'a aucune valeur historique, parce qu'il ne donne aucune preuve ni aucun détail; ce sont des invectives et des déclamations. Celui d'Andokidès, au contraire, est accompagné de nombreuses pièces, de textes de délations, de dépositions de témoins, qu'il fait lire par le greffier. Souvent il interpelle les anciens condamnés par contumace, les émigrés, les enfants, les parents des suppliciés qui entourent le tribunal; il les adjure de prendre la parole s'il ne dit pas vrai, s'il dénature les faits dont eux ou leurs pères ont été victimes. A mon sens il y a lieu de le croire jusqu'au moment où il parle de son rôle dans la mutilation des Hermès. Là, il n'est pas douteux qu'il présente les choses du côté qui lui est favorable. Cependant il a encore pour lui un témoin : l'Hermès de sa maison qui a été épargné; cela est constaté et s'explique par son récit. Ainsi en ju-

gèrent les dicastes; car il gagna son procès, puisque nous le voyons ensuite vivre à Athènes et y avoir une position d'homme politique considérable.

Ce qui est certain, c'est qu'on crut à la véracité de ses révélations et que les dépositions des esclaves torturés s'accordèrent avec les siennes. De ceux qu'il dénonçait, les uns étaient en fuite, les autres s'enfuirent et furent condamnés par contumace; d'autres étaient en prison par suite de la délation de Teukros; ceux-là furent mis à mort. « On ignore, dit Thucydide, si ces malheureux étaient « les vrais coupables; mais leur sort fut la délivrance « des autres citoyens. »

Les révélations d'Andokidès terminèrent donc l'affaire de la mutilation des Hermès et laissèrent Alkibiadès complétement dégagé de toute participation au seul acte sacrilége dont l'existence ait été prouvée. La coalition de ses ennemis ne renonça pas cependant à son projet. Les dénonciations relatives à la profanation des mystères restaient; ils les exploitèrent si bien qu'en peu de temps ils amenèrent la multitude à un point suffisant de crainte et d'indignation. Thessalos, fils de Kimôn, déposa alors l'*eisangélia*, l'accusation que Plutarque nous a conservée et qui était ainsi conçue : « Thessalos, fils de Kimôn, du « dème de Lakias, accuse Alkibiadès, fils de Kleinias, de « Scambonidæ, comme criminel envers les deux dées- « ses Déméter et Perséphoné, ayant représenté (ἀπομι- « μούμενον) les mystères et les ayant montrés à ses com- « plices en sa maison, vêtu d'une stola telle que celle « avec laquelle l'hiérophante officie, prenant lui-même « le nom de hiérophante, Polytiòn celui de dadouchos,

« Théodoros de Phégée celui de kéryx et les autres com-
« plices ceux de mystes et d'époptes, contre les lois ins-
« tituées par les Eumolpides, les kéryces et les autres
« ministres d'Éleusis. »

Une pareille accusation ne pouvait trouver créance qu'auprès d'une multitude incapable de raisonnement. Ses auteurs et ceux qui la soutenaient ne pouvaient se faire d'illusion sur sa valeur. Alkibiadès, ils le savaient bien, ne voulait pas détruire la démocratie, lui dont la puissance n'avait d'autre base que la faveur populaire; l'eût-il voulu, il n'eût pas eu recours à des pratiques superstitieuses et à la protection surnaturelle des déesses auxquelles il ne croyait pas. D'un autre côté, s'il ne s'agissait que d'un jeu sacrilége, comment croire que ce grand ambitieux, arrivé à l'âge où l'homme est dans toute la maturité de sa raison, se soit livré à un amusement si puéril et se soit fait faire exprès un costume de hiérophante? Remarquons de plus que les délateurs sont en entier désaccord entre eux. Pour Thessalos, c'est dans sa propre maison qu'Alkibiadès a célébré les mystères; pour Andromachos, c'est dans la maison de Polytiôn; pour Agaristé, c'est chez Charmidès; d'après Teukros et Lydos, la scène se passe chez d'autres personnages encore et Alkibiadès n'y figure pas. Dans toutes les dénonciations, les noms des coupables sont différents.

Concluons donc que l'accusation dirigée contre Alkibiadès et qui eut tant de retentissement à cause de l'homme qui en fut la victime, n'était en réalité qu'une de ces accusations banales, à l'usage des sycophantes, et auxquelles il est fait allusion dans le passage déjà cité d'A-

ristophane. Elle fut cependant acceptée, et il fut décidé qu'il serait amené dans le plus bref délai pour être jugé. La galère la Salaminienne fut chargée de cette mission.

Ce bâtiment rencontra à Catane l'expédition qui n'avait encore rien fait. Suivant l'usage des marins de l'époque qui se fiaient rarement à la pleine mer, elle avait contourné le Péloponnèse sans s'éloigner de la côte en longeant les îles de Zacynthe, Céphalonie et Corcyre, gagné le golfe d'Iapygie et Tarente; de là on avait côtoyé l'Italie jusqu'à Rhégium en cherchant des alliés; mais on avait été éconduit partout. A Rhégium on avait appris que les richesses des Égestains, sur lesquelles on comptait pour faire la guerre, n'étaient qu'une mystification, et là-dessus la désunion avait commencé entre les généraux. Nikias voulait raccommoder les Sélinontins et les Égestains de gré ou de force, puis faire le tour de la Sicile en montrant aux villes quelle flotte Athènes pouvait mettre sur pied, et retourner au Pirée. Alkibiadès voulait s'établir à Messane et de là faire la guerre aux Syracusains et à leurs alliés; Lamachos voulait marcher droit à Syracuse et enlever cette ville non préparée à un semblable coup de main. On suivit l'avis d'Alkibiadès; mais on ne fut pas reçu à Messane, et Catane, qui n'ouvrit pas ses portes tout à fait volontairement, devint le quartier général des Athéniens.

Les envoyés d'Athènes n'essayèrent pas d'arrêter Alkibiadès; on craignait l'insurrection de l'armée. Ils présentèrent la chose doucement et annoncèrent qu'ils venaient seulement engager le général à aller se justifier, comme il l'avait demandé lui-même, sur une accusation qui

inquiétait le peuple. Il ne fit aucune difficulté de suivre la Salaminienne sur son propre vaisseau et il vogua de conserve avec elle jusqu'à Thurium. Là, soit qu'on l'eût averti du danger, soit, comme il est plus probable qu'il n'en eût jamais douté, il descendit à terre et se cacha sans qu'il fût possible de le retrouver, jusqu'à ce que la Salaminienne fût partie : « En pareille matière, » disait-il aux Thuriates, « je ne me fierais pas même à ma mère ; je « craindrais qu'elle ne mît dans l'urne la fève noire pour « la blanche. »

Il fit prudemment, car sans doute il eût été condamné présent comme il le fut par contumace, à mort, avec confiscation de tous ses biens et injonction aux prêtres et prêtresses de le dévouer aux dieux infernaux. Ils ne se firent pas prier et rivalisèrent de solennité pour lancer leurs malédictions sur la tête de leur ancien ennemi. Jamais on ne les avait vus assemblés en si grand nombre, la tête tournée vers l'occident et secouant au vent leur robe de pourpre. Une seule prêtresse, celle d'Agraulé [1], Théano, refusa de se joindre aux autres : « Je suis prê- « tresse pour bénir, » dit-elle, « et non pour maudire. »

[1] Ou Aglauré, fille de Kékrops, qui, s'étant dévouée à la mort pour sauver la ville, avait dans l'Érechthéion un sanctuaire très vénéré.

CHAPITRE VI.

Expédition de Sicile. — Siége de Syracuse. — Nikias, général malgré lui, reste malgré lui devant Syracuse. — Démosthénès contraint de partager son sort. — Hermokratès. — Gylippos. — Le désastre.

Ainsi celui qui avait été trois ou quatre mois auparavant l'arbitre presque suprême des destinées athéniennes, celui qui avait entraîné la cité dans l'imprudente entreprise de Sicile et qui était peut-être capable de la faire réussir, tant étaient grands ses talents militaires, tant il possédait bien l'art d'enlever le soldat et de lui faire accomplir des prodiges, celui-là était déclaré ennemi public et obligé de fuir à l'étranger pour sauver sa tête. Lamachos, malgré son ardeur belliqueuse et son courage personnel, n'avait qu'une influence secondaire; la direction et la responsabilité de l'expédition restaient à Nikias, ce chef trop prudent qui la considérait comme insensée, vaillant de cœur, timide d'esprit, tremblant toujours excepté sur le champ de bataille, n'osant avancer de peur de compromettre l'armée qui lui était confiée, ni reculer de peur de déplaire aux Athéniens; qui dans toute sa conduite semblait n'avoir qu'une idée : attendre; attendre que les Athéniens changeassent d'avis et renonçassent à l'entreprise, ou que le parti démagogique de Syracuse l'emportât et demandât l'alliance d'Athènes.

Aussi toute la saison fut-elle employée à côtoyer la Sicile sans autre résultat que la prise d'Hyccara, malheureuse petite ville maritime dont tous les habitants furent vendus comme esclaves, hommes, femmes et enfants, ce qui produisit cent vingt talents. Une autre petite ville, Hybla, résista, et toute l'armée rentra à Catane pour y passer l'hiver. Les Syracusains, d'abord effrayés, avaient si bien repris courage que, toutes les fois que les gens du peuple apercevaient un héraut ou un parlementaire athénien, ils lui criaient de demander à Nikias s'il venait en Sicile fonder une colonie. Enfin ils en vinrent à une telle confiance qu'ils résolurent d'aller surprendre le camp athénien à Catane. Mais cette audace ne leur réussit pas. Alors, comme au temps de Thémistoklès, on faisait grand usage dans les guerres de faux transfuges; les généraux athéniens, informés du projet des Syracusains, les y firent encourager par des renseignements inexacts, et, laissant dans leur camp une garnison suffisante pour sa défense, ils s'en allèrent eux-mêmes, tandis que leurs adversaires venaient les trouver, débarquer sur la plage de Syracuse où ils se retranchèrent sans être inquiétés près du temple de Zeus Olympios, le plus riche et le plus vénéré sanctuaire de toute la Sicile. Les Syracusains trouvèrent à la fois le camp et la ville gardée et l'ennemi, parti pour Syracuse. Ils revinrent en toute hâte, et, réunis à ceux qui étaient restés dans la ville, ils marchèrent contre les Athéniens. Ce fut la première rencontre entre les troupes des deux nations; elle fut tout à l'avantage des Athéniens qui remportèrent une victoire complète, victoire qui cependant ne leur fut que peu profitable, car,

n'ayant point de cavalerie pour la poursuite, ils ne purent infliger à l'ennemi que des pertes insignifiantes et ils se rembarquèrent aussitôt pour Catane. Par un sentiment honorable, Nikias ne voulut pas que l'Olympieion fût pillé. Quelque utiles qu'eussent pu lui être les richesses immenses de ce temple, il aima mieux se priver de cette ressource que de se souiller d'un sacrilége.

Le reste de l'hiver se passa, à Catane et à Naxos, à chercher des alliés, à réunir des secours et à préparer le matériel du siége; car il fallut bien obéir à la volonté du peuple souverain et l'armée se transporta au printemps sous les murs de Syracuse (414 av. J.-C.). On revenait ainsi, à un an de distance, à l'opinion de Lamachos qui semblerait par là avoir été la meilleure. Gardons-nous cependant de juger sur les apparences : si Alkibiadès, auquel on ne saurait reprocher de manquer d'audace, n'avait, pas plus que Nikias, adopté l'avis d'investir Syracuse immédiatement, c'est qu'il n'était pas à propos de le faire avant d'avoir ces briques et ce matériel de siége qu'on passa l'hiver à préparer à Naxos, avant d'avoir recruté des alliés, avant d'avoir la cavalerie qu'on fit ultérieurement venir d'Athènes pour tenir en respect la cavalerie syracusaine. Quoi qu'il en soit, la perte d'une année fut fatale aux Athéniens. Ils avaient bien acquis quelques alliés, obtenu quelques renforts; mais il en avait été de même des Syracusains, et de plus ceux-ci s'étaient habitués à regarder les Athéniens en face ; surtout ils avaient étendu et augmenté leurs fortifications, ce qui ajoutait singulièrement aux difficultés du siége. Car il n'y avait toujours qu'un même moyen d'assiéger une

taquable. Ils y bâtirent un fort nommé Labdalos pour couvrir leurs positions et recevoir leur matériel. Sur le sommet des Épipoles, était une petite plaine dont ils occupèrent aussitôt un point nommé Sykê, et de là ils commencèrent à élever un mur se dirigeant vers la baie de Thapsos et un autre vers le grand port. Les murs qu'ils construisaient ainsi étaient des murs doubles dans l'intérieur desquels les troupes pouvaient circuler, et ils étaient armés de tours placées de distance en distance. Ces murs construits, la ville eût été enfermée du côté de la terre, et, comme les Athéniens étaient maîtres de la mer, la résistance ne pouvait se prolonger longtemps. Aussi les assiégés s'opposèrent-ils à leur construction par tous les moyens possibles. Par les armes d'abord; mais toutes leurs sorties furent repoussées. Ensuite ils entreprirent de construire de leur côté un mur coupant perpendiculairement le mur des Athéniens à l'ouest de Sykê, de manière à empêcher la jonction avec le grand port.

Pendant quelque temps, les deux partis travaillèrent chacun de leur côté en luttant de vitesse; puis les Athéniens, voyant qu'ils n'arriveraient pas les premiers, reprirent les armes et, à la suite d'un combat où ils perdirent Lamachos, ils renversèrent une partie du mur syracusain. En ce moment les assiégeants semblèrent toucher au but; les assiégés désespérèrent et renoncèrent à empêcher les travaux qui devaient les mettre à la merci de leurs ennemis. En même temps, à l'intérieur de la ville avaient lieu des luttes politiques dont le détail n'est pas parvenu jusqu'à nous, mais dont le résultat fut le

triomphe du parti démagogique[1] et la chute d'Hermokratès, l'homme éminent qui avait jusque-là dirigé la défense[2]. Déjà il ne restait plus aux Athéniens qu'une petite partie de mur à élever, et les nouveaux chefs syracusains parlementaient pour obtenir la paix et l'alliance d'Athènes, lorsque les choses changèrent de face tout à coup.

L'aristocratie syracusaine ne pouvait se faire d'illusion; au point où les choses en étaient, l'accord avec les Athéniens était pour elle la ruine et la mort. Le sort des aristocraties corcyréenne, samienne, et de toutes les villes qui s'étaient soumises à Athènes, l'avait éclairée à ce sujet. Elle n'avait donc rien négligé pour éviter un sort semblable, et ses ambassadeurs parcouraient la Grèce depuis le commencement du siége, demandant des secours et représentant aux ennemis d'Athènes quel intérêt ils avaient à empêcher la soumission de Syracuse à cette cité. Ils le comprenaient, et chacun se mit à préparer les contingents dont il pouvait disposer. Quant aux Lacédémoniens, comme ils n'avaient pas trop de toutes leurs forces chez eux, ils se chargèrent de fournir le général. C'était peu, et c'était beaucoup, l'événement le prouva; surtout il arriva au moment opportun.

Le récit du siége de Syracuse par Thucydide est peut-être le plus beau morceau d'histoire qui ait été écrit; mais les anciens l'accusaient d'avoir, par haine de la dé-

[1] Cf. le discours du démagogue Athénagoras, Thucyd., l. VI, § 38, qui établit bien qu'Hermokratès était chef du parti conservateur.

[2] *Id.*, l. VI, § 103.

mocratie, amoindri les exploits de l'armée athénienne et grossi ses revers. En effet, lorsque tout fut fini, les Athéniens élevèrent aux victimes de cette guerre un cénotaphe sur lequel furent inscrits deux vers composés par Euripide : « Aux braves qui, avant de succomber, vainquirent « les Syracusains dans huit batailles tant que les dieux « restèrent neutres ! » Je ne trouve pas ces huit batailles dans Thucydide, et je n'admets pas que l'armée athénienne ait pu réduire ses adversaires à l'impossibilité de se défendre sans des efforts héroïques et des combats acharnés. Le succès de ces efforts explique l'attachement de l'armée pour son chef, l'obstination de l'assemblée à lui conserver le commandement et aussi le changement rapide qui se fit tout à coup dans la situation respective des belligérants. Quand les assiégés furent à bout de résistance, les assiégeants se trouvèrent aussi à bout de forces et harassés. Beaucoup avaient péri dans les combats; d'autres avaient succombé à la fatigue des travaux pour l'extraction, le transport des matériaux et la construction du mur. Bientôt les maladies, fléau habituel de toute armée qui séjourne longtemps à la même place, redoublèrent, et les fièvres terribles engendrées par les marais de l'Anapus enlevèrent les hommes ou les rendirent incapables de servir. Les alliés, les mercenaires fatigués désertèrent. Les navires, usés par deux ans de mer sans réparations, cessèrent de bien manœuvrer, leurs équipages étant devenus incomplets. Enfin Nikias, épuisé par tant de travaux, fut atteint d'une néphrétique qui souvent le retint couché quand son armée se battait.

Le général qu'envoyaient les Lacédémoniens était

Gylippos, fils de Kléandridas, jadis banni de Sparte pour avoir reçu l'argent de Périclès, lors de la première invasion de l'Attique. Le fils était encore moins honnête homme que le père, et nous le verrons aussi plus tard obligé de fuir son pays pour avoir volé les deniers publics. Dans la suite, les Syracusains profitèrent de cette improbité pour se dispenser envers leur sauveur d'une reconnaissance à laquelle ils n'étaient pas disposés, car la nécessité seule put les contraindre à subir sa sévérité militaire et ses opinions aristocratiques. Mais, lors de son arrivée en Sicile, une révolution se fit dans les esprits. « Comme les oiseaux, dit Plutarque, s'assemblent autour de la chouette dès qu'ils la voient, » ainsi partout les populations se groupèrent à l'aspect de ce personnage à l'aspect insolite et imposant. Ses habits rouges, ses longs cheveux, le bâton de commandement des chefs spartiates qu'il tenait à la main, faisaient de lui comme une personnification de Sparte; on voyait en sa personne un gage des efforts que la coalition antiathénienne allait faire pour soutenir Syracuse.

Encore une fois le parti conservateur reprit le dessus, et Hermokratès revint au pouvoir qu'il partagea avec Gylippos. Dès lors, entre les mains de ces deux hommes, les Syracusains se transformèrent. Ils n'étaient ni moins braves, ni moins robustes que les Athéniens; ils ignoraient l'art de la guerre, il fallait un homme pour le leur montrer et les conduire. Gylippos fut cet homme. A part sa cupidité peu scrupuleuse, c'était un homme de guerre de premier ordre, énergique et habile en même temps, ainsi qu'il le montra du premier coup. Parti seul de

Sparte, il entra à Syracuse avec trois mille hommes de renfort qu'il avait recrutés à Sélinonte, à Géla, à Himéra et chez les Sicules, en franchissant si adroitement les lignes ennemies que personne n'eut le temps de s'opposer à son passage. A peine arrivé, sans doute pour relever le moral des assiégés en faisant parade de sa confiance, il envoya un héraut sommer les Athéniens d'évacuer la Sicile dans les cinq jours : à ces conditions, il les laisserait partir librement. A son grand regret, Nikias ne pouvait accepter cette proposition. Quant à ses soldats, bien qu'épuisés, ils avaient bon courage et l'arrivée du Spartiate ne les troublait que médiocrement : « Nous en avons pris trois cents à Sphactérie, disaient-ils, et encore plus chevelus que lui. »

Dès le lendemain Gylippos mena la plus grande partie de son armée droit au camp des Athéniens; ceux-ci, s'attendant à une bataille, mirent toutes leurs forces sur pied et les concentrèrent sur le point que l'ennemi semblait menacer. C'était une fausse attaque; pendant ce temps, le reste de l'armée syracusaine se jetait sur le fort Labdalos, égorgeait le faible détachement qui le gardait et enlevait aux Athéniens cette position indispensable. Puis il commença aussi à construire un nouveau mur entre Syké et la baie de Thapsos, ouvrage dont les Athéniens ne purent arrêter la marche. Peu de temps après, Gylippos leur livra une première bataille qu'il perdit, puis une seconde qu'il gagna. Dès lors la situation respective des deux partis se trouva entièrement changée. Des secours arrivaient de toute part aux Syracusains, de la Sicile, du Péloponnèse, de la Béotie; tandis que la

plupart des quelques alliés siciliens de l'armée athénienne l'abandonnèrent à ses propres forces déjà très-réduites par la guerre et la mortalité. La proportion entre les forces des assiégeants et celles des assiégées se trouva intervertie.

Bientôt Nikias crut devoir quitter son camp au nord de la ville pour aller s'établir derrière ses vaisseaux à la côte ouest du grand port près l'Olympieion, gardé alors par une forte garnison ennemie. Ce grand port de Syracuse formait un bassin elliptique dont le grand axe, dirigé d'occident en orient, avait environ une longueur de trois kilomètres; le petit, de deux. L'entrée du port au sud n'avait pas plus d'un kilomètre de largeur, resserrée qu'elle était à l'est par la pointe de l'île Ortygie, qui, nous l'avons dit, était une partie de la ville; et à l'ouest par le cap de Plemmyrion. C'est à la côte occidentale de ce bassin, côte opposée à la ville, que Nikias établit son armée après avoir préalablement fait construire à Plemmyrion trois forts destinés à abriter le matériel de l'armée et surtout à commander l'entrée du port. Là devait être désormais la base des opérations de l'armée athénienne, opérations qui devaient se borner à un blocus maritime en attendant le secours d'Athènes.

Thucydide nous a conservé la lettre par laquelle Nikias demande ce secours, telle qu'elle fut lue à l'assemblée du peuple par le grammateus. Après avoir exposé quel était l'état réel des affaires et comment l'armée athénienne par suite de la disproportion des forces se trouvait dans l'impossibilité de continuer les travaux du siége, Nikias déclarait qu'il fallait abandonner l'entreprise ou envoyer

une armée nouvelle. Il demandait qu'on lui désignât un successeur, car l'état de sa santé était tel qu'il ne pouvait plus conserver le commandement. Pas un mot de l'historien ne nous apprend quelles considérations dirigèrent l'assemblée. On devine facilement que l'orgueil national fut son mobile; elle crut que son honneur était engagé. On vota donc que l'armée de Syracuse serait renforcée et que le meilleur des généraux athéniens, Démosthénès, le vainqueur de Sphactérie, commanderait cet envoi de troupes avec ce même Eurymédôn qui avait été condamné à l'amende à la suite de la première guerre de Sicile. Quant à Nikias, le peuple refusa d'accepter sa démission. Sans doute la confiance superstitieuse en son bonheur fut pour beaucoup dans cette décision; mais on n'était pas assez privé à Athènes de nouvelles de l'armée pour que la conduite de ce général fût ignorée, et, si le peuple s'obstina à le maintenir ainsi, c'est que l'armée le considérait comme ayant jusqu'alors fait son devoir.

Jusqu'à cette époque, les Syracusains, effrayés par la réputation maritime des Athéniens, avaient prudemment évité toute rencontre sur mer; mais alors, à l'instigation de leurs nouveaux chefs, ils se résolurent à construire une flotte et à attaquer leur ennemi sur son élément. Les Corinthiens furent leurs précepteurs. Corinthe avait envoyé au secours de Syracuse une flotte assez considérable commandée par ses meilleurs officiers qui, à force d'être battus sur mer, avaient appris à connaître la manière de combattre de leurs adversaires habituels. Ils savaient comment les navires athéniens brisaient les navires ennemis, de leur choc violent, imprévu, inévitable, et ils

avaient fait construire des vaisseaux d'un nouveau modèle, dont la coque plus solide avait résisté en différentes rencontres. Les Syracusains se mirent à l'œuvre avec ardeur et établirent sur ce modèle un assez grand nombre de navires pour pouvoir, peu de temps après, réunis aux contingents du Péloponnèse, défier la flotte athénienne à forces égales. Après diverses alternatives, la victoire resta aux Athéniens; mais, tandis qu'avec le sans-façon naturel à leur indiscipline, toutes les troupes de l'armée de terre avaient quitté leurs postes pour mieux voir le combat naval, Gylippos fondit avec ses hoplites sur Plemmyrion et l'enleva avec tout le matériel de l'armée. En vain ceux qui étaient chargés de le garder essayèrent de le reprendre; l'ennemi se servit contre eux de leurs propres retranchements, et ils se firent tuer inutilement.

Ce fut un coup décisif et fatal pour l'armée athénienne, qui se trouva privée de tout ce qui lui était nécessaire et qui surtout d'assiégeante devint assiégée. La catastrophe finale de l'expédition n'eut point d'autre cause. Après cet événement il n'y avait plus qu'une chose à faire : retourner à Thapsos; mais c'était pour ainsi dire lever le siége, et les ordres d'Athènes étaient formels. Nikias aima mieux courir tous les dangers que déplaire au peuple. Une seconde bataille navale fut livrée qui demeura indécise. Enfin les Syracusains perfectionnèrent encore leurs vaisseaux, renforcèrent de nouveau leurs proues, les armèrent d'éperons plus puissants et vinrent attaquer une troisième fois les Athéniens. Dans cet étroit espace du port, il n'y avait pas de manœuvres possibles, toute habileté était superflue, les plus solides vaisseaux brisaient

les autres : la victoire se déclara pour les Syracusains, et les vaisseaux maltraités des Athéniens se retirèrent dans leur station.

Les assiégeants désespéraient tout à fait, lorsque parut le secours envoyé d'Athènes et depuis si longtemps attendu. C'était une superbe flotte de soixante-dix navires, chargée de tout ce qui était nécessaire au siége, montée par douze cents hoplites citoyens et par des troupes de tous les alliés en bien plus grand nombre. Plus acharnés que jamais à la conquête de Syracuse, les Athéniens avaient réuni ce qui semblait être leurs dernières ressources, pour organiser ce second armement. Le nom seul du général qui le commandait devait ajouter encore à son prestige.

Démosthénès arrivant fut surpris de trouver les choses en si mauvais état, et, avec le coup d'œil et la prompte décision qui font les grands chefs, il déclara qu'il fallait à tout prix reconquérir les Épipoles et reprendre la première position de l'armée ou abandonner le siége. Le conseil de guerre se rallia à son avis, et l'attaque de cette importante position fut décidée. La nuit suivante dix mille hoplites et dix mille hommes de troupes légères s'élancèrent inopinément sur les Épipoles. Tout alla bien d'abord : les ouvrages syracusains furent enlevés, les premiers corps de troupes qui voulurent mettre obstacle à la marche des Athéniens furent mis en déroute, un renfort considérable amené par Gylippos eut le même sort, ainsi qu'un grand nombre d'alliés des Syracusains. Les Athéniens victorieux se divisèrent pour poursuivre les fuyards; ils espéraient entrer avec eux dans les camps situés

entre la ville et les Épipoles. Cette imprudence les perdit : une partie d'entre eux alla se heurter contre un corps de sept cents hoplites thébains, ils furent repoussés par ces troupes d'une invincible solidité. En fuyant, ils furent pris pour des ennemis par leurs compagnons qui coururent sur eux; en un instant le désordre fut général. Les Argiens, les Corcyréens et d'autres Doriens, alliés d'Athènes, parlaient le même dialecte que les Syracusains; cette circonstance, l'obscurité de la nuit, l'ignorance des lieux où se trouvait l'armée de Démosthénès, augmentèrent la confusion. En même temps des forces supérieures sortirent de la ville : les Athéniens voulurent faire leur retraite; mais une partie de leurs troupes nouvelles ne put retrouver le chemin par lequel elles étaient venues. Un grand nombre fut massacré; le reste s'enfuit comme il put à travers les rochers et les précipices.

Cette tentative coûta deux mille hommes aux généraux athéniens. Après son insuccès, l'opinion de Démosthénès fut fixée. La prise de la ville était désormais impossible; il n'y avait qu'une chose à faire : quitter au plus vite la position dangereuse où se trouvait l'armée. Chaque jour de retard ne ferait qu'ajouter aux pertes déjà subies en hommes et en argent. C'était aussi l'opinion de l'armée; mais Nikias s'y refusa : « Mourir pour mou-« rir, il aimait mieux tomber sous les coups de l'ennemi « que sous ceux des sycophantes pour lesquels dénoncer « les généraux était un métier. A peine seraient-ils de « retour à Athènes que, parmi leurs propres soldats, « ceux-là même qui demandaient le plus hautement la

« levée du siége, seraient les premiers à les accuser et à « déclarer qu'ils auraient pris Syracuse si leurs géné- « raux, gagnés à prix d'argent, ne les eussent point em- « menés. Il savait d'ailleurs que les Syracusains étaient « à bout de toutes leurs ressources et ne pouvaient plus « payer leurs auxiliaires, que la discorde était de nou- « veau dans la ville; il était en négociation avec un « parti puissant prêt à renverser Hermokratès et Gy- « lippos et à traiter avec les Athéniens[1]. »

Nikias disait vrai : la discorde était dans Syracuse; la lutte qui allait bientôt faire tomber le pouvoir des mains d'Hermokratès et mener la cité syracusaine de la démocratie à l'anarchie et de l'anarchie à la tyrannie de Dionysios était déjà engagée. Une révolte servile était sur le point d'éclater, et Hermokratès ne la comprima qu'en s'assurant, par la trahison, de vingt chefs principaux, et en permettant aux esclaves qui voudraient rentrer dans le devoir, la liberté, l'égalité dans le service militaire et aussi l'égalité des vivres. D'où l'on peut conclure que la disette était pour beaucoup dans ces troubles et que le blocus n'était pas sans effet. La mer étant fermée par les croiseurs athéniens, il devait être facile à ceux des alliés siciliens d'Athènes qui n'avaient pas fait encore défection, d'intercepter les convois. On savait de plus que l'argent manquait dans la ville et que beaucoup de troupes étrangères, ne touchant pas leur paye, voulaient se retirer. Dans ces circonstances, il n'était pas

[1] Thucyd., l. VII, § 48.

déraisonnable d'espérer un accord entre la populace syracusaine et les Athéniens.

La crainte d'Athènes, l'espoir d'un arrangement avec les assiégés, la confiance non encore perdue de la supériorité de la marine athénienne, tels furent donc les motifs par lesquels le prudent Nikias fut amené à cette imprudence insigne de rester au fond d'un port dont l'entrée appartenait à l'ennemi. En vain Démosthénès et Eurymédôn proposaient de quitter le grand port et de s'établir à Thapsos ou même à Catane; Nikias répondait que c'était là lever le siége. Les deux généraux cédèrent: l'ordre d'Athènes était formel, tous deux savaient qu'il fallait obéir, Eurymédôn surtout qui l'avait appris à ses dépens. On resta à attendre la révolution de Syracuse, mais la seule chose qui la retardait était précisément la présence de l'ennemi sur le sol syracusain. Toutes les manœuvres des démagogues échouèrent devant le patriotisme des citoyens. Des bons sentiments d'un peuple, c'est là celui que les ambitieux parviennent le plus difficilement à pervertir.

L'attente dura jusqu'aux grandes chaleurs; alors les marais de l'Anapus auprès desquels campait l'armée devinrent véritablement pestilentiels. Les ravages des maladies furent effrayants; encore quelques jours, et la fièvre allait emporter la plus grande partie de l'armée. Nikias céda enfin à son tour aux sollicitations de ses collègues et de ses soldats : l'ordre du départ fut donné.

Certes la gloire et la puissance d'Athènes recevaient un grave échec par l'abandon de ce siége qui avait coûté tant d'hommes et tant d'argent; mais ce n'était là qu'un échec.

Une circonstance imprévue le changea en un désastre, le plus affreux dont l'histoire grecque fasse mention. Au moment où les soldats levaient leurs tentes pour quitter ce rivage où ils avaient tant souffert, la lune s'éclipsa. Tout le monde savait alors les causes d'une éclipse de soleil et on ne s'en effrayait plus; mais la théorie des éclipses de lune, bien qu'enseignée déjà depuis quelques années par Anaxagoras, n'était point encore connue du vulgaire. Nikias surtout, le plus superstitieux des hommes, haïssait ces études regardées comme impies. Il n'eut donc rien de plus pressé que de consulter le devin en chef de l'expédition. Malheureusement le premier devin, qu'il avait amené d'Athènes, Stilbidès, était mort de la fièvre. C'était un homme habile et qui savait faire accorder les présages avec l'intérêt de l'armée; son successeur était un imbécile : il déclara qu'on ne pouvait sans braver les dieux s'embarquer avant le nombre sacramentel de trois fois neuf jours. Nikias n'eût-il pas voulu se conformer à cet arrêt, et il n'avait garde, que probablement la plus grande partie de son armée eût refusé de partir. On se résolut à rester trois fois neuf jours et, pendant ce mois perdu, la maladie acheva d'épuiser les soldats et les équipages de la flotte.

Témoins de cette détresse chaque jour croissante, convaincus que la supériorité était désormais acquise à leur flotte, Gylippos et Hermokratès résolurent de profiter de la situation périlleuse où l'imprudence des généraux athéniens laissait depuis si longtemps leur armée et, contrairement au principe qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui se retire, ils firent fermer l'entrée du port

par une ligne de navires solidement liés entre eux par des chaînes et joignant la pointe de Plemmyrion à celle d'Ortygie. Les Athéniens regardèrent tranquillement accomplir cet ouvrage : l'oracle avait défendu de bouger pendant trois fois neuf jours. Tel était leur abattement apparent que les Syracusains crurent pouvoir brusquer le dénouement et vinrent les attaquer à la fois par mer et par terre. Sur terre ils furent repoussés; mais sur mer ils eurent l'avantage, sans pouvoir toutefois forcer les lignes athéniennes.

Lorsque la période fatale fut écoulée, l'armée d'Athènes était enfermée dans le grand port. Sa situation était claire et terrible : il fallait remporter une victoire si complète, si décisive, que les Syracusains n'osassent plus ni chercher à les retenir, ni défendre leur pont de bateaux. Non-seulement la défaite, mais un succès incomplet, étaient pour chacun des hommes la mort ou l'esclavage. Dans cette nécessité, chefs et soldats retrouvèrent leur énergie et se décidèrent à vaincre ou à périr. Démosthénès et Eurymédôn se chargèrent de commander la flotte; Nikias resta à terre pour défendre le camp.

Au moment où l'attaque se prépara, il y eut un moment solennel. On voyait d'un côté, montée sur les remparts, toute la population de Syracuse, hommes, femmes et enfants, curieux d'assister au dénouement de ce grand drame; de l'autre les deux armées : au pied des murs, l'armée syracusaine prête à seconder ses vaisseaux; au sud du port, l'armée d'Athènes pressée sur le rivage pour voir décider de son sort; au milieu du port, les deux

flottes rangées en bataille. Le vieux et malade Nikias, rachetant par son héroïsme du dernier jour les fautes de son commandement, parcourait la flotte athénienne sur une barque, parlant à tous les triérarques, exhortant soldats et matelots, adjurant chacun de réunir toutes ses forces pour ce suprême effort.

Les Athéniens attaquèrent avec le courage du désespoir. Tout ce qu'ils purent faire, ils le firent, et ce dernier combat fut le plus long et le plus sanglant de tous. Mais, là encore, les mêmes causes produisirent les mêmes effets. Les vaisseaux athéniens, légèrement construits pour des manœuvres habiles, venaient se heurter contre les navires syracusains spécialement construits pour cette guerre, avec une proue lourde et épaisse armée d'un énorme éperon de fer; les uns étaient brisés entièrement, les autres forcés de regagner le camp pour se réparer. Ni la valeur des hommes, ni la science maritime, ne purent rien contre ce concours de circonstances défavorables, et, après des efforts désespérés, les Athéniens lâchèrent pied, poursuivis jusqu'à leur camp par l'ennemi.

Leur flotte n'était pas détruite cependant, et ses pertes n'étaient pas beaucoup plus fortes que celles de la flotte ennemie; Nikias et Démosthénès voulurent donc recommencer le lendemain au lever de l'aurore; mais le courage de l'armée s'était épuisé dans ce dernier combat, elle refusa de marcher et les soldats vinrent entourer les tentes de leurs chefs en criant qu'il ne fallait pas sacrifier les hommes aux vaisseaux, et qu'ils voulaient retourner par terre à Catane où ils seraient en sûreté. Il fallut céder. Là encore Nikias manqua de décision. En

partant tout de suite, il avait des chances de salut; mais il voulut feindre de n'avoir pas l'intention de se retirer si tôt. Trompé par de faux transfuges, il croyait les chemins occupés par des troupes qui renonceraient à une garde inutile. C'est le contraire qui était vrai. Hermokratès n'avait pu engager les Syracusains à différer les réjouissances de leur victoire; aucun passage ne fut gardé la première nuit; mais le surlendemain, quand on se mit en marche, tous étaient occupés et fortifiés.

L'histoire de cette retraite est lamentable. L'armée partit en pleurant parce qu'elle se voyait forcée d'abandonner à une mort certaine tous ses malades et tous ses blessés; elle prit par les marais de l'Anapus et tourna la ville pour gagner le nord à travers un pays de montagnes. Chaque passage difficile était gardé par les ennemis, il fallait l'enlever de force; si c'était impossible, on rétrogradait pour en chercher un autre. Parfois les passages déjà franchis les armes à la main étaient de nouveau fortifiés, gardés et rendus inexpugnables. Une nuée d'ennemis harcelaient les flancs et la queue de la colonne; car, de la Sicile et du Péloponnèse, les renforts continuaient d'arriver. Pendant plusieurs jours, la malheureuse armée, traquée de tout côté, continua cette marche avec un courage admirable, semant son chemin de cadavres sans sépulture. Enfin la division commandée par Démosthénès s'égara; poursuivie et acculée dans un endroit sans issue, privée d'eau et de vivres, elle fut obligée de se rendre. La colonne de Nikias marcha jusqu'au fleuve Asinaros, dont elle trouva la rive opposée garnie de troupes. Là elle fut cernée de toutes parts. Elle livra

un dernier et héroïque combat, mais en vain; il fallut aussi finir par se rendre.

Les vainqueurs élevèrent sur la place où s'étaient rendues les deux colonnes, deux trophées. Glorieux trophées que ceux-là où brillaient les armes de Nikias et celles du vainqueur de Sphactérie! Malheureusement pour leur gloire, ils déshonorèrent leur victoire par une odieuse cruauté envers les vaincus.

Hermokratès et Gylippos rentrèrent à Syracuse amenant avec eux sept mille prisonniers, et le lendemain on délibéra sur leur sort. Il paraît constant qu'Hermokratès voulut sauver la vie des deux généraux. Suivant Plutarque, qui parle d'après Philistos et Timée, Gylippos l'aurait secondé. Suivant Diodore, au contraire, il se serait joint pour les faire mettre à mort à Dioklès, démagogue très-influent et qui succéda plus tard à Hermokratès. Timée dit qu'ils se tuèrent eux-mêmes, prévenus par Hermokratès que leur mort était décidée par l'assemblée; Philistos, qu'ils furent lapidés; Thucydide, égorgés.

Les prisonniers furent jetés dans les *Latomies*, anciennes carrières d'où était sortie Syracuse. Beaucoup y succombèrent misérablement aux mauvais traitements, à l'insuffisance de nourriture et à l'infection du lieu dont on n'enlevait ni leurs excréments ni leurs cadavres. Il paraît cependant que les prisonniers se trouvèrent, suivant les circonstances de leur reddition, considérés, les uns comme prisonniers de l'État, et ce furent ceux-là qui furent si mal traités, les autres, comme prisonniers

des particuliers. Le sort de ces derniers fut beaucoup plus doux. Une grande partie purent, dans la suite, en payant une rançon, revoir leur patrie.

CHAPITRE VII.

Reprise des hostilités avec le Péloponnèse. — Occupation de Décélie. — Révolte des alliés. — Réaction. — Souffrances des riches. — Misère des pauvres. — Famine. — Les Sitophylaques persécutés. — L'Hétairie oligarchique. — Ses actes. — Les quatre cents. — Abolition du suffrage universel. — Suppression des salaires pour fonctions publiques. — Opposition des Kaloi K'agathoi. — Chute des quatre cents. — Les cinq mille.

Nous avons poursuivi sans l'interrompre le récit de l'expédition de Sicile; cependant pendant sa durée des événements importants avaient eu lieu. La victoire des Lacédé moniens sur les Argiens avait bien modifié la position des premiers et relevé leur courage. Ils ne recherchaient plus tant la paix, et le parti de la guerre y reprenait des forces. Pourtant ils n'auraient pas repris les armes, quelques chances qu'ils eussent d'écraser enfin leurs rivaux restés presque sans défense, car ils ne considéraient pas la trêve comme rompue par l'intervention des Athéniens dans leur querelle avec Argos. Premiers violateurs de la trêve de trente ans au commencement de la guerre, ils considéraient leurs insuccès comme une punition des dieux. Ils ne voulaient point s'y exposer de nouveau en manquant encore à leurs serments. Comment les Athéniens, dont presque toutes les ressources, hommes, navires, argent, étaient absorbées par la guerre de Sicile, firent-ils la folie de les attaquer? C'est ce qui ne peut s'expliquer que par leur situation intérieure.

Le pouvoir tombait toujours en des mains de plus en plus indignes : celles des hommes qui avaient fait bannir Alkibiadès, hommes dont les historiens ont dédaigné de s'occuper et dont les noms seulement nous ont été conservés par les poëtes comiques, accolés aux épithètes les plus injurieuses. C'étaient : Androklès, chef de la faction populaire la plus violente, un des principaux ennemis d'Alkibiadès[1], que Kratinos, Ecphantidès, Aristophane, un anonyme cité par Zénobios, qualifiaient à l'envi des noms de prince de l'émeute[2], esclave, mendiant, coupeur de bourses[3], débauché crapuleux; Diitréphès, maniaque, Crétois menteur, à peine Athénien[4], enrichi par la délation jusqu'à pouvoir être phylarque et hipparque, devenu célèbre par le luxe de sa table; Peisias et Ophiôn, que Kratinos voulait voir livrés aux Nothodices comme usurpant le nom de citoyen; Kléonymos, pauvre aussi d'abord, enrichi dans les troubles de l'État, ennemi déclaré de la paix, quoique lâche à la guerre et, au dire d'Aristophane, convaincu d'avoir jeté son bouclier.

Je ne prends que pour ce qu'elles valent les invectives des comiques contre ces hommes. On peut seulement en conclure qu'ils appartenaient à des familles inconnues; quant à leur moralité, il nous suffit, pour la juger, de savoir leurs noms et l'époque de leur pouvoir. Ils sont responsables du sang versé, des exils, des confiscations, en un mot des violences de toute sorte, commises pen-

[1] Thucyd., § 65.
[2] Ἐν δὲ διχοστασίῃ πολεμαρχῶν.
[3] Βαλαντιοτόμος.
[4] Kratinos, Platôn le comique, fragm. Suidas.

dant qu'ils étaient aux affaires et multipliées au point de rendre inévitable un changement de régime. On doit leur joindre Peisandros et Phrynichos, alors démagogues fameux et que nous verrons bientôt changer de parti. Tous ces gens-là n'avaient qu'un seul but : capter la faveur du peuple, qu'ils traitaient comme un despote d'Orient auquel on cache tout ce qui peut troubler la sérénité de son humeur. En fait d'expéditions guerrières, rien ne lui plaisait tant que les razzias exécutées à l'aide des vaisseaux ; il fallait lui en fournir sans s'inquiéter des conséquences [1], et on envoya ravager les côtes de Prasies et d'Épidaure-Liméra, deux villes importantes de la Laconie.

Par là se trouvaient réduits au silence ceux des Spartiates qui auraient voulu conserver la paix ; d'ailleurs Alkibiadès venait d'arriver à Lacédémone et il y avait déjà acquis une influence extraordinaire. Il poussait à la guerre, en démontrait l'opportunité et enseignait les moyens de la rendre désastreuse pour les Athéniens.

De Thurium il s'était rendu à Argos, où, apprenant sa condamnation à mort, il s'était, dit-on, écrié : « Je leur ferai bien voir que je suis vivant. » Non-seulement il était condamné à mort dans sa patrie, mais de plus les Athéniens avaient rendu un décret, inscrit sur une stèle de pierre, qui le déclarait ennemi public de toute la Grèce, et ils avaient envoyé à Argos pour y faire exécuter cette sentence [2]. Alors il avait demandé aux Spartiates l'auto-

[1] Ναῦς δεῖ καθέλκειν τῷ πένητι μὲν δοκεῖ, τοῖς πλουσίοις δὲ καὶ γεωργοῖς οὐ δοκεῖ. Aristoph., *Eccles.*, v. 197.

[2] Isocrate, *de Bigis*.

risation de se rendre en Laconie, promettant que jamais Lacédémone n'aurait eu un hôte plus utile. Dès son arrivée, il y avait été l'objet de l'engouement général. Nul n'avait pu résister au charme de ses manières et de sa parole, à la facilité avec laquelle il se transformait et s'assimilait les mœurs de ceux qu'il voulait séduire.

Ce n'était plus l'élégant Athénien à la barbe et aux cheveux bouclés, aux ongles bien limés, parfumé et traînant mollement un long manteau de laine milésienne; ce n'était plus le gourmet raffiné dont les repas trop somptueux indignaient Athènes, c'était un vrai Lacédémonien vivant de la *maza* et du *brouet noir,* se baignant avec tout le monde dans l'eau froide de l'Eurotas, court-vêtu d'étoffes grossières et rasé jusqu'à la peau [1].

Ce dernier point est à remarquer. Les seigneurs spartiates, Gylippos, Lysandros et autres portaient la barbe et les cheveux longs; ce qui était un privilége de la noblesse chez eux comme chez les Francs chevelus. A ce compte le descendant d'Eurysakès, fils d'Ajax, eût bien pu conserver ses cheveux. Pourquoi donc imitait-il de préférence les Lacédémoniens qui se tondaient *au ras des oreilles* [2], suivant une mode qu'imitaient au temps de Platon les *lacomanes* athéniens? N'est-ce pas qu'il voulait acquérir la faveur, non de la haute aristocratie, mais des classes moyennes et basses, restant en cela fidèle à l'opinion politique qu'il avait suivie dans son pays? Malgré le silence des historiens sur ce point, il faut supposer

[1] Plutarque.
[2] Platon, *Protagoras.*

qu'il a dû tenter de pousser ce parti à des entreprises regardées comme dangereuses par les Spartiates, secondé en cela par son hôte, Endios, qui se trouvait alors éphore. La famille d'Endios était très-anciennement liée par des rapports d'hospitalité avec celle de Kleinias, et telle était l'intimité des deux familles que cette dernière avait adopté le nom lacédémonien d'Akibiadès, un des noms alternatifs de la famille d'Endios[1]. Celui-ci paraît avoir été le plus influent des éphores de l'année. C'était un personnage important, et qui avait été ambassadeur à Athènes lorsque, après l'affaire de Pylos, les Lacédémoniens avaient envoyé demander la paix. Il avait pardonné à Alkibiadès le mauvais tour que celui-ci joua alors à l'ambassade, et les deux amis étaient en ce moment dans la plus parfaite communauté d'opinions.

Quelques mots de Thucydide[2] indiquent l'antagonisme de l'éphore Endios et du roi Agis, sans nous apprendre quelle en était la cause. On peut conjecturer qu'Endios n'était pas un de ces éphores dont parle Aristote[3] et dont l'opposition, combattant la royauté au nom des autres Spartiates, forçait souvent les rois à se faire démagogues. Il était bien plutôt l'organe des Lacédémoniens aspirant à des droits politiques nouveaux; c'est là ce qui expliquerait comment, à l'engouement des Spartiates pour Alkibiadès, succéda bientôt une haine qui le poursuivit jusqu'à sa mort.

Le roi Agis avait des motifs plus personnels. Le bel

[1] Thucyd., 8, 6, et Schol.
[2] Thucyd., 8, 12.
[3] Aristote, *Politic.*

Athénien avait encore été mieux reçu des dames que des hommes. Il paraît du reste qu'à Sparte c'était chose facile ; hommes et femmes, nous le savons, y avaient sur certaines choses des opinions doriennes à eux particulières. Au dire d'Aristote[1], les dames lacédémoniennes se livraient sans modération à toute espèce de plaisir. Les seules femmes des rois étaient condamnées à la vertu ; et, afin qu'on ne pût douter que les rois de Sparte étaient bien de la race d'Héraclès, les éphores étaient chargés de les garder[2]. Il est probable que les fonctions d'Endios auprès de Timæa, femme d'Agis, furent précisément l'occasion de la chute de cette princesse et l'origine de ses relations avec Alkibiadès. Si l'on en croit la tradition, celui-ci n'aurait séduit la reine de Sparte que pour le plaisir de mal faire[3]. « eJ ne l'aime ni m'en soucie, » disait-il; « seulement je suis bien aise que dorénavant les rois de Sparte soient, non de la race d'Héraclès, mais de celle d'Alkibiadès. » — Timæa, au contraire, l'adorait, et ne s'en cachait point. Dans son intérieur, devant ses femmes et ses amies, elle donnait au fils qui était né de cette liaison, et dont le nom véritable était Léotichydès, celui d'Alkibiadès. Il faut dire aussi qu'Agis se comportait singulièrement avec sa femme; car, dix mois avant la naissance de Léotichydès, comme il était couché dans le lit de la reine, des secousses de tremblement de terre se firent sentir. Il vit là un fâcheux présage, quitta immédiatement le lit nuptial et n'y rentra plus depuis lors.

[1] Aristote, *Politic.*
[2] Platon, 1er *Alcibiad.*
[3] Plutarq., *Alcibiad.*

Dans la suite, cette circonstance fut considérée comme établissant l'illégitimité de Léotichydès, qui fut en conséquence exclu du trône[1].

Mais cette haine du roi et des Spartiates contre Alkibiadès ne vint que plus tard. Au moment de son arrivée à Sparte, l'engouement fut général, et il le fit servir à sa vengeance contre sa patrie ou plutôt à son projet d'y rentrer de force. C'est lui qui avait conseillé aux Lacédémoniens d'envoyer Gylippos pour former les Syracusains à la discipline et à l'art militaire; c'est lui qui, plus que qui que ce fût, avait contribué à les faire secourir par les Péloponnésiens et les autres Grecs de leur parti. Il ne tarda pas à inspirer à ses nouveaux hôtes une idée plus funeste encore pour Athènes : celle de s'établir à demeure dans l'Attique. Telle est du moins la créance généralement acceptée, sur la foi de Thucydide. On doit noter cependant que, dans le discours d'Isocrate sur les biges, le fils d'Alkibiadès, tout en reconnaissant que son père a fait ce qu'il a pu pour forcer ses ennemis à son rappel, proteste contre le rôle qu'ils lui attribuaient de conducteur des Lacédémoniens dans cette guerre. Remarquons de plus que, d'après ce que nous savons des coutumes et de la constitution lacédémoniennes, le discours prêté par Thucydide à Alkibiadès, et dans lequel celui-ci engage les Spartiates à secourir Syracuse et à fortifier Décélie, n'a pas pu être prononcé. Tout au plus aurait-il pu en souffler le sens en particulier à l'oreille de quelques ci-

[1] Plut., *Alcib.* — Xénophon, *Hellenic.*

toyens influents qui, se conformant à la discrétion spartiate, ne l'eussent dit à personne.

Jusqu'alors les Lacédémoniens s'étaient bornés à des expéditions de six semaines dans l'Attique. Ils y avaient même renoncé dans les dernières années parce qu'elles devenaient infructueuses, vu l'abandon des cultures dans les terres exposées à leurs ravages. Ils résolurent d'établir une invasion permanente, de fortifier une place et d'y laisser garnison. Au printemps de l'an 413 av. J.-C.[1], Agis, fils d'Archidamos, entra dans l'Attique, ravagea le pays et s'installa à Décélie qu'il fortifia. Cette mesure eut tout le succès qu'il en attendait : la place était éloignée de la ville de moins de cinq lieues, et les Athéniens en apercevaient les fortifications du haut de leurs murailles. De ce jour les Lacédémoniens pouvaient infester la plaine toute l'année; l'exploitation des mines du Laurium, source des revenus de beaucoup de citoyens, devenait impossible; nul convoi ne pouvait plus entrer dans la ville que par mer, ce qui compliquait sérieusement la question des subsistances; mais l'effet moral fut encore plus désastreux que le dommage matériel. Désormais, aux yeux des alliés-sujets, le territoire des Athéniens était conquis; ils étaient réduits à leur seule ville et chacun pouvait sans crainte songer à la révolte.

Le découragement et l'inquiétude étaient donc grands dans la ville, quand, si l'on en croit Plutarque, un voyageur étranger, chez un barbier du Pirée, vint à parler de la catastrophe de Syracuse encore ignorée, car les gé-

[1] Ol. 91, 3.

néraux n'avaient pas pu en faire porter la nouvelle. Aussitôt cet homme est mené aux archontes, on l'interroge, on refuse de le croire, on le met à la question, et peut-être lui en eût-il coûté la vie sans l'arrivée de quelques citoyens échappés au désastre. Alors la cité entière fut frappée de stupeur, car ceux mêmes qui avaient été le plus opposés à l'expédition de Sicile n'avaient jamais entrevu l'idée d'un événement semblable. On pleurait sur soi parce qu'il n'y avait point de famille qui ne fût atteinte dans quelqu'un de ses membres, on pleurait sur l'État dont la ruine paraissait inévitable. On se répétait qu'Athènes avait risqué dans cette folle entreprise son dernier vaisseau et son dernier homme et qu'elle les avait perdus. Surtout sa marine était vaincue : sa marine, l'unique instrument de sa domination, comme aussi sa seule défense !

Les ennemis et les alliés jugeaient de même la situation. Ceux-ci crurent arrivé l'instant favorable à la défection qu'ils méditaient depuis longtemps; car, si la majorité de la population avait vu presque partout d'abord avec plaisir les riches vexés, maltraités, spoliés, elle n'avait pas tardé à comprendre qu'en dernier lieu c'était elle qui souffrait le plus de cet état de choses et que pour elle la misère était le résultat de cette absorption par la métropole de toutes les ressources du pays.

Un certain nombre de cités eubœénnes s'abouchèrent d'abord avec les Lacédémoniens; puis Lesbos, Érythres, Khio, Khio naguère l'amie si dévouée d'Athènes qu'en adressant aux dieux leurs vœux pour le salut de la république, les Athéniens ne manquaient pas de prier pour

la prospérité des Khiens[1], et réciproquement. Milet et l'Ionie se soulevèrent; la plupart des villes de l'Hellespont suivirent cet exemple, et bientôt la puissante île de Rhodes. En même temps Tissaphernès, satrape titulaire de l'Ionie pour le roi de Perse, et Pharnabazos, satrape des provinces qui bordent l'Hellespont, remis de la terreur que leur avaient jadis inspirée les victoires de Kimôn, et voulant plaire au roi en faisant de nouveau rentrer dans ses coffres les tributs de pays qui, suivant l'usage oriental, n'étaient point censés avoir cessé de lui appartenir, vinrent proposer à Lacédémone un traité par lequel l'Ionie devait être restituée au roi de Perse à charge par ce dernier de fournir les subsides nécessaires à l'entretien d'une flotte péloponnésienne destinée à détruire les derniers restes de la puissance d'Athènes.

Aveuglée par le désir de voir sa rivale rayée définitivement de la liste des nations, Lacédémone accepta ce honteux traité, et la flotte que devait payer l'argent du Roi s'équipa. Les Lacédémoniens fournirent vingt-cinq vaisseaux, les Béotiens autant, les Phocéens quinze, les Arcades, les Pelléniens, les Sicyoniens quinze, les Mégariens, les Épidauriens, les Trézéniens et les Hermioniens vingt. A cette flotte de cent vaisseaux, les Perses devaient joindre une autre flotte phénicienne de cent cinquante.

Certes en ce moment nul ne pensait qu'Athènes pût ne pas être écrasée en quelques jours par une aussi formidable coalition; elle ne le pensait pas elle-même. Mais chez un peuple si mobile, si audacieux, si prompt à tout

[1] Aristophane, *Aves*, 880.

espérer, si plein de patriotisme et si facile à l'enthousiasme, l'abattement ne pouvait être de longue durée. Devant le danger imminent de la patrie, les haines et les rancunes politiques furent mises de côté, on résolut de résister et, chacun mettant à la disposition de l'État sa personne et sa fortune, Athènes put encore une fois étonner la Grèce par un déploiement de ressources que personne ne soupçonnait. Elle fut prête en même temps que ses ennemis, et les flottes péloponnésiennes rencontrèrent sur la mer d'Ionie des flottes athéniennes égales en nombre et aussi redoutables que celles qu'elles remplaçaient.

Nous ne suivrons pas dans leurs détails les événements de cette lutte maritime dont les côtes de l'Ionie furent le théâtre. Pendant un an et demi les chances restèrent à peu près égales; les engagements furent fréquents, mais entre un petit nombre de vaisseaux. Les flottes rivales s'étaient divisées en petites escadres pour pouvoir surveiller un plus grand nombre de points. D'ailleurs les Péleponnésiens, redoutant la supériorité des marins athéniens en bataille rangée, et ceux-ci ne se souciant pas de risquer d'un seul coup la flotte, résultat de leur effort suprême, s'accordaient pour éviter les batailles décisives. Cependant les succès militaires furent en général pour les Athéniens, sans pourtant que leur situation en devînt moins périlleuse, parce que le nombre de leurs ennemis ne cessait de s'accroître. La seule île de Khio, par sa défection, avait augmenté de quarante vaisseaux la flotte coalisée; mais les habitants en furent sévèrement punis, car ils furent battus dans trois batailles et virent leur pays mis à feu et à sang. Les Milésiens furent aussi battus ainsi

que Tissaphernès qui était venu à leur secours, et il est probable que leur ville aurait été prise sans l'apparition de la flotte péloponnésienne tout entière devant laquelle Phrynikos qui commandait les Athéniens crut devoir reculer, ses forces étant insuffisantes. Mitylène fut reprise et Lesbos réduite à l'obéissance à peu près en même temps.

Un heureux événement pour Athènes fut l'insurrection de Samos. Comment l'administration de ce pays si durement traité par Périclès était-elle alors entre les mains des classes élevées? Comment le peuple s'éprenait-il de l'amour de la démocratie et des Athéniens précisément au moment où les autres s'en dégoûtaient? Faut-il voir là l'œuvre d'Hyperbolos, le grand agitateur athénien, récemment arrivé à Samos, peut-être avec les trois vaisseaux athéniens envoyés pour fomenter cette révolution[1]? Ce qui est certain, c'est que la faction populaire se souleva contre les riches, en mit à mort deux cents, en exila quatre cents, se partagea leurs biens, contracta avec les Athéniens une alliance intime et mit à leur disposition le port de Samos qui pendant toute cette guerre fut leur port de refuge et leur base d'opérations. De là ils guerroyaient, portant secours sur tous les points attaqués, faisant une guerre défensive plutôt qu'offensive, lorsque, par des circonstances nouvelles, les choses reçurent une impulsion différente.

Dans tous ces événements Alkibiadès avait déjà joué un rôle important. Parti de Laconie avec le Spartiate Chalcideus et cinq navires, ce serait lui, suivant Thu-

[1] Thucydide, l. VIII, §. 21.

cydide, qui aurait soulevé Khio et Érythres, puis Clazomènes et les autres villes de l'Ionie; ce serait lui qui aurait négocié le traité entre Lacédémone et Tissaphernès; ce serait lui qui, après la bataille de Milet, ayant couru à cheval à Tychiussa chercher la flotte syracuso-péloponnésienne, aurait par là forcé les Athéniens à lever le siége de cette ville; ce serait lui, en un mot, qui aurait conduit la guerre, et tous les coups portés aux Athéniens auraient été dirigés par lui. Tout cela, il l'aurait fait de concert avec l'éphore Endios. Ainsi parle Thucydide, et tous les auteurs ont accepté son assertion; mais alors on ne comprend plus, je l'ai déjà fait remarquer plus haut, pourquoi, au moment même où son habile activité semble avoir aggravé de plus en plus le péril d'Athènes et servi Lacédémone, les Spartiates auraient expédié, comme ils firent, l'ordre à Astiochos, commandant en chef la flotte alliée, de le faire mettre à mort. N'est-il pas vraisemblable que dès lors son plan connu à Sparte n'avait pas pour but le triomphe définitif de cette cité, et que les mouvements fomentés par lui chez les alliés d'Athènes ne tendaient point à la ruiner, mais à lui imposer un changement de gouvernement, un retour à des institutions encore démocratiques et libérales, mais non sanguinaires et spoliatrices, institutions auxquelles peut-être il voulait aussi, avec Endios, amener Lacédémone? Je ne vois pas quelle autre explication on pourrait donner de sa proscription par les Spartiates.

Astiochos se trouva un ambitieux qui travaillait pour son compte, flottant entre les partis et négociant avec Tissaphernès, on ne sait dans quel but; peut-être seule-

ment pour se faire donner de l'argent. Les Spartiates avaient du reste peu de confiance en lui, car ils venaient d'envoyer une commission de onze d'entre eux pour examiner sa conduite et le déposer au besoin. Il ne put ou ne voulut exécuter l'arrêt rendu contre Alkibiadès et celui-ci se retira auprès de Tissaphernès; condamné à mort par les deux coalitions belligérantes, il ne pouvait plus sans risquer sa vie mettre le pied sur une terre grecque.

Chez Tissaphernès, il ne fut pas longtemps sans avoir conquis la même influence qu'il avait eue à Athènes et ensuite à Sparte. Il avait laissé là la cape lacédémonienne et les cheveux ras pour la stola de soie et la tiare des Perses, la maza et le brouet noir pour les festins les plus délicats, l'austérité en un mot pour les recherches du luxe et de l'élégance. Comme Thémistoklès, il apprit rapidement la langue du pays, et l'intelligent satrape, reconnaissant que son hôte était d'aussi bon conseil pour les plaisirs que pour les affaires, se laissa facilement aller à sa direction. Bientôt il ne put se passer de lui, et telle devint son affection qu'il baptisa du nom d'Alkibiadès la plus belle partie de ses splendides jardins. Le fils de Kleinias était donc devenu l'arbitre de la guerre en Ionie, lorsqu'il jugea que le moment de rentrer dans sa patrie était venu pour lui.

Depuis qu'il l'avait quittée, la révolution y était entrée dans une phase nouvelle. Plus le peuple athénien avait été surpris du résultat du siége de Syracuse, plus il avait été furieux contre ceux qui l'avaient trompé et l'avaient engagé à persister dans cette entreprise, malgré l'évi-

dence du danger. Les orateurs du parti de la guerre, les publicateurs d'oracles, les devins étaient devenus les objets de l'indignation générale, et cette indignation s'était manifestée par la création d'un conseil de vieillards qui devait en toute circonstance émettre préalablement son avis, sur ce qu'il y avait à faire afin que le peuple ne fût plus entraîné à décider légèrement sur des questions mal étudiées[1].

Ce fut là un premier et grave échec pour la démagogie, un signe évident que la majorité des citoyens en était dégoûtée. Un souffle suffit souvent pour faire écrouler le gouvernement d'un seul homme, sans même que les membres de la nation aient sérieusement à se plaindre de lésions publiques ni particulières; le pouvoir ne tombe des mains d'un peuple que lorsque ce peuple, honteux et repentant des excès qu'on lui a fait commettre, reconnaît que ces mêmes excès, loin d'améliorer la position des classes inférieures, n'ont fait qu'augmenter leur misère. Le renversement de la démocratie à Athènes, ce grand événement de l'histoire de son temps, Thucydide seul nous le raconte en deux ou trois paragraphes, les plus secs de son huitième livre, dernier de son histoire, très-inférieur aux autres et qu'il écrivait lorsqu'il fut surpris par la mort. Peut-être le grand historien est-il mort en Thrace avec le désir de rentrer dans sa patrie; peut-être, rentré à Athènes en vertu des amnisties qui accompagnèrent la fin de la guerre, ne se souciait-il pas de retourner en exil; on sent qu'il a voulu raconter cette révolution —

[1] Thucydide, l. VII, § 1.

sans parler politique — et sans blesser le *peuple souverain*.

Mais, malgré sa réserve, il n'est pas difficile de trouver les vraies causes de ce grand changement, ni de deviner pourquoi les *riches, qui avaient tant à souffrir*[1], conçurent des pensées de réaction que la majorité vit mettre à exécution sans s'y opposer. Ainsi nous le voyons énumérer parmi les pertes qu'au dire d'Alkibiadès, l'occupation de Décélie devait causer aux Athéniens, celles des *revenus qu'ils tiraient des dicastères*[2]. Alkibiadès désignait ainsi le produit des biens des condamnés politiques vendus au profit du trésor public, et il supposait que ces propriétés ne trouveraient plus d'acheteurs tant qu'elles seraient entre les mains des Lacédémoniens. On peut inférer de là quel dut être le nombre des citoyens annuellement dépouillés sous prétexte de trahison ou de conspiration, pour que le produit de ces spoliations ait pu être considéré comme un revenu important et habituel de l'État. L'on ne s'étonne plus des malédictions écrites à chaque page des comiques et des orateurs de toutes les opinions contre les sycophantes qui jouaient auprès du peuple le même rôle que les délateurs auprès des césars romains. Quiconque devait à sa naissance ou à son industrie une fortune quelconque devenait leur point de mire. Ce n'étaient qu'accusations de misodémie, de trahison, de sacrilége : « Ils dénonçaient calomnieusement, dit Aristophane, rançonnaient et dénonçaient de nouveau; » « s'exerçant « sur les innocents, dit Isocrate[3], pour pouvoir vendre

[1] Οἵπερ καὶ ταλαιπωροῦνται μάλιστα. Thucyd., 8, 48.
[2] Thucyd., l. VI, 91. Cf. Scholies p. explication, et Aristote, *Politic.*
[3] Isocr., *de Pace*, § 108.

« leur silence plus cher aux coupables, et poussant ainsi « les meilleurs citoyens à désirer le retour de l'oligarchie « et le triomphe des Lacédémoniens[1]. » La Grèce entière était pleine des exilés athéniens, comme des exilés alliés qu'ils avaient fait bannir. La peine de mort était appliquée sous les prétextes les plus futiles.

Les riches ne souffraient pas seuls. Tous ceux qui vivaient jadis de leur luxe souffraient aussi de leur ruine par contre-coup, mais le commerce qui était la vie et la richesse de la nation était atteint par une cause extérieure plus grande encore. Tant qu'Athènes avait été la reine des mers, ses navires de commerce avaient fait ce qu'ils avaient voulu dans tous les ports du monde connu et les maux de la guerre s'étaient à peine fait sentir dans la ville. Maintenant les vaisseaux athéniens ne savaient plus où commercer ; ils ne traversaient plus qu'en tremblant la mer gardée par les flottes coalisées. L'approvisionnement en blé était même très-compromis par la perte d'Oropé qui commandait l'Euripe et les soulèvements de l'Eubée, le grenier d'Athènes. C'est là ce qui touchait cruellement la multitude.

Un curieux discours de Lysias nous fait connaître comment les choses se passaient dans ce cas, qui se représenta très-souvent, parce que l'Attique ne produisait pas la quantité de blé nécessaire à la nourriture de ses habitants. Dans tous les pays du monde, jadis comme maintenant, toutes les fois que la rareté des blés en faisait hausser le prix, la multitude ne manquait pas de crier à l'accapare-

[1] Isocrate, *Antidosis*, § 318.

ment et de prétendre qu'on faisait la famine à dessein pour exploiter sa misère. Peut-être en effet la spéculation a-t-elle pu, dans certaines circonstances et dans une certaine mesure, augmenter encore la cherté causée par la disette. Aussi les Athéniens avaient-ils de bonne heure institué quinze magistrats nommés *sitophylaques*, dix à la ville et cinq au Pirée, pour veiller à ce que le prix du blé n'augmentât pas outre mesure et pour faire observer les lois nombreuses et sanguinaires portées contre les marchands de blé. Deux de ces lois nous sont parvenues et donnent une idée des autres : il était défendu à tout marchand athénien de porter les blés qu'il avait pu acheter en pays étrangers, dans d'autres ports que celui d'Athènes. Une autre loi défend aux marchands d'acheter à la fois plus de cinquante *phormoi*[1] de blé : la mort était la sanction pénale de toutes ces lois. Comme elles n'empêchaient pas le blé d'être cher quand il était rare, on mettait les marchands à mort. Le blé n'en augmentait pas moins : alors on faisait périr les sitophylaques. Remarquons, dans le discours de Lysias, que ce n'est pas là un fait isolé; mais que *très-souvent* (πολλάκις), *beaucoup* (πολλῶν)[2] de citoyens périrent ainsi — « bien qu'ils présentassent des « témoins que l'accusation était fausse; mais le peuple « aimait mieux croire les accusateurs[3]. »

Rien de tout cela n'améliorait la position de la plèbe, qui souffrait parfois au point que des citoyens mouraient de faim ou se voyaient réduits à manger des scandices,

[1] Espèce de sac en tresse de jonc qui servait à porter le blé.
[2] Lysias, c. *Sitophyl.*, § 16 et 18.
[3] Id., *id.*

sorte de racines sauvages[1]. Aucune année n'avait encore été aussi dure que l'an 4 de la 91e olympiade, 412 av. J. C. Enfin les yeux s'ouvrirent sur la situation de l'État, et les démagogues avec leur cortége de sycophantes furent reconnus pour ce qu'ils étaient : « des *scélérats et des* « *voleurs,* » dit Isocrate. Le témoignage de Lysias est identique. Celui-là pourtant n'est pas un témoin suspect, car il est bien démocrate et même très-sanguinaire. Échappé aux persécutions des trente, c'est après leur chute qu'il laisse échapper cet aveu : « Tout le monde sait « que dans la première démocratie, ceux qui étaient au « pouvoir volaient l'État, se faisaient donner de l'argent, « sycophantaient les alliés et les aliénaient. Si les trente « n'avaient sévi que contre eux, ils eussent été approu- « vés de tous[2]. »

« De ceux qui gouvernent injustement dans l'oligar- « chie naît la démocratie; de ceux qui sycophantent « dans la démocratie, renaît l'oligarchie[3]. » De cette unanimité de sentiments sur ceux qui occupaient le pouvoir résulta une puissante coalition dans laquelle se fusionnèrent des hommes appartenant aux opinions les plus diverses et ne s'entendant que sur ce seul point : détruire ce qui existait, sauf à chercher ensuite par quoi on pourrait le remplacer. Ces hommes-là n'étaient liés entre eux par aucun engagement. Ils s'aidaient mutuellement à combattre l'ennemi commun lorsque l'occasion

[1] Andocid., fragm. cité p. Suidas, au mot.
[2] Lysias, *De affecta tyrannide Apolog.*, § 19.
[3] Lysias, *id.*, § 27.

s'en présentait; mais au sein de cette coalition se forma une société formidablement organisée, très-décidée à renverser la démocratie par tous les moyens possibles et à rendre le pouvoir aux classes supérieures de la société. Les membres de cette hétairie étaient en général des jeunes gens; probablement de ceux qui avaient perdu dans les troubles leurs parents, leur fortune, ou qui craignaient de les perdre. L'ardeur de la jeunesse, la soif de la vengeance les animait, et ils ne reculaient devant aucune violence, pas même devant l'assassinat.

Ils osèrent proclamer sur la Pnyx qu'ils voulaient supprimer tous les trioboles ecclésiastiques et dicastiques, les salaires des fonctionnaires publics et toutes les allocations qui servaient de paie à la populace. Ils déclaraient que les soldats seuls devaient être soldés et que les citoyens ayant droit de suffrage devaient être restreints à cinq mille pris « parmi ceux qui pouvaient le mieux ser« vir le pays de leur fortune et de leur personne », c'est-à-dire, je crois, les trois classes de contribuables et ceux auxquels leur fortune permettait de faire la dépense assez considérable d'une armure complète[1]. Quelques démagogues voulurent protester; ils tombèrent sous le poignard, et parmi eux Androklès, le principal d'entre eux. Aucune recherche de ces crimes ne fut faite, ceux qui eussent pu les faire étant sans doute partisans du changement qui se préparait. D'ailleurs l'assassinat politique était si bien dans les mœurs des Grecs que l'on trouve cité par

[1] *D'un équipement d'hoplite*, du moins j'explique ainsi l'ὁπόσοι καὶ ὅπλα παρέχονται du seul passage de Thucydide indiquant la composition de ces cinq mille. Thucyd., l. VIII, 65 et 97.

Andokidès[1] un décret par lequel tout citoyen était obligé de jurer qu'il tuerait, s'il le pouvait, quiconque, à sa connaissance, aurait conspiré contre le peuple, aspiré à la tyrannie, combattu la démocratie, et que, si cet acte de justice était accompli par un autre, il regarderait celui-ci comme ayant bien mérité de la patrie et ferait tous ses efforts pour que la moitié des biens du mort lui fût allouée.

La terreur passa dans les rangs de la démagogie. Comme le secret des conjurés était rigoureusement gardé, on crut l'hétairie bien plus nombreuse qu'elle n'était en réalité, et comme évidemment elle était soutenue par des gens qu'on n'aurait jamais crus capables de se tourner vers l'oligarchie, chacun de ceux qui auraient voulu conserver la démocratie se crut isolé, en danger d'être trahi et s'estima heureux d'acheter son salut par le silence[2]. Ainsi protégés par la crainte qu'inspirait l'hétairie, tous ceux qui désiraient un nouvel ordre de choses purent aisément travailler à l'accomplissement de leurs desseins.

Les partis qui se trouvaient en présence peuvent être divisés en trois principaux : le parti franchement réactionnaire et oligarchique violent; le parti libéral modéré, flottant entre les deux autres et dont les membres en grande partie désiraient le retour d'Alkibiadès. Les hommes de ce parti paraissent s'être intitulés les *kaloi k'agathoi*[3], les honnêtes gens; — enfin les démocrates violents.

[1] Andocid., *de Mysteriis*, § 96.
[2] Thucydide, l. VIII.
[3] Thucydid., l. VIII, § 48.

Ce n'est qu'en se pénétrant bien du rôle de chacun de ces partis qu'on peut s'expliquer les événements suivants, dans lesquels quatre personnages bien différents entre eux jouèrent, avec Alkibiadès, les rôles principaux.

C'était d'abord le vieil Antiphôn, fils de Sophilos de Rhamnuse, le plus ancien des orateurs dont nous ayons des discours, celui qui le premier commença à composer des plaidoyers pour être prononcés par d'autres dans leurs procès. Il avait donné des leçons à Alkibiadès qui peut-être l'avait sacrifié à Sokratès, d'où la mauvaise volonté d'Antiphôn contre l'un et l'autre. Cet homme éminent avait paru jusqu'alors ne pas s'occuper de politique. Il ne prenait jamais la parole dans l'assemblée ni devant les tribunaux; le peuple n'était pas bien disposé pour lui : « il redoutait, dit Thucydide, sa grande réputation d'é-« loquence ». Je suppose plus volontiers que le peuple n'aimait pas les doctrines politiques de ce chef de la réaction. Ce fut lui en effet qui contribua le plus à organiser la coalition antirévolutionnaire et prépara une nouvelle constitution.

Théraménès, un des hommes les plus considérables de l'époque, l'appuyait de tout son pouvoir. Il était, disait-on, originaire de Khio, et avait été inscrit au nombre des citoyens par Hagnôn, son père adoptif. Élève de Gorgias de Léontium et de Prodikos, il était célèbre par son talent oratoire et fut lui-même le maître d'Isocrate. Il fut nommé stratége, grâce à l'influence de son père Hagnôn, qui était grande dans le conseil. Homme d'opinions modérées, mais flottantes, il se trouva tantôt dans un parti, tantôt dans l'autre, et toujours dépaysé. Ses con-

temporains l'appelaient le *cothurne*, parce que cette chaussure s'adaptait indifféremment à tous les pieds. Ils prétendaient aussi que, suivant qu'il se trouvait à Kéos ou à Khio, il changeait l'orthographe de l'adjectif indicateur de sa patrie et se disait tantôt Khien, tantôt Kéen, tant était grand son désir d'être du parti dominant! Je suis bien convaincu d'ailleurs qu'il était purement et simplement Athénien, comme la plupart des autres hommes poliques d'Athènes auxquels leurs ennemis attribuaient une origine étrangère pour les rendre odieux. Quoi qu'il en soit, nous le verrons racheter par une mort glorieuse ce qu'il y eut de répréhensible dans sa vie.

Les deux autres chefs de la réaction étaient deux ex-démagogues : c'étaient Peisandros l'Acharnien, que nous avons déjà vu proposant une récompense aux dénonciateurs des hermocopides et chargé de l'enquête dans cette affaire. C'est tout ce que nous savons de lui, si ce n'est qu'il était de grande taille et qu'Aristophane le traite de lâche et de voleur. Phrynichos, campagnard et pauvre, était venu exercer à la ville le métier de sycophante, à ce que prétend Lysias[1]. Il y était devenu général ainsi que Peisandros. Tous deux en ce moment commandaient la flotte qui était devant Samos. Suivant le même Lysias, ces deux hommes avaient changé d'opinion et déserté la démocratie dans la crainte d'être mis en accusation à la sortie de leur commandement dont le peuple n'était pas satisfait[2]. Il est difficile de démêler le vrai du faux dans ces assertions.

[1] Lysias, *pro Polystrato*, § 12.
[2] Lysias, *de Affectata tyrannide Apologia*, § 9.

Tandis que les voies de la réaction s'aplanissaient à Athènes, Alkibiadès, informé de l'état des esprits, se mit à l'œuvre pour rendre son rappel nécessaire. Il prenait pour point d'appui son influence sur Tissaphernès, qui lui donnait une immense importance; car il était visible que les forces d'Athènes ne pourraient plus soutenir longtemps les efforts combinés des Perses et des Péloponnésiens, si la fameuse flotte de cent trente vaisseaux phéniciens venait à paraître dans la mer Égée comme le portait le traité fait avec Endios. Il s'aboucha donc avec les principaux triérarques et leur proposa de procurer l'alliance du Roi si les Athéniens voulaient revenir à un gouvernement plus modéré et lui permettre, à lui, de rentrer dans sa patrie. Les triérarques, comme nous le savons, les plus riches des citoyens, étaient naturellement conservateurs. Les soldats n'étaient point hostiles à Alkibiadès; beaucoup même avaient regretté ce général renommé quand ils l'avaient vu partir. — On s'entendit facilement et, joignant aussitôt les actes aux paroles, Alkibiadès put rendre à ses nouveaux alliés le signalé service d'intercepter les secours promis par le Roi aux Péloponnésiens.

Ceux-ci en fournirent eux-mêmes l'occasion, car le parti spartiate, pour décrier Endios, Alkibiadès et leur parti, ne tarda pas à réagir contre le traité qu'ils avaient contracté avec la Perse. Il était honteux, disaient-ils avec raison; ils ne souffriraient point que les Grecs d'Asie fussent de nouveau asservis, et Lykas, leur envoyé, proposa au Roi un nouveau traité modifié. Alkibiadès, intervenant, ne manqua pas de faire remarquer à Tissa-

phernès combien il serait impolitique à la cour de Perse de détruire entièrement les Athéniens en faveur des Lacédémoniens qui n'étaient pas plus amis des Perses que les premiers; qu'il valait bien mieux les laisser se ruiner mutuellement, ou plutôt les maintenir dans une situation telle que les uns et les autres fussent toujours contraints d'implorer l'amitié du Roi. Tissaphernès adopta facilement ce raisonnement, et dès lors la subvention qu'il donnait aux coalisés fut réduite de moitié, c'est-à-dire de une drachme à trois oboles par homme. Elle fut en outre payée plus qu'inexactement, ce qui affaiblit graduellement leur flotte. Quant à la flotte phénicienne, il n'en fut plus question.

Ce service reçu, l'armée entière, sauf une partie de ses chefs, fut toute acquise à Alkibiadès. Elle résolut d'envoyer à Athènes une députation pour demander des modifications à la constitution et le rappel d'Alkibiadès. Peisandros et quelques triérarques composaient cette députation qui trouva toutes les voies préparées. On assembla le peuple, et, l'hétairie imposant silence à la masse des démocrates, Peisandros put faire sa proposition sans causer trop de tumulte. Quelques-uns des plus fougueux voulurent protester; Peisandros les fit approcher et leur demanda simplement comment ils prétendaient résister aux forces de la Grèce et de l'Asie entière, comment ils préserveraient la ville du sort qu'ils avaient fait subir aux Éginètes, aux Méliens et à tant d'autres. Et comme ils n'avaient rien à répondre, il fut décrété que Peisandros, à la tête d'une autre députation, serait envoyé auprès d'Alkibiadès et de Tissaphernès pour conclure le traité.

Mais ici Alkibiadès se trouva déçu dans sa combinaison par la résistance imprévue de Tissaphernès. Le rusé Persan avait parfaitement compris que le premier plan à lui proposé par Alkibiadès, de laisser les deux partis s'affaiblir l'un l'autre, était le bon, et il n'entendait pas s'en départir. A mesure que les ambassadeurs d'Athènes faisaient des concessions pour obtenir son alliance, il élevait de nouvelles prétentions. Enfin il en vint à demander la cession au Roi de toute l'Ionie, puis les îles de la mer Ionienne, puis le droit d'y avoir une flotte qui pourrait parcourir comme elle l'entendrait les côtes de Grèce. Non-seulement ces propositions n'étaient pas acceptables, mais les fils des soldats de Kimôn ne pouvaient pas ne pas y voir une cruelle insulte à l'affaiblissement de leur patrie. Ils retournèrent à Athènes indignés et criant bien haut qu'Alkibiadès les avait joués et ne voulait pas sérieusement venir en aide à son pays.

C'est que presque tous ces hommes auraient subi, s'il l'eût fallu, une démocratie modérée avec Alkibiadès à la tête; mais ils préféraient de beaucoup l'oligarchie. D'après le rôle qu'il avait joué dans l'affaire des mystères, Peisandros devait être assez peu l'ami d'Alkibiadès. Quant à son collègue Phrynichos, il le haïssait et le redoutait tellement que, suivant Thucydide recopié par Plutarque, plutôt que de le voir rentrer, et rentrer en maître, il aurait offert au général lacédémonien Astiochos de lui livrer toute la flotte athénienne; ce qui n'aurait pas été mis à exécution parce qu'Astiochos, autre traître en correspondance avec Alkibiadès et Tissaphernès, aurait fait prévenir les chefs athéniens. Si cette histoire

est vraie, elle ne fut point crue, et Phrynichos, remplacé dans son commandement ainsi que son collègue par Léôn et Diomédôn, revint à Athènes partager le pouvoir avec Théraménès et Peisandros. Quant à la multitude, elle souffrait et ne savait trop que désirer; elle avait compté sur Alkibiadès et espéré un traité avec le Roi; quand elle vit qu'il fallait y renoncer, elle laissa faire ce qu'on voulut et le coup d'État s'exécuta.

On nomma d'abord des décemvirs pour présenter une constitution. Quelques jours après ils réunirent l'assemblée à Colone, lieu consacré à Poseidôn et éloigné de quarante stades de la ville. Là ils se bornèrent à déclarer que la loi contre les orateurs *paranomôn* était supprimée et que dorénavant chacun pourrait proposer ce qui lui semblerait avantageux au bien de l'État. Aussitôt Peisandros monta à la tribune et développa son projet de constitution. Cinq *proèdres* devaient choisir cent citoyens qui eux-mêmes en devaient choisir chacun trois pour former un conseil de quatre cents membres chargés de la conduite de l'État, sauf à consulter une assemblée restreinte aux cinq mille citoyens dont il a été parlé plus haut.

Le projet de Peisandros fut adopté, et le lendemain, pendant que la plupart des hommes valides étaient à leur poste à garder les longs murs, les quatre cents, suivis d'une force militaire suffisante, envahirent le conseil des cinq cents et congédièrent les *bouleutes*, avec égards cependant, et en leur payant leurs salaires, car ils avaient apporté l'argent nécessaire. Ils s'installèrent à leur place et prirent en main le gouvernement de la république. Les opposants les plus à craindre, *en petit nombre*, dit

Thucydide, furent mis à mort; quelques-uns furent arrêtés, quelques autres exilés. Après quoi ils envoyèrent une députation à Agis dire qu'ils entreraient volontiers en pourparlers sur la paix.

A peine ce nouveau gouvernement fut-il établi que la discorde se mit entre ses fondateurs; les divergences d'opinions se manifestèrent; surtout chacun voulait avoir la principale part du pouvoir. Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux pour lui, ce qui contribua le plus à sa ruine, fut que l'armée de Samos refusa de l'accepter. Peisandros et Phrynichos, avant de quitter Samos, y avaient organisé un complot qui devait éclater en même temps que le coup d'État à Athènes. Trois cents Samiens appartenant, non à l'aristocratie qui se trouvait dispersée et en fuite, mais à la partie des habitants que révoltaient les excès de la multitude, devaient donner le signal d'une insurrection, appeler à leur aide le reste de la population qui pensait comme eux, renverser le gouvernement populaire et en établir un autre analogue à celui que Peisandros et Phrynichos voulaient fonder à Athènes.

Le complot éclata au jour dit : les trois cents proclamèrent la déchéance des détenteurs du pouvoir et, se saisissant d'Hyperbolos, ils le firent jeter à la mer cousu dans un sac de cuir. Ainsi périt, par la violence et dans une émeute, l'auteur de tant de violences et de tant d'émeutes. Mais ce fut là le seul succès des réactionnaires; la démocratie était de trop fraîche date à Samos et n'était pas encore assez discréditée; un parti nombreux prit les armes pour la défendre et demanda le secours de l'armée athénienne.

Les généraux Léôn et Diomédôn étaient libéraux. Sous eux, et avec une influence supérieure à la leur sur l'esprit de l'armée, se trouvaient deux amis d'Alkibiadès, hommes d'énergie et d'un remarquable talent militaire : Thrasyllos, commandant d'un corps d'hoplites, probablement celui-là même en faveur duquel Alkibiadès avait jadis dépouillé le *kulikeion* [1] d'Anytos, et Thrasyboulos, fils de Lykos, alors simple triérarque, mais qui devait être, quelques années plus tard, le libérateur d'Athènes et le restaurateur de la démocratie modérée. L'influence des triérarques réactionnaires ne put résister à la leur, et l'appui de l'armée fut acquis aux démocrates samiens. Grâce à cet appui, les conjurés furent vaincus. Trente d'entre eux furent mis à mort, d'autres exilés, et le gouvernement populaire fut maintenu.

Ce résultat fut dû principalement à l'équipape du navire de l'État, le *Paralos*, que les chefs populaires avaient avant leur chute composé des plus déterminés libéraux. On les envoya à Athènes annoncer l'événement. Chéréas leur chef devait porter la parole; mais, lorsque le *Paralos* arriva au Pirée, le coup d'État aristocratique était accompli. Le navire fut saisi, une partie des *épibates* fut emprisonnée, les autres dispersés, et on forma un nouvel équipage. Chéréas parvint à se sauver et retourna à Samos où il annonça que les oligarques, maîtres du pouvoir, soumettaient la ville à la plus odieuse tyrannie, faisaient périr les hommes, déshonoraient les femmes et confisquaient les biens. A sa voix un trouble inexprimable

[1] Dressoir à argenterie.

s'empara de l'armée. Thrasyllos et Thrasyboulos assemblèrent les soldats, les Samiens se joignirent à eux, on jura par les plus terribles serments de mourir pour la démocratie, de combattre à outrance les Péloponnésiens, de ne pas recevoir les ordres des quatre cents et de ne pas traiter avec eux, même par l'intermédiaire des kéryces. On allait se jeter sur les triérarques et les officiers partisans de l'oligarchie, si des voix modérées ne fussent parvenues à calmer les colères du premier moment; on se contenta de les déposer. Thrasyllos et Thrasyboulos furent nommés généraux.

Le premier usage que ces nouveaux chefs firent de l'autorité fut de faire décréter par l'armée le rappel d'Alkibiadès. Thrasyboulos alla le chercher lui-même auprès de Tissaphernès et le ramena à Samos où il le présenta à l'assemblée des troupes. Là Alkibiadès prit la parole, et, avec cette irrésistible éloquence qu'il tenait de la nature et des leçons de Sokratès, il se plaignit des persécutions dont il avait été victime, il vanta son pouvoir auprès de Tissaphernès, il montra ce satrape prêt à payer des subsides aux Athéniens et à les faire soutenir par cette flotte de Phénicie que leurs ennemis attendaient en vain depuis si longtemps. Il annonça l'affaiblissement progressif et la défaite finale de la flotte péloponnésienne, enfin il entraîna l'armée qui tout d'une voix le nomma général.

Peu de jours après arrivèrent des députés envoyés par les quatre cents. Ils venaient justifier leur gouvernement des calomnies de Chéréas, dire que jamais pouvoir n'avait été plus doux, que l'on n'avait sévi que contre des hommes que tout le monde savait l'avoir bien mérité,

que l'on ne contraignait la liberté de personne, que les cinq mille allaient être assemblés, et que, si les principaux auteurs du mouvement avaient eu le dessein de livrer la ville aux Lacédémoniens, ils l'eussent déjà fait, puisqu'ils en avaient eu le pouvoir.

Ces explications n'eurent aucun succès, et la vue des députés ne fit qu'exaspérer les soldats qui voulaient absolument mettre en mer les vaisseaux pour aller renverser l'oligarchie par les armes. Alkibiadès eut toutes les peines du monde à les calmer et à les détourner de ce dessein en leur faisant comprendre que quitter Samos en ce moment, c'était livrer à l'ennemi tous les alliés et le dernier espoir de la patrie. Chargé de la réponse, il déclara que l'armée refusait de reconnaître l'autorité des quatre cents, qu'elle voulait le rétablissement du conseil des Cinq-Cents, mais qu'elle consentait à laisser réduire à cinq mille le nombre des citoyens aptes à composer l'assemblée du peuple, et qu'elle admettait la suppression des distributions à la multitude, sous prétexte de fonctions publiques, de l'argent destiné à l'entretien de l'armée[1].

Ainsi oligarchistes et libéraux étaient d'accord pour retirer à la plèbe le pouvoir dont elle avait fait un si mauvais usage, pour enlever le droit de suffrage aux trois quarts des citoyens; car il y en avait alors vingt mille en possession de ce droit. Il est vrai que depuis longtemps on n'avait pas vu plus de six mille citoyens assister à l'assemblée[2]; mais la modification n'en devait pas être

[1] Thucydid., VIII, 86.
[2] Thucyd., VIII, 72.

moins profonde, parce que ces assistants se recrutaient dans la classe inférieure. Les cinq mille au contraire devaient être composés de ceux des trois classes supérieures qui avaient à peu près abandonné l'assemblée, dégoûtés par la fréquence excessive des réunions, l'insanité des délibérations, les cris, les huées, les violences de toute sorte dont étaient l'objet les contradicteurs des fantaisies de la foule. Les inventions les plus ingénieuses n'avaient pu vaincre cette froideur. En vain des claies barraient toutes les rues qui conduisaient ailleurs qu'à l'Agora; en vain les autres rues étaient parcourues par des esclaves publics marchant des extrémités au centre en tenant tendues des cordes enduites de vermillon, de telle sorte que ceux qui ne suivaient pas le mouvement étaient marqués et condamnés à l'amende[1]; les citoyens restaient chez eux et il n'était pas possible de les en tirer.

Dès que la scission de l'armée et la réponse d'Alkibiadès furent connues à la métropole, un parti nombreux s'y forma qui embrassa la même cause. Même parmi ceux qui avaient le plus poussé au coup d'État, beaucoup trouvaient que le conseil des quatre cents allait trop loin dans la réaction. Ils lui reprochaient de s'attribuer une autorité absolue et sans contrôle, de ne pas assembler les cinq mille, de ne pas même les nommer. Plusieurs de ceux qui avaient le plus d'autorité dans ce conseil se séparèrent et formèrent une coterie. A leur tête étaient Théraménès et Aristokratès. Alors Antiphôn, Peisandros, Kallæschros, Phrynichos, Aristarchos, Alexiklès, Archeptolémos et

[1] Aristophane, *Acharn.*, v. 22. Scholie.

les autres chefs de la réaction se trouvèrent dans un grand embarras; ils avaient contre eux l'armée et un parti puissant dans la ville. Leurs anciens collègues Théraménès et Aristokratès, aspirant à conquérir la faveur publique, les attaquaient avec violence pour faire croire qu'ils n'avaient point été complices de leurs mesures réactionnaires. Enfin, pour résister à l'hétairie oligarchique, une nouvelle société secrète se forma, dont la maison du *péripolarque* Hémôn paraît avoir été le foyer. Elle se composait de la plupart des *péripoles,* jeunes gens de dix-huit à vingt ans qui faisaient leurs premières armes, n'allaient point encore en expédition lointaine, mais restaient dans le pays (περὶ πόλιν) pour le défendre.

Les rapports des quatre cents avec l'étranger n'étaient pas meilleurs : le premier acte de leur gouvernement avait été, comme nous l'avons dit, d'envoyer des députés à Agis pour traiter de la paix ; mais celui-ci ne les avait pas même écoutés, espérant prendre la ville à la faveur des troubles qu'il supposait l'agiter. Il s'était même avancé jusqu'aux portes; heureusement sa présence y avait fait cesser toute désunion entre les citoyens et il avait été obligé de se retirer, non sans avoir éprouvé quelques pertes. Dans cette difficile situation, ils prirent le parti d'envoyer à Lacédémone une nouvelle ambassade de dix personnages dont étaient les plus considérables d'entre eux, Antiphôn et Phrynichos, avec mission de faire la paix à peu près à tout prix. En même temps ils entreprenaient de fortifier l'entrée du Pirée, travail qui fut considéré comme pouvant servir à plusieurs usages : fermer l'entrée à l'armée de Samos, la fermer également à

15.

l'ennemi et la lui ouvrir au besoin, enfin, en cas d'insurrection, fournir aux quatre cents une retraite d'où ils pussent émigrer sans être égorgés. A ces constructions ils joignirent celle d'une vaste halle destinée à recevoir tous les blés importés; ce qui pouvait aussi servir à empêcher les accaparements et assurer l'approvisionnement de la ville, ou à comprimer l'insurrection par la famine. Chacun interprétait ces mesures au gré de son opinion.

Nécessairement Théraménès et ses adhérents ne manquèrent pas de crier que les chefs du pouvoir ne voulaient que livrer la ville aux Lacédémoniens et la réduire par la disette. La haine contre eux s'en augmenta et les esprits étaient très-surexcités lorsque revint la députation envoyée à Lacédémone. Les Lacédémoniens, persuadés que leurs ennemis livrés aux dissensions politiques ne pouvaient manquer d'être bientôt à leur merci, n'avaient voulu entendre à aucun accommodement; ce qui prouve d'ailleurs que les accusations contre Phrynichos, Antiphôn et les leurs étaient calomnieuses et que non-seulement ils n'offraient pas aux Lacédémoniens de les mettre en possession de la ville, mais qu'ils ne leur proposaient même pas une paix aussi avantageuse que ceux-ci étaient en droit de l'attendre des circonstances.

Quoi qu'il en soit, peu de jours après, Phrynichos, sortant le soir du conseil, fut, sous un prétexte quelconque, attiré dans un coin écarté de l'Agora, « *près de la fontaine des Saules,* » par deux métèques, Thrasyboulos de Calydon et Apollodoros de Mégare[1]. Tout à coup Thrasy-

[1] Lycurg., c. *Léocrate.* (§ 112.) — Lysias, c. *Agoratu.* (§ 71.) — Thucyd.

boulos le frappa d'un coup de poignard, il tomba en poussant un cri et mourut. Les assassins se sauvèrent. On les arrêta cependant, et ils furent conduits au *desmotérion* avec plusieurs de leurs complices présumés. L'un d'eux, un Argien, déclara que le crime était l'œuvre de la société secrète qui se réunissait chez le péripolarque.

Avant que Phrynichos pût être vengé, d'autres événements survinrent. On annonça qu'une flotte péloponnésienne venait d'arriver à Salamine; le bruit se répandit aussitôt qu'elle venait à l'appel des quatre cents prendre possession du Pirée. Les péripoles et les hoplites y coururent, arrêtèrent Alexiklès qui y commandait et se mirent à démolir les fortifications commencées. A leur tour les quatre cents prirent les armes avec leurs partisans. Ils n'étaient point encore tellement abandonnés qu'on ne fût obligé de compter avec eux; ils firent délivrer Alexiklès, et, grâce à l'intervention de quelques sages citoyens, ils obtinrent qu'on se réunirait dans l'Anakéon[1] pour régler les prétentions des deux partis à l'amiable, et sans en venir à une lutte sanglante alors que l'ennemi était aux portes. Il s'agissait de nommer les cinq mille citoyens qui devaient composer l'assemblée et d'assurer sa convocation régulière. D'autres réclamaient en outre la restauration du conseil des Cinq-Cents.

Mais, au moment où la réunion allait avoir lieu, les quarante vaisseaux dont la présence à Salamine avait causé cette agitation levèrent l'ancre et vinrent longer les côtes de l'Attique en annonçant l'intention de se ren-

[1] Temple de Castor et Pollux.

dre en Eubée. L'effroi des Athéniens changea d'objet sans diminuer : malgré des soulèvements partiels, c'était encore de cette île qu'arrivait la plus grande partie des subsistances, et il semblait que perdre l'Eubée, c'était tout perdre. Pour prévenir un tel désastre, on rassembla à la hâte tout ce qu'il y avait de rameurs et d'épibates en état de servir, on mit à flot tous les vaisseaux capables ou à peu près de prendre encore la mer, et, avec trente-six navires ainsi équipés, on se mit à la suite des Péloponnésiens qui allèrent mouiller à Oropé en Eubée. Les Athéniens s'arrêtèrent à Érétrie, à deux lieues de là. Mais les Érétriens trahissaient : ils firent enlever tous les vivres de dessus le marché, et, pendant que les marins se dispersaient dans les maisons particulières pour en acheter, ils donnèrent un signal aux Péloponnésiens. Ceux-ci attaquèrent à l'improviste les Athéniens dont les vaisseaux presque vides de leurs hommes ne purent pas faire résistance. Vingt-huit vaisseaux furent pris ; beaucoup de soldats furent massacrés par les Érétriens ; un certain nombre put gagner un fort athénien situé à peu de distance et fut sauvé ainsi que quelques vaisseaux qui se trouvèrent avoir leurs équipages à bord et se réfugièrent en Chalcidie. Cette défaite fut le signal du soulèvement de l'Eubée.

Le jour où Athènes avait appris la catastrophe de Syracuse, elle n'avait pas été dans une consternation pareille à celle que lui causa cet événement. Et en effet jamais sa position n'avait été aussi critique. Plus de colonie d'où elle pût tirer ses approvisionnements, plus de vaisseaux, plus d'hommes pour la défendre; l'ennemi pouvait en-

trer dans le Pirée s'il lui plaisait et bloquer par mer la ville déjà investie du côté de la terre. En outre, les citoyens, les armes à la main, étaient prêts à s'égorger.

L'accord se fit aux dépens de la fraction oligarchique des quatre cents que l'on rendit responsable du malheur public. On avait ôté le pouvoir aux démocrates qui perdaient l'État pour le leur donner, et, entre leurs mains, l'État était tombé encore plus bas. Ils pouvaient dire cependant qu'ils n'avaient fait que subir les conséquences des fautes de leurs prédécesseurs, qu'ils n'avaient pu que demander la paix et la demander en vain; mais comment auraient-ils pu être écoutés quand leurs complices du coup d'État excitaient eux-mêmes les esprits? En un instant ils se trouvèrent abandonnés de tous leurs partisans, convaincus ou effrayés, et les orateurs de l'opposition demeurèrent maîtres des affaires.

Ne nous trompons pas cependant, comme l'ont fait des écrivains renommés, et ne prenons pas la nouvelle révolution pour une révolution démocratique, un retour à la toute-puissance de la multitude. Ce n'était que le renversement d'une oligarchie étroite par une autre plus nombreuse. On ne rétablit pas le suffrage universel, mais celui seulement des cinq mille. Et cela d'un commun accord et sans opposition, comme le dit Lysias dans son plaidoyer pour Polystratos.

C'était ce que voulaient Alkibiadès et l'armée de Samos, ce que demandaient, dans le conseil des Quatre-Cents, Théraménès, Aristokratès et les leurs qui présidèrent à

[1] Lysias, *pr. Polystrat.*, § 13 et 16.

la rédaction de la nouvelle constitution. On rétablit le conseil des Cinq-Cents, mais en ne prenant ses membres que parmi les cinq mille; on décida que personne ne recevrait plus de salaire pour aucune fonction publique et que ceux qui en recevraient seraient notés d'infamie; on nomma des nomothètes et on fit des règlements nouveaux pour l'administration de l'État. « Ces premiers temps, » dit Thucydide, « sont l'époque de ma vie où j'ai vu les « Athéniens le mieux se gouverner. Cette constitution « tenait un juste milieu entre la toute-puissance de l'oli- « garchie et celle de la multitude; ce fut cela surtout qui « releva la république de l'état de prostration où elle « était. Le rappel d'Alkibiadès et des autres exilés fut « décrété et on députa à l'armée de Samos pour l'enga- « ger à poursuivre la guerre énergiquement[1]. »

Peisandros, Alexiklès et les chefs du parti oligarchique s'enfuirent à Décélie; Aristarchos à Œnoé, fort athénien sur la frontière de Béotie, qu'il aurait livré aux Béotiens suivant l'assertion de Thucydide; assertion fausse comme nous l'allons voir. Ces hommes n'échappèrent cependant point aux rancunes populaires; ils furent frappés, cela est constant; mais rien ne dit quand ni pourquoi ils étaient rentrés dans leur patrie. Il est facile de deviner qu'encouragés au retour par la mansuétude de ce nouveau gouvernement tant admiré de Thucydide, ils durent être poursuivis à la fin de sa courte durée et tomber sous les coups des Kleisthénès, des Démophanès, des Épigénès et de ces démagogues dont l'administration inique et

[1] 92e ol., 2e, 411 av. J.-C.

violente fut, au dire de Lysias[1], si fatale à l'État et fut une réaction contre celle des quatre cents.

Le décret du conseil qui les mit en accusation et l'arrêt prononcé contre deux d'entre eux nous ont été conservés par Plutarque[2]. Ce décret était ainsi conçu : « Démonikos « d'Alopèce étant grammateus, Philostratos de Pelléné, « épistate, Andròn, auteur de la proposition ; le con- « seil a décidé que les accusés désignés par l'*apophasis* « des généraux comme ayant traité avec Lacédémone au « détriment de l'État, étant sortis du camp sur un vais- « seau ennemi ou s'étant rendus à Décélie, seraient arrê- « tés et jugés ; que les thesmothètes les feraient compa- « raître le lendemain de l'arrestation devant l'Héliæa où « les généraux, les synégori au nombre de dix ou tous « autres citoyens soutiendraient l'accusation, pour le « jugement en être exécuté conformément aux lois. » — Antiphòn prononça pour sa défense un discours que les anciens conservèrent jusqu'aux derniers jours de l'empire romain[3] et que Thucydide regarde comme le chef-d'œuvre de l'art oratoire. Il ne sauva pas son auteur : l'arrêt suivant fut prononcé : « Archéptolémos, fils de « Hippodamos d'Agranté, et Antiphòn, fils de Sophilos « de Rhamnuse, tous deux présents, sont condamnés à « être livrés aux onze. Leurs biens seront vendus au « profit de l'État et la dîme consacrée à la déesse. Leurs « maisons seront rasées et la place entourée de stèles sur

[1] Lysias, *Katalyseôs Apolog.*, § 25.
[2] Plut., *Vit. Orat.*, *Antiphon.*
[3] Harpocration le cite.

« lesquelles seront gravés ces mots : Ici furent les mai-
« sons d'Archéptolémos et d'Antiphôn, traîtres à la pa-
« trie. — Que nul n'inhume leurs corps en terre athé-
« nienne, que leur postérité soit frappée d'atimia, et que
« le décret en soit gravé sur la même stèle de bronze que
« le décret contre Phrynichos. »

Car Phrynichos, tout mort qu'il était, fut jugé aussi. Un décret du conseil, rendu sur la proposition de Kritias, portait que, s'il apparaissait qu'étant traître il avait été enterré dans l'Attique, ses os devaient être exhumés et jetés hors du sol athénien afin qu'il n'y restât rien d'un traître. Il fut condamné; et, *seulement pour l'avoir défendu*, dit Lykourgos, Aristarchos et Alexiclès eurent le sort d'Antiphôn et d'Archéptolémos. Aristarchos n'avait donc pas livré Œnoé aux Béotiens; il ne fût point rentré dans sa patrie, sous quelque régime que ce fût, il n'eût point entrepris de défendre un accusé; s'il l'eût fait, il eût été condamné lui-même pour haute trahison et non sous l'absurde prétexte que le défenseur d'un traître ne peut être qu'un traître aussi[1].

[1] Lycurgue, c. *Leocratem*, § 113 et seq.

CHAPITRE VIII.

Gouvernement des cinq mille. — Alkibiadès et ses lieutenants. — Leurs succès. — Paix offerte et refusée. — Kléophôn. — Alkibiadès autocrate. — Lysandros. — Insuccès et exil d'Alkibiadès. — Chute des cinq mille. — Bataille des Arginuses. — Procès des généraux.

Le nouveau gouvernement entra en fonctions sous les plus heureux auspices. La députation qui apporta l'acquiescement de l'armée de Samos apporta en même temps la nouvelle d'une grande victoire. Pendant les événements que nous venons de raconter, la guerre avait continué entre les deux flottes sans incidents dignes d'être mentionnés. Les Athéniens cherchaient à garder ceux de leurs alliés qui ne les avaient point encore quittés et à reconquérir les dissidents de gré ou de force; les Péloponnésiens à défendre ceux qui avaient fait défection et à soulever les autres. Si dans ce but une division navale athénienne ou péloponnésienne assiégeait une ville, aussitôt une division plus nombreuse de l'autre parti accourait et le siége était levé. Surtout chacun des belligérants cherchait à se procurer de l'argent; car le nerf de la guerre manquait également des deux parts, et les alliés n'étaient pas plus foulés par les Athéniens que par les Lacédémoniens, leurs prétendus libérateurs. Tissaphernès, qu'Alkibiadès ne perdait pas de vue, ne donnait plus rien à ces derniers, et ils accusaient Astiochos, leur chef, d'être d'accord

avec Alkibiadès pour laisser ruiner l'armée confédérée. Il en résulta même des scènes de violence telles qu'Astiochos fut un jour obligé de se réfugier à un autel pour ne pas être massacré. Il fut remplacé par le Spartiate Mindaros. Celui-ci était plus entreprenant et plus franchement ennemi des Athéniens. Ne pouvant rien tirer de Tissaphernès ni de ses lieutenants, il s'adressa à Pharnabazos dans le commandement duquel se trouvait l'Hellespont. La politique de ce satrape était moins savante que celle de Tissaphernès; il voulait simplement faire rentrer dans l'obéissance les villes de son gouvernement et il se croyait sûr d'y réussir avec l'aide des Péloponnésiens. Il leur offrit donc des subsides et l'appui des forces dont il pouvait disposer.

La flotte péloponnésienne se transporta aussitôt dans l'Hellespont, s'établit à Abydos et tenta le siége d'Éléonte. Les Athéniens la suivirent, commandés en l'absence d'Alkibiadès par Thrasyllos et Thrasyboulos. Soit que dans cet étroit espace un engagement n'ait pû être évité, soit que Thrasyllos et Thrasyboulos fussent, comme Mindaros, plus entreprenants que leurs prédécesseurs, la bataille se donna vers la fin d'août 411 av. J.-C. auprès de Cynossêma. Les Athéniens avaient soixante-seize vaisseaux, les confédérés quatre-vingt-six. Thrasyllos, à gauche, avait en face de lui les Syracusains avec trente vaisseaux commandés par Hermokratès, le vainqueur de Syracuse; Thrasyboulos, à droite, Mindaros et les Lacédémoniens. Le centre de l'armée athénienne n'était pas assez garni; il fut rompu et les vaisseaux qui le composaient mis en fuite. Mais les Athéniens de Thrasyllos,

brûlant de venger le plus grand désastre qu'eût encore éprouvé leur patrie, attaquèrent les Syracusains avec tant de furie que ceux-ci ne purent soutenir le choc et furent mis en déroute. A la droite Thrasyboulos était vainqueur des Lacédémoniens, et tous deux se repliant sur le centre péloponnésien changèrent sa victoire en une défaite générale. La proximité d'Abydos sauva seule de la destruction la plupart des vaisseaux de la flotte vaincue.

A la nouvelle de ce succès, Athènes reprit courage encore une fois ; on arma de nouveaux vaisseaux, on leva encore des hommes, et quelques mois après une autre victoire venait définitivement rendre à la marine athénienne son ancienne réputation. C'étaient encore Thrasyllos et Thrasyboulos qui avaient engagé le combat en l'absence d'Alkibiadès parti avec dix-huit vaisseaux pour déterminer des villes à fournir des subsides. On se battait depuis le matin sans avantage décidé, lorsque sur le théâtre du combat reparurent tout à coup Alkibiadès et son escadre qui chargèrent aussitôt avec une vigueur décisive. Les Péloponnésiens poussés à la côte d'Abydos y eurent trente vaisseaux pris sous les yeux de Pharnabazos, furieux et se précipitant dans la mer jusqu'au cou de son cheval pour mener ses troupes à la défense des navires échoués. Alkibiadès réservait bien d'autres déboires à l'orgueilleux satrape.

Cependant ces événements avaient fait cesser tout à coup l'amitié de Tissaphernès pour son hôte. Les Spartiates et les Syracusains s'étaient plaints au roi que ce satrape avait causé tous leurs malheurs en retenant les subsides qui leur étaient destinés pour favoriser le plus

dangereux des Athéniens, et cela avait déplu au roi. Or, déplaire au roi, c'était risquer sa tête; d'ailleurs Tissaphernès ne voulait que prolonger la lutte entre les deux partis, et il trouvait que la balance avait rapidement penché du côté des Athéniens; de sorte que, quand Alkibiadès alla le voir, non plus comme un banni étranger, courtisan de sa grandeur, mais comme généralissime des maîtres de la mer, il le fit, sans plus de façons, arrêter pour l'envoyer au roi.

On regrette de ne trouver aucun détail sur son arrestation, sa détention et son évasion. Nous savons seulement qu'enfermé à Sardes, il se procura des chevaux à l'aide d'un émigré athénien nommé Mantitheus, gagna Clazomènes et de là alla se mettre à la tête de la flotte athénienne, trente jours après avoir été pris, publiant partout que Tissaphernès l'avait relâché volontairement. Il espérait se venger ainsi de son perfide ami et faire tomber sur lui la colère du roi.

L'armée athénienne était à Sestos, observant la flotte péloponnésienne qui faisait le siége de Cyzique avec Pharnabazos. Peu de jours suffirent à Alkibiadès pour étudier les habitudes des ennemis; il sut que chaque jour ils sortaient du port pour faire des manœuvres en pleine mer, et, choisissant ce moment pour les attaquer, il le fit un jour si adroitement et si à l'improviste qu'il leur ferma l'entrée de la rade, si vigoureusement qu'ils ne purent soutenir le premier choc. Ils se précipitèrent en désordre vers la côte, abandonnant leurs bâtiments qui furent tous détruits ou pris, excepté ceux des Syracusains qui aimèrent mieux les brûler eux-mêmes. Sans les laisser se re-

connaître, Alkibiadès débarqua à la poursuite des vaincus. En vain Mindaros voulut résister avec ses Lacédémoniens, il fut tué en combattant avec désespoir au milieu de ses meilleurs soldats; les autres prirent la fuite, et Pharnabazos qui voulait les soutenir fut emporté dans la déroute générale[1].

De ce coup, c'en était fait de la marine coalisée : la tentative des Péloponnésiens de soutenir sur mer la lutte avec Athènes, tentative inspirée par le désastre fortuit de Syracuse, avortait décidément, et les Athéniens se retrouvaient à peu près comme avant l'expédition de Sicile, souverains des mers. La plupart des villes qui avaient prétendu se soustraire à leur obéissance étaient de nouveau à leur merci et recommencèrent comme par le passé à payer des contributions, mais fort augmentées. Les vaincus ne purent même pas faire savoir à Sparte leur défaite; le navire porteur de la lettre qui l'annonçait fut pris. Cette lettre exprimait bien et en quelques mots, suivant l'usage laconique, la situation de l'armée alliée : « Tout va mal, la flotte est détruite, Mindaros est tué, « nous manquons de tout, que faut-il faire ? »

Une défaite semblable éprouvée par les Athéniens, nous le verrons, eût terminé la guerre; pour les alliés, elle n'eut point le même résultat, grâce aux secours de Pharnabazos qui fournit abondamment ce qui était nécessaire pour la reconstruction d'une flotte : l'argent, les matériaux, les ouvriers. Nous les reverrons dans deux

[1] Bataille de Cyzique, avril 410 av. J.-C.

ans, mais dans deux ans seulement, mettre encore une fois en ligne une flotte égale à celle d'Athènes.

L'année suivante[1] Thrasyllos soumit ou ravagea la partie de l'Ionie qui avait abandonné l'alliance d'Athènes et finit par subir un échec assez grave devant Éphèse où des forces très-supérieures, composées de Perses, d'Ioniens, de Syracusains et de Péloponnésiens, le repoussèrent avec une perte de quatre cents hoplites. De là, après avoir envoyé à Athènes beaucoup de butin et de prisonniers, il rejoignit Alkibiadès à Lampsaque où ils hivernèrent. Pendant cet hiver Alkibiadès entreprit une expédition contre Abydos; Pharnabazos voulut s'y opposer avec une armée nombreuse; il fut encore battu et obligé de fuir en laissant sur le terrain un grand nombre de ses hommes. Les vainqueurs employèrent le reste de la saison à ravager les provinces Ru roi. L'année suivante Alkibiadès alla mettre le siége devant Chalcédoine. Après une bataille dans laquelle périt l'harmoste spartiate et où Pharnabazos fut de nouveau contraint à fuir, la ville fit sa soumission et paya une contribution. Byzance assiégée ensuite chassa les Lacédémoniens et ouvrit ses portes aux Athéniens.

Ces revers successifs de la coalition effrayèrent enfin Pharnabazos. Les déprédations des vainqueurs sur les terres du Roi le touchaient au cœur, parce que, suivant l'usage encore existant en Orient, il avait la jouissance de ces terres à charge de payer à son maître un tribut fixe. C'est donc lui qui souffrait le plus du pillage des

[1] 409 av. J.-C.

provinces royales, et il commençait à ne pas voir où il s'arrêterait. Aussi le fier satrape prit-il le parti de s'humilier et de demander la paix aux Athéniens. Ceux-ci l'acceptèrent aux conditions suivantes : Pharnabazos s'engageait à leur payer tout de suite vingt talents, à leur laisser toucher le tribut de toutes les villes qui en payaient précédemment, à refuser aux Péloponnésiens tout subside et à faire recevoir par le Roi une ambassade athénienne pour traiter d'une paix générale entre les Perses et les Athéniens. Les deux parties contractantes s'interdisaient tout acte d'hostilité l'une envers l'autre pendant la durée des négociations.

Nécessairement le contre-coup de ces événements continuait à régler à Lacédémone les oscillations des partis de la paix et de la guerre. Ce dernier avait été fortement réduit par les victoires d'Alkibiadès et de ses lieutenants; la paix des Athéniens avec Pharnabazos l'anéantit. Le roi Agis, toujours à Décélie et qui avait fait contre les longs murs une tentative vigoureusement repoussée, écrivait que, tant que les Athéniens seraient maîtres de la mer, il perdrait son temps à regarder les navires apporter au Pirée le nécessaire et le superflu, tandis que sa propre armée n'avait pas le nécessaire. Alors Sparte désespéra, elle crut que la cité d'Athéné était bien véritablement invincible, et cette paix qu'ils avaient refusée si durement naguère aux quatre cents, les Lacédémoniens l'envoyèrent offrir aux cinq mille. L'ami d'Alkibiadès, l'ex-éphore Endios, était chef de l'ambassade. Son discours simple et *laconique* peut se résumer en deux mots : « Lacédémone souffre de la guerre, dit-il ; mais avouez

« que vous en souffrez davantage; faisons donc la paix, « arrêtons la guerre où elle en est, et que chacun garde « ce qu'il a maintenant entre les mains[1]. »

Effectivement, à Athènes, les souffrances que nous avons décrites n'avaient fait qu'augmenter. Elle était épuisée d'argent et d'hommes et ne soutenait la guerre qu'en donnant à des métèques et à des étrangers le droit de cité dont elle était si avare jadis, en armant les ouvriers, les affranchis, bientôt même les esclaves auxquels on promettait la liberté. « Les sépulcres publics se rem- « plissaient de citoyens, les phratries et les registres lexiar- « chiques d'étrangers, » dit Isocrate[2]. Mais les mêmes événements qui avaient consterné les Lacédémoniens avaient enivré la foule athénienne. La paix offerte laissait Athènes bien grande, mais non aussi grande qu'au temps de Périclès. La proposition lacédémonienne fut rejetée, surtout à l'instigation de Kléophôn. C'était un fabricant de lyres qui avait abandonné la confection de ses instruments pour la politique. Ce nouveau métier lui avait réussi; car il était devenu un personnage important et il s'était fait adjuger aux enchères publiques l'aristocratique demeure de Léogoras, héritage de l'orateur banni Andokidès. Cet homme était le chef du parti démocratique renaissant. Probablement aussi Alkibiadès et les siens dont la guerre faisait la situation actuelle ne s'opposaient pas peu à la conclusion de la paix. Elle n'eut donc pas lieu. La guerre toutefois eut un instant de répit, et, faute d'ennemis à

[1] Diodore de Sicile copiant Éphore.
[2] Isocrate, *de Pace*, § 88.

combattre, la flotte et ses chefs purent rentrer à Athènes pour y jouir de leur gloire.

Déjà depuis deux ans Alkibiadès était rappelé et il n'avait point encore osé se représenter devant le peuple athénien, tant il craignait les caprices de ce peuple et la haine de ceux qui l'avaient fait exiler! Cette fois encore[1], couvert de gloire, remorquant à sa suite une foule de vaisseaux ennemis, des masses de prisonniers, un butin prodigieux, il n'abordait qu'en tremblant dans ce port du Pirée qu'il n'avait pas revu depuis le départ pour la Sicile. Il débarqua seulement après que son cousin, Euryptolémos, qui l'y attendait, l'eut assuré que ses ennemis, s'il en avait encore, n'avaient plus qu'à se cacher.

Il fut accueilli en effet avec un de ces enthousiasmes incroyables qui se produisent quelquefois alors que tous les partis d'une nation, se sentant en péril, s'accordent pour un moment à voir leur sauveur dans le même homme. Ce fut un concours de monde, des cris de joie, des pleurs d'attendrissement, des couronnes jetées comme à un vainqueur olympique, des statues de dieux même apportées par leurs prêtres au-devant de l'incrédule élève de Sokratès. Il est vrai qu'instruit par l'expérience du danger qu'il y avait de traiter légèrement la religion, il ne négligeait rien pour faire sa paix avec les dévots des deux déesses. Peu après son arrivée, il se rendit à l'assemblée du peuple pour y faire entendre ses justifications. Là, entouré d'une foule qui ne demandait qu'à être convaincue, il démontra facilement qu'il avait été injustement

[1] 407 av. J.-C.

exilé, qu'il avait été victime des plus noires calomnies et que jamais les déesses n'avaient eu d'adorateur plus fervent que lui. Il promit d'en donner la preuve en rétablissant dans sa splendeur leur culte que la guerre avait presque interrompu. Car, depuis qu'Agis occupait Décélie, la fête des mystères n'avait pu être célébrée dans toute sa pompe; des députations se rendaient bien par mer à Éleusis, mais il avait fallu supprimer les processions par le chemin sacré avec leurs stations, leurs sacrifices, leurs danses, et nous savons qu'auprès des dieux, les dévotions n'avaient de valeur qu'autant que tous les rites étaient exactement accomplis.

La promesse d'Alkibiadès ne fut point vaine, et, le jour où devaient être célébrés les mystères, il fit occuper par l'armée les points qu'il jugea convenables pour protéger le chemin d'Éleusis dont la longueur était d'environ deux lieues. Puis, faisant à la fois les fonctions de général et de grand prêtre, il conduisit et ramena la pompe sacrée d'Athènes à Éleusis et d'Éleusis à Athènes, majestueusement, sans hâte ni crainte, car il avait si bien pris ses dispositions militaires qu'Agis ne jugea pas à propos de rien entreprendre. Dès lors la passion des Athéniens pour leur héros ne connut plus de bornes. Dans cette cérémonie l'amour-propre national n'avait pas moins trouvé son compte que la religion : les déesses avaient été glorifiées et les Lacédémoniens bravés. « Les pauvres et la multi-« tude, dit Plutarque, voulaient absolument l'avoir pour « roi. La plupart le disaient hautement et un certain « nombre le lui proposèrent en l'exhortant à braver la « jalousie, à ne s'embarrasser des lois, ni des décrets, ni

« des brouillons dont le bavardage ruinait l'État, à prendre « en main les rênes du gouvernement et à le diriger sui- « vant ses inspirations sans craindre les sycophantes. »

Si l'on excepte quelques vieux eupatrides qui espéraient encore revoir le temps d'Aristeidès, quelques prêtres mal convaincus de la piété d'Alkibiadès, quelques hommes politiques intéressés aux discordes civiles; les hommes appartenant aux classes intelligentes de la société auraient en ce moment vu sans déplaisir le pouvoir entre les mains de ce chef si supérieur, dont en définitive les errements politiques étaient à peu près les mêmes que ceux de son oncle le grand Périclès, et qui paraissait devoir concilier la liberté avec le respect des personnes et des propriétés. La moralité seule pouvait être mise en péril, mais ses intérêts sont toujours ceux qu'on abandonne le plus vite dans les crises sociales, sans penser que dans toute société elle est le premier des éléments vitaux. D'ailleurs ceux qui eussent pu disputer à Alkibiadès la faveur populaire ne valaient pas mieux que lui sous ce rapport. Il se trouvait donc dans cette position où un homme n'a plus qu'à étendre le bras pour s'emparer de la tyrannie. Tout l'y poussait : sa gloire, son ambition, le vœu de la nation fatiguée de ne pouvoir constituer un gouvernement supportable. La toute-puissance vint elle-même le trouver par l'élan spontané des citoyens qui, contre tous les précédents, le proclamèrent *stratége autocrate*, et nul doute qu'il n'eût facilement rendu perpétuelle cette autorité temporaire s'il eût pu rester à Athènes et faire la paix. Mais, dans l'état où se trouvaient les esprits, il ne pouvait faire la paix qu'après avoir rétabli la domi-

nation athénienne telle qu'elle était avant la guerre du Péloponnèse.

C'est dans ce but qu'il reprit la mer avec cent vaisseaux montés par quinze cents hoplites et cent cinquante cavaliers. Ses lieutenants, qu'il avait désignés lui-même au choix du peuple, étaient Adeimantos et Thrasyllos. Il croyait avec les Athéniens qu'il aurait vite fait et il était bien loin de s'attendre que l'édifice de sa nouvelle fortune ne durerait pas même le temps qu'il avait mis à l'élever. Ce fut pourtant ce qui arriva. Obligés de continuer la guerre malgré eux, les Lacédémoniens venaient de nommer pour généralissime l'homme du monde le plus capable de lutter contre Alkibiadès, Lysandros, Spartiate de la race royale. Comme guerrier et comme politique, c'était le même homme que son adversaire : il avait la même énergie, la même audace prudente, la même habileté, la même promptitude de coup d'œil; comme diplomate, la même faculté de captiver les hommes et de les amener à ses vues. Ils différaient par leurs mœurs; celles de Lysandros étaient aussi sobres et austères que celles d'Alkibiadès étaient luxueuses et relâchées. Mais il ne faudrait pas conclure de là que Lysandros n'avait que les bonnes qualités d'Alkibiadès sans en avoir les vices; car il était tout aussi avide de domination que lui et tout aussi peu scrupuleux sur le choix des moyens : n'hésitant point, il le disait lui-même, à coudre *la peau du renard à celle du lion* quand celle-ci n'était point suffisante. On doit de plus lui reprocher l'impitoyable barbarie dont il donna des preuves à la prise de plusieurs villes, barbarie qui n'était pas dans le caractère d'Alkibiadès.

Celui-ci allait encore rencontrer un autre adversaire à la place de Tissaphernès. C'était le jeune Kyros, fils du Roi, célèbre plus tard par sa révolte contre son frère Artaxerxès, révolte à laquelle prirent part les dix mille Grecs dont Xénophon a écrit la fameuse retraite. Informé par une ambassade lacédémonienne des ménagements de Tissaphernès pour les Athéniens, le vieux roi Dareios, fils de Xerxès, élevé dans la haine d'Athènes, avait chargé son second fils de soutenir la guerre contre elle en lui donnant le gouvernement des villes maritimes de l'Ionie avec le commandement de toutes les nations qui *s'assemblaient dans la plaine du Castole*, en Lycie. Le prince en se rendant à son poste avait rencontré l'ambassade athénienne que Pharnabazos conduisait au roi conformément à son traité, et il avait commencé par faire jeter en prison les ambassadeurs qui recouvrèrent la liberté seulement trois ans après, et encore grâce à Pharnabazos à la bonne foi duquel ils s'étaient confiés.

Ainsi la négociation pour la paix commencée par l'entremise de ce satrape n'eut aucune suite, et la Perse vint de nouveau peser dans la balance de tout le poids de son or. Bientôt, non-seulement l'aimable et insinuant Lysandros fut pour Kyros ce qu'Alkibiadès avait été pour Tissaphernès, mais il s'établit entre ces deux hommes ambitieux une intime association d'intérêts : Lysandros comptant sur l'argent de Kyros pour vaincre les Athéniens et probablement modifier à son profit le gouvernement de Sparte; Kyros comptant sur Lysandros pour détrôner son frère Artaxerxès qui succéda alors à son père Dareios.

Nous avons vu qu'aussitôt après la bataille de Cyzique, Pharnabazos avait fourni l'argent et les matériaux d'une flotte ; ce fut celle dont Lysandros prit le commandement ; mais, comme elle n'était point en état de tenir la mer contre celle d'Athènes, il la fit tirer dans le port d'Éphèse où il travailla en même temps à l'augmenter et à diminuer celle d'Alkibiadès sans courir aucun risque. L'argent de Kyros fit seul les frais de ce genre de guerre qui consistait à payer quatre oboles par jour aux matelots au lieu de trois, solde ordinaire dans l'une et l'autre armée. Non-seulement Alkibiadès ne pouvait en faire autant, mais il ne pouvait même payer régulièrement les trois oboles ordinaires. Ceux de ses hommes qui étaient Athéniens demeurèrent fidèles; parmi les autres, la plupart n'avaient été attirés sur les vaisseaux que par l'appât de la solde, l'espoir du butin et le goût de la piraterie. De ceux-là beaucoup passèrent du côté où il y avait une obole de plus à gagner par jour et où la paye était régulière, les autres menacèrent d'en faire autant. Au lieu de la brillante campagne qu'il avait rêvée, Alkibiadès se vit réduit à faire de la diplomatie et à courir de cité en cité pour persuader aux municipalités d'avancer des fonds. Cela dura des mois entiers. Enfin, un jour qu'il était ainsi allé en course pour battre monnaie, laissant le commandement à son second, Antiochos, avec expresse défense de rien entreprendre, celui-ci s'en alla croiser devant Éphèse ; puis il trouva plaisant d'entrer dans le port avec deux vaisseaux pour aller insulter les Péloponnésiens. Lysandros envoya quelques vaisseaux pour le chasser, plusieurs vaisseaux athéniens vinrent au secours, puis

d'autres; tout cela sans ordre et si maladroitement que Lysandros, sortant tout à coup avec sa flotte, coupa la flotte athénienne, la mit en déroute et enveloppa une quinzaine de vaisseaux qu'il ramena dans le port.

Cet échec n'était pas bien grave puisqu'Alkibiadès, accouru en toute hâte et jugeant nécessaire d'effacer l'effet moral de cet événement, alla presque aussitôt s'établir en ordre de bataille à l'entrée même du port d'Éphèse, défiant les Lacédémoniens et les appelant au combat, ce que Lysandros ne jugea pas prudent d'accepter. Il n'en fallut pourtant pas davantage pour faire passer Alkibiadès du rang d'autocrate à celui d'accusé contumace. Lorsque la nouvelle en parvint à Athènes, l'enthousiasme qu'il avait inspiré était bien diminué. Quand il était parti on n'avait pas douté qu'il ne terminât la guerre en quelques mois par une série d'éclatantes victoires, et déjà l'année presque entière s'était écoulée sans qu'il eût rien fait que remporter un avantage insignifiant sur les Andriens dont il n'avait même pas pris la ville. Personne ne lui tenait compte des difficultés ni des impossibilités, et tous les enthousiastes appartenant à tous les partis qui s'étaient accordés un instant à mettre en lui l'espoir de la patrie, voyant cet espoir déçu, étaient retournés chacun à son opinion primitive et ne s'accordaient plus que contre lui.

Son faste, ses débauches, ses profusions énormes, étaient un intarissable sujet d'indignation. On l'acccusait de laisser sa flotte sans chef en présence de l'ennemi pour aller se livrer à ses infâmes plaisirs avec les courtisanes d'Abydos et de l'Ionie. D'autres l'accusaient d'aspirer à la tyrannie, d'être vendu aux Lacédémoniens, de piller les

alliés pour son propre compte et d'avoir extorqué plus de deux cents talents qui eussent dû servir aux besoins de l'État. Dans ces bruits, il est difficile de déterminer où finissait la médisance et où commençait la calomnie. Il est certain que les mœurs d'Alkibiadès étaient aussi mauvaises que par le passé. Il est certain aussi que jamais général athénien n'avait reçu des alliés des présents, nous dirions des « *pots-de-vin* », aussi riches. Enfin une affaire qui lui fit le plus grand tort dans l'opinion publique, fut le pillage d'une partie de la ville de Kymé à la suite d'une altercation avec ses habitants. Les détails de cet événement sont inconnus.

Sans doute il y avait bien là de quoi expliquer une modification profonde dans les sentiments d'Athènes pour son général en chef; mais il faut surtout, je crois, chercher la cause principale de sa disgrâce dans la chute du parti des *kaloi k'agathoi,* dont il avait été le chef, et dans la substitution de la souveraineté populaire restaurée au gouvernement des cinq mille. Aucun auteur ne mentionne cet événement; nous le trouvons arrivé sans savoir quand, pourquoi ni comment. Peut-être la perte des illusions que le pays s'était faites sur les futurs succès d'Alkibiadès y contribua-t-elle beaucoup, en sorte qu'il put être lui-même, dans une certaine mesure, cause de la révolution dont il fut victime.

A l'intérieur, le premier effet du changement de régime fut un retour sur les faits passés. La suppression momentanée de la démocratie pendant l'administration des quatre cents et celle des cinq mille fournit une inépuisable provision de prétextes pour les violences des

démagogues et de la multitude. « Souvenez-vous, dit Lysias, de ce qui se passa après les quatre cents.... Vous « savez qu'Épigénès, Démophanès, Kleisthénès s'enrichirent des malheurs de la république et furent cause « pour elle des plus grands malheurs, en vous persuadant de faire périr les uns sans jugement, de confisquer les biens des autres en grand nombre, d'exiler et « de priver de leurs droits civils les citoyens. Laissant « aller les coupables qui leur donnaient de l'argent et « faisant périr, en les traduisant devant vous, les innocents, ils ne cessèrent qu'après avoir jeté l'État dans les « troubles et les calamités[1]. » C'est alors que fut rendu cet abominable décret déjà mentionné qui non-seulement autorisait l'assassinat politique, mais l'ordonnait et le récompensait[2].

A l'extérieur, le retour à la démocratie se manifesta par la destitution d'Alkibiadès qu'un décret du peuple remplaça par dix stratéges suivant l'usage ancien. Il fut du même coup mis dans l'obligation de comparaître devant les euthyni pour rendre compte de sa gestion. Répondre publiquement à toutes les accusations quelles qu'elles soient et portées par tout citoyen quel qu'il soit devant ces magistrats qui prononçaient leur arrêt sous la pression d'une foule plus ou moins passionnée, était une épreuve périlleuse même pour un homme irréprochable; Alkibiadès,

[1] Lysias. Καταλύσεως, § 25, 26.

[2] Andocide, *de Myst.*, § 96 à 99. Il suffit de lire le décret pour reconnaître qu'il fut voté après un *abolissement de la démocratie*. Ce n'est pas après les trente, puisqu'il fut momentanément aboli comme antérieur à l'*archonte Eukleidès* (§ 99), lequel succéda immédiatement aux trente; c'est donc après les quatre cents.

connaissant l'état des esprits, se garda bien de l'affronter. Il quitta la flotte sans bruit et se retira auprès de Byzance dans un château fortifié qu'il avait élevé en prévision de l'inconstance athénienne. Il avait emporté de l'argent avec lequel il leva des troupes, se mit à la tête des Grecs qui, habitant ces parages, furent heureux de trouver un protecteur contre les déprédations des tribus thraces voisines, porta la guerre chez ces barbares, remporta des victoires, soumit les uns, pilla les autres, ce qui l'enrichit, fit construire d'autres châteaux forts et en un mot se fit une petite souveraineté.

Parmi les nouveaux stratéges se trouvait un homme supérieur, Konôn, puis des générauxexpérimentés: Thrasyllos, l'ancien collègue de Thrasyboulos et d'Alkibiadès; Léôn et Diomédôn, qui avaient commandé l'armée de Samos avant les quatre cents; Périclès, ce fils légitimé citoyen du grand Périclès et d'Aspasia, et d'autres moins connus. La flotte ennemie avait aussi changé de chef; le temps du commandement de Lysandros était expiré et il avait été remplacé par Kallikratidas, un véritable Spartiate des temps passés, soldat avant tout, homme du devoir, loyal et brave, parlant peu et en mots bien frappés; mais incapable d'intrigues et par là insuffisant à continuer l'œuvre de Lysandros, dont la conduite envers ce noble chef fut d'ailleurs indigne et montra bien la culpabilité de ses projets.

Il avait en effet organisé secrètement une vaste ligue dans laquelle étaient entrés un grand nombre des officiers de l'armée coalisée et beaucoup de citoyens les plus influents et les plus ambitieux du parti oligarchique dans

toutes les villes qui prenaient part à la lutte. Le but de cette ligue dont il était le chef était de détruire partout toutes les institutions libérales et d'y substituer des gouvernements oligarchiques et despotiques à la tête desquels devaient se trouver les membres de l'association. Ce parti égalait en violences et en iniquité les démagogies qu'il voulait renverser. C'est ainsi qu'à Milet, une collision ayant eu lieu entre les oligarchistes et les démocrates, Lysandros, qui en réalité arrivait au secours des premiers avec des forces imposantes, feignit de leur donner tort afin que les principaux du parti populaire rassurés par son attitude impartiale ne prissent pas la fuite. Quelques jours après, il les fit mettre à mort. Les institutions de Sparte ne devaient pas être plus respectées que les autres par la ligue : Lysandros avait été remplacé en vertu de la loi qui permettait aux rois seuls de commander l'armée pendant deux campagnes consécutives. Cependant Kallikratidas fut si mal accueilli par l'armée à l'instigation de Lysandros et de ses adhérents qu'il dut réunir une assemblée générale pour s'en plaindre. « Il venait, disait-il, pour obéir aux ordres de La-
« cédémone, prendre le commandement qu'il n'avait pas
« sollicité. Il serait heureux d'y retourner si on ne voulait
« pas le recevoir; mais la responsabilité de la désobéis-
« sance retomberait sur qui de droit. » Ces simples et fières paroles imposèrent à l'armée qui prit le parti de se soumettre; alors Lysandros s'avança vers Kallikratidas en lui déclarant avec forfanterie qu'il lui remettait la flotte victorieuse et maîtresse de la mer, espérant qu'elle ne péricliterait point entre ses mains. « Si tu es maître

« de la mer, dit froidement le nouveau général, passe « donc avec ta flotte devant Samos et viens me la re- « mettre à Milet. » Lysandros, un peu déconcerté, s'en tira en disant que, n'étant plus général, il n'avait plus à se mêler de rien.

Ce qu'il y eut surtout de déloyal dans la conduite de Lysandros envers son successeur et ce qui constitue une véritable trahison envers sa patrie, ce fut qu'il rendit à Kyros tout ce qui lui restait d'argent non employé et qu'il s'entendit avec lui pour qu'il n'en fût pas donné d'autre à Kallikratidas. Celui-ci, ignorant cette entente, se rendit chez Kyros pour lui demander les subsides. La première fois, la porte fut fermée sous un prétexte quelconque; la seconde il fut répondu que le prince était à table et ne recevait pas. — « C'est bien, dit Kallikratidas, « rien ne me presse, j'attendrai. » Et il allait s'asseoir dans l'antichambre lorsqu'il vit se dessiner sur les lèvres des officiers de Kyros ce sourire particulier à la domesticité des cours dans tous les pays, à la vue d'un homme qui n'en possède pas bien les usages. Il sortit maudissant la discorde qui réduisait les fils de Léonidas à mendier l'appui des barbares, jurant de faire son possible pour réconcilier les Grecs entre eux et, en attendant, de combattre avec de plus nobles armes que l'argent du roi.

Lorsqu'il avait défié Lysandros de passer avec sa flotte devant Samos, celui-ci, s'il n'avait pas été aussi décidé à ne rien livrer aux hasards des combats, aurait pu accepter le défi; car son système de miner les forces de l'ennemi sans combattre avaient pleinement réussi. La désertion avait si bien éclairci les rangs dans l'armée

athénienne que Konôn en arrivant à Samos avait pu à grand' peine compléter les équipages de soixante-dix navires. Malgré sa mauvaise volonté, Lysandros ne pouvait empêcher que sa bonne administration ne profitât à son successeur, qui trouvait à Éphèse une flotte de cent vingt vaisseaux bien armés. Celui-ci arrivait lui-même avec cinquante nouveaux navires du Péloponnèse et de Khio; il avait par conséquent cent soixante et dix navires à opposer aux soixante et dix de Konôn. Il manquait seulement des fonds nécessaires pour pouvoir à l'entretien de cette flotte. Dans cette situation il prit le parti de quitter Éphèse et de se rendre à Milet avec toute son armée. Là il convoqua l'assemblée et y parla si fermement que les partisans mêmes de Lysandros, effrayés, furent obligés de donner l'exemple et de fournir l'argent nécessaire pour attendre l'arrivée des fonds que Kallikratidas avait envoyé demander à Lacédémone. Il partit de là pour commencer les hostilités. Il se dirigea d'abord vers l'île de Lesbos où il attaqua et prit de vive force la ville de Méthymne. Les deux partis, nous l'avons dit mainte fois, se faisaient une guerre de sauvages; Kallikratidas ne put donc préserver la ville du pillage; mais il parvint, non sans peine, à sauver les habitants et la garnison athénienne et à les empêcher d'être vendus comme esclaves. « Jamais, dit-il, je ne consentirai à ce que des « citoyens grecs soient réduits en servitude ! »

Pendant que l'armée péloponnésienne était à Méthymne, l'armée de Konôn fut signalée en pleine mer; Kallikratidas se mit à sa poursuite et avec assez d'habileté pour se placer entre elle et Samos, son port de re-

fuge. Konôn n'avait garde avec soixante-dix vaisseaux d'en combattre cent soixante-dix; il cingla vers Mitylène ; mais Kallikratidas arriva à l'entrée du port en même temps que lui et il y eut là un engagement dans lequel, malgré les efforts des Athéniens et l'habileté de leur chef, ils furent obligés, après avoir perdu trente vaisseaux, de tirer les autres à terre sous les murs mêmes de la ville où Kallikratidas ne crut pas devoir les aller attaquer immédiatement, sans doute par crainte de la garnison. Il se borna à bloquer le port et à prendre les mesures nécessaires pour faire venir des troupes de terre. Konôn, de son côté, éleva un retranchement autour de ses vaisseaux et obstrua l'entrée du port. Sur ces entrefaites arriva Diomédôn avec douze vaisseaux; il tomba dans la flotte ennemie et put à grand'peine se sauver lui-même avec deux vaisseaux; les dix autres furent pris.

Ainsi la flotte triomphante que commandait Alkibiadès l'année précédente se trouva réduite à quarante vaisseaux bloqués dans un port et sur le point d'être pris. On crut si bien cette fois la lutte terminée en faveur de Sparte, que Kyros, de lui-même, jugeant prudent de se bien mettre avec le vainqueur, envoya à Kallikratidas l'argent qu'il venait de lui refuser si dédaigneusement. Et cependant tout n'était pas dit; Athènes devait encore se relever, — se relever par un effort victorieux, devenir de nouveau maîtresse de la paix et de la guerre et ne tomber enfin que par la folie de ses chefs d'un moment. Quel spectacle et quel enseignement que tant de talents, de génies, de dévouements, d'héroïsmes mis au service de

la patrie, et gaspillés par des déclamateurs, idoles éphémères d'une foule trop facile à duper.

Konôn parvint à faire franchir la ligne du blocus en deux endroits à la fois par deux navires, ses meilleurs marcheurs. La poursuite et la prise de l'un favorisa la fuite de l'autre qui fit connaître à Athènes la situation de la flotte. L'élan patriotique des Athéniens à cette nouvelle fut admirable. Le Pirée se trouvait rempli des vaisseaux pris et amenés par Alkibiadès ; on les répare, on les équipe ; tout ce qui est en état de porter les armes dans la ville, citoyens, métèques, esclaves, s'y embarque indistinctement, et en trente jours une flotte de cent dix vaisseaux chargée d'une nombreuse cavalerie est prête à mettre à la voile. Elle commence par se rendre à Samos où elle se grossit de dix vaisseaux samiens, puis on rassemble encore trente vaisseaux des autres pays alliés dont on force les habitants à s'embarquer en mases. Chacun des stratéges, collègues de Konôn, avait avec lui quelques vaisseaux ; on les rappelle ; en sorte que le total s'élève à plus de cent cinquante navires commandés par Aristokratès, Périklès, Diomédôn, Érasinidès, Protomachos, Thrasyllos, Aristogénès et Lysias.

En apprenant leur arrivée, Kallikratidas, laissant à Étéonikos, son lieutenant, cinquante vaisseaux et le soin du blocus, s'avança lui-même au-devant des Athéniens qu'il rencontra près des îles Arginuses[1]. Probablement il connut trop tard le nombre des vaisseaux ennemis, ou il méprisait et ces vaisseaux qui étaient mau-

[1] Août 406 av. J.-C.

vais et leurs équipages composés à la hâte de gens de toute sorte, sans quoi il n'eût pas attaqué les Athéniens avec une flotte moins nombreuse que la leur. Mais il fut bien trompé dans son appréciation ; car ceux-ci se comportèrent si bien que dès le commencement de l'action l'avantage fut toujours de leur côté. En vain Kallikratidas accomplit-il des prodiges de valeur et d'activité pour rétablir le combat; bientôt son navire, frappé en travers par un vaisseau athénien, fut brisé et le malheureux général précipité dans l'abîme d'où il ne reparut plus. La déroute générale des siens suivit de près cet événement. Leur perte fut de soixante-dix navires dont neuf lacédémoniens sur dix que leur cité avait fournis. Les vainqueurs n'en perdirent que vingt-cinq.

Telle fut la bataille des Arginuses, fameuse parce qu'elle remit Athènes au point où elle était après la bataille de Cyzique, plus fameuse encore parce que la mort fut la récompense de la plus grande partie des généraux qui la gagnèrent. Après le combat, Érasinidès, l'un d'eux, proposa de marcher en toute hâte contre la flotte d'Étéonikos qui gardait le port de Mitylène; Diomédôn soutint qu'il fallait d'abord recueillir les morts. Thrasyllos pensa qu'on pouvait tout concilier, et son avis prévalut. On laissa donc quarante-sept navires sous les ordres de leurs triérarques, dont les chefs étaient Théraménès et Thrasyboulos, avec charge de relever les corps de ceux qui avaient péri dans le combat, et les autres stratéges cinglèrent sur Mitylène. Mais en ce moment s'éleva une tempête qui empêcha les uns et les autres d'accomplir la mission dont ils étaient chargés. Les morts ne furent

pas recueillis pour recevoir la sépulture; il paraît même que, sur les débris des navires détruits, étaient restés quelques vivants qui n'avaient pu gagner le rivage en nageant comme l'avaient fait une partie de ceux dont les navires avaient été coulés.

Tel est du moins sur ce dernier incident de la bataille des Arginuses, qui eut de si graves conséquences, la version des généraux adoptée par Xénophon et par les historiens que résumait Diodore. Ni l'un ni l'autre n'indiquent en quoi elle différait de celle de leurs accusateurs. On le devine à peu près. Il est clair que les généraux n'ont point omis un devoir si sacré par négligence, encore moins par mauvaise volonté; l'armée ne l'eût point souffert. Le lecteur des historiens anciens a dû remarquer le nombre incroyable de flottes surprises et détruites par des tempêtes. On peut en inférer combien leurs navires se comportaient mal à la mer par un gros temps; c'est pourquoi, hors les cas d'absolue nécessité, les Grecs ne naviguaient qu'en longeant les côtes de manière à gagner la terre et à tirer les vaisseaux sur le rivage aussitôt qu'un orage les menaçait. Les accusateurs mêmes des généraux convinrent que la tempête avait réellement empêché l'exécution de leurs ordres. On pouvait donc seulement leur faire de deux reproches l'un : ou de n'avoir pas immédiatement mis toute l'armée à la recherche des victimes de la bataille, ce qui eût pu être fait avant l'orage; ou de s'être laissé effrayer par un orage insuffisant à justifier l'abandon des morts. Probablement une importante partie de l'armée se prononça pour l'une de ces deux imputations assez fortement

pour faire craindre aux généraux qu'elle ne fût acceptée à Athènes.

La plupart d'entre eux étaient assez philosophes ; mais tous connaissaient l'opinion du peuple sur le culte des morts et les superstitions qui s'y rattachaient. Ils ne doutèrent donc pas un instant du péril qui les menaçait si le bruit se répandait que les guerriers morts en combattant pour la patrie étaient restés sans sépulture par la faute des généraux. Il y avait là en effet deux crimes différents entraînant l'un et l'autre pour leurs auteurs la mort avec circonstances aggravantes. Abandonner sur le champ de bataille ses compagnons d'armes vivants ou morts était un acte de trahison ; laisser les morts non ensevelis était un sacrilége. A ce dernier point de vue surtout un tel événement devait terrifier la population athénienne, comme naguère les sacriléges des Hermocopides et des contrefacteurs de mystères. Les coupables en étaient souillés d'un *miasma* contagieux qui devait s'étendre successivement sur tous les citoyens et les livrer à la justice de toutes les divinités vengeresses des mânes.

Aussi chacun chercha-t-il à dégager sa responsabilité. Les stratéges disaient avoir laissé assez de navires pour accomplir le devoir envers les morts ; s'il y avait des coupables, c'étaient Théraménès et Thrasyboulos qui commandaient ces navires. Ceux-ci prétendaient que les stratéges étaient seuls coupables et racontaient l'histoire à leur avantage. La question était assez simple, mais elle fut probablement compliquée par l'animation des partis politiques. Le pouvoir était, comme nous l'avons dit,

rentré dans les mains de la multitude, et sans doute le parti qui avait nommé les stratéges successeurs d'Alkibiadès n'avait déjà plus la majorité. Très-vraisemblablement le versatile et ambitieux Théraménès, qui fut l'un des principaux auteurs de leur perte, car son collègue Thrasyboulos s'effaça complétement, ne fut pas mû uniquement par la nécessité de se défendre, et le désir de refaire ou d'augmenter sa popularité dut surtout dicter sa conduite.

Nous avons vu que le conseil des Cinq-Cents, le sénat de la fève, avait été rétabli et connaissait préalablement de toutes les affaires pour décider de celles qui devaient être soumises à l'assemblée du peuple. C'est en conséquence devant ce conseil que les stratéges furent d'abord accusés par un certain Timokratès d'avoir négligé de recueillir les morts. Les Cinq-Cents, qui, soit par conviction, soit par faiblesse et crainte de la multitude, se montrèrent très-hostiles aux généraux, ordonnèrent aussitôt leur arrestation et leur renvoi devant l'assemblée du peuple. Là Théraménès se fit leur principal accusateur. Les généraux répondirent, et leur défense fit une impression favorable. Le peuple admettait volontiers qu'ils n'avaient pu prévoir la tempête, qu'il y avait cas de force majeure; or il n'y avait sacrilége qu'autant que la faute avait été volontaire. Lorsqu'il n'avait pas été possible de retrouver un corps, l'âme du défunt consentait à quitter ce corps au moyen de certaines évocations faites suivant certains rites et à se loger dans un tombeau vide. Pourvu que ce cénotaphe reçût ensuite aux époques voulues les couronnes et les libations usitées, elle ne réclamait rien.

Si l'on eût pu voter ce jour-là, il est probable que les généraux auraient été acquittés; malheureusement la séance avait été longue, on ne voyait plus assez clair pour compter les mains levées; le vote fut remis à l'assemblée suivante.

Ceci se passait au mois de Pyanepsion[1], le mois des Apaturies, dont la fête vint à tomber entre les deux assemblées. Nous avons déjà parlé de cette fête instituée dans la plus haute antiquité en mémoire d'un combat fameux où Mélanthios, champion d'Athènes et souche de beaucoup de familles nobles, quoique Messénien et descendant de Néleus, avait vaincu et tué le Béotien Xuthos, envahisseur de l'Attique. Les jeunes gens âgés de dix-huit ans y étaient présentés par leurs pères pour être inscrits sur les registres lexiarchiques, aux phratores, aux démotes et aux orgéones. A cette occasion les sacrifices aux dieux de la famille, de la phratrie et de l'État se succédaient pendant trois jours, suivis de festins et de réunions particulières et publiques. Cette joyeuse fête fut attristée cette année par le spectacle d'un nombre inusité de gens vêtus de noir et rasés jusqu'à la peau, suivant l'usage de ceux qui étaient en grand deuil. C'étaient les héritiers des victimes du combat avec leurs parents, obligés par position à poursuivre leur vengeance sous peine d'encourir à la fois la colère redoutable des morts et le mépris des vivants.

L'occasion les servit merveilleusement, et ils profitèrent de toutes les réunions pour réchauffer l'indignation du

[1] Fin de septembre et commencement d'octobre.

peuple, qui, suivant Xénophon, aurait aussi été travaillé, ainsi que le conseil, par Théraménès et ses adhérents. Ceux-ci auraient, à cet effet, rempli la ville d'émissaires indûment affublés de vêtements de deuil et chargés de crier vengeance. Que cette assertion soit vraie ou fausse, lors de la réunion de l'assemblée, les malheureux généraux se trouvèrent de nouveau en face d'une foule irritée. La séance fut présidée par les prytanes de la tribu Antiochide au nombre desquels se trouvait Sokratès. Même, suivant Xénophon dans ses *Mémoires* sur son maître, celui-ci aurait été *épistate* de ces prytanes [1], soit qu'il ait été désigné par le sort comme cela avait lieu au temps d'Eschine et de Démosthène, soit qu'il l'ait été par ses collègues en raison de son inébranlable courage, comme seul capable de tenir tête à l'orage qu'on attendait.

L'ordre du jour voté par le conseil sur la proposition de Kallixénos fut lu par ce dernier; il était ainsi conçu : « Attendu que l'accusation contre les généraux et leur « défense ont été entendues, le peuple votera par tribu. « Il sera posé deux urnes dans chaque tribu. Les kéry- « ces proclameront que ceux qui croiront les généraux « coupables devront déposer leurs *pséphi* dans la pre- « mière, les autres dans la seconde. Si les généraux sont « déclarés coupables, ils seront condamnés à mort et « livrés aux Onze; leurs biens seront confisqués et la « dîme attribuée à la déesse. »

A cette lecture, les partisans des généraux répondirent

[1] Xénophon, *Memorab.*, l. I, ch. I, et *Hellenic.*, l. I, ch. VII.

sur-le-champ par une accusation contre Kallixénos comme auteur d'une proposition *paranomôn*. L'accusateur était Euryptolémos, fils de Peisianax, cousin de Périclès et ami de Diomédôn. Cette accusation était basée sur un décret dit de Kanônos, du nom de son auteur, qui réglait la procédure à suivre en pareil cas. L'accusé de *lèse-nation*[1] comparaissait enchaîné devant le peuple, l'accusé de sacrilége ou de trahison devant les dicastes. La peine était la mort avec privation de sépulture en terre athénienne et confiscation des biens; mais, ni dans l'un ni dans l'autre cas, on ne devait condamner plusieurs accusés en bloc. Chaque coupable devait être jugé séparément dans une séance divisée en trois parties : la première consacrée à un examen préalable de l'affaire dans laquelle il était décidé s'il y avait ou non culpabilité, la seconde à l'accusation, la troisième à la défense. Kallixénos, auteur de la proposition de statuer en même temps sur tous les généraux avait donc violé cette loi. On comprend facilement que l'intérêt de la défense était de gagner du temps pour laisser calmer l'irritation et qu'il eût été d'ailleurs difficile que chacun des généraux pris isolément n'échappât pas à la responsabilité de la faute générale.

Les amis des accusés applaudirent donc Euryptolémos; mais la multitude répondit à ces applaudissements par des cris furieux que le peuple était souverain et qu'on ne devait pas s'opposer à ses volontés. Un citoyen nommé Lykiskos monta à la tribune et proposa d'envelopper Eu-

[1] Δῆμον ἀδικεῖν.

ryptolémos et ses amis dans la même condamnation que les généraux en vertu de cette maxime démagogique déjà citée : ceux qui défendent les coupables sont aussi coupables qu'eux. Les cris redoublèrent, et l'accusation de loi violée dut être abandonnée; mais les prytanes déclarèrent qu'ils ne voulaient pas laisser procéder à la votation contrairement à la loi. Alors Kallixénos, s'élançant sur le bêma, propose de comprendre aussi les prytanes dans la condamnation; le tumulte redouble, la foule hurle qu'il faut mettre les prytanes en accusation ; la terreur gagne ceux-ci, et ils cèdent, à l'exception de Sokratès. Les frémissements de la rage populaire ne sauraient faire départir le prince des philosophes de ce calme imperturbable et légèrement ironique qui ne le quitte jamais. Aussi héroïque en ce moment que nous l'avons vu sur les champs de bataille, que nous le verrons devant ses juges et ses bourreaux, il déclare que, de son consentement, rien ne se fera contre la loi, et il parvient à maintenir la parole à l'intrépide Euryptolémos.

Celui-ci explique le décret de Kanônos, raconte la bataille, la tempête, les services anciens des accusés et ramène la partie la plus sensée, mais malheureusement la moins énergique, de l'assemblée. Comme l'avait dit Phokylidès, un siècle et demi auparavant, « *le peuple, l'eau et le feu sont trois choses ingouvernables*[1]. » Deux hommes de cœur ne sauraient arrêter une foule emportée. Sokratès et Euryptolémos ne purent empêcher l'assemblée de passer outre leur opposition et de voter sur le sort des

[1] Phokylidès, *Nouthesiai*, v. 91. Λαὸς καὶ ὕδωρ καὶ πῦρ, ἀκατάσχετα πάντα.

généraux en bloc et aux mains levées; car l'ordre du jour qui portait que le vote devait avoir lieu par pséphi déposés dans les urnes ne fut pas même suivi. Les prytanes cherchèrent encore à sauver les accusés en déclarant que le vote leur était favorable; un citoyen nommé Ménéklès, probablement soutenu par des cris menaçants, fit une protestation solennelle contre cette déclaration et il fallut recommencer. Cette fois les vainqueurs des Arginuses furent condamnés. Alors Diomédôn, l'un des stratéges, guerrier éprouvé dans toutes les batailles de cette guerre, s'avança et dit : « Citoyens, avant de combattre nous avons voué des sacrifices à Poseidôn et à Apollon ; souvenez-vous, quand nous serons morts, de les offrir pour nous afin que les dieux frustrés ne se vengent point sur la ville. » Puis tous les six se remirent entre les mains des Onze qui les firent jeter dans le barathron.

Quelques mois après, l'excitation momentanée qu'avait produite cette affaire s'apaisa. Les plus superstitieux réfléchirent et la jugèrent froidement. Alors l'indignation publique se tourna contre ceux qui l'avaient dirigée. Cinq d'entre eux, dont Kallixénos, Lyciskos et Ménéklès, furent arrêtés: ils allaient être jugés, mais ils parvinrent à s'échapper dans une émeute. Kallixénos mourut de faim plus tard, exécré de tous.

CHAPITRE IX.

Ægos-potamos. — Le siége d'Athènes. — La guerre à outrance et la capitulalation. — Mort de Kléophôn. — Second renversement de la démocratie. — Les cinq éphores. — Les Trente. — Kritias et Théraménès. — Lysias et les Métœki. — La terreur réactionnaire. — Thrasyboulos. — Les Trente, les Dix, leur défaite.

Après la bataille des Arginuses, les Lacédémoniens firent une nouvelle tentative pour obtenir la paix [1]. Leurs propositions étaient les mêmes qu'ils avaient déjà faites après les victoires d'Alkibiadès; c'est-à-dire qu'ils offraient d'arrêter la guerre au point où elle en était, chacun des deux partis gardant ce qu'il avait entre les mains. Une assemblée du peuple eut lieu à Athènes pour délibérer sur ces propositions, qui furent encore rejetées à l'instigation des démagogues à la tête desquels se distingua, comme toujours, Kléophôn. Il se présenta à la tribune, ivre et cuirassé, dit Aristote cité par un scholiaste

[1] Cette seconde tentative est contestée, parce que ni Xénophon ni Diodore n'en parlent. Mais le scholiaste d'Aristophane l'affirme d'après Aristote qui la place sous l'archontat de Kallias; c'est bien cette année 406. Il est bien d'accord avec Aristophane lui-même : car les deux derniers vers des *Grenouilles*, aussi représentées en 406, désignent Kléophôn comme celui qui s'opposait le plus à la paix. On peut donc admettre que, s'il n'y avait pas de nouvelle ambassade de Sparte et s'il y a eu confusion avec la démarche faite après la bataille de Cyzique, cependant on parlait une fois encore de faire la paix et que Kléophôn s'y opposait. Cf. *Ranæ* et Schol. v. 1532.

d'Aristophane, et persista à soutenir qu'Athènes pourrait traiter alors seulement qu'elle serait rentrée en possession de tout ce qu'elle avait eu avant les premières hostilités.

Les coalisés durent donc songer de nouveau à rétablir leur armée, dont la partie qui assiégeait Konôn dans Mitylène avait levé le siége à la nouvelle de la bataille des Arginuses et s'était réfugiée à Khio sous les ordres d'Étéonikos, qui n'avait ni argent ni vivres à donner à ses soldats. Tant que dura l'été, ceux-ci vécurent en s'employant comme ouvriers aux travaux de l'agriculture; mais, l'hiver venu, ils se trouvèrent entièrement dénués de ressources. Alors la faim, — *malesuada fames,* — inspira à un grand nombre d'entre eux le dessein de surprendre la ville de Khio et de la piller. Les conjurés, pour se compter et se reconnaître au moment de l'exécution, étaient convenus de porter à la main une canne. Étéonikos, informé du complot, fut assez embarrassé : il était impossible de le laisser exécuter, et d'autre part on ne pouvait sévir contre ses nombreux auteurs qui appartenaient à toutes les nations coalisées, sans soulever des réclamations dangereuses pour la coalition. Il prit le parti de se rendre, suivi de quinze hommes armés de poignards, à la ville, où il fit poignarder le premier porteur de canne qui s'offrit à lui. C'était justement un infirme qui en portait une par nécessité. Cette exécution fut suivie d'un grand tumulte et d'une proclamation que l'homme avait été tué uniquement parce qu'il avait une canne à la main. Le procédé sommaire d'Étéonikos eut un plein succès; les porteurs de cannes se débarrassèrent au plus vite de cet insigne compromettant, et les Khiens, informés du

danger qu'ils avaient couru, fournirent de l'argent pour payer aux troupes l'arriéré de leur solde.

Peu après, à l'instigation des Khiens et probablement aussi de Lysandros, eut lieu à Éphèse une assemblée générale des ennemis d'Athènes et de la démocratie, où se trouvèrent les chefs de ces hétairies et de ces conjurations soutenues et organisées par ce général lors de son commandement. Le résultat de cette assemblée fut l'envoi d'une ambassade à Sparte pour demander que le seul chef qui eût encore réussi à lutter contre la marine athénienne fût de nouveau mis à la tête de la flotte. La loi de Sparte s'y opposait formellement; mais telle était la gravité des circonstances qu'on l'éluda. Arakos fut nommé *navarque* et Lysandros *épistoleus*. Il fut sous-entendu que le général en chef obéirait à son second.

A la voix de Lysandros, les coffres de tous les contre-révolutionnaires s'ouvrirent à l'envi; Kyros, rappelé par son père mourant, fournit tout l'argent qu'il put se procurer et partit en promettant d'autre argent et d'autres secours en hommes et en vaisseaux, après avoir adjuré son ami de ne livrer bataille aux Athéniens qu'avec des forces d'une supériorité écrasante. Lysandros ne tarda point à se trouver à la tête d'une flotte formidable. Il commença par prendre Cédrée, ville alliée d'Athènes, qu'il pilla et dont il vendit les habitants comme esclaves sous prétexte qu'ils n'étaient point d'origine grecque. De là il alla à Rhodes, puis à Égine et à Salamine qu'il pilla aussi. A Salamine il apprit que la flotte athénienne arrivait à sa recherche, et, fidèle à son principe de ne combattre qu'à coup sûr, il s'enfuit à toutes voiles jus-

qu'au fond de l'Hellespont où il surprit et pilla encore Lampsaque.

Les Athéniens le suivirent de près et vinrent lui offrir le combat devant Lampsaque; mais il se garda bien de l'accepter et resta dans le port qui était bien fermé et où il était parfaitement en sûreté. Les Athéniens allèrent alors s'établir de l'autre côté du détroit à l'embouchure du fleuve Ægos (Ægos-potamos), sur une plage nue et sans défense à quelques stades de Sestos, d'où la flotte devait tirer ses subsistances, ce qui faisait qu'elle était presque toujours abandonnée par les hommes qui allaient à la ville chercher leurs vivres. Ainsi les deux armées, effort suprême des deux puissances rivales, se trouvaient séparées seulement par quinze stades, toutes deux de cent quatre-vingts vaisseaux environ, mais l'une sagement campée, l'autre ridiculement; l'une commandée par un homme très-sage, très-habile et au besoin très-énergique, l'autre par dix chefs dont un seul bon et qui ne commandait qu'à son tour, de dix jours l'un; car le temps de Miltiadès était passé où les généraux cédaient avec abnégation leur tour de commandement au plus habile.

Les généraux athéniens qui avaient succédé aux vainqueurs des Arginuses sont, à l'exception de Konôn, très-peu connus, et nous ne savons quel mérite les avait désignés au choix de la multitude; mais il est certain, d'après leurs œuvres, qu'ils étaient vains, incapables et cruels, surtout Philoklès qui paraît avoir été un des plus influents. C'est lui qui, ayant pris en mer deux galères, l'une d'Andros et l'autre de Corinthe, en avait fait noyer

les équipages entiers; c'est lui aussi qui avait fait passer un décret ordonnant que dorénavant on couperait les pouces aux prisonniers de guerre afin qu'ils ne pussent plus combattre. La discipline s'était relâchée de plus en plus dans l'armée athénienne, où du reste elle n'avait jamais été maintenue que par le patriotisme des soldats citoyens. Comme ils se jugeaient eux-mêmes dans des dicastères où les généraux faisaient seulement les fonctions de thesmothètes, il n'y avait qu'un certain nombre de délits qui fussent sévèrement châtiés : c'étaient la trahison, la lâcheté, la désertion, l'abandon de son poste de combat[1], qui entraînaient la mort donnée à coups de bâton, le fait de s'être mis dans la cavalerie sans en avoir le droit qui entraînait l'atimia; les autres délits étaient peu punis; Lysias cite un citoyen qui, pour avoir battu son taxiarque, fut seulement renvoyé de l'armée. Après que le respect de toute supériorité se fut annihilé dans les troubles et les agitations politiques, les soldats s'habituèrent peu à peu à n'obéir aux chefs que pendant le combat; après et avant ils faisaient ce qu'ils voulaient, et les chefs désireux d'être réélus les laissaient faire. Nous avons vu Nikias se plaindre de cette indiscipline qui par la perte de Plemmyrion avait causé le désastre de Syracuse, et qui tout à l'heure, jointe à l'impéritie des généraux, va amener la catastrophe finale et l'écroulement de la puissance athénienne.

Pourtant, malgré ses défauts, cette armée navale telle qu'elle était valait mieux, elle l'avait prouvé aux Argi-

[1] Δειλία, ἀστρατεία, λιποταξία.

nuses, que celle des coalisés; pour les écraser une fois de plus, il ne lui fallait qu'un chef comme Lysandros, et cet homme était là sur les lieux; des murs de son château il voyait les fautes des chefs et des soldats, et, cédant au patriotisme ou au désir ambitieux de ressaisir le pouvoir, il courait au camp athénien porter ses avertissements, ses conseils et ses offres de service. Bien que contraint à émigrer, toute chance de retour n'était pas perdue pour lui, et il avait encore à Athènes de nombreux partisans. « La ville le regrette, le hait et désire « le revoir, » disait en ce moment même sur le théâtre le poëte Aristophane[1]. Il conjurait donc les généraux de conduire la flotte dans le port de Sestos, où elle ne serait pas exposée au premier coup de main; il offrait d'aller avec une armee de Thraces cerner Lampsaque par terre, ce qui eût forcé Lysandros, privé de vivres, à sortir de ce port et à combattre. — Les généraux enjoignirent à Alkibiadès de se retirer : « l'armée avait ses chefs, ils savaient ce qu'ils avaient à faire ». En réalité ils savaient que, s'ils le laissaient intervenir, il recueillerait toute la gloire de la victoire qu'ils ne doutaient pas de remporter, et l'idée fixe de chacun d'eux était de combattre le jour de son commandement.

Ils allèrent donc plusieurs jours de suite dès le matin offrir la bataille à Lysandros qui la refusait[2]. Après quoi l'armée retournait à son mouillage, les soldats descendaient à terre, et les uns allaient aux provisions à Sestos

[1] Aristoph., *Ranæ*, v. 1424.
[2] 405, a. J.-C., fin de l'été.

tandis que les autres se livraient aux occupations qui leur plaisaient. Le jour de la bataille d'Ægos-Potamos, les choses se passèrent comme d'habitude; seulement deux navires péloponnésiens suivirent de loin la flotte athénienne et retournèrent à Lampsaque en levant à leurs mâts deux boucliers resplendissants. A ce signal attendu par Lysandros, la flotte péloponnésienne s'élance tout entière hors du port, et, à force de rames, elle fond sur les navires athéniens que leurs hommes venaient de quitter. Ceux qui se trouvèrent sur les lieux coururent précipitamment à leurs navires et cherchèrent à les défendre ou plutôt à les reprendre; car tout de suite ils avaient été accrochés avec des mains de fer construites exprès. Mais l'infanterie péloponnésienne arrive de son côté par terre, en sorte que, surpris de toutes parts, les Athéniens sont massacrés à peu près sans défense et tous leurs navires pris sauf la division de Konôn qui était sur ses gardes et put s'échapper avec neuf vaisseaux et la Paralos. — Le récit de Diodore est un peu différent; suivant lui Philoklès, dont c'était le jour de commandement, avait conçu un plan pour forcer Lysandros au combat : il mettait en mer avec trente navires, les autres devaient le rejoindre ensuite, et les équipages n'étaient point encore embarqués, lorsque les Péloponnésiens tombèrent sur eux. Diodore transcrit ici Théopompe; le récit de Xénophon a été adopté par Plutarque, et je le préfère parce que Xénophon a dû être en relation avec Lysandros lui-même et certainement avec des Péloponnésiens ayant assisté à la bataille. En tous cas, tous s'accordent à dire que les Athéniens surpris ne purent faire de ré-

sistance, qu'ils perdirent tous leurs vaisseaux, que tous leurs généraux furent pris et presque tous leurs soldats. Les neuf vaisseaux de Konôn échappèrent seuls avec leur équipage.

Après l'action les alliés tinrent un conseil de guerre pour savoir ce qu'ils feraient des prisonniers, et il fut décidé que tous ceux d'entre eux qui étaient Athéniens seraient mis à mort comme ayant violé les lois de la guerre entre les Grecs. Philoklès fut amené dans ce conseil où Lysandros voulut le convaincre des cruautés qu'il avait conseillées et commises; mais Philoklès, féroce et inhabile, était brave cependant : « N'accuse point, ré- « pondit-il fièrement, ceux qui n'ont point de juges, et « fais de moi ce que j'eusse fait de toi si j'eusse été « vainqueur. » Il marcha au supplice après s'être baigné et paré soigneusement, vêtu d'un superbe manteau et donnant à ses compagnons l'exemple de l'intrépidité.

Mais la sentence du conseil de guerre fut-elle exécutée dans toute sa rigueur? Y eut-il réellement trois mille prisonniers athéniens mis à mort, comme le dit Plutarque? Il semble que, si ce massacre effroyable eût eu lieu, les historiens se seraient appesantis davantage sur sa description et les orateurs du temps y auraient fait de nombreuses allusions, ce qui n'est pas; ils paraissent surtout se préoccuper de la perte des vaisseaux. Je suis donc porté à croire que les généraux et un certain nombre des personnages importants de l'armée seulement furent mis à mort. Un des généraux, Adeimantos, fut épargné parce qu'il s'était opposé aux cruautés reprochées aux autres, ce qui le fit accuser de trahison par les

Athéniens qui ne purent jamais s'habituer à considérer l'événement comme un résultat naturel de l'impéritie de leurs chefs [1]. L'audition des témoins ne serait cependant pas complète au tribunal de l'histoire, si nous ne disions pas qu'Adeimantos fut accusé plus tard par Konôn [2], que Tydeus, un des stratéges, fut associé dans l'opinion publique à Adeimantos comme ayant reçu de l'argent de Lysandros [3], et qu'enfin dans la suite, Lysias, plaidant contre Alkibiadès fils, prétendit qu'Alkibiadès et Adeimantos avaient été de connivence pour livrer les vaisseaux d'Athènes à Lysandros; toutes accusations que nous livrons à la sagacité du lecteur sans y attacher nous-même aucune valeur.

La Paralos arriva de nuit au Pirée, et du Pirée à la ville; tous les habitants passèrent la nuit à s'éveiller les uns les autres pour s'apprendre la sinistre nouvelle. Nous avons déjà vu souvent Athènes passer de la joie à la consternation; cette fois une profonde terreur envahit la cité. Depuis longtemps la partie paisible et sensée de la population voyait avec inquiétude des fous furieux jouer ses destinées; elle apprit avec horreur qu'ils avaient perdu. — Tout était perdu sans ressource en effet : plus de vaisseaux dans le port, plus d'hommes, plus d'argent; car les dix mille talents de Périclès étaient bien loin, et l'État, après avoir été réduit à se servir de monnaies altérées, avait fini par n'en avoir plus du tout.

[1] Lysias, c. *Alcibiad.*, § 38.
[2] Démosthène, Περὶ παραπρεσβείας.
[3] Pausanias, l. X, ch. IX.

Alors chacun envisageant avec effroi toutes les barbaries commises sur l'ordre des chefs de la démagogie par les armées athéniennes partout où elles avaient été les plus fortes, les massacres, les pillages, les asservissements de Corcyre, d'Égine, de Sicyone, de Mélos et de tant d'autres, voyait déjà, par représailles, Athènes brûlée et ses habitants tués ou vendus comme esclaves.

Cependant cette partie de la population, si elle eût eu de l'énergie, ne courait aucun danger. Les alliés avaient déjà vu tant de fois Athènes se relever plus terrible au moment même où on la croyait définitivement vaincue, qu'ils ne sentirent pas de suite combien leur succès était décisif. Ils ne songèrent d'abord à en profiter que pour terminer cette guerre dont ils étaient si las et ils offraient de nouveau la paix. Les conditions, il est vrai, n'étaient plus ce qu'elles avaient été après la bataille des Arginuses; mais elles étaient encore acceptables. La coalition demandait seulement la liberté des villes grecques qu'Athènes avait opprimées de son hégémonie, et en compensation elle lui donnait en toute propriété les îles de Lemnos, Scyros et Imbros [1]. Lorsqu'une coalition dispose de forces supérieures, même quand ses exigences sont injustes, et ce n'était pas le cas, céder n'est point honte et résister n'est point sagesse, parce que les coalitions sont passagères et ne survivent point au motif qui les a fait naître. Vingt-sept ans de guerre avaient fortifié la coalition contre Athènes; quelques mois après la victoire elle fut dissoute et impossible à reformer. Mais les esprits

[1] Eschine, Περὶ παραπρεσβείας.

faux et emportés qui dominaient l'assemblée du peuple par leur violence et la pusillanimité des autres étaient bien incapables de raisonnements semblables ; ils ne voyaient pas qu'ils n'étaient pas même en état d'essayer de résister. Kléophôn était à leur tête, brandissant sa *machæra*[1], et déclarant qu'il couperait la gorge au premier qui parlerait de paix[2]. La multitude eut plus peur d'eux que des Lacédémoniens, et les propositions de paix furent encore rejetées. Il était écrit qu'Athènes ne consentirait à traiter que quand elle ne le pourrait plus ! Ce moment ne tarda pas à arriver.

Depuis sa victoire, Lysandros parcourait toutes les villes jadis soumises aux Athéniens, partout acclamé comme un libérateur, chargé de couronnes d'or et comblé de présents de toute sorte. Laissé d'un commun accord en possession d'un pouvoir absolu, il réglait les affaires à sa guise, détruisait partout la démocratie et ses œuvres, rappelait les émigrés, leur rendait leurs biens, faisait mettre à mort ceux qui lui paraissaient dangereux et assistait en personne à leur exécution[3]. Après quoi il établissait dans les cités un conseil de dix magistrats pris dans ces hétairies antidémocratiques qu'il avait organisées et ayant à leur tête un chef à lui dévoué et chargé de maintenir l'*harmonie*, d'où son nom : harmoste. Quant aux Athéniens qu'il trouvait dans ces villes, il leur donnait un sauf-conduit pour Athènes avec ordre de s'y rendre immédiatement sous peine de mort s'ils étaient

[1] Sorte de sabre-poignard.
[2] Eschine, Περὶ παραπρεσβείας.
[3] Plutarque, *Vita Lysandri*.

rencontrés ailleurs. Son but était d'augmenter d'autant le nombre des bouches renfermées dans Athènes afin d'en accélérer la reddition. En même temps il défendait, aussi sous peine de mort, à qui que ce fût de chercher à faire parvenir du blé dans cette ville [1].

Il parcourut ainsi l'Ionie, les îles, les rives de l'Hellespont; rétablit les Méliens à Mélos, les Éginètes à Égine, fit une descente à Salamine, et vint avec cent cinquante vaisseaux mouiller au Pirée dont il ferma l'entrée. Cependant le second roi de Sparte, Pausanias, à la tête d'une armée fournie par les Péloponnésiens, sauf les Argiens, avec cet enthousiasme que suscitent les causes décidément victorieuses, marchait sur Athènes, et venait camper dans l'Académie. Ainsi fut établi un blocus dont les effets ne tardèrent point à se faire sentir. Les démagogues comprirent qu'il ne suffisait pas de garder les murs et qu'il fallait aussi nourrir la population. Ils se décidèrent à traiter; mais les coalisés voyaient bien qu'il n'y avait plus de résistance à craindre, et ils étaient irrités par le refus de la paix qu'ils avaient offerte d'abord. Leurs conditions furent beaucoup plus dures; ils ne laissaient plus aux Athéniens Imbros, Scyros et Lemnos, et ils exigeaient que les longs murs qui reliaient le Pirée à la ville fussent démolis sur une longueur de dix stades, ce qui séparait entièrement la ville de son port et permettait de l'assiéger par terre quand on voudrait sans le secours d'aucune flotte.

La partie sensée de la population voyait bien qu'il

[1] Isocrate, c. *Callimach.* (61.)

fallait se soumettre à la triste nécessité; mais, comme il arrive en pareil cas, personne n'osait le dire dans la crainte d'être traité de traître ou de lâche; et cette appréhension n'était pas sans motifs, car un citoyen nommé Archestratos ayant osé dire à la tribune que, dans la malheureuse situation de la république, il était d'avis d'accepter pour sauver au moins la vie des habitants, il fut jeté en prison, et défense fut faite de parler de la démolition des murs[1]. Théraménès offrit alors de se charger de la négociation : il espérait obtenir des conditions meilleures, et il fut envoyé en ambassade, lui dixième. Mais Théraménès et ses collègues n'obtinrent rien; les exigences de la coalition grandirent en raison de la détresse d'Athènes et de ses chefs. Les négociations durèrent plus de trois mois, et Théraménès fut accusé dans la suite de les avoir prolongées à dessein afin d'imposer à sa patrie épuisée une paix désastreuse et une oligarchie despotique[2]. La suite des faits dément cette accusation : parlant au nom de gens qui ne pouvaient plus se défendre, à d'autres qui non-seulement n'avaient pas d'intérêt à les ménager, mais avaient des rancunes à satisfaire et par-dessus tout le désir d'étouffer le foyer principal des doctrines qu'ils regardaient comme subversives de toute société, il est tout simple que le négociateur athénien n'ait rien obtenu.

Les négociations furent naturellement prolongées par les Athéniens, qui ne voulurent point accepter les propositions des coalisés et qui ne consentirent à céder que

[1] Xénophon, *Hellenic.*, 2, 2. Lysias, *c. Agoratos*
[2] Lysias, *c. Eratosth.*, — Xénoph., 2. *Hellenic.*

lorsque la situation ne fut plus supportable. Peut-être même n'eussent-ils jamais cédé, si ceux qui dirigeaient leurs affaires n'eussent été renversés; mais l'excès des souffrances les fit peu à peu abandonner et il se forma un parti de la paix à tout prix qui alla grossir le parti de la réaction. L'influence renaissante de ce parti se manifesta d'abord par un décret voté sur la proposition de Patrokleidès, décret d'amnistie destiné à rétablir la concorde entre les citoyens. A l'exception des condamnations prononcées par les dicastères criminels pour meurtre, vol et autres crimes ordinaires, toutes les autres condamnations furent effacées. Les débiteurs du trésor pour faits politiques, les condamnés devant les euthyni pour leur conduite dans les fonctions publiques, furent graciés; ceux qui avaient leurs comptes à rendre furent dispensés; les survivants des quatre cents, ceux qui avaient servi sous leurs ordres furent relevés de leur proscription, toute amende fut remise, toute atimia abolie[1]. Les débris de l'*hétairie* qui, sept ans auparavant, avait substitué à la démocratie le gouvernement des quatre cents se réunirent et se recrutèrent d'hommes nouveaux.

A leur tête était Kritias, fils de Kallæschros. Il était d'une grande et opulente famille, car son père avait été *hégémon* de sa symmorie[2] et l'un des quatre cents. Lui-même avait été le condisciple d'Alkibiadès à l'école de Sokratès, dont il avait été un des plus brillants élèves. Il avait cessé ses relations avec son maître après en avoir

[1] Andocides, *de Mysteriis*, § 77.
[2] Ulpien, *Schol. in Dem.*

appris le droit et la rhétorique. Dans sa jeunesse il s'était adonné aux lettres, et l'on citait de lui un recueil d'élégies[1]. Il avait écrit aussi des pièces de théâtre, et les savants discutaient si la tragédie de *Pirithoüs* était son œuvre ou celle d'Euripide[2]. Depuis il s'était livré à la politique. Éloquent, brave, violent, ambitieux, si orgueilleux qu'on disait proverbialement d'un homme hautain : «Il lève les sourcils comme Kritias[3],» comme beaucoup d'autres il avait été libéral jusqu'au jour où un autre chemin lui avait paru le devoir mener plus sûrement au pouvoir. Lors de la chute des quatre cents, il avait été l'auteur du décret qui récompensait les assassins de Phrynichos[4]. Depuis lors, prévoyant la chute nouvelle de la démocratie, il s'était fait le chef de la réaction et l'adversaire de Kléophôn. Il reste un fragment de discours de ce dernier contre lui, où le démagogue, reprochant à son ennemi ses mauvaises mœurs, héritage de famille, cite un vers de Solon contre un débauché de ses aïeux.

Les nouveaux hétaires prirent bientôt l'ascendant qu'avaient eu les anciens et employèrent les mêmes moyens. « Ce furent eux qui placèrent les gardes, firent nommer les phylarques, décidèrent d'avance ce qu'il fallait voter, les magistrats qu'il fallait élire, et, si quelqu'un s'y opposait, *ils étaient les maîtres*, κύριοι ἦσαν[5].

Leur première victime fut Kléophôn qui avait attaqué

[1] Athénée. *Deipnosoph.*
[2] *Id.*
[3] Démadès cité par Tzetzès.
[4] Lycurg., c. *Léocrat.*
[5] Lysias, c. *Agoratos.*

le conseil des cinq cents et l'avait invectivé violemment sous prétexte qu'il tramait la perte de la ville. En fait ce conseil désirait la paix et le retour à des institutions plus modérées, sinon tout à fait à l'oligarchie, comme le prétend Lysias[1]. Il riposta par une accusation d'*astrateia* contre Kléophôn. Suivant eux le fougueux démagogue aurait mieux aimé prêcher la guerre à la tribune que la faire lui-même et porter les armes à son tour. Lysias affirme que Kléophôn n'était coupable que de patriotisme, que les hétaires lui composèrent un dicastère à leur fantaisie et pris dans le sein du conseil, conformément à une loi forgée par un grammateus gagé par eux. Quoi qu'il en soit, il fut condamné et mis à mort. Le pouvoir fut remis aux mains de cinq citoyens qui prirent le titre d'*éphores* et parmi lesquels étaient Kritias et Ératosthénès.

Sur ces entrefaites Théraménès revint de son ambassade, apportant la paix que la pitié de Lacédémone voulaît bien donner à sa rivale vaincue. Je dis Lacédémone à dessein; car les autres cités alliées, les Thébains surtout, ou du moins leur chef Arianthos, voulaient exterminer la population et raser la ville, de telle sorte que le lieu où elle avait été devînt un pâturage pour les bestiaux[2]. Plutarque nous a conservé l'ultimatum adressé aux Athéniens par les éphores spartiates; il était ainsi conçu : « Voici ce que les magistrats de Lacédémone ont « résolu et ordonné : Vous abattrez les fortifications du

[1] Lysias, c. *Agoratos*, § 20.
[2] Plutarque, *Lysandri vita*.

« Pirée et les longs murs qui joignent le port à la ville. « Vous abandonnerez toutes les villes que vous occupez « et vous vous contenterez de vos terres et de votre « pays. A ces conditions vous aurez la paix moyennant « que vous donniez ce qui sera jugé convenable et que « vous fassiez revenir tous les émigrés. Pour ce qui est « des vaisseaux que vous devez garder, vous exécute- « rez ce qui sera résolu et réglé. » Certes la forme de l'ultimatum était arrogante, les conditions énoncées étaient cruelles, le vague dans lequel les autres étaient laissées était inquiétant et insultant; cependant Théraménès et ses collègues furent accueillis avec bonheur par la foule des citoyens paisibles accourus à leur rencontre[1]. Ils tremblaient que la paix ne fût pas faite, car il était impossible de tenir plus longtemps *« à cause de « la multitude de ceux qui mouraient de faim*[2]. »

La paix fut donc acceptée par l'assemblée du peuple avec une faible opposition. Il fut de plus stipulé que les Athéniens livreraient ce qui leur restait de vaisseaux hors douze, et un délai très-court fut fixé pour la démolition des murs. Mais, quand il s'agit d'en venir à l'exécution, les éphores rencontrèrent des difficultés. En opposition au parti de la paix et de la réaction, un autre parti s'était formé dans lequel étaient entrés un certain nombre d'hommes généreux et aveugles qui ne pouvaient se résoudre à croire la résistance impossible et un plus grand nombre d'autres dont la guerre et les abus de l'adminis-

[1] Xénophon, *Hellenic.*
[2] Id., *id.*

tration démagogique étaient les seuls moyens d'existence. A leur tête étaient deux stratéges, Strombichidès et Dionysiodoros, et plusieurs taxiarques. Ceux-là, Lysias, croyant les vanter au peuple, nous fera savoir plus tard quel motif les dirigeait : « Ce n'est pas, dit-il, qu'ils pleu-« rassent la destruction des murs, ni qu'ils gémissent « de voir livrer les vaisseaux aux Lacédémoniens, cela « ne les touchait pas plus que les autres ; mais c'est qu'ils « voyaient là la dissolution du pouvoir de la plèbe, τὸ « ὑμέτερον πλῆθος, καταλυθησόμενον. »

Ces hommes s'opposèrent de toutes leurs forces à la démolition des murs et à la remise des vaisseaux qu'ils parvinrent à retarder; mais, comme ils ne formaient qu'une minorité relativement peu considérable, il fut facile de s'en débarrasser. Un certain Théokritos vint dénoncer au sénat, comme faisant partie d'une conjuration, son parent Agoratos, homme d'origine servile et non citoyen, prétend Lysias. Une commission nommée parmi les membres du conseil se transporta au Pirée pour arrêter l'accusé. Celui-ci s'enfuit et se réfugia à Munychie, à l'autel d'Artémis; deux citoyens se portèrent caution pour lui, mais un décret du conseil ordonna qu'il serait arrêté malgré ses cautions. Alors Agoratos raconta la conjuration et nomma les conjurés, Strombichidès, Dionysiodoros et les taxiarques, leurs complices, qui furent jetés en prison. Cette affaire fut jugée régulièrement quoi qu'en dise Lysias[1], car les révélations d'Agoratos furent faites d'abord devant le conseil des cinq cents com-

[1] Lysias, *c. Agoratos*.

posé conformément aux lois ordinaires, et l'accusation soumise au peuple à l'assemblée suivante qui eut lieu au théâtre de Munychie. Le peuple ordonna l'arrestation des dénoncés[1]. Que le conseil ait donc été séduit ou non par les oligarchistes, le peuple se trouva de son avis. Et il avait bien raison, car il prévoyait qu'une nouvelle douleur allait lui être attirée par ces débris turbulents du parti de la guerre et de l'anarchie, douleur la plus cruelle de toutes et que lui avait au moins épargnée la paix de Théraménès quelque dure qu'elle eût été : l'occupation de la ville par l'armée de Lysandros.

Ce général était en ce moment à Samos. Au moment où, de gré ou de force, chacun abandonnait la démocratie vaincue avec les Athéniens, la populace samienne avait chassé de sa ville les derniers propriétaires qui y étaient restés et s'était partagé leurs biens. Mais, se voyant assiégée par Lysandros, et ne se croyant pas en état de soutenir un assaut, elle avait capitulé à la condition que chacun des assiégés pourrait sortir de la ville ayant la vie sauve et emportant un vêtement. Les exilés furent rappelés, rétablis dans leurs biens, et un gouvernement du choix de Lysandros fut établi. C'est alors qu'il fut informé par les éphores d'Athènes de ce qui venait de se passer dans cette ville. Le fait des murs non abattus lui donnait le droit d'agir comme il le voulait; il se rendit immédiatement au Pirée avec cent vaisseaux, portant avec lui son terrible *catalogue*[2], — la liste des démocrates dange-

[1] Id., *id.*, § 34.
[2] Isocrate, *c. Callimach.*, § 16, id., *c. Euthyn.*, § 2.

reux. — Aucune résistance ne fut faite, car le pouvoir était entre les mains de ceux qui l'appelaient, et, peu de jours après, une assemblée fut convoquée pour délibérer sur l'adoption d'une constitution nouvelle[1].

Ce fut un jour qui resta à jamais lugubre dans la mémoire des Athéniens que celui où se tint cette assemblée présidée et convoquée par les hommes les plus antipathiques à la nation, les chefs d'un parti extrême, avides de vengeance et de domination, cette assemblée à laquelle assistèrent armés les soldats de la coalition, dont les chefs entouraient, auprès de la tribune, le général spartiate. La séance fut ouverte par Dracontidès, oligarchiste violent; il proposait d'élire, d'accord avec les vainqueurs, trente citoyens chargés de nommer un sénat, d'établir des archontes pour l'année et de rédiger une constitution nouvelle. A cette proposition, une rumeur s'éleva dans la foule; un orateur remontra que le traité de paix portait que les Athéniens abattraient leurs murs et livreraient leurs vaisseaux, mais garderaient leur gouvernement. Alors, sur cette même pierre où vingt-cinq ans auparavant Périclès avait célébré l'invincible puissance d'Athènes, où dix ans plus tôt Alkibiadès avait proposé de conquérir la Sicile et l'Afrique, monta Lysandros, le Spartiate, vêtu de rouge, les cheveux flottants, la barbe longue, son bâton de commandement à la main. — Il parla longtemps; mais son discours pouvait se résumer en ce peu de mots :

[1] Conférer pour tout le récit de la paix, de l'arrivée de Lysandros, de la destruction des murs, etc., Xénophon, Plutarque, Diodore de Sicile, Lysias, c. *Agorat.* et c. *Eratosthenés.* On trouvera, je crois, que, malgré quelques contradictions, les faits ne peuvent avoir eu un autre ordre que celui que je leur assigne.

« Les Athéniens avaient violé le traité en n'abattant « pas leurs murs dans le temps fixé. Il ne s'agissait pas « pour eux de choisir un gouvernement à leur gré, mais « de pourvoir à leur salut en obéissant aux alliés, » et il éclata en menaces contre ceux qui tenteraient une opposition inutile. — Théraménès lui succéda à la tribune. Son avis fut de céder à la nécessité et de supporter ce qu'on ne pouvait empêcher. Suivant Lysias et Xénophon, tous deux évidemment très-hostiles à Théraménès, celui-ci aurait été le principal auteur de l'institution des trente tyrans. Suivant Diodore au contraire, et celui-ci avait entre les mains les histoires d'Éphoros et de Théopompos, tous deux élèves de Théraménès, il aurait été le principal contradicteur de Dracontidès et le principal objet des menaces de Lysandros. Il est probable que la vérité est entre les deux assertions, et que Théraménès voulut concilier les deux partis en engageant Lysandros à ne pas imposer aux vaincus un gouvernement trop détesté d'eux et en conseillant à ceux-ci de se soumettre. Sa conduite parmi les trente justifie cette opinion.

Une partie de l'assemblée se retira [1], une autre s'abstint de voter, le reste nomma trente citoyens dont les noms paraissent avoir été proposés par les éphores, par Théraménès lui-même et par d'autres membres de l'assemblée. Parmi ces trente citoyens étaient Kritias, Ératosthénès, Satyros, Dracontidès, Pheidôn; Théraménès y fut admis et d'autres dont le rôle fut secondaire.

La destruction des fortifications suivit cette élection.

[1] Lysias, c. *Ératosthène*.

« Les murs, dit Xénophon, furent démolis au son des « flûtes[1], » ce qui signifie probablement que la première brèche fut faite par les soldats lacédémoniens, chez lesquels les flûtes tenaient lieu de tambours et de trompettes. Plutarque me paraît avoir paraphrasé imprudemment ces mots en faisant rassembler par Lysandros tous les joueurs et joueuses de flûtes du pays pour assister à l'opération. Je ne crois pas non plus, comme le même Plutarque, que les alliés couronnés de fleurs aient chanté et dansé à ce spectacle; c'eût été une trop grossière injure aux vaincus; mais il peut bien y avoir eu une fête pour célébrer la réconciliation, l'alliance et la liberté de toutes les villes grecques. La destruction des murs dut être longue, car on détruisit non-seulement les longs murs, mais encore les magnifiques travaux qui entouraient le Pirée. Les arsenaux seuls (νεώσοικοι) avaient coûté plus de mille talents; les matériaux en furent vendus trois talents aux démolisseurs[2]. Enfin, à la demande des trente eux-mêmes, au-dessus de leur gouvernement et pour le soutenir, Lysandros laissa à Athènes un harmoste, le Spartiate Kallibios, et une garnison lacédémonienne de douze cents hommes.

Ainsi Athènes reçut absolument le même gouvernement que toutes les autres cités dans lesquelles Lysandros avait détruit la démocratie; seulement, en raison de

[1] Ὑπ' αὐλητρίδων, dit Xénophon, mot à mot : sous la direction des *joueuses* de flûtes. Thucydide dit que les Lacédémoniens manœuvraient ὑπ' αὐλητῶν, sous les *joueurs*. Mais on trouve des fautes de copistes anciens plus grosses que celle-là.

[2] Isocrat., *Aréopag.*, § 66.

son importance il lui fut donné trente administrateurs au lieu de dix. C'était tripler les chances d'instabilité. Il est souvent arrivé dans l'histoire du monde antique qu'une cité, après avoir traversé les horreurs des révolutions, désespérant de rétablir l'ordre et de réduire au repos les intrigants qui se disent hommes politiques parce qu'ils vivent des agitations de l'État, ait cherché la paix intérieure dans la domination d'un seul et que cette domination ait duré au moins la vie du *tyran*, c'est le nom que les anciens donnaient à cet homme qu'il fût bon ou mauvais. Mais il était toujours de ceux que la supériorité de leur génie destine à la prééminence; il pouvait rétablir la concorde parce qu'il était au moins d'accord avec lui-même. Au contraire les hommes les plus illustres des trente étaient des hommes médiocres dans la pratique, comme il arrive ordinairement des orateurs de profession, et ils n'étaient point d'accord d'entre eux. Aussi se divisèrent-ils d'abord en deux partis ayant pour chefs les deux rivaux d'éloquence, Kritias et Théraménès. Kritias, suivi des plus violents, des plus altérés de vengeance, voulait traiter les démagogues et leurs adhérents suivant le précepte : dent pour dent, œil pour œil, et concentrer le gouvernement oligarchique dans le plus petit nombre de mains possible ; il voulait surtout garder le pouvoir pour lui et ses amis, et il était déterminé à noyer dans le sang toute tentative de retour aux idées démocratiques.

Les vues personnelles de Théraménès n'étaient peut-être pas moins ambitieuses que celles de Kritias; mais son programme était beaucoup plus conforme aux lois de la sagesse et de l'humanité. Il voulait oublier, ou à

peu près, les faits accomplis, et établir un gouvernement modéré analogue probablement à celui des cinq mille dont il avait été un des principaux auteurs lors de la chute des quatre cents.

Le désaccord n'éclata pas immédiatement. Suivant la mission qu'ils avaient reçue, les Trente commencèrent à rédiger une constitution. Ils nommèrent des archontes qui furent les ministres de leur volonté et un conseil qui leur servit de tribunal extraordinaire. Lors de la chute de Kléophôn, un certain Nikomachos, homme dévoué à l'oligarchie, qui avait reçu, avec le titre de *grammateus*, la charge de rétablir et de mettre en ordre les lois de Solon, probablement dénaturées et embrouillées pendant les troubles, avait découvert ou supposé une loi qui autorisait la formation du conseil en dicastère pour juger les crimes politiques. C'est en s'appuyant sur cette loi que les Trente donnèrent à ce conseil leurs ennemis à juger. Ils l'avaient choisi eux-mêmes parmi les hommes dont les opinions se rapprochaient le plus des leurs; ils y avaient fait entrer tout ce qui restait des anciens quatre cents, beaucoup d'exilés et de spoliés, beaucoup de ceux qui avaient des vengeances à exercer contre les démocrates, et cependant ils ne se fièrent point encore entièrement à eux et ils ne leur accordèrent point de voter au scrutin secret comme les autres dicastes. Ceux-ci, nous le savons, déposaient leurs pséphi dans des urnes fermées sans qu'on pût savoir comment ils avaient voté. Les Trente procédèrent autrement : deux tables étaient dressées devant eux, sur l'une ou l'autre desquelles chaque conseiller allait poser à découvert son

pséphos suivant qu'il absolvait ou condamnait. La scène se passait au Prytanée, où les Trente siégeaient assis sur les bancs des prytanes [1].

Dans de telles conditions tous les accusés étaient invariablement condamnés. Strombichidès, Dionysodoros, Kalliadès, les généraux et les taxiarques arrêtés avant la paix par les cinq éphores passèrent les premiers, puis après eux cette foule de misérables qui avaient rendu la démocratie et la liberté impossibles en poussant la multitude à tous les excès, les pourvoyeurs des préposés au Barathron et aux Pharanges, les sycophantes connus pour vivre de la délation, ceux qui faisaient profession de faire exiler les citoyens pour avoir leurs biens. Quant à ceux-là, leur mort fut approuvée de tous [2]. Lysias même rendra cette justice aux Trente lorsqu'il plaidera contre eux et qu'il demandera leur mort [3]. Et cependant ils furent traités durement; l'oligarchie rendit largement à la démocratie ce qu'elle en avait souffert. Les uns étaient assommés à coups de bâton, les autres précipités dans le Barathron, beaucoup étaient privés de sépulture; nous savons que c'est là ce qu'on pouvait faire de pis à son ennemi. Enfin, comme si, en appliquant cette peine du talion, la réaction n'eût pas voulu oublier un seul des procédés odieux employés par ses adversaires, ce fut se mettre en danger que de suivre les funérailles d'un accusé ou se charger de sa défense. La partie violente des Trente ne s'en tint

[1] Lysias, *c. Agoratos.*
[2] Xénophon, Diodore, Plutarque.
[3] Lysias, *Katalyseôs Apolog*, § 19.

pas à des scélérats, elle fut bientôt amenée à sévir contre des hommes du parti démocratique qui n'avaient tué ni accusé personne.

La meilleure partie de la nation avait subi par nécessité, mais en gémissant, le gouvernement imposé par l'étranger et maintenu par l'étranger. Tous ceux qui avaient un peu de patriotisme dans le cœur frémissaient de douleur en voyant les soldats de Sparte, avec leurs habits rouges et leurs casques étincelants de l'éclat du cuivre poli, monter la garde sur les murs sacrés de l'Acropole [1], et ceux-ci, sauf l'habile et conciliant Lysandros, ne faisaient rien pour adoucir ce sentiment; l'anecdote suivante en est la preuve. Dès les premiers jours de l'occupation, l'harmoste Kallibios s'avisa de lever son bâton sur un citoyen très-considéré à Athènes par sa position de famille, ses relations et parce qu'il avait remporté le prix du pancrace, cet Autolykos, fils de Lykôn, que nous avons vu déjà figurer au banquet de Xénophon. L'athlète saisit rapidement Kallibios par les jambes et le jeta rudement par terre. L'harmoste furieux alla se plaindre à Lysandros, et celui-ci dit qu'Autolykos avait bien fait, parce qu'on ne devait pas menacer du bâton des citoyens libres; mais, aussitôt que Lysandros fut parti, Autolykos fut mis à mort.

Les Trente rencontrèrent encore d'autres difficultés dans les questions d'argent. En arrivant aux affaires, ils avaient trouvé le trésor vide et tous les revenus qui avaient leur source dans la domination d'Athènes sur les alliés

[1] Lysias, c. *Ératosth.*, § 94.

supprimés. Il leur fallait payer les indemnités de guerre imposées par les vainqueurs, payer la garnison lacédémonienne et pourvoir aux besoins de chaque jour. Ils furent obligés de supprimer les allocations accordées à l'entretien des temples et des édifices publics et d'emprunter aux richesses accumulées dans les trésors des sanctuaires. Du moins c'est ainsi que j'entends ces mots d'Isocrate : « *Ils ont négligé les édifices publics et pillé les temples* [1]. » D'autres ressources furent fournies par des impositions extraordinaires et par les confiscations de biens qui accompagnèrent les condamnations, à ce point que les Trente furent accusés de chercher des prétextes à condamnation uniquement pour confisquer les biens de leurs victimes.

Je ne sais si on doit attribuer aux mêmes besoins les dépossessions en masse auxquelles certaines phrases des auteurs contemporains paraissent faire allusion. Il est possible qu'il s'agisse de restitutions faites aux anciens possesseurs injustement dépouillés, aux dépens des nouveaux détenteurs de bonne ou de mauvaise foi.

Enfin, comme tous les gouvernements établis à la suite des agitations démagogiques, les Trente voulurent enlever aux agitateurs leurs instruments les plus puissants. Ainsi la liberté de la comédie avait servi à déconsidérer les chefs de l'État aux yeux de la multitude. Il fut défendu d'attaquer les citoyens personnellement et de faire des masques [2] ayant une ressemblance avec des personnages existants. En même temps, comme on voyait

[1] Isocrate, *Aréopagitique*, § 66.
[2] Platonios de Comœdiâ.

une cause principale des derniers orages politiques dans l'ambition de ceux qui faisaient leur profession de l'éloquence, le gouvernement fit fermer toutes les écoles de rhétorique et défendit d'enseigner cet art [1]. Ces deux mesures coercitives sont venues jusqu'à nous ; mais on comprend qu'elles faisaient partie d'un système complet et étaient accompagnées de beaucoup de mesures analogues.

A la suite des faits que nous venons d'énumérer, il se produisit nécessairement une irritation dont les manifestations parurent dangereuses aux Trente, ce qui les amena à frapper des hommes auxquels on ne pouvait reprocher que des opinions. Alors se dessina la scission. Théraménès avec ses adhérents prit parti pour ces hommes et protesta contre leur condamnation. Kritias répondit nettement que le gouvernement qu'ils venaient de fonder n'en était pas moins une tyrannie parce que ses chefs étaient trente et non pas un [2], et qu'on ne pouvait le soutenir qu'en perdant tous ceux qui étaient capables de le renverser. Bientôt Théraménès réclama la promulgation de la constitution que les Trente avaient été chargés de préparer. Trente hommes et quatre cents conseillers ne pouvaient conserver plus longtemps un pouvoir provisoire ; il fallait nécessairement leur associer une partie de la nation sur laquelle ils pussent s'appuyer. Les Trente reconnurent la justesse de cette observation et préparèrent une constitution rédigée précisément contre le parti qu'ils

[1] Xénophon, *Memorab.*, l. I.
[2] Xénophon, *Hellenic.*

voyaient grossir et dont il était évident que Théraménès était appelé à devenir le chef.

Ces nouvelles lois leur laissaient, à eux et au conseil, le pouvoir à peu près tel qu'ils l'avaient ; mais elles leur adjoignirent un corps électoral et délibérant composé de trois mille citoyens choisis en raison soit de leur position sociale, soit de leurs opinions connues. Je ne trouve aucun détail sur les fonctions de ce corps, Xénophon et Diodore nous apprennent seulement que ses membres avaient le privilége d'être jugés par le conseil, tandis que les Trente conservaient leur pouvoir dictatorial sur les autres citoyens. La situation de ces derniers empirait donc au lieu de s'améliorer.

Théraménès se fit encore l'organe de l'opinion publique et réclama l'adjonction aux affaires d'un plus grand nombre de votants. Dans ses remontrances, il signalait entre autres choses, à ses collègues, l'impossibilité de gouverner, en s'appuyant sur trois mille citoyens, un État qui en comptait vingt mille. Kritias et ses partisans reconnaissaient bien ce défaut de leur constitution ; mais ils sentaient en même temps qu'ils ne pouvaient augmenter le nombre des hommes appelés à prendre part aux fonctions publiques sans les recruter dans des classes plus moyennes et par cela même plus modérées, plus portées à suivre l'impulsion de Théraménès que la leur. Ils tentèrent de remédier à cet inconvénient par un désarmement général de ceux qui n'étaient pas portés sur la liste des trois mille, afin que ces derniers restassent équipés et prêts à combattre tandis que les autres étaient dépouillés de leurs armes déposées dans l'Acropole d'où

elles ne devaient sortir qu'en cas de guerre étrangère. Le mécontentement en redoubla et le parti de Théraménès augmenta.

Vers le même temps, les Trente voulurent frapper un groupe de métèques riches, influents et hostiles à leur gouvernement. Il s'agissait de les mettre à mort et de confisquer leurs biens. Là encore ils rencontrèrent l'opposition de Théraménès; il protestait que dans les plus mauvais temps de la démagogie on n'avait jamais rien fait de pis que faire périr les gens pour s'emparer de leurs biens, que les Trente avaient été institués pour venger la société des scélérats qui l'avaient fait et non pour les imiter. Cette nouvelle manifestation de l'opposition de Théraménès détermina Kritias à prendre un parti violent. Il était évident que dans le peuple, dans les trois mille, dans le conseil, parmi les Trente eux-mêmes, Théraménès avait un parti qui, dans un temps donné, l'emporterait sur celui de Kritias et pourrait lui enlever le pouvoir sans que les Lacédémoniens eussent intérêt à y mettre obstacle.

Le parti de Kritias résolut donc de faire un coup d'État. Une foule de jeunes gens, connus pour leur violence et leur dévouement à l'oligarchie, furent avertis d'avoir à se rendre au *tholos*, le jour de la plus prochaine assemblée du conseil, portant chacun sa machæra cachée sous le bras. Aussitôt que les membres du conseil furent réunis, et Théraménès avec les autres, Kritias ouvrit la séance en déclarant qu'il mettait ce dernier en accusation comme cherchant à renverser le gouvernement établi, et il développa cette accusation dans un long discours. Il

reprenait à son origine la vie politique de son rival, il lui reprochait les changements de parti qui lui avaient valu le nom de *Cothurne*, l'établissement et la chute des Quatre-Cents, la mort et la ruine de ceux qui en avaient fait partie, le supplice des généraux vainqueurs aux Arginuses. Il demandait au conseil de le condamner avant que ses intrigues eussent attiré sur ses collègues, les Trente, le sort qui avait atteint ses collègues, les Quatre-Cents.

Quoique surpris par cette accusation imprévue, Théramènès n'en répondit pas avec moins d'énergie. Dans le procès des généraux, il n'avait fait qu'user du droit de légitime défense; il n'avait jamais eu qu'un parti, celui de la justice et de la modération; c'était pour être conséquent avec lui-même qu'il avait lutté avec les meilleurs citoyens tantôt contre les excès de la démagogie, tantôt contre les excès de l'oligarchie; il avait toujours été l'adversaire de toutes les iniquités et de toutes les violences, et, loin de chercher à renverser le gouvernement actuel, il voulait au contraire le consolider en le rendant acceptable pour les gens de bien. Ceux-là seuls le compromettaient qui, avec Kritias, en faisaient une tyrannie sanglante, intolérable aux citoyens et odieuse à l'univers entier.

Le murmure approbateur qui suivit le discours de Théramènès fit comprendre à Kritias qu'il ne pouvait pas attendre du conseil une condamnation. Alors, après avoir conféré avec ses collègues, il fit avancer les hommes armés qu'il avait convoqués et reprit la parole. « Dans « l'état des affaires, dit-il, notre devoir est avant tout

« d'assurer le salut du pays pour lequel nous jugeons la « condamnation de Théraménès indispensable. Étant sur « la liste des trois mille, il aurait le droit d'être jugé par « le conseil; mais nous qui avons eu le droit de dresser « la liste, nous avons aussi celui d'en ôter qui nous vou« lons : nous en ôtons Théraménès et le condamnons à « mort ». — « Et moi, conseillers, s'écria Théraménès, « je vous adjure de ne point souffrir une pareille viola« tion de la loi, de ne point admettre que Kritias, pour « disposer à son gré de la vie et de la mort des conseil« lers et des citoyens membres des trois mille, n'ait qu'à « déclarer qu'il les efface de la liste. » Mais le conseil, terrifié par l'aspect des poignards, ne répondit point à son appel. Alors entrèrent les Onze avec leurs aides, amenés par Satyros, un des plus violents des Trente. — « Nous « vous livrons cet homme légalement condamné, » dit Kritias; « faites votre devoir. » — Théraménès s'était réfugié à l'autel, l'hestia prytanitis, la plus auguste de la cité, sachant bien, disait-il, que cet autel ne le protégerait pas; mais parce qu'il voulait rendre ses meurtriers odieux à la divinité comme aux hommes. En effet Satyros avec les siens l'arracha de l'autel et l'entraîna.

Tant qu'il fut possible d'espérer il ne s'abandonna pas, et, le long du chemin qui conduisait à la prison, il ne cessa de chercher à soulever les citoyens contre l'injustice dont il était victime. « Tais-toi », disait Satyros, « ou tu t'en trouveras mal. — Et si je me tais », répondait-il, « m'en trouverai-je mieux »? — Le peuple, désarmé, effrayé par le cortége armé qui suivait le prisonnier, n'osa bouger. Un seul homme tenta de le secourir; ce fut son illustre élève,

l'orateur Isokratès. Mais Théraménès avait alors jugé que toute résistance était impossible; il lui enjoignit de se retirer, ne voulant pas l'entraîner dans sa ruine. Arrivé à la prison, il but la cigüe en digne élève de Sokratès et porta en souriant la coupe à ses lèvres, disant : « Je bois au beau Kritias! » Il voulait dire que le temps n'était pas loin où, suivant la loi des festins, celui-ci lui ferait raison en buvant à son tour à la même coupe empoisonnée, et il se trompa seulement sur le genre de mort qui attendait son ennemi.

Par la mort de l'homme éminent, sinon irréprochable, qui depuis si longtemps occupait tant de place dans les affaires de l'État, le parti dont il était le chef et l'espoir se trouva annihilé. L'union fut refaite pour quelque temps parmi les Trente, et leurs chefs purent marcher sans entraves vers le but qu'ils se proposaient et écraser violemment toute tentative de résistance.

Les auteurs contemporains nous ont laissé quelques détails sur leurs procédés envers leurs adversaires. Voici ceux de leurs actes qui parurent le plus odieux. Ils firent périr Eukratès, frère, et Nikératos, fils de Nikias, hommes honnêtes et modérés, mais hostiles à l'oligarchie et qui avaient refusé d'accepter aucune fonction dans le nouveau gouvernement; Léôn, jadis collègue de Diomédôn dans le commandement de l'armée de Samos. Cinq hommes avaient été chargés d'aller l'arrêter dans sa résidence de Salamine; un de ces hommes était Sokratès. Mais les quatre autres durent seuls aller chercher la victime, car le philosophe refusa d'obéir. On peut inférer de là que Sokratès avait été inscrit au nombre des trois mille

comme ami de l'ordre. Cependant, s'il haïssait les excès de la multitude, il détestait également toutes les violences et toutes les injustices du parti opposé. D'ailleurs il avait été directement atteint par le décret qui défendait l'enseignement de la rhétorique et lui interdisait ainsi l'exercice de sa profession. Il ne s'abstenait donc pas dans ses colloques de blâmer les actes du gouvernement. Un jour, sur l'Agora, on l'entendit dire que « *de même que celui-* « *là serait un mauvais pasteur dont le troupeau devien-* « *drait chaque jour moins nombreux et plus maigre, ceux-* « *là aussi étaient de mauvais gouvernants entre les mains* « *desquels les citoyens diminuaient de nombre et de mé-* « *rite.* » Cité pour ce propos, il comparut devant son ancien élève Kritias et le collègue de celui-ci, Chariklès, qui lui défendirent de parler aux jeunes gens et aux artisans sur les places publiques suivant sa coutume. Sokratès voulut faire quelques objections; mais on lui répondit seulement : « *Tu comprends notre pensée; fais en sorte de* « *t'y conformer, sans quoi prends garde que le troupeau* « *ne soit encore diminué de ta personne*[1]. »

De tous les actes des Trente, celui que nous connaissons le mieux est cette affaire des métèques au sujet de laquelle s'éleva entre Kritias et Théraménès cette altercation qui se termina par la mort de ce dernier. Le principal de ces métèques, l'orateur Lysias, nous l'a racontée lui-même dans le plaidoyer qu'il prononça plus tard contre Ératosthénès, celui des Trente qui arrêta son frère Polémarchos. Lysias, fils de Képhalos, était d'origine

[1] Xénophon.

syracusaine. Sa famille, appelée par Périclès avec lequel elle avait des liens d'hospitalité, vint s'établir à Athènes et y résida assez longtemps. Lors de la colonisation de Thurium, Lysias et son frère allèrent s'y établir et reçurent comme les autres colons un lot de terre désigné par le sort. Ils habitèrent là jusqu'après le désastre de Syracuse, époque à laquelle les Thuriens quittèrent l'alliance d'Athènes et exilèrent Lysias comme étant partisan des Athéniens. Il revint alors se fixer à Athènes.

Voilà tout ce que nous savons des antécédents de Lysias; mais il est vraisemblable que, s'il eût été riche, il ne fût pas allé à Thurium pour y obtenir une part de colon, et il est certain qu'il est revenu à Athènes avec une grande fortune. Il avait alors bien plus de soixante ans, et par conséquent son talent et sa réputation devaient être faits depuis longtemps. Nous connaissons par ses discours ses opinions très-démocratiques, et nous savons que les mots parti d'Athènes et parti de la démocratie étaient synonymes; nous pouvons donc penser que Lysias avait dû être exilé de Thurium comme un chef influent du parti populaire et qu'il arrivait à Athènes, comme l'ont fait voir ses tentatives postérieures, pour acquérir le titre de citoyen et prendre part aux affaires. Voilà pourquoi il était ennemi du nouveau pouvoir, lui et les siens, il ne le nie pas [1], et il pourrait bien se faire que son opposition se fût manifestée publiquement; car les Trente, dit à plusieurs reprises Démosthène, non moins bon démocrate que Lysias, les Trente n'attaquaient

[1] Ἀχθόμενοι τῇ πολιτείᾳ. Lysias, *c. Erat.*, § 6.

pas les *citoyens qui restaient chez eux*, et tous ceux qui se tenaient tranquilles étaient à l'abri de leurs violences. C'étaient donc bien des ennemis qu'ils frappaient, et, tout en admettant qu'ils étaient bien aises de trouver les coffres de leurs ennemis bien garnis, je ne crois pas exact de dire qu'ils s'en prenaient à ces métèques uniquement parce qu'ils étaient riches, et que, s'ils leur joignaient des pauvres, c'était pour déguiser leur action [1].

Théognis et Peisôn, deux des Trente, proposèrent à leurs collègues l'arrestation des métèques au nombre de douze qui passaient pour ennemis de l'État. Ils allèrent en personne avec plusieurs autres pour surveiller l'exécution de cette mesure. Lysias était à table avec des hôtes qu'il festoyait lorsqu'ils arrivèrent. Les hôtes furent chassés, et Lysias fut confié à la garde de Peisôn, pendant que les autres allaient faire l'inventaire des richesses de la famille et prendre le nom des cent vingt esclaves qui travaillaient dans l'*ergastérion* à la fabrication des boucliers, industrie de la famille. Alors Lysias, prévoyant le sort qui l'attendait, tenta de corrompre son gardien par l'offre d'un talent, prix de son salut. Peisôn accepta et prêta serment par tout ce qu'il y a au monde de plus sacré (c'est Lysias qui parle et qui, bien entendu, n'omet rien de ce qui peut noircir ses adversaires). Lysias le mena dans son *thalamos* et ouvrit devant lui son coffre, pour prendre le talent promis; mais Peisôn, s'apercevant que le coffre contenait trois talents, quatre cents *cyziques*, cent *dariques* et quatre coupes

[1] Lysias et Xénophon.

d'argent, fit tout emporter par ses esclaves et remit ensuite Lysias à Mélobios et à Mnésitheidès, deux autres des Trente, toujours en lui promettant à l'oreille de tout faire pour le sauver, service qui ne se pouvait payer trop cher. Ces derniers emmenèrent le prisonnier et le confièrent à la garde de Théognis, qui gardait également plusieurs autres métèques, pendant que ses collègues terminaient les inventaires. Théognis s'était justement installé pour cela chez un ancien ami de Lysias, nommé Damnippos. Lysias tenta aussi de corrompre Théognis et il lui fit faire des offres par Damnippos; mais, pendant la négociation, comme il connaissait parfaitement la maison, il s'aperçut qu'une porte de derrière n'était pas gardée. Il s'évada aussitôt et s'enfuit au Pirée d'où il partit pour Mégare après avoir appris que son frère Polémarchos avait été arrêté par Ératosthénès.

Tous les biens de la famille furent confisqués, parmi lesquels trois maisons et les cent vingt esclaves armuriers. Quoique les tyrans eussent trouvé des valeurs considérables en or et en argent, deux cents boucliers, des meubles, des objets d'art, de bijoux, des habillements de femmes en quantité, l'un d'eux, Mélobios, poussa la cupidité et la brutalité jusqu'à arracher les pendants des oreilles de la femme de Polémarchos. Ce dernier fut condamné sans jugement à boire la ciguë ainsi que plusieurs de ses compagnons d'infortune. Lysias se plaint amèrement de ce que les Trente ne voulurent pas même permettre qu'on se servît, pour les cérémonies de la sépulture, d'une des trois maisons de la famille, ni d'aucune des étoffes qu'elle possédait. L'ex-

position du corps eut lieu avec des effets prêtés par des amis, dans une petite maison louée exprès par les tyrans, probablement hors du centre de la ville, nous allons voir pourquoi.

Sans ces cruautés et sans ces fureurs, le gouvernement des Trente serait tombé sans doute, mais plus tard. Un gouvernement accepté par la majorité des citoyens peut souvent, par quelques mesures sévères, mais justes, — justes avant tout et légales, — réduire au silence une minorité turbulente : les violences de quelques hommes sans appui suffisant ne peuvent qu'animer leurs ennemis, en augmenter le nombre et précipiter la catastrophe. La réprobation qu'inspiraient les actes des Trente ne tarda pas à se manifester par des résistances, des protestations, des conjurations, des rassemblements et des émeutes auxquels ils répondirent par de nouvelles rigueurs; les confiscations, les exils, les exécutions redoublèrent. Ils en vinrent à mettre à la torture des citoyens considérés, malgré les lois qui réservaient ce supplice aux esclaves; bientôt ils sont réduits à louer une maison écartée pour servir aux funérailles de leurs victimes, afin d'éviter l'émotion causée par le passage des cortéges funèbres, et ils vont jusqu'à faire mourir ceux qui ont suivi le convoi des condamnés, parce que ces cérémonies deviennent l'occasion de manifestations menaçantes. Ils finissent par enterrer les morts clandestinement; et on leur reproche d'avoir laissé sans sépulture les citoyens mis à mort sans jugement. Déterminés à conserver le pouvoir à tout prix, ils ne reculent devant aucune mesure. Eschine porte à quinze cents le nombre de ceux qu'ils firent périr, et Ly-

sias, à deux mille cinq cents, dans un discours perdu, cité par le scholiaste d'Eschine. On doit évidemment comprendre dans ces chiffres, exagérés d'ailleurs, ceux qui furent tués dans les émeutes et les combats précurseurs de la chute des Trente.

Enfin ils défendent l'entrée de la ville à tous ceux qui n'étaient pas inscrits sur le *catalogue* dressé spécialement et qui contenait seulement les noms de ceux qu'ils savaient ne pas leur être hostiles. L'argent laissé par ces expulsés ou pris sur eux fut déclaré acquis au trésor[1]. Et ces mêmes citoyens qu'ils chassaient de la ville, ils les chassaient aussi des champs, afin de prendre leurs terres pour eux et leurs amis, dit Xénophon, dont l'assertion est appuyée par des allusions de Lysias. Il est difficile de savoir s'il s'agit ici d'un châtiment infligé aux possesseurs ennemis des Trente ou d'une restitution aux anciens possesseurs dépouillés par la démocratie.

La plupart des hommes ainsi exilés se retirèrent au Pirée ; mais plusieurs y furent arrêtés, ce qui décida les plus compromis à s'enfuir à Thèbes et à Mégare. Les Trente envoyèrent des kéryces demander leur extradition, et cela donne lieu de penser qu'il y avait eu tentative d'insurrection ou conjuration contre la vie des tyrans, car il n'est pas vraisemblable qu'ils aient osé demander l'extradition pour des opinions non suivies de faits, d'autant plus que les Lacédémoniens envoyèrent également des hérauts pour appuyer auprès des alliés la demande des Trente et ordonner aux villes de livrer les réfugiés sous peine

[1] Isocrate, *c. Callimaque*, § 5.

de cinq talents d'amende[1] pour quiconque s'y opposerait.

Mais déjà la discorde s'était mise entre les vainqueurs ; elle séparait Sparte de ses alliés de la veille et les citoyens de Sparte entre eux. Depuis la reddition d'Athènes, Lysandros avait repris sa course triomphale. Sur la côte de Thrace, sur les rives d'Ionie, dans les îles, partout les mêmes acclamations l'avaient accueilli ; partout il avait été comblé de couronnes d'or, de présents de toute sorte, d'objets précieux et d'argent monnayé. Partout les membres de la grande hétairie oligarchique dont il était le chef suprême occupaient, dans leurs cités, toutes les fonctions publiques, et le recevaient comme le libérateur et l'arbitre de la Grèce ; ils ne voulaient obéir qu'à ses ordres. L'enthousiasme surexcité par eux s'éleva au point que, dans certaines villes, on lui consacra, comme à un héros ou un demi-dieu, des autels devant lesquels on chantait des hymnes composés en son honneur. L'aristocratie samienne, délivrée des révolutionnaires, décréta que les fêtes, dites Héraia, de la déesse Héré, prendraient désormais le nom de Lysandria. Il en fallait beaucoup moins pour exciter la jalousie des rois de Sparte et des éphores, qui voyaient ainsi leur pouvoir amoindri et qui ne tardèrent pas à soupçonner le but auquel tendait l'ambition de Lysandros. Ce but était de rendre la royauté spartiate élective, d'héréditaire qu'elle était. Il ne doutait pas qu'aussitôt qu'il ne suffirait pas d'être fils de roi pour hériter du sceptre, le choix ne tombât sur lui,

[1] Diodor. Sic.

et il convoitait la succession du vieil Agis. Il y a apparence que pour parvenir à ce but il comptait étendre le droit de suffrage à d'autres qu'aux *pairs*, — au peuple tout entier peut-être, — et établir une tyrannie; car il rencontra dans le parti spartiate une vive opposition.

Cette opposition se manifesta lorsqu'arrivèrent à Lacédémone les trésors que Lysandros y expédiait. Les contributions de guerre imposées aux vaincus avaient mis en ses mains des sommes énormes pour le temps. Il les envoyait avec les présents qui lui avaient été faits à lui-même, soit par générosité, soit que le général des armées lacédémoniennes ne dût rien accepter pour lui. Le sauveur de Syracuse, Gylippos, fut chargé de transporter tout cet argent renfermé dans des sacs cachetés et portant en dedans sous le cachet une étiquette où était indiqué le contenu. Ignorant cette dernière particularité, Gylippos se fit une part sur chacun des sacs adroitement décousus par-dessous, et les éphores furent très-étonnés de trouver des étiquettes annonçant des sommes qui n'existaient pas. Ils soupçonnèrent aussitôt la probité de Gylippos, dont le père, on se le rappelle, avait été banni pour s'être laissé corrompre par Périclès. Les esclaves questionnés ne voulurent point trahir leur maître; d'un seul d'entre eux on put tirer cette réponse énigmatique : « Il y a des chouettes au Céramique. » La chouette est le revers des monnaies d'Athènes, Céramique veut dire tuilerie. On alla chercher sous les tuiles de la maison de Gylippos, où l'on trouva l'argent volé. Gylippos s'en fut en exil cacher sa honte.

Les vieux Spartiates saisirent cette occasion de faire

une levée de boucliers. Ennemis de Lysandros autant que du commerce dont l'or et l'argent monnayé sont les instruments, ils protestèrent que le général avait violé les lois de l'État en envoyant à Sparte des espèces d'or et d'argent prohibées par Lykourgos; ils demandèrent que l'argent monnayé fût envoyé et Lysandros blâmé. Les éphores préparèrent un décret en ce sens; mais les amis de Lysandros protestèrent de leur côté, et, à la suite d'un conflit violent, il fut décidé que les sommes envoyées appartiendraient à l'État et ne pourraient servir qu'au dehors et pour ses besoins.

En même temps que la toute-puissance de Lysandros indisposait Lacédémone contre lui, elle irritait contre cette cité au nom de laquelle il agissait, les alliés qui avaient combattu avec elle, et leur faisait craindre de s'être donné un nouveau maître. La garnison lacédémonienne établie à Athènes les inquiétait surtout, et ils soupçonnaient les Lacédémoniens de vouloir s'approprier l'Attique. De plus une querelle dont les détails nous sont inconnus, mais qui fut fort animée, s'éleva au sujet du butin fait en commun. Les Thébains et Corinthiens réclamaient, chacun pour leur dieu, une part de la dîme que les Lacédémoniens voulaient réserver pour la déesse au temple d'airain; ces derniers refusèrent de rien céder et peu s'en fallut que les hostilités ne commençassent tout de suite.

Telles étaient les dispositions des alliés de Lacédémone lorsque parut l'édit qui ordonnait à chacun de remettre aux émissaires des Trente les émigrés athéniens sous peine de cinq talents d'amende; aussi cette

mesure inhumaine fut-elle fort mal accueillie. Plusieurs États et notamment les Argiens refusèrent d'obéir ; quant aux Thébains, ces mêmes Thébains dont les chefs avaient naguère demandé la destruction d'Athènes, ils firent un décret portant un talent d'amende contre celui qui voyant emmener un émigré athénien ne l'aurait pas secouru de toutes ses forces, et ce décret, qui dans la suite fut souvent invoqué comme le titre des Thébains à l'amitié d'Athènes, ajoutait [1] que si quelqu'un de ces émigrés préparait quelque expédition contre le gouvernement athénien, les Thébains n'avaient point à s'en occuper [2]. Les Athéniens réfugiés à Thèbes ne tardèrent point à profiter de cette autorisation : le principal d'entre eux était Thrasyboulos, fils de Lykos, celui-là même qui avait si souvent partagé la gloire d'Alkibiadès et l'un des rares survivants des grands chefs qu'avait illustrés la guerre du Péloponnèse.

Le plus grand de tous, celui vers lequel Athènes eut le plus sûrement tourné les yeux dans sa détresse, Alkibiadès, venait de périr assassiné. Comme il se sentait mortellement haï des Spartiates maîtres de la mer et que ses châteaux n'étaient point assez éloignés du rivage pour être à l'abri de leurs insultes, il avait pris le parti de les abandonner pour se rendre en Perse auprès de Pharnabazos en l'amitié duquel il croyait pouvoir se confier. Au milieu de son voyage, la nuit, comme il était couché sous la tente avec une femme qui l'avait suivi, une

[1] Dinarch., *c. Demosth.*

[2] Diodore, Plutarch., Dinarch., *id.*

troupe d'hommes armés entoura la tente et y mit le feu. Alkibiadès se leva tout nu, l'épée à la main, le manteau roulé autour du bras en guise de bouclier, et se jeta sur ces ennemis inconnus qui s'écartèrent sur son passage, mais l'accablèrent de loin sous une grêle de traits et ne se retirèrent que quand ils furent sûrs de sa mort. Sa compagne l'ensevelit dans son manteau et le couvrit d'un peu de sable. Ainsi disparut cet homme dont le nom eut, après celui de son oncle, Périclès, le plus grand retentissement en ce siècle. On n'a pas même su quels furent ses meutriers. On a soupçonné les parents d'une femme qu'il avait séduite, et Pharnabazos, cédant aux injonctions de Lacédémone.

Thrasyboulos se trouva donc le chef de l'émigration athénienne, et elle ne pouvait en avoir un meilleur; car autant il était modéré et conciliant dans ses opinions politiques qui étaient à peu près celles de Périclès, autant il était énergique et habile dans ses opérations militaires. A lui se rallièrent des hommes bien différents : Anytos de sinistre mémoire, qui devait être bientôt le meurtier de la plus noble victime des révolutions athéniennes, Anytos le corroyeur fabricant de chaussures, mais qui passait probablement pour doué d'un certain talent militaire, car il avait été général quelques années auparavant, et Archinos de Cœlium, ultra-démocrate qui devint ensuite l'ennemi et l'accusateur de Thrasyboulos [1].

Ce fut avec ces hommes et cinquante autres environ

[1] Théopompos le comique, Archippos, cités par le scholiaste de Platon. Apologie de Sokrate. Xénophon.

que Thrasyboulos, favorisé et sans doute aidé matériellement par les Thébains, surprit un jour à l'improviste la petite forteresse de Phylé sur les confins de l'Attique et de la Béotie. Les Trente y coururent aussitôt avec les trois mille dont les plus bouillants s'élancèrent sur les murs dans l'espoir d'enlever la place d'assaut; mais ils se firent tuer inutilement. Ils prirent alors le parti de l'entourer pour l'assiéger; mais, par extraordinaire, il tomba ce jour-là une grande quantité de neige. Cet événement tout à fait imprévu les força de renoncer à bivouaquer et de remettre le siége à un temps plus propice. Au moment où ils se retiraient, Thrasyboulos et les siens tombèrent sur eux, leur tuèrent du monde et leur enlevèrent des bagages. La garnison lacédémonienne se mit en marche à son tour pour s'opposer avec deux escadrons de cavalerie athénienne à la tentative des émigrés; mais ce peu de temps avait bien augmenté les forces de Thrasyboulos. A la nouvelle de l'occupation de Phylé, sept cents hommes étaient accourus; le riche exilé Lysias, qui avait son injure à venger, avait fourni à lui seul trois cent deux soldats payés et équipés par lui, et, pour en payer et équiper d'autres, deux cents boucliers et plusieurs talents d'argent.

Avec cette petite armée, Thrasyboulos trouva encore moyen de surprendre ses ennemis le matin avant leur lever, de leur tuer cent vingt hoplites, quelques cavaliers et de mettre le reste en fuite. Après quoi il se dirigea vers le Pirée, traitant en pays ennemi les terres des Trente et de leurs adhérents.

Le conseil des Trente fut fort troublé en voyant les

émigrés élever un trophée dans les plaines de l'Attique avec les armes de la garnison lacédémonienne ; surtout ils étaient inquiets de se sentir divisés, car le parti de Théramènès terrifié pendant quelque temps par la mort de son chef existait toujours et pouvait à bon droit reprocher aux partisans de Kritias que leurs violences avaient tout compromis. Celui-ci n'hésita point cependant ; il comprenait trop bien que pour lui, entre la tyrannie et la mort, il n'y avait point de milieu. Il jugea à propos de s'assurer d'Éleusis « afin d'y trouver un refuge au besoin », dit Xénophon, et je crois pouvoir ajouter à coup sûr, parce qu'il savait que les habitants de la ville sacrée s'entendaient avec les émigrés et étaient prêts à se soulever. Il s'y transporta donc avec ses collègues et la cavalerie qui, étant composée de jeunes gens riches choisis par lui, lui était dévouée. Là, sous prétexte de s'assurer du nombre des habitants et de la force de la garnison, on fit venir les hommes en état de porter les armes afin de les inscrire sur une liste. L'inscription faite, on faisait sortir chacun à son tour par une petite porte qui donnait sur la mer. Des deux côtés étaient rangés les cavaliers, et tous ceux qui sortaient étaient arrêtés et chargés de chaînes. Lorsque tous furent pris, Lysimachos, chef des cavaliers, reçut ordre de les emmener et de les livrer aux Onze.

Le lendemain les Trente convoquèrent les *trois mille* à l'Odéon et leur déférèrent le jugement des Éleusiniens et d'un certain nombre d'habitants de Salamine arrêtés dans les mêmes conditions ; « afin, disait Kritias, que les trois mille, engagés par ce sang versé, partageassent avec les

Trente les mêmes craintes et les mêmes espérances ». C'est Xénophon qui lui prête ces paroles peu vraisemblables : il a pu penser ainsi, il n'a pas dû l'avouer en public. Le vote eut lieu à découvert en présence des Trente et de la garde lacédémonienne. Les Éleusiniens et les Salaminiens furent condamnés et exécutés. Ils étaient trois cents, dit Lysias [1].

Cet horrible massacre ne fit que grossir les forces de l'insurrection. Lorsque Thrasyboulos arriva au Pirée, il était à la tête de mille hommes. Les Trente menèrent les trois mille contre lui ; mais Thrasyboulos, ne jugeant pas sa troupe assez nombreuse pour occuper et défendre le Pirée qui n'avait plus de murs, se retira à Munychie, groupe d'habitations construites autour d'un temple d'Artémis, sur une colline à l'orient du Pirée. Là eut lieu le combat. L'armée des Trente était rangée sur cinquante hommes de profondeur ; celle de Thrasyboulos présentait le même front ; mais elle était seulement profonde de dix hommes. La position des armées compensait l'infériorité du nombre. Il paraît que pour le jet de l'*akôn* sur un plan très-incliné, ceux qui occupaient la position supérieure avaient un tel avantage qu'ils pouvaient écraser l'ennemi sans presque souffrir.

Les Trente attaquèrent les premiers, car le devin des émigrés avait recommandé à ceux-ci de ne combattre que quand l'ennemi leur aurait tué ou blessé un homme. Ce moment venu, Thrasyboulos entonna le pæan ; à ce signal les siens invoquèrent Enyalios et la lutte s'engagea.

[1] Lysias, c. *Eratosthénès*.

Soit que le terrain leur fût trop défavorable, soit que beaucoup de ceux qui figuraient dans la troupe des Trente marchassent à contre-cœur contre un ennemi n'ayant d'autre chance de salut que la victoire, leur attaque fut repoussée. Soixante-dix des leurs furent tués, dont Charmidès, Hippomachos et Kritias lui-même. Cette mort termina le combat; les Trente et leurs soldats lâchèrent pied et furent poursuivis jusqu'au bas de la colline par les émigrés qui prirent seulement aux morts leurs armes, mais ne les dépouillèrent pas, pour montrer qu'ils les traitaient en citoyens et non en ennemis.

Ceux de la ville demandèrent une trêve pour recueillir leurs morts. Thrasyboulos les fit alors haranguer par Kléokritès, kéryx des mystes, qui avait une voix assez puissante pour être entendue de toute l'armée : « Pourquoi, disait-il, nous faites-vous la guerre? Pour« quoi voulez-vous nous tuer, nous qui ne vous avons « fait aucun mal? Ne sommes-nous pas vos concitoyens, « liés par le même culte, les mêmes rites? N'avons« nous pas été vos compagnons d'armes, d'écoles, de « fêtes? Au nom des dieux paternels et maternels, par « les relations de parenté et d'amitié qui nous ont unis, « ne cherchez point à nous priver de notre patrie, n'o« béissez point à trente scélérats qui en huit mois ont « plus fait périr d'Athéniens que les Péloponnésiens en « dix ans! Nous venons à vous, apportant la paix et « l'oubli de toutes les discordes passées; ne nous forcez « pas à répandre encore ce sang de nos concitoyens que « nous ne versons qu'en pleurant! »

Cette proclamation acheva de détacher du gouverne-

ment des Trente les esprits hésitants. Lorsque les vaincus rentrèrent dans la ville, la confusion la plus complète se mit parmi eux. Le chef, l'âme de leur parti, celui dont la main habile et terrible avait maintenu la cohésion entre les parties de cette tyrannie à trente, Kritias n'était plus : la désunion se fit aussitôt; ceux qui avaient marché avec lui le plus ardemment dans la voie des violences et des meurtres, sentant bien que pour eux il n'y avait pas d'oubli à attendre, vinrent s'asseoir au conseil sombres et anxieux ; ils voulaient que l'on résistât à outrance et qu'on ne cédât point aux insurgés. D'autres, au contraire, demandaient la destitution des amis de Kritias et l'acceptation des propositions de Thrasyboulos; un troisième parti enfin, et celui-là l'emporta, proposait la formation d'un nouveau gouvernement modéré, aussi éloigné de l'oligarchie extrême dont les Trente avaient abusé que de la démocratie absolue représentée par les insurgés. Les Trente furent donc destitués et une nouvelle magistrature fut établie, composée de dix citoyens, un par tribu, qui furent appelés les *dekadouchoi*. Deux des plus modérés entre les Trente, Pheidôn et Ératosthénès, en firent partie, puis quelques-uns des conseillers qui s'étaient fait remarquer par leur opposition aux violences de Kritias : Hippoklès, Épicharès, Rhinos[1].

En ce moment tous les Athéniens partagés en trois factions se trouvèrent les armes à la main les uns contre les autres. Les Trente, chassés de la ville, s'étaient retirés à Éleusis suivis des oligarchistes les plus violents. Les Dix,

[1] Lysias et Isocrate.

avec les plus modérés, gardaient la ville contre les émigrés, et ceux-ci, auxquels s'étaient joints tous les démocrates, s'étaient établis au Pirée. Les uns et les autres se tenaient sur la défensive sans oser s'attaquer et se bornaient à quelques courses dans la campagne. Les Trente envoyèrent d'Éleusis demander des secours à Lacédémone; les Dix y envoyèrent d'Athènes. Les Lacédémoniens, après avoir délibéré entre eux, en référèrent à leurs alliés : ces négociations firent voir que les Thébains craignaient de voir Athènes tomber au pouvoir des Lacédémoniens, et que les Lacédémoniens craignaient de la voir se donner aux Béotiens. De plus, les rois et les éphores qui redoutaient Lysandros avaient peur qu'il ne s'en emparât une seconde fois et ne voulaient pas qu'il s'y créât, comme en Thrace et en Asie Mineure, un gouvernement à lui dévoué. Ces craintes et ces jalousies expliquent le dénouement. Les Thébains et les Corinthiens refusèrent de marcher sous prétexte que les Athéniens n'avaient pas violé les traités en attaquant des alliés. D'ailleurs ils avaient chez eux des fêtes à célébrer. Lysandros eut le crédit de faire prêter par l'État de Sparte cent talents à Pheidôn, l'un des Dix, leur ambassadeur, et de se faire envoyer comme général à l'aide des Trente qu'il alla trouver à Éleusis avec mille hoplites péloponnésiens. Son frère Lybis fut nommé navarque et alla bloquer, avec quarante vaisseaux, le Pirée où l'armée démocratique ne tarda pas à être assez affamée.

L'oligarchie croyait déjà avoir gagné, lorsque le roi Pausanias, d'accord avec son collègue Agis, se mit en marche à la tête d'une armée lacédémonienne et de

quelques alliés, en apparence pour aller aider Lysandros et en réalité pour lui ôter l'honneur du succès. En entrant dans l'Attique, Pausanias alla camper dans l'Académie. Là, soit qu'il fût aigri par les marques de dévouement que l'aristocratie prodiguait à Lysandros, soit qu'il obéît à un bon mouvement ainsi que ceux qui l'entouraient, il se montra beaucoup moins bien disposé pour les Trente que pour leurs victimes. Ainsi il se fit présenter le jeune Nikias, fils de Nikératos, qu'ils avaient fait périr, le prit sur ses genoux et se fit raconter les malheurs de la famille du grand Nikias, l'hôte de Lacédémone. Beaucoup de Péloponnésiens reconnurent avec lui que les Trente avaient excédé les droits de légitime défense, et il reçut les *xénia* [1] de Nikias, tandis qu'il refusa ceux que les Trente lui firent offrir. De là il se transporta devant le Pirée. Il commandait l'aile droite de l'armée, l'aile gauche et les mercenaires étaient sous les ordres de Lysandros, qui, probablement obligé de céder à l'autorité du roi, ne put jouer aucun rôle.

Le roi commença par sommer les insurgés de rentrer dans leurs foyers et de quitter leurs armes. Ceux-ci refusèrent. Pausanias, avec deux *mores* [2] lacédémoniennes et trois *phylés* de cavalerie athénienne, s'avança alors vers le Pirée comme pour choisir l'endroit où il pourrait le plus aisément commencer les travaux du siége. Au moment où il se retirait, quelques troupes des Piréens tom-

[1] Xénia, cadeaux et provisions d'hospitalité. Lysias, *pro publ. bonis. fr. Niciæ.*

[2] Groupe de 5 à 700 hommes.

bèrent sur son arrière-garde ; il fit faire volte-face aux siens qui tuèrent une trentaine de soldats d'infanterie légère et poursuivirent les autres jusqu'au théâtre du Pirée où se trouvaient les hoplites et les peltastes renfermés dans la place. Ceux-ci, sous les ordres de Thrasyboulos, s'élancèrent contre les Lacédémoniens qui furent repoussés avec leur roi l'espace de quatre ou cinq stades en perdant un assez grand nombre d'hommes.

Pausanias réunissant toute son armée reprit de nouveau l'offensive, et les Athéniens, après avoir vaillamment soutenu le premier choc, finirent par être battus avec une perte de cinquante des leurs. Quoique leur nombre eût augmenté chaque jour et que leur armement se fût amélioré, ils n'étaient point encore en état de résister à une armée comme celle que commandait Pausanias.

Ainsi bloqués par terre et par mer, ils se trouvaient à sa merci, et, s'il eût plu au roi de Sparte de les remettre sous le joug des Trente, il n'eût tenu qu'à lui. Il préféra les délivrer. A son instigation, des députations vinrent simultanément du Pirée et de la ville où le pouvoir échappait déjà des mains des *dékadouchoi*. Ces députations demandaient que les deux partis réconciliés devinssent également les alliés des Lacédémoniens et que ceux-ci rendissent à Athènes ses anciennes lois. Pausanias renvoya ces députations à Lacédémone où ses amis appuyèrent leur demande, et l'assemblée spartiate, après avoir entendu leurs discours, chargea une commission de quinze membres d'aller sur les lieux arranger l'affaire avec Pausanias.

On ne fut pas longtemps à se mettre d'accord, et il fut

convenu qu'une alliance serait jurée entre Athènes et Lacédémone, que les deux cités s'engageraient par les serments les plus solennels à oublier tous leurs anciens griefs, qu'à Athènes démocrates et oligarchistes jureraient aussi l'oubli de leurs anciennes querelles, et établiraient d'un commun accord le gouvernement qui leur conviendrait le mieux; les Trente, les Dix et tous ceux qui ne croiraient pas prudent de rester dans la ville se retireraient à Éleusis où il serait défendu de les poursuivre. Les cent talents prêtés par les Lacédémoniens aux Dix furent rendus, moins spontanément peut-être que Lysias ne l'affirme, et les Lacédémoniens quittèrent l'Attique laissant les Athéniens s'arranger entre eux comme ils l'entendraient.

CHAPITRE X.

Rétablissement de la démocratie modérée. — Retour de la démagogie. — Les procès des Trente, d'Andokidès, de Sokratès, de Thrasyboulos et de ses lieutenants. — Communisme et socialisme. — Les stratéges. — Les rhéteurs. — La fin.

Alors les exilés rentrèrent dans la ville, formant un cortége solennel qui, précédé par Thrasyboulos, se dirigea d'abord vers l'Acropole pour rendre grâce aux dieux, puis redescendit à l'Agora pour y tenir une assemblée. Thrasyboulos prit la parole le premier, et, après quelques reproches adressés aux oligarchistes sur leur conduite envers leurs adversaires, déclara que tout devait être oublié néanmoins, que les citoyens devraient se pardonner mutuellement les injures passées et ne penser qu'à relever la patrie de ses ruines. En ce moment tout était à la joie et à la réconciliation; il semblait que tous les malheurs fussent finis et que jamais on ne dût en craindre d'autres.

Sur la proposition d'Archinos, il fut décidé que le serment prêté par les chefs de l'insurrection entre les mains du roi de Lacédémone serait répété par tous les citoyens en particulier dans la forme suivante : « J'oublierai toutes les injures passées, je ne garderai de « haine que contre les Trente, les Dix et les Onze, et « même pas contre ceux d'entre eux qui voudront rendre

« compte de leur gestion devant les euthyni [1]. » Les membres du conseil des Cinq-Cents durent jurer qu'ils n'admettraient aucune dénonciation (ἔνδειξις), ni aucune mise en accusation (ἀπαγωγή) pour les faits antérieurs à la paix [2]. Enfin, sur la proposition du même Archinos, un décret établit que si, au mépris de ce serment, un citoyen était mis en accusation, il n'aurait qu'à citer la date des faits incriminés pour être acquitté aussitôt et pour que le violateur du serment, dévoué comme parjure à la vindicte divine, fût aussi frappé d'un châtiment immédiat par la justice des tribunaux [3].

La reconnaissance publique n'oublia pas les promoteurs du grand événement; mais leur récompense fut modique à cause de la pauvreté du trésor. Sur la proposition d'Archinos, il fut décidé que mille drachmes seraient distribuées à ceux qui avaient été assiégés dans Phylé pour sacrifier et offrir aux dieux des *anathémata;* que chacun d'eux, après qu'une recherche exacte en aurait été faite par le conseil, recevrait une couronne de laurier, et que le décret gravé et appendu dans le Métròon [4] ferait passer à la postérité leur souvenir et leur nom [5]. Sur la proposition de Thrasyboulos, qui s'en repentit plus tard, Lysias fut acclamé citoyen.

Ensuite on s'occupa encore une fois de la rédaction d'une constitution. Vingt citoyens furent nommés pour

[1] Andocid., *de Myst.*
[2] *Id.*
[3] Isocrate, c. *Callimachos* (2).
[4] Temple de la mère des Dieux.
[5] Eschine, c. *Ctésiphon.*

administrer la cité jusqu'à ce que les lois fussent fixées. En attendant il fut convenu qu'on se servirait des lois [1] de Solôn et des statuts de Drakôn [2]. Puis on tira au sort le conseil. Celui-ci nomma des *nomothètes* pris dans son sein qui transcrivirent ces lois épurées, modifiées et augmentées, et les affichèrent devant les statues des éponymes afin que chacun pût les examiner. Un mois après elles furent livrées à la discussion du conseil en séance publique, chaque particulier ayant droit d'entrer et de donner son avis. Les lois ainsi adoptées furent exposées sous le portique, et il fut défendu de suivre ni de citer à l'avenir d'autres lois que celles-là qui avaient été publiées sous l'archonte Eukleidès [3], archonte éponyme de la première année qui suivit la restauration démocratique. Son prédécesseur nommé par les Trente fut rayé de la liste des archontes, et l'année à laquelle il devait donner son nom fut appelé l'année de l'*anarchie*.

La forme du gouvernement adopté était la démocratie pure basée sur le suffrage universel sans limite, telle que l'avaient faite les successeurs de Périclès. Il avait été question de ne conférer le droit de suffrage qu'aux possesseurs de biens-fonds, ce qui eût réduit à cinq mille le nombre des électeurs; cette proposition ne fut point adoptée. Elle émanait de Phormisios, jadis grand ami des révolutions et de la guerre, dont les événements avaient modifié les opinions. Mais dans la mêlée poli-

[1] Νόμος.
[2] Θεσμός.
[3] Andocid., *de Myst.*, 60 et 62, décret cité.

tique ceux qui ont acquis l'expérience sont remplacés par ceux qui ne l'ont point encore, et ceux qui ont fait fortune, par ceux qui la veulent faire. — Voilà pourquoi, les mêmes causes produisant toujours les mêmes effets, les hommes modérés de la démocratie ne tardèrent point à être mis de côté, et pourquoi quelques mois suffirent aux violents et aux ambitieux pour plonger de nouveau Athènes dans tous les excès de la démagogie.

Bientôt Anytos, qui avait été le second de Thrasyboulos dans l'œuvre de la restauration, devint le premier dans la faveur de la multitude avec Képhalos, démagogue forcené que Platôn le Comique traite de peste abominable (αἰσχίστην νόσον), et Agyrrhios, autre démagogue encore plus maltraité par les poëtes comiques qui avaient, il est vrai, contre lui des griefs particuliers. Sur la proposition de ce dernier on vit renaître les trois *ecclésias* mensuelles chères à la multitude dont le salaire fut définitivement réglé à trois oboles par séance [1]; le triobole des dicastes et les procès jugés par quinze cents juges reparurent et aussi le *duobole théorique* [2] distribué aux citoyens pauvres lors des représentations théâtrales, de façon qu'il restât, comme nous l'avons déjà vu, une obole à chacun pour sa nourriture après l'architecte payé. Mais en revanche, comme Agyrrhios n'espérait pas capter l'esprit réactionnaire des poëtes comiques aussi facilement que celui des spectateurs, il réduisit encore le modique salaire que l'État leur accordait [3].

[1] Aristoph., *Eccles.*, v. 183-188, et Schol.
[2] Philocore, cité p. Harpocration.
[3] Aristoph., *Ranæ*, 367, et Schol.

Les traités avec les Lacédémoniens, les engagements et les serments des citoyens les uns envers les autres, furent également violés. Il avait été convenu que les Trente et les Dix pourraient se retirer à Éleusis; on fit courir le bruit qu'ils engageaient des mercenaires pour reconquérir le pouvoir, on marcha en masse contre eux. Ils voulurent parlementer, et on les attira dans un colloque où ils furent arrêtés par trahison et mis à mort [1]. Il est vrai qu'on leur fit leur procès dans les règles [2]. Le discours que Lysias prononça lui-même, par exception à ses habitudes, contre Ératosthénès nous est resté, et je l'ai souvent cité.

En ce moment rentra de l'exil l'orateur Andokidès. Depuis l'affaire des mystères, il avait mené hors de sa patrie une vie errante et aventureuse. Retiré chez le roi de Chypre, Évagoras, il s'était adonné au commerce des rames et du blé, prétendant n'en fournir qu'aux Athéniens; mais, lorsque, pendant la domination des Quatre-Cents, il avait voulu rentrer à Athènes, il avait failli être mis à mort sous le prétexte qu'il fournissait également les ennemis. Exilé de nouveau, il était revenu au rétablissement de la démocratie et avait été encore une fois chassé par les Trente. Il fut aussitôt mis en accusation. Nous avons en partie le discours fait par Lysias et récité par un des accusateurs publics dont le principal était Képhisios; et aussi la défense d'Andokidès dont j'ai si souvent fait usage. Andokidès soutenait d'abord

[1] Xénophon, Justin.
[2] Lysias, *passim*.

qu'il n'avait point commis de sacrilége, ensuite qu'il avait rendu service à l'État en dénonçant ceux qui en avaient commis, et que d'ailleurs l'accusation était contraire au serment d'oubli et au décret d'Archinos par lesquels était prohibée la recherche des faits antérieurs à l'archonte Eukleidès. — Lysias répondait que le crime d'Andokidès était d'une telle nature et d'une telle énormité que ce qui avait été fait pour les autres crimes ne pouvait en aucune façon s'y appliquer. Il fut acquitté cependant et resta un des principaux chefs du parti conservateur jusqu'à ce qu'il fût exilé de nouveau.

Après Andokidès fut accusé Agoratos, celui qui avait dénoncé Strombichidès, Dionysodoros et leurs complices lors de l'établissement des cinq éphores après Ægos Potamos. L'accusation était encore de Lysias. Suivant l'accusateur, le serment d'oubli[1] n'engageait ceux qui s'étaient retirés au Pirée qu'envers ceux qui étaient restés dans la ville. Or Agoratos n'était pas resté dans la ville : à la dernière heure il avait été rejoindre les Piréens qui l'avaient fort mal accueilli. Lysias fournit encore un discours à l'accusateur de Nikomachos, ce grammateus qui avait délivré aux Trente les copies des lois de Solôn sur lesquelles ils s'étaient basés pour faire de leur conseil un tribunal. Nous trouvons aussi dans les œuvres de Lysias une défense pour un citoyen accusé d'avoir contribué à la chute de la démocratie, et dans celles d'Isocrate[2] la défense d'un citoyen accusé d'avoir, sous les Dix, saisi l'argent d'un émigré pour le porter au trésor.

[1] Μὴ μνησικακεῖν.
[2] Isocrate, *c. Callimachos*.

Nous avons connaissance de ces procès parce que les plaidoyers d'Andokidès, de Lysias et d'Isocrate sont venus jusqu'à nous. Ces chefs-d'œuvre nous ont été conservés par les rhéteurs qui les donnaient pour modèles à leurs élèves; mais il est facile de juger qu'il dut y en avoir un bien plus grand nombre, dont les défenses et réquisitoires, élaborés par des logographes vulgaires, n'ont pas survécu aux circonstances qui les avaient fait naître, et on ne saurait révoquer en doute la multiplicité et l'iniquité de ces accusations presque toujours capitales, si l'on considère la futilité des motifs sur lesquels elles sont basées. Ainsi nous voyons avec étonnement Lysias, car son œuvre est une collection de plaidoyers composés à cette époque, demander la mort ou au moins l'exil du fils d'Alkibiadès, sans avoir à lui reprocher autre chose que ses mauvaises mœurs et d'être entré dans la cavalerie bien qu'il n'eût point été désigné pour cela.

Mais celui de tous ces procès qui a le plus longuement retenti à travers les siècles, celui sur lequel nous avons le plus de documents, celui qui peint le mieux l'époque à laquelle il a eu lieu, c'est le procès de Sokratès.

La *graphé* contre Sokratès était ainsi conçue : « Mélé-
« tos, fils de Mélétos de Pitthée, accuse Sokratès, fils de
« Sophroniskos d'Alopèce, de ne point croire aux dieux
« auxquels croit la cité, de corrompre la jeunesse, d'in-
« troduire des nouveautés en matière de religion [1]. Peine :
« la mort. »

[1] Καινὰ δαιμόνια.

Nous savons déjà que, tout en accomplissant à peu près les pratiques religieuses de ses concitoyens, Sokratès, au fond du cœur, ne partageait point leurs croyances et que la plupart de ses élèves étaient incrédules. Quant aux nouveautés qu'il était censé introduire, voici, je crois, tout ce qu'on peut tirer à ce sujet des auteurs contemporains. Sokratès était extrêmement superstitieux, bien d'autres hommes éminents l'ont été aussi, et il s'adonnait à l'art divinatoire (mantikê). Suivant lui « l'homme devait s'adresser aux dieux pour connaître l'avenir dans toutes les circonstances où il n'était pas possible de le prévoir par la force seule de la raison. » Les dieux ne manquaient jamais de répondre quand on savait les consulter. Pour lui, il disait à qui voulait l'entendre « que la « divinité lui parlait par signes », c'est ainsi que je traduis la phrase de Xénophon : τὸ δαιμόνιον σημαίνειν, etc., phrase répétée plusieurs fois par lui et par Platon, et dont les écrivains postérieurs ont conclu, à tort selon moi, que Sokratès prétendait avoir un *daimôn*[1] spécialement chargé de lui révéler l'avenir. Dans tous les cas, que ce soit une divinité particulière ou la divinité en général qui se manifestât à Sokratès, ses manifestations étaient bien innocentes. Un oiseau, un chien rencontrés d'une certaine manière, un éternument parti à droite ou à gauche[2], suffisaient à modifier sa détermination. Il

[1] Parfois, dans le 1er Alcibiade par exemple, Sokratès dit τὸν θεόν. Désigne-t-il par ces mots son démon, ou Apollon, inspirateur ordinaire des Grecs ? Je ne pense pas qu'il ait rien eu de bien net dans son esprit à cet égard, et je crois surtout qu'il n'y attachait pas l'importance qu'y ont mise ses élèves par parti pris de diviniser leur maître.

[2] Plutarque, *de Genio Socratis.*

paraît toutefois que ces pratiques n'étaient point orthodoxes, et ses ennemis en abusaient pour l'accuser d'introduire le culte des oiseaux, des chiens et d'autres animaux[1].

Ainsi les faits énoncés dans la graphé ne manquaient point d'une certaine exactitude, et l'accusateur pouvait en attester la vérité suivant l'usage, par serment solennel; mais il n'eût pas pu, suivant la loi ancienne alors bien négligée[2], jurer que ces faits étaient les seuls motifs de ses poursuites et qu'il s'abstenait, suivant la même loi, d'y rien mêler d'étranger. C'est que l'impiété de Sokratès n'était qu'un prétexte, ce prétexte nécessaire pour que les dikastes pussent déposer dans l'urne le pséphos condamnateur sans s'exposer à la colère des Euménides. En réalité, ce qu'on poursuivait en Sokratès, ce n'étaient point des opinions religieuses, mais des opinions politiques qu'on ne pouvait atteindre autrement. Il était entendu qu'en matière de politique les opinions étaient libres. Peut-être dans sa jeunesse, au temps de Périklès, de Kléôn, au temps où furent jouées les *Guêpes*, Sokratès avait-il été démocrate, peut-être même cette opinion n'avait-elle point été étrangère aux attaques d'Aristophane; mais le temps et les événements avaient bien modifié ses idées; il était devenu réactionnaire et, autant il s'abstenait soigneusement de rien dire qui pût nuire aux croyances religieuses de la foule, croyances qu'il jugeait utiles, autant il pensait que son devoir de citoyen l'obli-

[1] Argument du Busiris d'Isocr.
[2] Antiphon, *de cæde Herodis*.

geait à faire son possible pour ramener ses concitoyens aux idées politiques qu'il regardait comme saines et justes. S'il ne voulut point remplir de fonctions publiques, c'est qu'il croyait pouvoir être plus utile comme simple particulier.

C'est pour cela qu'on le voyait aux promenades et aux gymnases, le matin; sur l'Agora, à l'heure où elle était pleine de monde; et, le reste de la journée, aux endroits où la foule était la plus nombreuse[1]. Là pouvait l'entendre qui voulait. Or il ne se mettait point au milieu d'un cercle à pérorer sur l'origine du monde et l'essence de l'âme; mais il se mêlait dans les groupes et prenait part à la conversation qui roulait sur toutes les questions à l'ordre du jour et le plus souvent sur la politique. Le ton de ses conversations était fort contraire à l'ochlocratie, à en juger par quelques-unes de ses idées transmises par Xénophon. Ainsi il enseignait que la loi imposée à la minorité non consentante par la majorité abusant de sa force était une injuste violence[2]. Quant au suffrage universel, il en parlait d'une façon très-méprisante. Pour lui l'assemblée du peuple n'était qu'une réunion d'*imbéciles qui n'avaient jamais réfléchi aux affaires publiques*[3] *: tisserands, cordonniers, charpentiers, forgerons, laboureurs, marchands, se souciant seulement de savoir s'ils revendront cher ce qu'ils ont acheté bon marché, tous gens qui ne devaient*

[1] Xénophon, l. I, ch. II, *Memorabilia*.
[2] *Id.*
[3] *Id.*, l. 3, ch. VII. ἐν τοῖς ἀσθενεστάτοις τε καὶ ἀφρονεστάτοις μηδὲ πώποτε φροντίσασι τῶν πολιτικῶν, et Ælien, *Hist.*

pas en imposer davantage pris ensemble que séparément. L'accusation reprochait encore à Sokratès d'avoir insulté les magistrats désignés par le sort en disant qu'il était non moins absurde de confier au sort des fèves le choix d'un magistrat que celui d'un pilote ou d'un architecte; d'avoir excité au mépris du peuple en citant comme un modèle Odysseus qui, suivant Homère, écoutait avec respect dans l'assemblée les rois et les guerriers illustres, et faisait taire à coups de sceptre les hommes obscurs. Enfin on lui reprochait ses élèves; surtout Alkibiadès, « le plus effréné débauché, le plus insolent de tous ceux qui avaient occupé le pouvoir au nom de la démocratie, » et Kritias, « le plus violent, le plus sanguinaire des oligarchistes » [1]. Eschine affirme même que Sokratès fut principalement condamné pour avoir été le maître de ce dernier.

Les démagogues voulaient perdre en Sokratès un ennemi dangereux et écouté que beaucoup d'entre eux haïssaient personnellement parce qu'ils avaient été publiquement victimes de ce qu'on a appelé l'*ironie socratique.* Le mot ironie, εἰρωνεία, n'avait point chez les Grecs absolument la même signification qu'en français. L'eironeia consistait à se donner pour autre qu'on n'était réellement afin d'atteindre un but déterminé [2]; ainsi on feignait par *eironeia* l'oubli d'une injure afin de mieux accabler ensuite son ennemi. Sokratès simulait la curiosité et la simplicité pour convaincre les autres d'igno-

[1] Xénoph. et Platon, *Apologie.*

[2] Προσποίησις ἐπὶ χεῖρον πράξεων καὶ λόγων. Théophraste, *Caractères.*

rance et de sottise. Il excellait en ce genre de talent dont l'exercice lui était facile à Athènes parce que les habitants y passaient la meilleure partie de la journée sur la place ou sous les portiques à causer réunis par groupes. Il se mêlait à ces groupes et interpellait les héros du jour, tous ceux qui, politiques, écrivains, poëtes, militaires, prêtres, lui paraissaient avoir une réputation usurpée, ceux surtout dont il croyait l'influence nuisible, et les démagogues chargés par la faveur populaire de fonctions qu'ils étaient, la plupart du temps, incapables de remplir, étaient ceux qu'il faisait le plus volontiers tomber dans ses piéges. Quelques questions, quelques objections naïves en apparence, très-habiles en réalité, lui suffisaient pour les mettre en contradiction avec eux-mêmes, embrouiller leurs idées et les livrer confondus aux risées de la foule. Sans doute, en se chargeant de ce rôle militant, et en défendant, avec cette suprême rectitude de jugement qui a fait sa gloire, la cause du droit et de la justice sans qu'aucune considération de parti ni de danger personnel pût l'en faire dévier, Sokratès s'était acquis de nombreux admirateurs, parmi lesquels il faut probablement chercher ces citoyens qui lui envoyaient des cadeaux sans le connaître[1]; mais il s'était créé un plus grand nombre d'ennemis, et parmi des hommes qui ne reculent point devant une injuste vengeance.

L'accusateur en titre, Mélétos, était poëte comique; il avait fait jouer une comédie avec si peu de succès que Sannyriôn, son rival, estimant qu'après une telle chute il

[1] Platon., *Apologie*.

n'était plus permis de se produire au théâtre l'appelait dans une pièce : « Celui qui est mort aux dernières Lénéennes. » Il avait écrit des *scolies* ou chansons de table si obscènes qu'Aristophane, et Aristophane n'était pas prude, en avait été scandalisé et les avait traitées de chants de pornées. Les synégori de Mélétos étaient le corroyeur Anytos, second de Thrasyboulos lors du renversement des Trente; le démagogue Képhalos, que nous connaissons déjà, et un autre démagogue nommé Glycòn. Tous trois avaient été bernés en public par Sokratès.

Lorsque le « *plus sage des hommes* », au dire de la Pythie, fut accusé, il avait soixante-dix ans; sa glorieuse carrière était achevée, les quelques années qui lui restaient à vivre appartenaient aux infirmités de la vieillesse, à la décadence physique, morale peut-être; il le savait, et il le disait. D'ailleurs ni la crainte, ni la colère, ni la douleur, ni rien n'avait prise sur cette âme incomparable. Sa mise en accusation le trouva aussi indifférent que si elle ne l'eût point concerné, peut-être même ne lui déplaisait-il pas de mourir de cette mort qui allait mettre le comble à sa gloire. Sans avoir rien voulu préparer pour sa défense, — son apologie, c'était sa vie[1], — sans avoir voulu rien faire de ce que faisaient tous les accusés pour fléchir leurs juges, sans deuil, sans larmes, sans supplications; il se présenta au tribunal, souriant, fier et dédaigneux. Sa défense fut très-brève : « Il sacrifiait comme tout le monde et aux dieux de tout le monde. Il n'introduisait rien de nouveau en attribuant à la divinité

[1] Xénophon.

(τὸ δαιμόνιον) les signes d'après lesquels il préjugeait l'avenir. En cela il ne faisait que ce que font tous ceux qui s'adonnent à la mantiké, et, puisqu'il attribuait quelque chose à la divinité, c'est qu'il n'était pas athée. Il ne corrompait pas la jeunesse ; il l'élevait mieux qu'elle n'avait jamais été élevée. Enfin il éclairait ses contemporains sur les hommes et les choses, c'était son droit et son devoir, et, s'il était acquitté, il continuerait. » Sokratès savait bien que sa vie avait été trop publique pour qu'il ne fût pas jugé avant d'avoir été entendu. Il savait bien qu'il avait pour lui tous les gens modérés et timides qui constituaient la population paisible d'Athènes, et, contre lui, la populace excitée par les démagogues ; il pensait bien que peu de dikastes auraient le courage de résister à la pression de la foule ameutée autour du tribunal. Il faillit se tromper cependant ; car il ne fut condamné qu'à la majorité de six voix. Trois voix de plus l'eussent acquitté. Cette première partie de la séance avait pourtant été orageuse ; plusieurs fois il avait été interrompu par ceux des juges qui lui étaient hostiles. Les synégori, ses amis, avaient été écoutés avec peine, et Platon avait été chassé de la tribune dès les premiers mots qu'il avait prononcés.

Sokratès eut ensuite la parole sur l'application de la peine. Chaque crime comportait plusieurs degrés de pénalité, et la loi athénienne voulait que, le crime constaté, l'accusé pût encore en discuter la gravité comme nous l'avons déjà dit. L'impiété, suivant qu'elle était plus ou moins grave, pouvait mériter l'amende, l'exil ou la mort. Naturellement les accusés plaidaient les circonstances atténuantes et cherchaient à prouver qu'ils étaient

dans le cas où devait être appliquée la peine du degré inférieur. Cela s'appelait choisir ou fixer sa peine. L'accusé devait déclarer positivement le châtiment qu'il reconnaissait mériter comme l'accusateur avait formulé la peine qu'il réclamait contre lui, et les dikastes étaient obligés de choisir l'un ou l'autre, en sorte qu'une estimation dérisoire de l'accusé conduisait nécessairement à prononcer conformément aux propositions de l'accusateur. Sokratès redoubla alors de hauteur et de dédain. Suivant lui, discuter sa peine c'était avouer qu'il en méritait une, et, non-seulement il n'en méritait pas, mais il méritait mieux d'être nourri au Prytanée que la plupart de ceux qui y vivaient aux dépens de la république. Au surplus la mort lui était indifférente et il ne ferait aucune des basses et lâches supplications habituelles aux autres accusés pour prévenir une condamnation qui ne pouvait déshonorer que ses juges. Cependant, pour se conformer aux désirs de ses amis et élèves, Platon, Kritôn, Kritoboulos et Apollodoros, il ne refusait pas d'évaluer sa peine aux trente mines qu'ils offraient de payer pour lui ; car dans sa pauvreté il n'en pourrait pas trouver une chez lui.

Beaucoup de juges se récrièrent à ce fier langage, et soixante-quatorze de ceux qui l'avaient déclaré innocent au premier tour de scrutin votèrent la mort.

Sokratès, livré aux Onze, sortit pour se rendre en prison aussi calme que s'il avait été acquitté. Là il resta un mois, comme si la fortune eût voulu montrer que ce grand courage n'était pas l'exaltation d'un moment; il fut condamné le jour même où partait pour Lesbos le vais-

seau qui y conduisait annuellement les *théores* chargés de représenter Athènes aux fêtes d'Apollon, et il était défendu qu'aucun criminel fût exécuté avant le retour de ce vaisseau. Ces trente jours, Sokratès les passa sans se démentir un instant, entouré de ses disciples fidèles, de ses enfants, de sa femme, cette célèbre Xanthippé dont l'irascible caractère avait si souvent fait valoir l'inaltérable égalité d'humeur de son époux. Les uns s'indignaient de le voir condamner injustement : « Aimeriez-« vous mieux que je l'eusse mérité ? » répondait-il. Les autres avaient gagné le geôlier, réuni l'argent nécessaire pour assurer sa fuite et son existence à l'étranger ; Sokratès refusait de fuir : « Les juges qui l'avaient con-« damné, justement ou non, étaient régulièrement in-« vestis du pouvoir de le faire ; les choses s'étaient « passées conformément aux lois ; son devoir était d'o-« béir. » Tous s'agitaient et se désespéraient autour de lui ; il restait calme et continuait d'enseigner comme il l'avait fait toute sa vie ; seulement son enseignement prenait un caractère plus élevé à mesure qu'il approchait de la fin, et c'est en tenant d'une main la coupe empoisonnée qu'il proclamait l'existence de Dieu, l'immatérialité de l'âme, la vie éternelle, la récompense des bons et le châtiment des méchants ; qu'il développait toutes ces belles doctrines que Platon reproduisit ensuite dans le Phédôn en assurant du même coup la gloire impérissable de son maître et la sienne.

Après avoir bu le *kôneion*, sorte de poison que l'on crut longtemps être une préparation faite avec de la ciguë, bien que la plante connue sous ce nom ne présente plus

les mêmes effets vénéneux, Sokratès se promena pour assurer l'effet du breuvage. Ses pieds se refroidirent, puis ses jambes; il se coucha, et le froid continua de monter. Lorsqu'il le sentit près du cœur, il dit en souriant à un de ses disciples : « Tu offriras de ma part un coq à As-« klépios, car me voilà guéri de tous mes maux, » et il mourut.

Certes Athènes avait vu périr de nobles victimes, aucune mort peut-être ne souleva une telle émotion. Dans les gymnases, sur l'Agora, dans tous les lieux où l'on avait accoutumé de le rencontrer, on ne parlait pas d'autre chose et avec tant de passion que les chefs de la démagogie s'en alarmèrent. Non-seulement ils persécutèrent ses élèves qui furent obligés de s'enfuir dans toutes les villes voisines de l'Attique, mais ils en vinrent jusqu'à défendre de parler de Sokratès. Et telle fut la terreur qu'ils inspiraient qu'ils furent presque obéis. Mais qui peut empêcher l'indignation publique de se faire jour? A quelques jours de là, comme on donnait au théâtre le *Palamédès* d'Euripide, au moment où l'acteur crie d'une voix lamentable : « Vous avez tué, vous avez « tué le plus juste et le meilleur des Grecs! » Chacun crut entendre sortir du tombeau la voix du poëte ami de Sokratès, et une sinistre rumeur vint apprendre à Anytos et à ses complices l'horreur que leur action inspirait à tout ce qu'Athènes comptait d'honnêtes gens. Aussi bien n'était-ce pas à ceux-là qu'ils cherchaient à plaire!

Comme nous l'avons dit plus haut, les libéraux modérés ne tardèrent point à être mis de côté; Thrasyboulos le premier. Trois ou quatre ans après la restauration s'é-

taient à peine écoulés que déjà il ne restait plus rien de la popularité du grand libérateur. On le déclarait *orgueilleux, contempteur de la multitude, voulant tout faire à lui seul*, et même *accessible à la corruption*[1], δωροδόκος. Bientôt il fut mis en accusation par son compagnon d'armes Archinos, comme violateur de la loi, et fut placé sous le coup d'une *graphé paranomôn*. Le prétexte de cette accusation était la proposition qu'il avait faite au peuple de donner le droit de cité à Lysias, sans avoir préalablement soumis cette proposition au conseil des Cinq-Cents. Il était difficile de voir une accusation plus injuste, car ce conseil n'avait pas encore été rétabli[2]. Thrasyboulos n'en fut pas moins condamné à l'amende, et on rapporte qu'en entendant prononcer cette condamnation, il s'écria : « L'amende ! Ce n'est pas assez, c'est la mort que je « mérite pour avoir rendu à la liberté de pareilles « gens[3]. »

Lorsque recommença la guerre avec Lacédémone, il obtint cependant de commander une expédition de quarante navires chargés de parcourir l'Hellespont, les îles et la côte d'Ionie, théâtre de ses anciens exploits. Après avoir rétabli la démocratie et l'alliance d'Athènes à Byzance, fait un traité avec Odrysès et Seuthès, rois de Thrace, puis avec les Chalcédoniens, battu les Lesbiens et l'harmoste lacédémonien Thérimachos, détaché Lesbos de l'alliance de Sparte, levé des contributions dans les

[1] Lysias. Aristophane, *Schol. des Ecclesiasuzæ*, v. 203.
[2] Plut., *Vita decem oratorum*. Eschine, *c. Ctésiphon*, § 195.
[3] Maxim. Planudes, *ad Hermogen.*, t. V. Didot, frag. Archinos. Orat., 249.

villes ioniennes, il fut surpris et égorgé dans sa tente par les habitants d'Aspendos exaspérés des déprédations commises par des soldats athéniens. En lui, dit Xénophon, périt un grand homme et un homme de bien, ἀνὴρ μάλα ἀγαθὸς, et ce jugement a été ratifié par la postérité. Mais Lysias, son ancien ami, en parle tout autrement, justifiant ainsi l'exclamation d'Euripide : « Ingrate, « la race de ceux qui cherchent à plaire à la multi- « tude ! »

Selon Lysias « Thrasyboulos a bien fait de mourir ; « car il ne devait pas vivre ayant formé de si coupables « desseins, et il ne convenait pas que le peuple athénien « le fît mourir puisqu'il *passait* pour avoir rendu des « services à l'État ». Puis il l'accuse d'avoir laissé dépérir entre ses mains les vaisseaux qu'on lui avait confiés et de les avoir rendus vieux après les avoir reçus neufs. De plus, les prétendues négociations avec Seuthès pour faire de ce roi l'allié d'Athènes n'avaient d'autre but qu'une alliance personnelle pour le rétablissement de la monarchie. A défaut de Thrasyboulos, il poursuivit, ou du moins le katégoros pour lequel il rédigea le plaidoyer, poursuivit Ergoklès et Philokratès, ses lieutenants et ses amis, qui furent condamnés à mort ; le premier pour avoir volé l'État de concert avec Thrasyboulos et s'être enrichi outre mesure aux dépens de la république. Or, chez ce grand voleur, chez cet homme qui s'était fait une fortune de trente talents, on ne trouva rien ; alors on déclara que Philokratès, son ami et celui de Thrasyboulos, devait avoir caché l'argent volé en commun et qu'il devait être condamné aussi, à moins qu'il ne prouvât qu'Ergoklès

avait été condamné injustement ou qu'il ne dénonçât ceux qui recélaient son argent. Naturellement il ne put le faire et périt[1]. Voilà ce qu'était devenue la justice dans les mains des dikastes à trois oboles.

Agyrrhios, le démagogue, succéda à Thrasyboulos dans son commandement.

A cette époque un fait nouveau se produisit. Jusque-là, dans la plupart des cités grecques, ceux qui devaient à leur industrie ou à l'héritage de leurs pères des terres et de l'argent, avaient subi bien des injustices et des vexations; l'envie qu'ils inspirent naturellement avait été largement exploitée, et le désir de s'emparer de leurs biens, fond véritable de ces prétendues aspirations politiques que personne n'a jamais pu satisfaire, avait amené de nombreuses spoliations. Souvent déjà les échos des agoras avaient répété ces éternelles déclamations invariablement les mêmes contre les propriétaires et les capitalistes qui sont toujours censés trahir ou vouloir asservir le peuple. Plusieurs cités même les avaient chassés et dépouillés en masse, en punition de leurs forfaits imaginaires; mais le droit de propriété n'avait pas encore été contesté en général et en principe. Il le fut alors.

Protagoras le premier avait, dans un de ses livres, pensé à une société assise sur d'autres bases que la propriété. Après lui, Platon décrivit dans sa première république une sorte d'organisation sociale communiste. A sa tête, une caste de guerriers, pour laquelle travaillaient les cultivateurs et les artisans, vivait en communauté de

[1] Lysias, c. *Ergoklès* et c. *Philokratès*.

biens et de table. Le mariage y était remplacé par des unions éphémères quoique solennisées par des cérémonies religieuses et contractées sous la direction des magistrats pour arriver par voie de sélection à l'amélioration de l'espèce humaine. Les enfants appartenaient à l'État qui les élevait pour les classer ensuite dans les diverses castes suivant leur mérite intellectuel et corporel. Cependant la comédie d'Aristophane, *les Ecclesiazusæ*, ne doit pas être prise pour une satire de la république de Platon. Il suffit de la parcourir pour reconnaître que ce que vise le poëte n'est pas le communisme aristocratique du philosophe, mais ce même communisme brutal qui se reproduit aujourd'hui dans nos sociétés modernes tel qu'il s'était montré dans les sociétés antiques. Nous avons cité plus haut les maximes de ses adeptes : « Il ne doit plus y avoir de riches ni de pauvres ; l'un ne doit pas cultiver de vastes terres tandis que l'autre n'a pas de quoi se faire enterrer, ni avoir un peuple d'esclaves, tandis que l'autre n'en a pas un pour le servir. » Et ils proclamaient la communauté des biens, meubles et immeubles ; ils supprimaient le mariage et la famille ; les femmes appartenaient toutes à tous ; quant aux enfants, dans l'impossibilité de reconnaître leur père, ils donnaient ce titre à tous ceux que l'âge séparait d'eux par l'espace nécessaire d'une génération.

Ce sont là les seuls souvenirs qui nous soient restés des communistes athéniens ; une phrase du serment des héliastes conserve la trace des *partageux* en les condamnant. « Jamais, jurait l'héliaste, je ne souffrirai la suppression « des créances particulières, le partage des terres ni des

« maisons. » Il n'est pas possible de préciser à quelle date et à la suite de quelles circonstances eut lieu l'insertion de cette phrase dans la formule du serment dikastique tel qu'il est cité dans le discours de Démosthène contre Timokratès; mais l'idée de partage est certainement contemporaine de l'idée *communiste* datée pour nous par la pièce des *Ecclesiazusæ;* elle lui est même antérieure; il en est ainsi chez tous les peuples, parce que l'idée communiste naît des objections soulevées par l'autre. Nous savons d'ailleurs qu'à cette même époque, les agitateurs syracusains se ralliaient à ce mot de partage. Hérakleidès et Hippòn, les adversaires de Diòn, le libérateur débordé, appelaient le peuple au partage des biens sous ce prétexte que « l'égalité est la source de la liberté et la pauvreté la source de la servitude[1] ».

Nécessairement ce genre d'idées semblait avoir fait d'assez grands progrès chez les Athéniens puisque les législateurs avaient cru devoir les proscrire spécialement dans une formule juratoire qui devait être prononcée successivement par tous les citoyens non privés de leurs droits civiques; elles restèrent cependant celles d'une minorité turbulente et furent rejetées par le bon sens et l'honnêteté de la masse, — de la masse rurale probablement, qui ne voulait pas partager avec des prodigues le fruit de ses épargnes. — On s'en tint à la progressivité des impôts, idée plus spécieuse quoiqu'elle ne soit ni plus sensée, ni plus juste au fond, et qui ne contribua pas peu à la décomposition de la société athénienne.

[1] Plut., *Vie de Dion.*

Nous terminerons ici ce récit. Il y a cent ans que l'éponyme encore adolescent du grand siècle grec avait vu son père Xanthippos répandre sur l'antique foyer de sa race la libation d'actions de grâces pour la victoire de Mykalé. En faisant l'histoire de ces cent ans, nous avons montré la plus illustre des cités helléniques telle qu'elle fut, hommes et choses, pendant la plus remarquable période de son existence. Nous la laissons pleinement *démocratisante*, δημοκρατουμένη, et réalisant complétement l'idéal des démagogues; mais non celui des conservateurs et des démocrates modérés, suivant lesquels « on appelait démocratie, l'anarchie; liberté, le mépris des lois; égalité, le droit d'insulte [1] ! »

On se demande comment il se put faire qu'un semblable ordre de choses n'amenât pas les conflagrations sanglantes, les coups d'État et les tyrannies qu'il a toujours amenés dans les autres États antiques et modernes. On ne saurait attribuer ce résultat qu'à certaines dispositions excellentes de la constitution athénienne qui permettaient les plus grandes variations dans l'opinion publique sans de notables bouleversements, et surtout à cette distribution par le sort des fonctions publiques que Sokratès blâmait injustement. L'expérience ne lui avait pas appris de quoi sont capables les hommes qui veulent se faire nommer quelque chose et quels troubles ils peuvent causer dans un pays. Qui aurait tenté de renverser violemment les archontes? Quiconque voulait l'être n'avait qu'à donner son nom, et la fortune pouvait lui dé-

[1] Isocrate, *Aréopagitique*, § 20.

partir ce lot. Qui pouvait s'en prendre à l'administration de la justice? Chaque citoyen était juge à son tour. Qui pouvait se plaindre de n'être pas conseiller ou prytane? la fève que chacun avait tirée en était la cause.

La seule révolution possible consistait dans le changement des stratéges suivant que la majorité passait, sous l'empire des circonstances, d'une opinion à une autre. Ce changement se faisait sans secousse : comme les stratéges n'étaient élus que pour l'année, on en nommait d'autres à la *cheirotonie*[1] suivante. Si l'ochlos était pressé, les disgraciés étaient *apocheirotonisés*[2] à la première assemblée mensuelle, ou mis en accusation et condamnés soit à l'amende, soit à la mort; ce qui avait généralement lieu quand ils avaient été battus, parce qu'alors ils étaient presque toujours censés avoir trahi. On vit ainsi Konôn et Timothéos, son fils, succéder à Agyrrhios; puis Charès à Chabrias et à Iphikratès pour être lui-même remplacé par Phokiôn suivant que la majorité était tournée à la révolution ou à la réaction. Sous la conduite de ces stratéges, Athènes put encore inscrire de belles pages dans son histoire militaire. Konôn, vainqueur des Lacédémoniens, releva les murs et vit les anciens alliés venir d'eux-mêmes redemander l'alliance. Timothéos, Iphicratès, Chabrias, élevèrent de nouveau la puissance de leur patrie presque au point où elle avait été au commencement de la guerre du Péloponnèse.

Mais tout cela n'ôtait pas le vice radical de la consti-

[1] Élection par vote aux mains levées.
[2] Destitués par vote aux mains levées.

tution : l'ignorance et la crédulité des masses qui gouvernaient directement. Les ambitieux ne manquèrent point de l'exploiter, et bientôt la direction des affaires sortit des mains des stratéges pour tomber dans celles de ces hommes politiques dont le véritable nom est devenu une injure. Notre travail ne porterait point son enseignement complet si nous ne faisions voir brièvement comment, du faîte de la puissance et de la richesse, la cité athénienne tomba tout à coup pour ne plus se relever, minée qu'elle était par l'action pernicieuse et démoralisatrice des *rhéteurs*.

Dans la jeunesse d'Athènes, ses hommes d'État comme ceux de Rome étaient à la fois guerriers, orateurs et administrateurs; plusieurs d'entre eux avaient, comme nous l'avons vu, parlé avec une remarquable éloquence et avaient même fait des études de rhétorique. On avait vu les élèves de Sokratès combattant dans un langage sobre, élégant et dont le fond était plus recherché que la forme, les discours abruptes des champions populaires, de ceux-là que leur public trouvait « d'autant plus *démocratiques* « qu'ils montaient plus ivres à la tribune[1] ». Peu à peu, à force d'assister à ces luttes oratoires, la foule devint *connaisseuse ;* il se forma une classe d'hommes qui fit de l'art oratoire sa spécialité et son industrie.

Il ne suffit plus d'avoir « cette voix puissante, cette assurance devant le public, cette promptitude à la riposte dans les assauts d'injures avec les habitués du bêma », toutes ces qualités enfin qui faisaient défaut à Isocrate[2];

[1] Isocr., *de Pace*, § 13 : δημωτικοτέρους εἶναι τοὺς μεθύοντας.
[2] Isocrate, *Philipp.*, § 81.

il fallut aussi le talent littéraire de ce grand écrivain. Il ne suffit plus de contenter les appétits grossiers de la multitude, il fallut encore le faire suivant les règles de l'art et satisfaire à la fois l'esprit, les oreilles et même les yeux. On sait comment Démosthène, en même temps qu'il copiait huit fois Thucydide pour mieux s'assimiler son style, haranguait les vagues de la mer, la bouche remplie de cailloux, afin de s'habituer à dominer les bruissements de la foule, et comment, avant de les débiter à la tribune, il répétait devant son miroir, avec les gestes enseignés par l'acteur Satyros, ces magnifiques discours « qu'il n'avait pas toujours écrits tout entiers, mais dont il avait toujours écrit une grande partie [1] ». Sans doute ses rivaux, Eschine, Démadès, Dinarchos, Hypéridès, Lykourgos, toute cette brillante pléiade d'orateurs admirés de la postérité, n'avaient non plus que lui rien négligé de ce qui les pouvait rendre supérieurs en leur art, — rien, sinon les seules choses qui en font un art utile : les prescriptions de la morale et les règles de la politique. « Occupés seulement de leur talent qui faisait leur position, ils ne voulaient que charmer leurs juges et se souciaient peu de ce qui en pouvait résulter pour l'État [2]. »

Du reste les *princes de la parole* ne se contentaient pas alors plus qu'aujourd'hui des jouissances de l'amour-propre satisfait ; seulement, la loi ne leur accordant pas de profits réguliers, ils étaient obligés de recourir aux profits illicites. Une partie venait de différentes missions

[1] Plutarq., *Vita Demosthenis.*
[2] Démosthène, *Philippiques.* cf. Isocr.

et d'épistaties [1] de travaux publics qu'ils se faisaient attribuer. Les *eisangélies* et les *graphés* rapportaient davantage [2] : malgré la sévérité des lois contre les synégori qui acceptaient de l'argent, ils recevaient des uns pour les défendre, des autres pour ne pas les accuser, et même de certains pour accuser des ennemis. Les généraux surtout étaient une mine inépuisable « *soit qu'ils les défendissent, soit qu'ils les dénonçassent, ils se faisaient toujours payer par eux* [3], » et le plus clair produit des exactions habituelles aux chefs militaires athéniens passait ainsi dans leurs mains. Ils ne se faisaient pas faute davantage de prendre l'or des ambassadeurs étrangers qui avaient quelque intérêt à les faire parler dans un sens plutôt que dans un autre [4]. C'est pourquoi la plupart d'entre eux amassaient des fortunes scandaleuses qu'ils dépensaient joyeusement dans ces palais fastueux auprès desquels semblaient si petites et si humbles les antiques maisons habitées jadis par Aristeidès et Thémistoklès [5].

Nul, s'il n'était du nombre des rhéteurs favoris, n'eût osé monter au bêma sous peine d'être sifflé ; on n'eût pas même voulu entendre sa voix [6]. Parfois les discours traitaient des affaires de l'État : s'ils étaient intéressants, la foule écoutait pendant la séance et n'y pensait plus ensuite ; le plus souvent il s'agissait de mesquines questions de personnes, car la grande affaire des hommes politiques était

[1] Présidence et administration.
[2] Cf. Isocrate, *de Pace*, et Démosth., *Philippiques*.
[3] Lettre de Philippe, insérée dans l'œuvre de Démosthène.
[4] Démosth., *Philipp.*, 3.
[5] Isocr., *de Pace*, 3.
[6] Demosth., *Philippiques*.

de se supprimer les uns les autres afin de rester seuls au pouvoir [1]. Le public prenait un grand plaisir à ces duels oratoires auxquels il assistait comme à des combats de cailles [2]. Tels sont les discours d'Eschine et de Démosthène l'un contre l'autre, de Lykourgos, de Démadès, de Dinarchos et d'Hypéridès. Le rhétoricien y voit d'admirables modèles, le sage y voit de plus un habile tissu de mensonges et de calomnies; superbe dans la forme, grossier dans le fond et adapté aux sentiments du vulgaire.

Encouragé dans ses désirs [3] plutôt que dirigé par les rhéteurs, le peuple s'engagea dans des voies de plus en plus spoliatrices. Nous avons vu comment il absorbait une part abusive du revenu des riches par l'impôt progressif et les leiturgies, leur capital par des procès et des condamnations. Il n'y eut bientôt plus d'abri pour l'argent que le commerce, parce qu'il est toujours difficile d'évaluer les fonds que chacun y consacre et les bénéfices qu'ils produisent. On s'y jeta avec emportement. Il en résulta un accroissement extraordinaire de richesses. Le luxe devint effréné; non-seulement ce misérable luxe d'habillements, de tenue de maison, de table, qui charme tant les pauvres d'esprit; mais ce beau luxe intellectuel, délices des plus nobles intelligences. Jamais les lettres, les sciences, les arts, n'avaient brillé d'un plus vif éclat. Si l'art avait un peu perdu de sa hauteur, il avait gagné en perfection et aussi en quantité. Le nombre des hommes

[1] Isocrate.
[2] Les combats de cailles jouaient un grand rôle dans le *sport* athénien.
[3] Ταῖς ἐπιθυμίαις. Isocr., *de Pace*, § 3.

de lettres et de science avait crû à l'infini; ils accouraient de toutes les autres cités, soit pour apprendre ce qu'ils ne savaient pas, soit pour tirer parti de ce qu'ils savaient. Athènes put alors dire avec raison qu'elle était la capitale de la civilisation.

Mais, dit Aristote, un État, quelque riche qu'il soit, n'est jamais un État puissant, s'il n'a pas d'hoplites, et Athènes en vint là sous l'influence de ses financiers et de ses rhéteurs. Le commerce n'élève pas beaucoup l'âme, et la gloire de Léonidas mourant aux Thermopyles tentait moins les trafiquants qu'un gain de mille drachmes sur le chargement d'un vaisseau revenant de l'Hellespont. Celui qui savait en faire avec adresse sa part à l'*ochlos* et boire le reste à la table de Phryné avec des artistes et des littérateurs était sûr d'être proclamé un *kalos k'agathos* accompli; il n'en demandait pas davantage. Quant aux démagogues, outre que les lauriers militaires excitaient leur jalousie et blessaient leur vanité, ils redoutaient toujours la prépondérance des généraux victorieux. Aussi avaient-ils déjà sans cesse à la bouche le *cedant arma togæ* de Cicéron, si cher aux rhéteurs de tous les temps. Ils parvinrent à détruire le prestige de la gloire militaire et à faire que personne ne s'en souciât plus.

Dès lors les citoyens cessèrent de s'exercer au maniement des armes et aux manœuvres de guerre; ils se firent remplacer par des mercenaires, et il finit, dans les armées d'Athènes, par n'y avoir plus d'Athénien que le général. Le reste, soldats et officiers, se composait d'é-

[1] Cf. Isocrate, *Areopagitic.*, et *de Pace*, avec Démosth., *Philipp.*, passim.

trangers sans patrie ni famille, lie de la Grèce, toujours prêts à passer à celui qui leur offrait la paye la plus régulière. Or le moment vint aussi où Athènes paya mal.

Quatre cents ans avant le « *Panem et circenses* » de la plèbe romaine, l'*ochlos* athénien avait crié : « *Theôrika kai boïdia* [1] ! » Non-seulement il fallait payer cette multitude toute l'année sous prétexte de fonctions publiques, ecclésias, dikastères, etc., mais il fallait aussi pourvoir à ses plaisirs et somptueusement. Le luxe des représentations théâtrales, des jeux, des fêtes, fut porté à un tel point que dans le monde entier on ne pouvait nulle part rien voir de pareil [2]. Les distributions de viande se succédaient à tout propos, et la ville était sans cesse traversée par d'interminables hécatombes se rendant aux temples pour être offertes aux dieux et mangées par les hommes [3]. Mais cela coûtait cher et absorbait tellement les revenus de l'État que le fonctionnaire chargé du théorikon en vint à être surintendant des finances et à percevoir tous les impôts et tous les revenus de l'État, même ceux qui regardaient les ports et la marine [4].

La solde de l'armée fut employée comme le reste aux besoins et aux plaisirs du bas peuple. Les mercenaires se payèrent par leurs mains aux dépens des sujets et des alliés plutôt que des ennemis [5], ce qui causa la guerre

[1] Démosth., 3e *Phil.* Des spectacles et des distributions de viandes provenant des sacrifices publics.
[2] Démosth., *Philipp.* Isocr., *Areopagitic.*, § 29.
[3] *Id.*
[4] Eschine, *de Coronâ.*
[5] Démosth., 1re *Phil.*, *id.*, περὶ συντάξεως.

sociale à la suite de laquelle Athènes perdit Khios, Kos, Rhodes et Byzance, les plus importantes des cités alliées. Ce fut une grande diminution de ressources militaires et financières : on parla de renoncer au théorikon ; mais il fut voté que quiconque renouvellerait cette proposition serait condamné à mort, et les rhéteurs continuèrent à déclamer contre les armées permanentes et nombreuses qui ruinaient l'État et ne causaient que des embarras [1]. Il fallait y renoncer, quitte à faire une levée en masse, πανδημεὶ [2], quand la patrie serait menacée.

En même temps les rhéteurs exaltaient la vanité populaire par les flatteries les plus exagérées. Suivant eux les Athéniens étaient la seule nation véritablement grecque et autochthone ; les autres étaient presque des barbares ; eux seuls savaient ce que c'était qu'une *belle constitution politique* [3], et ils étaient les plus *intelligents des Grecs* [4], les mieux doués pour tous les arts et notamment pour l'éloquence qu'ils plaçaient au premier rang, ce qui ne les empêchait pas d'être également supérieurs en vertu et en vaillance ainsi que leurs ancêtres l'avaient tant de fois montré [5]. Ces panégyriques nationaux étaient généralement accompagnés de diatribes contre les autres nations. Ces sottises, l'arrogance naïve avec laquelle le gouvernement athénien affichait ses prétentions à une

[1] Démosth., 8e et 10e *Phil.*

[2] Diod. Sic., l. XIV, § 85.

[3] Isocrate, *Areopagitic.*, 76, seq.; *id.*, *de Pace*, 49 seq.. παράδειγμα τοῦ καλῶς πολιτεύεσθαι.

[4] Σοφώτατοι τῶν Ἑλλήνων, *id.*

[5] Cf. Isocrat., *Panegyric. de Pace*, *Areopagitic.*, et les autres orateurs.

prépondérance universelle et à l'empire de la mer, tout cela joint à l'insuccès de la guerre sociale avait rendu les Athéniens odieux à toute la Grèce qui les déclarait à la fois méprisables et ridicules [1].

Alors, en outre des maux particuliers qu'elle avait à souffrir, la partie saine de la nation, celle qui cherchait vainement à empêcher que les affaires de l'État ne fussent confiées à *des gens auxquels personne n'eût voulu confier les siennes* [2], eut encore la douleur de voir sa patrie précipitée dans une catastrophe irréparable. Tandis qu'Athènes s'enorgueillissait de sa splendeur et se croyait invincible parce que effectivement elle l'eût été entre des mains capables de la conduire sagement, le souverain héréditaire d'un petit peuple qu'elle avait toujours vaincu préparait sa ruine.

Philippos, fils d'Amyntas roi de Macédoine, envoyé dans sa jeunesse en ôtage à Thèbes, y avait appris d'Épaminondas quelle écrasante supériorité peut avoir une armée savamment organisée sur une autre armée, même composée d'hommes plus braves, mais inexpérimentés et mal disciplinés. Rentré dans son pays, il mit tous ses soins, non-seulement à appliquer aux troupes macédoniennes le système thébain, mais à le perfectionner encore, et, secondé par l'aristocratie perverse à la fois et intelligente qui dominait en Macédoine, il ne tarda pas à se voir à la tête d'une puissance militaire à laquelle aucun de ses voisins ne put résister. Habile et énergique

[1] Isocrat., *Aréopag.*, 81. — Cf. Démosth., *Philipp.*, passim.
[2] Isocr., *de Pace*, 52.

autant qu'ambitieux, hypocrite et sans foi, il ne combattait jamais que pour défendre la justice et la morale, venger la religion outragée; c'était toujours lui qu'on attaquait injustement, lui qui ne voulait que faire l'unité de l'Hellade pour marcher à la délivrance des autres Grecs encore opprimés par les barbares asiatiques. En outre il était l'appui du parti de *l'ordre* [1], et il payait les orateurs pour le dire. Par là il divisait les villes entre elles et les citoyens entre eux.

Il alla ainsi agrandissant son cercle d'action et augmentant ses armées des contingents de tous ses voisins soumis jusqu'au jour où il se rencontra dans la plaine de Chéronée avec l'armée athénienne. Surpris par une guerre devenue chaque jour plus inévitable, sans avoir rien préparé pour la faire, les Athéniens avaient fait leur *sortie en masse*, πανδημεὶ, soutenus par quelques troupes thébaines levées à la hâte. Comme toujours leur attaque fut impétueuse et désordonnée. Les premières troupes macédoniennes engagées furent bousculées; mais Philippos comptait précisément sur la fougue et l'inexpérience de ses adversaires qui leur faisaient dépenser dès la première heure tout l'effort dont ils étaient capables. Ils se croyaient déjà vainqueurs lorsqu'ils furent attaqués de nouveau par des masses puissantes rangées suivant la formidable ordonnance de la phalange macédonienne [2]. Ils résistèrent avec courage; mais bientôt ils se virent tournés, un grand nombre d'entre eux furent faits pri-

[1] Démosth., 10e *Phil.*
[2] Cf. Diodore Sic. — Polyæn., *Stratag.*, et Frontin, *id.*

sonniers, les autres n'échappèrent au même sort que par une fuite précipitée.

Ils apprirent alors, mais trop tard, que l'art militaire est un art très-compliqué et très-difficile qui exige l'emploi d'intelligences très-développées; que des levées faites à la hâte ne peuvent rien, comme le leur disait Démosthène [1], contre des armées bien organisées et exercées d'avance; qu'enfin on doit honorer avant tous autres les hommes de guerre, quoi qu'on puisse dire contre la guerre, parce que la guerre a deux aspects et que, si c'est un crime d'envahir injustement la patrie de son voisin, c'en est un aussi grand et plus honteux de ne pas défendre la sienne.

A cette époque la réorganisation, la régénération était encore possible; ce n'étaient pas les hommes qui ne valaient plus rien, c'étaient les institutions. Mais quand un pays en est là, comment changer les institutions? Les maîtres des affaires sont précisément ceux dont ces institutions mauvaises et la désorganisation qui les suit sont la raison d'être. Supprimez les débats oiseux des assemblées, les brigues, les cabales, les assauts de lâches complaisances et de flatteries pour l'électeur ignorant, les manœuvres infâmes qui portent au pouvoir l'homme indigne d'y être, tout ce qui fait de la politique une industrie aussi lucrative qu'agréable pour ceux qui aiment « *à paraître* »; l'arbitre des destinées du pays rentre dans l'obscurité, et celui qui aspire à le détrôner

[1] 8e *Phil.*: Οὐ γάρ ἐστι βοηθείαις χρωμένους οὐδὲ πώποτ' οὐδὲν τῶν δεόντων πρᾶξαι, ἀλλὰ κατασκευάσαντας δεῖ δύναμιν, etc.

y reste. On ne réorganisa donc rien; seulement les désastres de la patrie fournirent aux *rhéteurs* de superbes sujets de discours, et dix ans après Chéronée, non-seulement les Athéniens, mais tout ce que la Grèce renfermait d'hommes distingués, se pressaient autour de la tribune pour entendre Eschine et Démosthène débattre la fameuse question de savoir qui avait trahi et vendu la Grèce, τίς προδότης, τίς δωροδόκος!

NOTES.

NOTE PREMIÈRE.

T. I, p. 3.

L'opinion ici émise qui fait dériver toutes les religions antiques d'une même religion primitive et monothéiste est, je le sais, en contradiction avec celle d'une certaine école d'exégètes suivant lesquels les Juifs ne seraient arrivés qu'à la longue à la conception du monothéisme, et après avoir été livrés pendant des siècles innombrables au polythéisme le plus grossier. Ces écrivains prétendent en tirer la preuve de la Bible même; mais aucune de ces preuves ne paraîtra admissible à ceux qui voudront examiner cette question à son point de vue purement historique. Je me réserve de le démontrer dans un travail spécial, et trop long pour être inséré ici.

Je me bornerai à faire remarquer que les auteurs successifs des livres bibliques n'ont point voulu écrire l'histoire des Juifs; mais celle de leur religion, du monothéisme. Ils ont bien dit ce qu'ils voulaient dire, et ils ne se contredisent point eux-mêmes. Suivant eux, la tradition monothéiste ne s'est jamais perdue. Au moment du déluge, Noé seul la conserve avec les siens, seul il est sauvé avec les siens. Plus tard les hommes s'adonnent à l'idolâtrie, sauf Abraham, et Jéhovah, ou Javeh, si l'on veut, choisit celui-ci, pour être père de son peuple. Après lui, Jacob ou Israël, père de Lévi, son petit-fils, conserve la tradition qui ensuite, près de s'éteindre en Égypte, n'est sauvée que par

les chefs de la maison de Lévi, Moïse et Aaron, dont les descendants la maintiennent, malgré l'hérésie souvent victorieuse et soutenue par les rois.

Nous avions admis jusqu'à ce jour que le mot *élohim*, les dieux, était un pluriel de majesté et ne représentait qu'un seul dieu, comme notre pluriel *vous* ne représente qu'une seule personne, quand nous l'employons au lieu de *tu*. On voudrait établir aujourd'hui que, dans les premiers livres de la Bible, *élohim* signifie bien les dieux, et qu'on doit y voir la preuve des croyances polythéistes des premiers patriarches. On affirme que le verbe qui suit *élohim*, et qui est ordinairement au singulier, a été corrigé pour dissimuler la vérité, et que même cette opération a été mal faite et que plusieurs fois le verbe est resté par oubli au pluriel. Le mot *Jéhovah* aurait aussi été introduit frauduleusement, et aurait remplacé *élohim*. Une lecture attentive des textes dément cette assertion. Nombre de phrases prouvent, par exemple, que l'interlocuteur d'Abraham, qu'il soit nommé Jéhovah ou Élohim, est bien un dieu unique. Citons un passage : « Et visus est *Jehovah* ad Abram et dixit ad eum : Ego Deus omnipotens (ani El shaddaï), ambula in conspectu meo et esto perfectus, et dabo pactum meum inter te et inter me, et multiplicabo te ad plurimum plurimum. Et cecidit Abram super faciem suam, et locutus est cum eo *Elohim* dicendo : Ego ecce pactum meum tecum, etc. » Remettons, si l'on veut, à la place de Jéhovah, élohim, et, au pluriel, le verbe qui suit ce mot; nous aurons : Les dieux apparurent à Abraham, et lui dirent : Je suis le dieu tout-puissant, marche, etc.; et Abraham tomba la face contre terre et les dieux lui dirent : Moi, voici mon pacte avec toi (ani hinneh berithi). Gen., ch. XVII, v. 1, 2, 3. Peut-on soutenir qu'il y a là un chœur de dieux parlant tous à la fois?

On a voulu voir aussi la preuve du polythéisme primitif des Hébreux dans les paroles de Josué (Gen., ch. XXIII) reprochant aux Israélites les dieux étrangers que leurs pères avaient servis en Mésopotamie avant Abraham, et, après lui, en Égypte; pa-

roles qu'on prend à la lettre. Il suffit d'avoir lu la Bible pour savoir ce qu'il faut entendre par ces expressions. A chaque page Israël a abandonné son Dieu pour les dieux étrangers, la page suivante prouve que la majorité est restée fidèle. Ces généralisations sont une des formes habituelles du langage biblique. Au ch. IX du livre d'Esdras, Israël a péché contre le Seigneur, il a épousé des femmes étrangères contre son commandement. Lisez le chapitre : il semble que tous sont coupables, que chacun a son sérail. Au chapitre suivant on fait le dénombrement : il y a cent treize Israélites dans cette position.

La plupart des investigations scientifiques nouvelles sur les origines humaines démontrent le séjour des Aryens à Babylone, avant leur établissement sur les bords de l'Oxus. C'est donc au pied de la tour de Babel que se sont séparées les deux races aryenne et sémitique emportant avec elles les rites communs de la religion primitive, et parlant des langues très-différentes; c'est là aussi que les Iraniens ont été en contact avec les pères de la race hébraïque et qu'ils ont puisé la majeure partie des idées sur lesquelles est fondée la religion de Zoroastre.

Plusieurs auteurs étrangers et français avaient déjà fixé leur attention sur le culte du foyer; mais aucun ne l'a aussi bien décrit, et n'en a aussi bien fait ressortir l'importance que M. Fustel de Coulanges, dans son excellent ouvrage sur la cité antique. Sur ce sujet M. Fustel de Coulanges n'a rien laissé à dire à ceux qui viennent après lui, jusqu'au moment où il écrit : « On peut donc penser que le foyer domestique n'a été à l'origine que le symbole du culte des morts, que sous cette pierre du foyer un ancêtre reposait, que le feu y était allumé pour l'honorer, et que ce feu semblait entretenir la vie en lui, ou représentait son âme toujours vigilante. Ce n'est là qu'une conjecture, et les preuves nous manquent. » Je crois avoir réuni ces preuves et établir que, pour les Grecs, non-seulement l'hestia *représentait* l'âme des ancêtres, mais qu'elle *l'était* et que le feu allumé sur l'autel d'un temple n'était pas seulement là pour honorer le dieu, mais était ce dieu même. Pour les patriarches et pour les Hébreux, le feu de

l'autel était simplement la représentation la plus conforme à leur idée de l'âme universelle, de l'âme du monde, c'est-à-dire de Dieu dont sont émanées les autres âmes. Peu à peu, chez leurs voisins, le feu du foyer est devenu une âme particulière, celle de la famille ou d'un ancêtre divin; puis l'hestia s'est entourée de statues auxquelles on a adressé des prières et qui, à leur tour, ont fini par devenir des divinités.

Voici quelques-uns des principaux passages d'auteurs sur lesquels est basée la théorie des religions antiques exposée au commencement de ce livre :

Lares. Quidam *lares* et per hoc *domicilia* tradunt. Ergo *focos* pro *penates* (*sic*) posuit, at è contrario penates pro focis, ut *flammis adolere penates.* Foci sacrati in Capitolio Jovi, Junoni, Minervæ, nec minus in plurimis urbibus oppidisque.

Servius *in Æneidos* l. III, v. 135, citant Varron, *Rerum divinarum*, etc.

— Quos Græci δαίμονας appellant, nostri opinor lares. Cicero, *de Legibus*.

— A genendo (*pro* gignendo) *Genius* adpellatur. Eumdem esse *Genium* et *Larem* multi veteres memoriæ prodiderunt, in queis etiam Granius Flaccus in libro quem ad Cæsarem de indigitamentis scriptum reliquit. Censorinus, *de Die natali*, ch. 3.

— Δαίμων. Animus humanus emeritis stipendiis vitæ corpore suo abjurans. — Ex hisce qui posterorum suorum curam sortitus, placato et quieto numine domum possidet, *lar* dicitur *familiaris*.... cumque incertum est utrum *lar* sit an *larva*, nomine *manem* deum nuncupant. Apuleius, *de deo Socratis*.

— Δαίμων γέννας — παλαιὸς δριμὺς ἀλάστωρ Ἀτρέως φαντιζόμενος γυναικὶ νεκροῦ τοῦδε, etc. Æschyl., *Agamemnon*, v. 1402 à 1440.

— In foco nostro lari. Columell., XI, 1, 19.

— Larem focumque familiarem. Cicer., *pro Domo*, 41. *Pro Quintio*, 27, 28.

— Hæc ara tuebitur omnes. Virgil., *Æneid*. l. II, 47.

— Hæc memorans cinerem et sopitos suscitat ignes,
Pergameumque Larem et canæ penetralia Vestæ

Farre pio et plenâ supplex veneratur acerrâ. Virgil., *Æneid.* l. V.

— Vestam vero religionem quia nullum sacrificium sine igne est, ipsaque in omnibus invocatur. Dicta ἀπὸ τῆς ἑστίας. Servius *in Æneidos* l. I, v. 296.

— Intelligi debet calidum illud atque igneum, ita in omni fusum esse naturâ ut in eo insit procreandi vis et causa gignendi, à quo et animantia omnia, etc. Cicer., *de Naturâ deorum*, l. II.

— Natura *définie par Zénon :* ignem artificiosum ad gignendum progredientem viâ, *id.*

— Vis ignea et calor ex quo Stoici dicunt omnia generari, *id.*

— Quod si ignis ex sese ipse animal est, nullâ aliâ se admiscente naturâ, quoniam is, cum inest in corporibus nostris, efficit ut sentiamus.... *Id.*, l. III, ch. 14.

— Hominibus animus datus est ex illis sempiternis ignibus quæ sidera et stellas vocatis; quæ globosæ et rotundæ divinis animatæ mentibus, circos suos orbesque conficiunt celeritate mirabili. Frag. Ciceronis. Macrob. *Scipionis Somnium*, ch. XIV.

— Omnem vim esse ignem. Cic., *de Naturâ deorum.*

— Éther dieu. Terre foyer des dieux. Le monde, dieu engendré, a pour élément l'Éther. Ame humaine, composée des mêmes éléments que l'âme du monde. Pseudo-Platon, *Timée de Locres.*

Cf. Hermès Trismégiste entier. Platon, *Timée.*

— Πῦρ δὲ καὶ φῶς ἀλληγορεῖται ὁ θεὸς ἢ ὁ λόγος αὐτοῦ πρὸς τῆς γραφῆς. Eusèbe, *Præp. evangel.*, l. XIII, ch. 13.

— Κεῖνος γὰρ ἔχει τέλος, ἠδὲ καὶ ἀρχήν. Sophocle cité par Eusèbe.

— In principio erat Verbum (Λόγος), et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum. — In ipso vita erat et vita erat lux hominum (καὶ ἡ ζωὴ ἦν τὸ φῶς ἀνθρώπων). Évangile selon saint Jean, I, v. 1 et 4.

— Le feu brûlera toujours sur l'autel, et le prêtre aura soin de l'entretenir. Lévitique, ch. VI, v. 12.

— Le feu brûlera toujours sur l'autel, sans qu'on le laisse jamais éteindre. *Id.*, v. 13.

— En même temps la gloire de Jéhovah apparut à toute l'assemblée du peuple (gloire, *kabod*, qui signifie aussi âme). Et un feu sorti de la face de Jéhovah dévora l'offrande sur l'autel. *Id.*, ch. IX, v. 23 et 24.

— Alors Nadab et Abiu, fils d'Aaron, ayant pris leurs encensoirs, y mirent du feu et de l'encens dessus, et ils offrirent devant le Seigneur un feu étranger, ce qui ne leur avait pas été commandé. — Et en même temps un feu étant sorti du Seigneur les dévora, et ils moururent devant le Seigneur. *Id.*, ch. X, v. 1 et 2.

— Vous approchâtes du pied de cette montagne dont la flamme montait jusqu'au ciel, et qui était entourée de ténèbres, de nuages et d'obscurité. — Le Seigneur vous parla du milieu de ce feu. Vous entendîtes la voix qui proférait ces paroles, mais vous ne vîtes aucune forme. Deutéronome, ch. IV, v. 10 et 12.

— .... Ne faites en sculpture aucune image, ainsi que Dieu vous l'a défendu. — Car Dieu est un feu dévorant, et un Dieu jaloux. *Id.*, ch. IV, v. 23 et 24.

— Et Dieu vous a fait voir son grand feu sur la terre, et vous avez entendu ses paroles sortant du milieu de ce feu. *Id.*, v. 36; cf. v. 4, ch. V et v. 5 *id.*

— Maudit est l'homme qui fait une image de sculpture (*pésel*) ou de fonte (*massécah*) qui est l'abomination du Seigneur. *Id.*, ch. XXVII, v. 15.

— Les cérémonies sacrées doivent être faites seulement « dans le lieu que le Seigneur aura choisi pour y établir son nom. » *Id.*, ch. XVI.

— Et Jéhovah forma l'homme de terre, et il souffla sur sa face un esprit de vie et il devint vivant en âme. Genèse, ch. II, v. 7.

—

NOTE DEUXIÈME.

T. I, p. 12, l. 8.

Il ne s'agit évidemment ici que des cités fondées aux temps légendaires, et non de celles qui l'ont été dans les siècles qui ont précédé immédiatement notre ère, comme les Néapolis, Mégalopolis, Amphipolis et autres. Quoique l'œuvre des historiens généalogistes ait été presque entièrement perdue, on peut retrouver dans les auteurs grecs la plupart des éponymes des États grecs, comme on retrouve dans la Bible les éponymes des villes et contrées orientales. Notons seulement que les éponymes hébreux ne sont que des éponymes, et non des dieux. Parfois le fait semble en désaccord avec notre théorie; on trouve souvent l'explication de cette anomalie : l'historien a considéré comme fondée une ville qui n'est que conquise. Ainsi Phalantos fonde Tarente, mais celle-ci ne conserve pas moins au revers de ses monnaies l'effigie de Taras monté sur son dauphin. Myskellos fonde Crotone, mais sur l'emplacement d'une ville iapygienne qui porte le nom de l'antique héros Krotôn, et le nom ancien prévaut. Souvent une cité porte le nom d'un fleuve ou d'une montagne auxquels elle touche; invariablement le mont ou le fleuve a été personnifié et les premiers rois du pays sont ses enfants.

Quelquefois le nom d'un éponyme ne se reconnaît pas de suite : celui des villes d'Élée et de l'Élide, par exemple. Avant que Zeus fût maître d'Olympie, Aristote nous l'apprend par un fragment conservé dans l'*Etymologicum magnum*, cette contrée appartenait à Hélios et à Kronos, d'où le nom d'Élis et celui du mont Kronios. Augeias, fils d'Hélios dont le nom vient de αὐγή (splendeur, jour), y régna ensuite. C'est de lui qu'Héraclès nettoya les étables, suivant une légende fille d'une métaphore aryenne. Les Aryens, dans leurs hymnes, assimilaient fréquemment les nuages à des vaches dont le soleil était le chef, ou le taureau.

NOTE TROISIÈME.

T. I, p. 26, l. 18.

Ces aventures amoureuses de Zeus sont innombrables, parce que toutes les cités tenaient à en descendre le plus directement possible. Nous citerons ici, pour l'exemple, quelques-unes des plus connues ; les autres seront motivées de la même façon pour ceux qui voudront prendre la peine d'en rechercher les descendants.

Zeus engendre, de Danaé, Perseus, roi de Tirynthe, un des principaux personnages des généalogies péloponnésiennes ;

D'Antiopé, Amphion et Zéthos, fondateurs de Thèbes dont Zéthos épouse l'éponyme Thébé.

D'Europé, Minos, Sarpédon, Rhadamanthos, héros des généalogies crétoises ;

De Callisto, Arcas, père et éponyme des Arcadiens ;

D'Ægina, éponyme de l'île d'Ægine, Æakos, auteur des Æginètes ;

De Léda, Castor et Pollux, pères, l'un de Mnésilaos, l'autre d'Anogon, qui figurent dans la généalogie messénienne.

Les amours des autres dieux ont les mêmes résultats, à moins qu'elles ne soient purement allégoriques.

NOTE QUATRIÈME.

T. I, ch. VII, l. 15.

Aucune religion antique, peut-être, n'est composée d'éléments plus divers d'origine que celle de Bacchus. On y trouve un dieu indien, personnification des propriétés de l'alcool. Sa légende est une allégorie ayant trait à la fabrication des liqueurs fermentées et à la culture des plantes qui les produisent. Il est fils de Somalata, l'asclépias acida, ou de Somala, la douceur, le sucre du moût qui après la fermentation donnera le Soma, la liqueur sacrée. Un autre dieu indien, confondu avec Bacchus,

est une personnification du soleil. Il est entouré des Satyres, qui, à mon sens, doivent être les rayons solaires générateurs de toutes choses. Peut-être l'étymologie de leur nom est-elle la même que celle de Saturnus, de Sator, de σάθη (organe viril de la génération); ce serait alors le mot sanscrit *sat*, l'être suprême, participe présent de *as*, être, d'où *sattwa*, vie, principe de la vie, intelligence, richesse. Je crois plutôt que le mot satyre n'est simplement qu'une corruption du mot Savitrya qui signifie Savitryen ou solaire, Savitri étant le Soleil.

Enfin nous retrouvons là encore les éléments de tous les cultes sémitiques du soleil : la douleur causée par la mort de l'astre du jour au commencement de l'hiver, et les joies de sa résurrection au printemps. L'affinité est évidente entre les Bacchantes et ces femmes qu'Ézéchiel nous montre *pleurant* Tammuz (*mebaccoth*, de *bacah*, pleurer, hurler).

NOTE CINQUIÈME.

T. I, p. 49, et ch. VIII tout entier.

Je conviens, avec M. Grote, que les jurys payés de 500, 1,000 et 1,500 dikastes ne sont pas du fait de Solon, et je l'en loue, car ces tribunaux si nombreux avaient un tout autre but que d'assurer une bonne justice aux citoyens; mais il n'en est pas moins vrai que l'institution du jury lui appartient. Ce n'est point sur cette question que porte le doute dans le passage du livre II, ch. 9, de la *Politique* d'Aristote : « Quelques-uns, dit celui-ci, louent la constitution de Solon et lui attribuent l'Aréopage, l'élection des archontes et les dikastères; mais il me semble (ἔοικε δὲ) qu'il s'est borné à créer les dikastères, et à laisser l'Aréopage et les archontes tels qu'il les a trouvés. » Il ne doute pas que Solon n'ait créé les dikastères, Plutarque n'en doute pas non plus : « Toutes les choses dont il attribua le jugement aux autorités, il donna aussi sur elles des appels aux dikastères. » Voilà mot à mot ce que dit ce dernier, dans la *Vie*

de Solon, après avoir dit qu'il donna au peuple de rendre la justice (δικάζειν). Aristote ajoute : « C'est pourquoi il ruina l'Aréopage et l'archontat, en faisant le dikastère tiré parmi tous souverain (κύριον), » c'est-à-dire évidemment juge en dernier ressort, et en le mettant au-dessus d'eux.

C'est sur ce passage et celui de Plutarque que je me fonde pour dire que toutes les magistratures jugeaient en première instance, et rien qu'en première instance. « Anciennement, dit Pollux, l. VIII, § 126, aucun procès ne venait au dikastère avant d'avoir passé devant les diétètes. » Les Onze condamnaient à mort les malfaiteurs, si ceux-ci acceptaient leur sentence (εἰ ὁμολογοῖεν), sinon ils soumettaient l'affaire au dikastère (Pollux, *id.*, § 102). On ne peut admettre que le législateur, qui accordait l'appel au jury de toutes les sentences, ait précisément excepté de cette loi les causes où la vie de l'accusé était en jeu. Aussi appelait-on du conseil de l'Aréopage au dikastère A qui siégeait sur l'Aréopage. L'existence de ce dikastère n'est pas contestable. Au scholie du vers 1166 du *Plutus* d'Aristophane, je lis : « Au dikastère de l'Aréopage, devant la porte, est gravé un A; à l'héliæa un H; au Phréar un Δ, et de même aux autres. » Le vers 1167 de la même pièce et son scholie nous apprennent que les dikastes de mauvaise foi cherchaient à se faire donner plusieurs lettres de dikastères, afin de tomber au sort plus souvent, « à l'Aréopage, par exemple, et à d'autres en même temps ». Ce qui prouve bien qu'il ne s'agit pas là de l'Aréopage des anciens archontes, mais bien d'un tribunal dont les membres étaient désignés par le sort parmi tous les citoyens.

Des vers 684 et suivants avec leurs scholies, où Aristophane parodie le tirage des dikastes, et où Praxagora se propose de faire tirer au sort le lieu où l'on dînera, et non celui où l'on jugera, il semble résulter que la lettre qui désignait le dikastère était la première lettre de son nom. Celui qui tire un B va au portique Basileion; un Θ, à celui de Théseus; un K, au portique Alphitopolis ἵνα κάπτωσιν. Cela semblerait concorder avec le

scholie de *Plutus*, 1166, pour A et H; mais pourquoi le Phréar aurait-il pour première lettre un Δ? Ne serait-ce pas le même que le Delphinion, et n'a-t-on pas fait deux dikastères d'un seul, qui tirait son nom du temple d'Apollon Delphien, situé au Phréar? — Le scholie de *Plutus*, 277, prend au contraire la lettre comme un chiffre. Ce serait le dikastère un, le dikastère deux, et ainsi de suite jusqu'à dix; ce qui n'empêcherait pas le dikastère un d'être celui de l'Aréopage, et d'être un dikastère.

Dans les plaidoyers prononcés devant le Sénat, on dit le plus souvent à l'assemblée ὦ βουλή (Lysias, deux discours dans des affaires de blessures avec préméditation et pour l'olivier sacré). Quand on parle devant le dikastère A, on traite les juges de dikastes (Antiphon, Empoisonnement par une belle-mère, assassinat d'Hérode, etc. Lysias, contre Agoratos, qui est traité comme un meurtrier avec préméditation pris en flagrant délit).

Dinarque contre Démosthène, § 6, décrit, en l'exagérant autant que possible, l'autorité de l'Aéropage : « Ce sénat, dit-il, digne de confiance pour découvrir la vérité dans les meurtres avec préméditation, maître de juger (δικάσαι) au sujet des corps et de la vie de chaque citoyen, de secourir les morts de mort violente, d'exiler et de *condamner à mort* ceux qui dans la cité ont fait quelque chose *paranomôn*, etc... » Mais tout cela n'a lieu que sauf appel; cela est si vrai que les trois discours de Dinarque qui nous restent, et d'où sont tirées les paroles que nous venons de citer, ont été eux-mêmes prononcés en appel contre des *apophasis* de l'Aréopage, et qu'on y trouve ces mots : « Beaucoup sont venus devant vous, condamnés par l'Aréopage pour crime de lèse-majesté populaire (ἀδικεῖν τὸν δῆμον), qui ont été acquittés sans que le Sénat ait même obtenu la cinquième partie des voix. »

Δικάζειν ne signifie pas seulement faire les fonctions de juré; ce mot comprend toutes les fonctions qui concernent l'exercice de la justice. Ainsi le scholie d'Eschine contre Timarque, § 16, dit que les thesmothètes doivent δικάζειν δικαστήρια, présider les dikastères.

Je pense donc que Solon était l'auteur de l'institution du jury et q 'ans la suite les déc:sions de toutes les magistratures furent sujettes à l'appel ; mais je crois aussi, avec Aristote, que Solon n'affaiblit pas l'Aréopage, qui existait avant lui, et laissa subsister son antique pouvoir de juger, sans appel, les affaires politiques, pouvoir qui ne lui fut ôté que par Éphialtès, et c'est là un des coups les plus graves portés par cet homme politique à la puissance de cette assemblée. « Il ôta, dit Plutarque dans la *Vie de Kimôn*, au sénat de l'Aréopage la plupart des causes qui allaient devant lui, ne lui laissant que les moins importantes, et en petit nombre. » Quelles peuvent être les causes auprès ·'esquelles celles de meurtre, d'empoisonnement, d'incendie sont peu importantes, si ce ne sont les causes politiques?

La der'nière prérogative de l'Aréopage a été de veiller à ce que les utorités se conformassent aux lois (ἀρχαὶ τοῖς νόμοις χρῶνται), lit Andocide, *sur les Mystères*, § 84. Ce sont là précisément les fonctions des nomophylaques exprimées par Harpocration, Suidas et Pollux dans des termes identiques. « Assis à côté des proèdres à l'ecclésia, dit ce dernier, ils empêchent de voter ce qui n'est pas légal (ἐπιχειροτονεῖν ὅσα μὴ συμφέρει). » Peut-on douter que les nomophylaques n'eussent été une commission prise parmi les Aréopagites pour les représenter au conseil des Cinq-Cents et à l'assemblée, où ils siégeaient à côté des proèdres, et dans les fêtes, où ils étaient assis sur des trônes, en face et sur le même rang que les archontes, la tête ceinte de bandeaux blancs, tandis que les archontes étaient couronnés, car l'usage des couronnes était interdit aux Aréopagites (Pollux, Suidas, Harpocration, Photius)?

Suivant Démétrius de Phalères, cité par Pollux, les nomophylaques étaient les mêmes que les Onze (l. VIII, § 102), et ce témoignage est fortifié par un scholiaste d'Aristophane qui dit : « Maintenant les Onze sont appelés thesmophylaques » (*Guêpes*, v. 1118), ce qui est évidemment la même chose que nomophylaques. De plus, la maison où les Onze gardaient leurs

prisonniers s'appelait Nomophylakion (Pollux, *id.*). Il ne me paraît donc pas douteux que l'on nommait les Onze, ou les nomophylaques, les membres d'une même commission prise parmi les Aréopagites et auxquels ceux-ci déléguaient leurs fonctions de conservateurs de la constitution, et de directeurs de la justice criminelle. De ce qu'un homme avait été archonte, il ne s'ensuivait pas qu'il pouvait passer sa vie entière à siéger sans interruption.

Les Onze, dit Pollux, étaient pris un par tribu avec un secrétaire. Cela pouvait se faire très-bien parmi les Aréopagites, qui pouvaient confier plus spécialement à chacun les affaires de la tribu dont il était membre. Les nomophylaques étaient sept, dit Photius; outre qu'il a pu y avoir là une faute de copiste, ἑπτὰ pour ἕνδεκα, il se pourrait très-bien que sept d'entre eux assistassent au conseil des Cinq-Cents et à l'assemblée pour veiller à l'observation des lois, tandis que les autres s'occupaient des affaires judiciaires.

NOTE SIXIÈME.

T. I, p. 318.

Ceci résulte du texte du serment..... Je traduis le mot παραγγελίη du *serment* par révélation, initiation aux mystères de la *gens* des Asclépiades, en le rapprochant du mot εὐαγγέλιον et de la dernière phrase de la *Loi* : Τὰ δὲ ἱερὰ ἐόντα πρήγματα ἱεροῖσιν ἀνθρώποις δείκνυται· βεβήλοισι δὲ οὐ θέμις, πρὶν ἢ τελεσθῶσιν ὀργίοισιν ἐπιστήμης.

Des documents annexés aux livres hippocratiques, les uns, comme les lettres, n'ont aucune valeur; les autres, tels que le *décret*, le *discours à l'autel*, et surtout le discours de Thessalos, quoique apocryphes aussi, sont très-anciens. Ce ne sont point des exercices de rhéteurs, mais, sans doute, des morceaux composés, comme les discours de Thucydide, pour être insérés dans quelque travail historique. Ils exagèrent les faits, ils les

dénaturent peut-être, mais il n'y a pas de raisons de croire qu'ils les inventent entièrement.

Le passage du *Protagoras* semble indiquer clairement qu'Hippokratès enseignait la médecine à Athènes. On objecte que, quelques lignes au-dessous, Platon s'exprime de même au sujet de Phidias et de Polyclète. Or ce dernier était Argien et a surtout travaillé à Argos; mais, outre que les artistes grecs étaient très-nomades, et que Polyclète a très-bien pu séjourner à Athènes et y recevoir quelques élèves à l'époque où Platon suppose qu'eut lieu le dialogue qu'il transcrit, Argos était peu éloignée d'Athènes, les deux villes étaient en rapport constant; tandis que, si Hippokratès n'eût point bougé de la Thessalie ou de Thasos, son nom fût resté à peu près inconnu pour les Athéniens.

Euthyphrôn de Cnide, le rival d'Hippokratès, a certainement exercé à Athènes, d'après Platon le comique. C'est là qu'il a publié les *Sentences cnidiennes*, c'est là qu'Hippokratès a pu les connaître. Si les Syracusains ne connaissaient point en Sicile les pièces d'Euripide, tant la multiplication des livres était difficile, comment un traité médical serait-il sorti *de l'école de son auteur?*

NOTE SEPTIÈME.

T. I. p. 381, l. 8.

Aditi, Astarti, Aphroditi..... Je ne sais pourquoi j'ai rendu par un i l'η final de ces deux derniers noms suivant la prononciation grecque, quand, dans tous les autres noms, je l'ai rendu par é. Il n'en faudrait pas conclure que ce n'est qu'un même nom corrompu. Peut-être cependant, par de nombreuses transformations successives, l'Astoreth des Phéniciens a-t-elle pu devenir l'Aphrodité cyprienne.

NOTE HUITIÈME.

T, II, p. 66.

Dans *les Nuées*, Aristophane prétend que les leçons de Sokratès coûtaient fort cher. Platon, qui avait quatre ans lors de la première représentation des *Nuées*, et Xénophon écrivaient trente ans plus tard que Sokratès donnait ses leçons gratuitement. Diogène de Laërte raconte qu'Alkibiadès fit cadeau à son maître d'un terrain pour bâtir une maison; c'était un beau cadeau qu'un terrain à Athènes, cependant Sokratès le trouva insuffisant, et lui dit : « Si tu avais besoin de chaussures et que je te donnasse un morceau de cuir, serais-tu satisfait? »

Le même Diogène met dans la bouche d'Aristippos ces mots : « Lorsqu'on donnait à Sokratès du blé et du vin, il n'en acceptait qu'une petite portion, et renvoyait le reste; mais il avait pour pourvoyeurs les principaux citoyens d'Athènes. » Et en effet, dans l'*Apologie,* Platon fait dire à Sokratès qu'une foule de gens, même de gens qui ne le connaissaient pas, le comblaient de cadeaux.

On peut conclure de cela que dans sa jeunesse il fit payer ses leçons, jusqu'à ce qu'il eût acquis une fortune suffisante à ses goûts plus que modestes; qu'ensuite il cessa de taxer ses élèves, s'en rapportant à leur générosité, et ne recevant que des riches et seulement dans la mesure de ses besoins.

NOTE NEUVIÈME.

T. II, ch. X.

Je me sers sans scrupule du serment des héliastes inséré dans le discours de Démosthène contre Timokratos, et aussi des lois citées dans ses discours et dans ceux des autres orateurs grecs, quoique, dans ces derniers temps, plusieurs historiens anglais et allemands aient nié leur authenticité. Les plaidoyers des dix

orateurs nous ont en effet été conservés par des professeurs de rhétorique qui, ne les considérant qu'au point de vue littéraire, avaient laissé en blanc les dépositions des témoins ainsi que les lois et décrets cités. Ces lacunes ont été en partie remplies plus tard, mais non par des faussaires. Les Grecs et les Romains des derniers siècles de l'ère antique aimaient l'histoire autant que nous, et ne négligeaient rien pour réunir des collections de documents historiques complètes. Au temps de la prise d'Athènes par Sylla, un bibliophile collectionneur, Apellicon de Téos, poussait cette passion si loin qu'il avait fait voler dans le Métrôon d'Athènes, au risque de sa vie, le texte original des lois et décrets de l'assemblée athénienne, et il en avait fait autant dans beaucoup de villes grecques (Athénée, *Deipnosoph.*, l. V, ch. 53). Sylla s'empara de cette bibliothèque, qui contenait aussi les manuscrits d'Aristote et de Théophraste. Il la fit porter à Rome, où elle fut mise en lumière par plusieurs savants (Plutarque, *Vie de Sylla*).

Kratéros avait aussi publié un recueil en neuf livres de lois et décrets athéniens.

Pourquoi aurait-on inséré des pièces fausses, puisqu'on avait les vraies?

La meilleure preuve de la sincérité des copistes est que plusieurs de ces pièces ne s'adaptent qu'imparfaitement à la place où elles ont été mises, ce qui ne serait pas si elles avaient été composées exprès. Quant au serment des héliastes, il est pour moi d'autant plus authentique qu'il contient plus de choses, qu'on est étonné d'y rencontrer et qui y ont été introduites successivement, au fur et à mesure des événements politiques; jamais faussaire n'aurait eu l'idée de les y mettre.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE SECOND VOLUME.

Pages.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

L'Acropole d'Athènes, par M. Beulé, membre de l'Institut. 1 vol. grand in-8° et 5 planches.................... 8 fr.

Études sur le Péloponnèse, l'art à Sparte, etc., par *le même*. 1 vol. grand in-8°.............................. 10 fr.

Thucydides, texte grec et traduction française, par Ambroise Firmin Didot, de l'Institut. 2e édition, avec cartes, commentaires et prolégomènes. Tome 1er, in-8°.......... 7 fr.

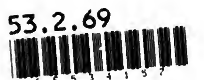
Dion Cassius, *Histoire romaine*, texte grec et traduction française, par Gros et Boissée, avec notes. 10 vol. in-8°.. 90 fr.

Démosthène et Eschine, traduction française, par Stiévenart. 1 vol. grand in-8° à 2 colonnes.............. 12 fr.

Exploration archéologique en Galatie et en Bythinie, par Perrot et Guillaume. 2 vol. petit in-folio. (*Ouvrage achevé*.).. .... 170 fr.

TYPOGRAPHIE FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).




53.2.69



